

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

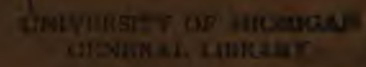
DES JEUX FLORAUX.

1878.



TOULOUSE
IMPRIMERIE DOULADOURE
Rue Saint-Rome, 39

1878.





RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.


EX ANTIQUITATE DECUS

E. H. Perreau

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1878.



TOULOUSE
IMPRIMERIE DOULADOURE
Rue Saint-Rome, 39

1878

1858. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Etienne), Sénateur.

1859. M. le Marquis D'AYGUESVIVES (Albert), Chevalier de Pie IX.

1859. M. ALBERT (Auguste), Avocat, Professeur à la Faculté libre de Droit, *Secrétaire des Assemblées.*

1860. Mgr DESPREZ (Julien-Florian-Félix), Archevêque de Toulouse et Narbonne.

1860. M. DEPEYRE (Octave), Avocat, ancien Ministre, Sénateur.

1862. M. BOUTAN (Pierre-Antoine-Firmin), Président de la Société de Saint-Vincent de Paul de Toulouse, Avocat, ancien Avoué, Professeur à la Faculté libre de Droit.

1862. M. SACASE (François), Président honoraire à la Cour d'Appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur, Sénateur.

1863. M. HAMEL (Emilien), ancien Professeur à la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur.

1863. M. le Comte D'ADHÉMAR (Victor).

1864. M. JANOT (Achille), Docteur en Médecine, Médecin en chef à l'Hôtel-Dieu, Chevalier de l'Ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand.

1864. Le R. P. CAUSSETTE, Vicaire général de Mgr l'Archevêque de Toulouse.

1864. M. le Marquis DE LORDAT (Charles).

1865. M. VAÏSSE-CIBIEL (Emile), Avocat, Membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

1865. M. le Comte DE TOULOUSE-LAUTREC (Raymond-Jean-Bernard).

1865. Mgr DE LA BOUILLERIE (François), ancien Évêque de Carcassonne, Archevêque de Perga *in partibus*, Coadjuteur de Bordeaux.

1866. Mgr GOUX (Paul), Évêque de Versailles, ancien Curé de Saint-Sernin à Toulouse, Docteur en théologie, Docteur ès lettres.

1866. M. D'HUGUES (Gustave), Professeur à la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur.

1868. M. le Comte DE SAMBUCY-LUZENÇON (Félix).

1868. M. VILLENEUVE (Albert), ancien Conseiller à la Cour d'Appel, Chevalier de la Légion d'honneur.

1869. M. BUISSON (Jules), ancien Député.

1870. M. CAUSSÉ (Gaspard), Conseiller à la Cour d'Appel, Président de la Société d'Agriculture.

1873. M. l'Abbé Adrien LÉZAT, Chanoine honoraire, Docteur en théologie, Docteur ès lettres, Professeur à l'Institut catholique.

1873. M. AUZIES, Conseiller à la Cour d'Appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1875. M. BLADÉ (Jean-François).

1877. M. DE MARION BRÉSILLAC (Louis), Juge au Tribunal de première instance de Toulouse.

1877. M. DUBÉDAT (Jean-Baptiste), Conseiller à la Cour d'Appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1877. M. MARCHAL (Auguste), Avoué au Tribunal de première instance de Toulouse.

1877. M. le Marquis D'ARAGON (Louis-Albert-Charles DE BANCALIS DE MAUREL), Chevalier de Pie IX, de Sainte-Anne de Russie, du Christ, et de Léopold.

1878. M. le Comte DE CAMBOLAS (Alphonse).

M. LE PRÉFET, } *Académiciens-nés.*
M. LE MAIRE, }

NOTA. — Une place de Mainteneur est vacante par le décès de M. de Rocquemaurel.

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX

1820. M. HUGO (Victor-Marie), Membre de l'Académie française, Sénateur.

1833. M. DURANGEL (Nicolas-François), Officier de la Légion d'honneur, à Versailles.

1851. Mme TASTU (Amable), à Paris.

1853. M. BLANCHEMAIN (Prosper), à Paris.

1856. Mme la Marquise DE VILLENEUVE-ARIFAT née DE VILLENEUVE, à Toulouse.

1858. Mme Félicie D'AYZAC, Dignitaire honoraire de la maison de Saint-Denis.

1860. Mgr DUBREUIL, Archevêque d'Avignon.

1861. M. VIOLEAU (Hippolyte), de Morlaix (Finistère).

1865. M. VALERY (Léon), de Cahors (Lot).

1866. M. LIÉGEARD (Stéphen), Chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand, Officier de l'Instruction publique, ancien Député.

1872. M. DAVID (Jules), Inspecteur principal des ports du bassin de la Seine, Chevalier de la Légion d'honneur, à Paris.

1873. M. FISTON (Cyrille), Directeur des Postes, à Cahors.

1876. M. DELPECH (Henri), Avocat, à Montpellier.

1876. M. NOEL (Louis), Avocat, à Toulouse.

1877. M. BENEZET (Bernard), peintre d'histoire, à Toulouse.

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1879 (1).

Le 3 mai 1878, l'Académie a célébré, avec la solennité traditionnelle, *la Fête des Fleurs*. C'est le nom que l'on donne à la Séance de la Distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Éloge de Clémence Isaure, prononcé par un Membre du Corps des Jeux Floraux. Des Commissaires de l'Académie vont ensuite recevoir avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Église Notre-Dame la Daurade, où fut ensevelie Clémence Isaure. Pendant l'absence des Commissaires, le Secrétaire perpétuel donne lecture de son Rapport sur le Concours. A leur retour, on proclame les vainqueurs; et, s'ils sont présents, l'Académie les invite à lire eux-mêmes leurs ouvrages, puis on leur distribue les Fleurs qu'ils ont obtenues.

Ouvrages couronnés dans le Concours de 1878 (2).

Roncevaux, Ode, par M. Emmanuel Besson, rédacteur à la Direction de l'enregistrement, à Bordeaux, a obtenu une Violette.

André Chénier, Ode, par M. Pierre Mieusset, à Besançon (Doubs), a obtenu un Souci.

Le Mal du pays, Poëme, par M. Léon Advier, à Paris, a remporté le Prix.

Sœur Simplice, Poëme, par Mme Raoul de Naveby, à Paris, a obtenu un Souci.

Promenade au matin, Idylle, par M. Amédée Bézsau, avocat, à Mayenne, a remporté le Prix.

---

(1) Ce programme est envoyé *gratis* et *franco* à toute personne qui le demande au Secrétaire perpétuel par lettre affranchie.

(2) Les ouvrages couronnés, et plusieurs autres qui ont obtenu une mention particulière, sont imprimés dans le Recueil que l'Académie publie tous les ans. Les volumes de ce Recueil, publiés depuis l'année 1808, sont en vente chez MM. Louis et Jean-Matthieu Douladoure, Imprimeurs de l'Académie, rue Saint-Rome, 39.

L'Académie avait reçu, pour le concours de 1878 : 76 Odes, 36 Poëmes, 25 Épîtres, 1 Discours en vers, 5 Eglogues, 34 Idylles, 56 Elégies, 21 Ballades, 38 Fables, 61 Sonnets à la Vierge, 16 Hymnes à la Vierge, 333 pièces diverses, en tout 702 ouvrages en vers; 10 Discours en prose.

Vieux Printemps, Idylle, par Mlle Rosa de Bruant, à Paris, a obtenu un Œillet.

La Source, Idylle, par M. Armand Tiffou, à Carcassonne, a obtenu un Œillet.

Délos, Élégie, par M. Léonce Fabre des Essarts, à Nice, a obtenu un Souci réservé.

Voyage fantastique aux grandes Indes, Pièce, par M. Louis Tronche, à Paris, a obtenu une Violette.

Le vieux Faune, Sonnet antique, par M. Alexandre Rocoffort, à Paris, a obtenu un Œillet.

L'Académie dispose, tous les ans, de six Fleurs comme Prix de l'année, savoir : l'Amarante, la Violette, le Souci, la Primevère, le Lis, l'Églantine (1).

Les Odes seules concourent pour l'Amarante d'or.

La Violette d'argent est destinée à un Poème, à une Epître, ou à un Discours en vers, qui n'excèdent pas cent cinquante à deux cents vers.

Le Souci d'argent est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

La Primevère d'argent est le prix affecté à la Fable ou à l'Apologue.

Les sujets des ouvrages appartenant aux genres indiqués dans la nomenclature précédente sont laissés au choix des auteurs.

Le Lis d'argent est réservé à un Sonnet ou à un Hymne *en l'honneur de la Vierge*.

L'Eglantine d'or est le Prix du Discours en prose, dont le Programme indique toujours le sujet. L'Académie désire que l'étendue de cet ouvrage ne dépasse pas soixante pages d'impression, avec les caractères de son Recueil.

L'Académie a déjà proposé, pour le Discours en prose de 1879, le sujet suivant : *De l'immoralité en littérature et de son action sur la société française contemporaine.*

Elle remet au concours, pour l'année 1880 : *l'Eloge du comte Charles de Montalembert*, avec faculté de doubler la valeur du prix, s'il y a lieu.

Outre les Fleurs qui viennent d'être désignées, l'Académie peut en accorder une septième, l'Œillet, comme Prix applicable à tous les genres (2).

---

(1) L'Amarante vaut 400 fr.; la Violette 250 fr.; le Souci 200 fr.; la Primevère 100 fr.; le Lis 60 fr.; l'Eglantine 450 fr.

(2) L'Œillet vaut 60 francs.

Le Conseil général de la Haute-Garonne ayant voté un crédit de cinq cents francs en faveur des Jeux-Floraux, l'Académie a décidé qu'une nouvelle fleur, l'Immortelle d'or, serait accordée à l'auteur du meilleur discours en prose sur des sujets historiques locaux : dissertation ou éloge. Pour l'année 1879, elle remet au concours le sujet suivant : « *Etude littéraire sur les historiens du Languedoc, en particulier sur les deux religieux bénédictins Dom Vaissete et Dom Devic.* » Le prix pourra être double.

Le Concours sera ouvert, en 1879, pour tous les ouvrages, de poésie ou prose, du 1er au 28 février, terme de rigueur.

Les auteurs feront déposer, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES de chaque ouvrage, *au Secrétariat de l'Académie des Jeux Floraux, au Capitole, à Toulouse* (1). Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen qui se fait à la fois séparément dans trois bureaux. *On ne doit pas y joindre de billet, cacheté ou non, contenant le nom de l'auteur;* ce nom sera demandé à la personne qui aura remis les copies, quand l'ouvrage aura mérité d'être couronné ou imprimé au Recueil, ou quand le résultat d'un premier examen présentera des chances possibles de mention au Rapport. Chaque exemplaire doit porter, avec le titre de l'ouvrage, une épigraphe qui sera inscrite sur le registre du Concours, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement à l'Académie, soit par la poste, soit par toute autre voie que celle qui vient d'être indiquée, ne seront pas admis.

Les fonctionnaires publics, les membres du Clergé, de l'Université, et du Barreau, les notaires, les négociants, et les libraires résidant à Toulouse ont l'obligeance de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues ou correspondants des autres villes, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais. Les membres de l'Académie ne peuvent être désignés comme correspondants des auteurs.

Les pièces de vers affectant la forme dramatique ne sont pas admises au Concours.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du Concours. L'Académie exclut aussi la satire, les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations, ceux qui seraient écrits en style marotique ou qui affecteraient les formes du genre burlesque, ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies, ceux qui auraient été précédemment publiés, et ceux dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif, ou pour lesquels ils solliciteraient ou feraient solliciter. Enfin, le Prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il

(1) Les ouvrages seront reçus tous les jours, les Dimanches exceptés, de neuf à onze heures du matin, du 1er au 28 février.

le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Les auteurs des pièces couronnées ou imprimées dans le Recueil ne peuvent faire à leurs ouvrages des corrections ou des changements, autres que ceux qui leur seront indiqués au nom de l'Académie.

En accordant une distinction à un ouvrage, elle se réserve toujours le droit d'en modifier le titre et de déterminer le genre dans lequel il doit concourir. L'auteur qui s'y refuserait renoncerait à tous ses avantages. Il en serait de même s'il ne voulait point faire les suppressions ou corrections jugées indispensables.

L'Académie a droit de faire imprimer dans son Recueil, en totalité ou en partie, chacune des pièces présentées au Concours, dont une copie doit rester dans ses archives. Un auteur, s'il n'obtient pas de prix, peut seulement demander que son nom ne soit pas publié.

Après l'adjudication des Prix, l'avis en sera donné aux lauréats assez tôt pour qu'ils puissent venir recevoir le Prix qui leur est destiné, et lire eux-mêmes leur ouvrage. Ceux qui ne viendront pas devront envoyer, à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages couronnés dont le Prix sera réclamé en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme Prix de l'année, soit comme Prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre.

Celui qui aura obtenu comme Prix d'année ou comme Prix réservés du genre, trois Fleurs, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner, avec les Mainteneurs, *aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.*

Les mêmes droits sont acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines.

---

(1) On donne le nom de *Prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des Concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le Prix du genre, a été mise en réserve pour les Concours suivants, où elle vient accroître le nombre des six Fleurs que distribue annuellement l'Académie. Un ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le Prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, la Fleur *réservée* de son genre, ou même la Fleur réservée d'un genre différent, pourvu que celle-ci soit d'une valeur moindre.

RECUEIL DE 1878.

Première Partie.

OUVRAGES COURONNÉS

OU

DISTINGUÉS DANS LE CONCOURS.

RONCEVAUX.

ODE

Qui a obtenu une Violette ;

Par M. Emmanuel BESSON, rédacteur à la Direction de l'enregistrement, à Bordeaux.

« Alde la belle est à sa fin venue. »
(Chanson de Roland.)

O géants de granit que la tempête assiége,
Que j'aime à vous revoir sous vos manteaux de neige,
Comme des paladins aux armures d'acier,
Quand la brise mugit, quand la folle avalanche,
Laissant flotter au vent sa longue robe blanche,
Glisse, roule, et bondit de glacier en glacier!

C'est en vain que l'hiver vous livre sa bataille!
En vain le fauve éclair, autour de votre taille,
Se tord en frémissant, comme un serpent de feu :
Plus haut que la nuée où la foudre s'allume,
Déchirant, dédaigneux, le voile de la brume,
Votre impassible front se perd dans le ciel bleu.

Là, jamais ne frémit le souffle de la brise,
Jamais de cet écueil où l'aquilon se brise
L'homme ne profana l'éternelle blancheur;
Jamais sur ces sapins aux ombres colossales
Qui frissonnent plaintifs sous l'aile des rafales
Ne s'arrêta l'essor de l'oiseau voyageur!

Que j'aime à vous revoir, montagnes de Navarre,
Lorsqu'à vos pieds s'éveille une vague fanfare,
Qu'un souffle de terreur passe sur les forêts,
Que du fond des ravins, de vallée en vallée,
Une sourde rumeur de fer et de mêlée
Monte, grandit, retombe, et s'éteint par degrés!

Est-ce un rêve? On dirait que les trompettes sonnent,
Que les panaches blancs sur les casques frissonnent:
Le roc a retenti du galop des chevaux,
Les drapeaux ont ouvert leurs ailes frémissantes,
La bataille rugit et les brises errantes
Répètent tristement: « Roncevaux! Roncevaux! »

Pressez de l'éperon vos coursiers blancs d'écume,
Que le sang *ruisselle* et que la terre fume!
Que tout redise au loin l'âpre chanson du fer!
Ils sont aussi nombreux que les flots: mais qu'importe!
Ils s'évanouiront comme la feuille morte
Qui s'envole éperdue au souffle de l'hiver.

A l'œuvre, chevaliers! Cette moisson est mûre;
N'ouvrons à tous les flancs qu'une seule blessure,
Donnons-leur pour linceul l'écume des torrents!
Ne suis-je pas Roland? Que la fauve mêlée,
En me voyant venir, bondisse échevelée,
Et morde le poitrail de nos chevaux fumants!

Apprenons-leur comment il faut frapper en face :
Point de trève! Malheur à qui demande grâce!
L'aigle pardonne-t-il l'injure du vautour?
Ah! si tu dois faiblir, ma Durandal fidèle,
Puissé-je ne revoir jamais Alde la belle,
Oublier son sourire et trahir son amour!

Tu ne la verras plus, ton Alde bien-aimée;
Hélas! brise à jamais cette fleur parfumée,
Arrache de ton cœur ce chaste souvenir :
Elle ne viendra pas, ta blonde fiancée,
Recueillir, tout en pleurs, ta suprême pensée,
Dans ton dernier regard, dans ton dernier soupir!

Déjà des flots de sang rougissent son armure,
Mais, pareil au taureau qu'irrite sa blessure,
Insensible à la flèche attachée à son flanc,
Il s'élance à la mort avec un cri de joie,
Et, plus prompte que l'aigle à fondre sur sa proie,
Durandal tourne, brille, et s'abat en sifflant.

Le cor a résonné : sa plainte désolée,
Hallali ! rebondit de vallée en vallée,
Les aigles effrayés s'envolent vers le ciel
Et Charles, dont le front fièrement se redresse
Sous un double fardeau de gloire et de vieillesse,
S'arrête en frémissant à ce suprême appel.

Là-bas ! entendez-vous cette rumeur profonde ?
On dirait le lointain gémissement de l'onde,
C'est le cor de Roland ! — « Sire, dit Ganelon,
» Durandal fut toujours jalouse de sa gloire,
» Notre secours ne peut qu'amoindrir sa victoire,
» Gardons-nous de toucher à la part du lion ! »

Hallali ! c'est la voix de Roland qui m'appelle,
Aux armes ! que l'épée au soleil étincelle,
Que l'éperon s'attache au flanc du palefroy !
Et les Leudes, héros dont l'âge se mesure
Au nombre des exploits gravés sur leur armure,
Se pressent en silence autour de leur vieux roi !

Arrache de ton front le masque de la ruse,
Réponds, sans défaillir, à la voix qui t'accuse,
Approche, Ganelon ! qu'as-tu fait de Roland ?
Pourquoi te détourner, pourquoi baisser la tête
Et frémir sous le poids de ta honte muette,
Comme le passereau sous le bec du milan !

Hallali ! les chevaux ont dévoré l'espace,
La vaste plaine fuit dans la brume et s'efface,
Les grands pics dénudés surgissent devant eux,
Et Charles, dont le vent fouette la barbe blanche,
Entraîne sur ses pas la terrible avalanche
A travers les ravins et les bois ténébreux.

II

C'en est fait, O Roland ! sur ta vaillante épée,
Pour la dernière fois raidis ta main crispée,
Redresse-toi superbe en face de la mort;
Mourir ! ma Durandal ! quand ton âme frissonne,
Quand sur ta lame nue où le soleil rayonne
Le sang de nos félons ennemis fume encor !

Rivale de l'éclair ! Vierge aux regards de flamme,
Voudrais-tu t'avilir dans un repos infâme?
Farouche fiancée en qui vibre mon cœur,
Tu vas donc me trahir, toi jusque-là si fière,
Et peut-être oublier aux mains d'un mercenaire
Que Roland fut ton maître et Joyeuse ta sœur !

Te rendre ! te livrer à ce dernier outrage !
A ces impurs valets te laisser en otage !
Non ! ils ne t'auront pas ! que nul autre après moi
Ne puisse d'un baiser souiller ta lame nue;
Adieu ! ma bien-aimée ! adieu ! l'heure est venue,
Ton maître va mourir : Durandal, brise-toi !

Tu ne te brisas point, chevaleresque épée,
L'héroïsme t'avait trop finement trempée;
Rien ne put émousser ton terrible tranchant :
Mais le roc s'entr'ouvrit sous ton âpre morsure,
Et ce gouffre béant, cette immense blessure
S'appellera toujours la Brèche de Roland !

....
....

Je me suis enivré de ta grande tristesse,
O Marboré ! j'ai vu cet abîme où sans cesse
Les sanglots étouffés du vent viennent mourir...
Silence ! entendez-vous cette rumeur lointaine ?
Entendez-vous ce cri de colère et de haine ?
Sous ton linceul glacé, Roland, pourquoi frémir ?

Pourquoi te redresser, ô Titan solitaire,
Et secouer au vent les flots de ta crinière ?
Qu'as-tu vu tout à coup surgir à l'horizon ?
Quel est cet ennemi qui se glisse dans l'ombre ?
Sa honte resplendit sur son visage sombre :
C'est le fantôme impur d'un autre Ganelon !

Détourne ton regard de cette ombre maudite !
Veille sur cette France où ton souffle palpite,
Veille sur ce pays que l'honneur fit si grand !
C'est à nous d'achever ta géante épopée,
Et de reconquérir, avec ta rude épée,
L'âme des anciens jours ! l'âme du peuple franc !



ANDRÉ CHÉNIER.

ODE

Qui a obtenu un Souci ;

Par M. Pierre MIEUSSET, à Besançon (Doubs).

Enfant ! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire.
A. C.

I

Combien j'aime ta Muse au front suave et frais,
O Chénier, fils des Grecs, Théocrite français !
Quelles pures beautés — comme Astarté de l'onde, —
Naissent aux doux accords de ta lyre féconde
Sur les bords du Pénée et des mers de Délos !
Les Naïades, les Dieux, les antiques héros
Revivent dans tes vers; les Nymphes — chœur folâtre —
Leurs cheveux d'or flottant sur leur gorge d'albâtre,
Voltigent sous l'azur du ciel qui t'enchanta.
Tes accents sont divins, cygne de Galata !
Soit qu'ils pleurent Myrto, la jeune Tarentine,
Avec les Alcyons des flots de Camarine ;
Soit qu'ils chantent Naïs écoutant le berger
Ou Diane et les cerfs traînant son char léger,

Ou le jeune Chromis, la blanche Galathée,
Camille, Lycoris, Glycère, — aimable essaim,
Riant dans les banquets, des roses sur leur sein, —
Ou, l'oiseau de Vénus, la colombe argentée.....
Tu rendis à la Muse un attrait virginal;
Tu t'abreuvas longtemps à la source homérique,
Et, rajeunissant l'art et la grandeur antique,
Tu fis de la beauté revivre l'idéal.

Fils d'Apollon, tes vers sont pétris d'ambroisie;
Les perles de l'Egée ornent ta poésie.
Qu'elle est belle, cherchant les bois, les prés fleuris,
Les sommets d'Hélicon des poëtes chéris!
Qu'elle est belle, chantant sur le luth de Virgile
Les bergers du Ménale et leur bonheur tranquille,
D'Horace et de Tibulle empruntant les couleurs
Pour peindre ses amours plus fraîches que les fleurs!
La Grèce — éblouissante — en tes vers se reflète :
Quels merveilleux tableaux nous offre ta palette!
C'est le Pinde ou l'Alphée au rivage enchanté;
C'est Homère à Syros; c'est le jeune malade;
C'est, une étoile au front, la fière Liberté!
Tu la voyais sans doute accourir de l'Hellade,
Voler à la victoire, ainsi qu'à Marathon,
Former des citoyens comme en rêvait Platon,
Enchanter les enfants d'une nouvelle Athènes,
Ressuscitant pour eux Sophocle et Démosthènes;
Et tu croyais du ciel voir descendre à la fois
La Paix et l'Equité, filles des sages lois.

Ainsi tu méditais et chantais, comme Orphée,
Quand le sang et le feu rougirent l'horizon,
Et, quand tu protestas, ta voix fut étouffée
Sous les verrous d'une prison.

Adieu la fraîche Idylle et la tendre Elégie !
Ton ïambe indigné bondit, plein d'énergie :
Tu marques d'un fer chaud — stigmates éternels —
Ces Caïns que la haine a rendus criminels.
Tu lances comme un Dieu — c'est un Dieu qu'un poète —
La foudre de tes vers sur l'œuvre des tyrans.
Sans craindre le fer nu qui menace ta tête,
Tu venges la patrie et les justes mourants,
Et craches sur le front de Marat qu'on encense,
Faisant planer sur lui l'opprobre et la vengeance.
C'est bien ! Pour la vertu combats seul, s'il le faut;
Ta lutte aura pour prix l'honneur..... et l'échafaud !
Hélas ! dans les cachots j'entends ta voix plaintive :
Du cygne c'est le chant ! et jamais sous les cieux
Luth n'a vibré plus pur et plus mélodieux
Que l'hymne attendrissant de ta jeune captive.

II

Mais qu'a-t-elle donc fait cette belle aux doux yeux ?
Et quel est donc ton crime, ô jeune ami des Dieux,
Aède à la lyre charmante ?
Veut-on en holocauste immoler ta vertu ?
Dans la nuit du malheur pourquoi t'éteindrais-tu
Comme le Tasse, Homère et Dante ?

Ta pure étoile encor n'est qu'à son orient ;
Elle va resplendir ! La Muse en souriant
Te charme et te murmure : Espère !
Elle berce, la nuit, ton tranquille sommeil :
Tu vois la Liberté dans un songe vermeil
Descendre... et te rendre à ton père !

Ta prison va s'ouvrir aux clartés d'un beau ciel ;
Tu finiras ta ruche où s'entasse le miel,
Abeille au sein des fleurs ravie !
La patrie ornera ton front de lauriers verts,
Et tu consoleras par d'immortels concerts
La France un instant asservie.

Puis tout devient sinistre !... En voyant l'échafaud,
O poète, pourquoi t'éveiller en sursaut ?
N'es-tu pas l'espoir de la France ?
Qu'on livre un assassin au sombre exécuteur ;
Mais épargne, ô bourreau ! le génie et l'honneur,
Et n'égorge pas l'innocence !

Hélas ! Néron jaloux a fait périr Lucain ;
Malfilâtre et Gilbert sont morts à leur matin :
L'épervier fond sur Philomèle ;
La lyre n'émeut plus les tigres dévorants ;
Qu'importe le génie aux stupides tyrans ?
Qu'importent les pinceaux d'Apelle ?

Les « barbouilleurs de lois » auront leur tour demain.
O mon poète aimé, va! leur sceptre d'airain
Durera moins que ta couronne.
Leurs forfaits apprendront au monde épouvanté
Que Minerve saura fonder la liberté,
Mieux que Méduse et Tisiphone.

III

André Chénier! ton nom dans les cachots résonne...
Avec un bruit de fers roule le char fatal.
Horrible instant! La Muse accourt et t'environne,
Mêlant à ses adieux son baiser virginal.

Ah! faut-il donc mourir, poète de l'Attique,
Quand l'essor t'emportait vers des mondes nouveaux!
Tes poèmes détruits n'offriront qu'un portique
Et des débris sculptés en marbre de Paros.

Mourir! toi qui partout dans la docte vallée
Cueillais en gerbes d'or des vers trempés de miel!
Ah! faut-il voir sitôt l'espérance envolée
Et ta brillante étoile éteinte dans le ciel!

Non, tu ne pourras pas — superbe et plein de séve —
Ajouter à tes fleurs les fruits de ton été!
Mais ton hymne éploré qui dans les fers s'achève
Volera plus sonore à la postérité.

Ainsi, quand le Phénix au tombeau doit descendre,
Il a su parfumer son bûcher solennel;
Et lorsque, — plus brillant — il renaît de sa cendre,
Vers Héliopolis il s'envole immortel !

IV.

Monte donc sur ce char, frappant ton front sublime.
Ton noble ami Roucher est comme toi victime;
Vos fronts ont un divin rayon.
— Calmes — vous dominez les vagues de la foule;
Tels parfois l'ouragan rassemble sur la houle
Un cygne auprès d'un alcyon.

Au pied de l'échafaud des voix ont crié : Grâce !
La Patrie en deuil pleure et se voile la face
Devant ce forfait odieux.
Le peuple se révolte et veut venger ta tête;
Tendre Chénier ! la Grèce avec des chants de fête
T'eût porté sur l'autel des Dieux.

C'en est fait !... Tel tranché par la hache qui vole
Tombe un beau myrte en fleur; tel, ceint d'une auréole,
Tu tombes sous le fer fatal.
Mais ton autel sanglant porte un phare de gloire;
Au faîte du malheur le soleil de l'histoire
Dorera mieux ton piédestal.

Liberté! Liberté, si belle avant l'orgie!
Toi qui sauvas alors par ta mâle énergie
La France en des jours immortels!
C'est le sang des héros qui t'ont le plus chérie,
Des Marceau, des Chénier, gloires de la patrie,
Qui purifia tes autels.

V

O nymphes de la Seine et nymphes d'Aréthuse,
Fleurs, Dryades, bergers, vallons et bois sacrés,
Rochers du Pinde émus, échos de Syracuse,
Pleurez, Daphnis est mort! Grâces, Muses, pleurez!

Mais triomphe, ô Daphnis! Dans l'heureux Elysée
Les poètes, les dieux t'offrent leur siége d'or;
Et tant que la cigale aimera la rosée,
Les siècles garderont tes vers, comme un trésor!

Ils s'écrieront — charmés — les prenant pour modèle :
Ainsi peignait Zeuxis; — tel sculptait Phidias,
Quand, dans le Parthénon, en statue immortelle
Il ciselait l'ivoire où respirait Pallas.

On comprendra trop tard tout ce que ton génie
Nous eût légué de gloire et de chants merveilleux,
Si la Démence, aveugle et sourde à l'harmonie,
Ne t'eût, fils d'Apollon, renvoyé dans les cieux.

Poètes qu'on bannit, agneaux des sacrifices,
Quand je vous vois sans crainte au glaive vous offrir,
Mon cœur bat près du vôtre, enviant vos supplices,
Et dit : Pour la justice heureux qui sait mourir !

VI

Chantez donc, phalange bénie !
Divins charmeurs, chantez toujours !
Bercez-vous de la mélodie
De vos pleurs et de vos amours.
Gardez votre âme indépendante;
Suivez Chénier, Corneille, Dante,
Frappez le crime d'épouvante,
Combattez pour la vérité.
Prenez l'essor, nouveaux Pindares !
Et, quand reviennent les Barbares,
Faites retentir vos cithares
Pour dompter leur férocité !

Ainsi, couvert de son armure,
Sminthée-Apollon s'élançait;
L'arc d'argent était sa parure
Et son carquois retentissait.
Ainsi, votre luth sur l'épaule,
Allez remplir votre grand rôle,
Chassez de l'un à l'autre pôle
Les Hydres, les Pythons tremblants...

Puis à la Muse, vierge attique,
Déesse à la chaste tunique,
Rendez ses fleurs, sa grâce antique,
Ses autels d'or sous ses pieds blancs.

Fuyant les fanges de la terre,
Gravissez l'Hélicon sacré;
Entrez dans le beau ciel d'Homère,
Ecoutez son chant inspiré,
Chargez de rayons vos prunelles;
Puis, secouant vos larges ailes,
Faites jaillir en étincelles
L'idéal qu'on voudrait bannir;
Et, quand l'Orient se colore,
Chantez dans un concert sonore
La paix, la beauté de l'aurore,
Et les splendeurs de l'avenir!

Chantez sur vos harpes d'ivoire
Tous les dévouements généreux,
Les arts, l'harmonie et la gloire,
Et l'Ode des peuples heureux.
Mais, si des tyrans hypocrites
Dans leurs ambitions maudites
Foulaient les libertés proscrites,
Videz vos carquois, ô héros!
Heureux qui tombe sur les cimes!
Mais le remords poursuit les crimes,
Et, quand le ciel s'ouvre aux victimes,
Némésis saisit les bourreaux.

RONCEVAUX.

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Armand DUPEYRON, à Castandet (Landes).

Etcheco Yanna :
Vous pouvez rentrer avec votre chien

I

Le voilà donc le val aux horizons brumeux,
Avec ses noirs déserts, ses grands sapins livides,
Penchant leur tronc au flanc des précipices vides
Avec ses torrents écumeux;
Les sommets foudroyés où hurle la tempête,
Ses ouragans, jetant de sauvages accords
Aux gouffres insondés; et comme un bruit de cors
Que l'écho des gorges répète :

Avec ses aigles roux, au miroir du glacier
Imprimant le reflet de leur vol circulaire,
Ses cascades, brisant au rocher séculaire,
Aussi poli que l'*acier!*
C'est bien le val lugubre et morne que mon rêve
Avait vu, noir chaos sinistre et dévasté,
Où laissent les éclairs leur blafarde clarté
Quand dans la nuit l'orage crève.

Tel je l'avais rêvé funéraire et glacé,
D'un stigmate éternel portant l'étrange empreinte,
Et comme frissonnant sous la fatale étreinte
D'un souvenir ineffacé.
C'est Roncevaux! son nom est maudit par l'histoire;
Dieu d'un souffle de mort semble l'avoir battu,
Et de mystère sombre et de brumes vêtu
Comme d'un deuil expiatoire!

C'est le tombeau des preux! c'est le funèbre enclos
Où dans l'âpre brouillard ainsi qu'en un suaire
Dorment les paladins! C'est le morne estuaire
D'où la honte déborde à flots!
C'est là, depuis mille ans, que sont sans sépulture,
Couchés ces guerriers francs, trahis par Ganelon :
Et de leurs corps, livrés par le soldat félon,
Les noirs vautours ont fait pâture.

Anathème sur toi, Roncevaux ! Que jamais
Ne puissent tes sentiers se border de verdure,
Sois stérile, désert, morne, et que la froidure
Couvre de neige tes sommets !
Que de noirs troupeaux d'ours et de loups faméliques
Hurlent dans les halliers où grouillent les aspics,
Et qu'un pâle soleil ne jette sur tes pics
Que des teintes mélancoliques !

Dix siècles ont passé, sombre val, sur ton front !
Mais ni les eaux du ciel ni tes gaves rapides,
Mirant tes noirs granits dans leurs vagues limpides,
N'ont pu laver la tache, et vivace est l'affront !

II

Vainqueur des Sarrasins d'Espagne,
Après maints combats meurtriers
Par les monts et par la campagne,
Roland ramenait ses guerriers,
Et de Pampelune à Damore
Avait fui jusqu'au dernier more
Devant ces preux aventuriers.

Le soir tombait ! L'orgueil dans l'âme
Ils allaient par les noirs vallons,
Livrant les plis de l'oriflamme
Aux durs baisers des aquilons,
Et mêlés aux bannières prises,
Frissonnant au souffle des brises,
Passaient les rouges gonfalons !

Et c'était dans la brume un splendide spectacle,
De voir les guerriers francs, surmontant tout obstacle,
S'avancer d'un pas triomphant;
Tandis que, chef vainqueur des bandes du Prophète,
Superbe et rayonnant, sublime et l'âme en fête,
Roland sonnait de l'olifant.

Ou tandis que, le soir épaississant ses ombres,
Passaient les paladins par les ravines sombres,
Du haut des vieux monts les Vascons
Pareils au loup cervier épiant une proie,
Qui la surprend furtif, et sous ses dents la broie,
Dardaient des regards de faucon.

Quand tous furent entrés aux gorges désolées,
Lorsqu'aux sentiers déserts des profondes vallées
Les bataillons furent épars,

Alors des flancs chenus des monts à cime blanche,
Sarrasins et Vascons, effrayante avalanche,
S'élancèrent de toutes parts.

Ce fut dans l'horreur des ténèbres
Un formidable engagement.
Des Vascons les clameurs funèbres
Augmentaient l'épouvantement,
Et les cascades dans leur chute
Se mêlaient au bruit de la lutte
Avec un sombre grondement.

L'acharnement dura féroce
Depuis le soir jusqu'au matin,
Le combat fut horrible, atroce.
Les Francs, trahis par le Destin,
Se jetaient dans les embuscades,
Et, jusqu'au jour, des estocades
On entendit le bruit lointain.

Quand l'aube vint, les vieux montagnards invalides,
Ayant pour le combat des bras trop peu solides,
Se soulevaient de leur grabat;
Et debout sur le seuil des cabanes fumeuses
Interrogeant leurs fils, dans les gorges brumeuses
Suivaient les phases du combat.

Combien sont-ils encor dans l'aube blanchissante,
Encor cent; quatre-vingts; soixante-dix; soixante;
Trente; vingt; dix; cinq; deux; plus qu'un.
Le dernier est debout! c'est Roland... il chancelle,
Son heaume est en éclats; son sang à flots ruisselle,
Il tombe à son tour! Plus aucun.

Rentrez sanglants encor dans vos sombres repaires,
O Vascons! suspendez ainsi qu'aux jours prospères
La lance aux clous de vos vieux murs!
Vous avez votre jour de sauvage mêlée;
Et les preux sont tombés fauchés dans la vallée
Comme tombent les épis mûrs.

Où sont les vainqueurs des Vandales,
Et des Lombards et des Saxons,
Dont les bannières féodales
Obscurcissaient les horizons?
Où sont-ils les guerriers épiques
Dont les lances et dont les piques
Jetaient de sauvages frissons?

Pas un, des gorges sépulcrales,
Pas un seul n'est sorti vivant,
Leurs sanglots de mort et leurs râles

Sont montés snr l'aile du vent!
Ils sont couchés dans leurs armures
Et l'ouragan dans les ramures,
Seul dans la nuit passe en rêvant.

III

On dit que, tout percé de flèches sarrasines,
Roland, vers le matin du combat surhumain,
Au pied d'un arbre assis, et le front dans la main,
De sang inondant les racines;
Amer, désespéré, mais héroïque encor,
Plongea son œil en pleurs sur le champ de bataille,
Se redressa debout, et de toute sa taille,
Aux quatre vents sonna du cor.

Charlemagne, déjà, sur le sol d'Aquitaine,
Entendit de bien loin le cor du paladin,
Et se sentit frémir d'un tremblement soudain
A cette fanfare lointaine;
Et vers ses douze pairs ornés de leurs brassards,
Se retournant il dit : Roland est en détresse,
Et Ganelon reprit : — Sire Roi, rien ne presse,
C'est le cor des chasseurs d'izards.

Pour la seconde fois Roland plus en déroute
Sonna de l'olifant dans le funèbre val,
Et l'empereur alors retournant son cheval,
Des Espagnes reprit la route.
Tandis qu'il galopait, Roland sonnait plus fort,
Et quand il vit enfin toute espérance vaine,
Il jeta des accents si sombres, que la veine
De son front rompit sous l'effort.

Alors il se coucha sanglant sur l'herbe aride,
Et mourant, s'endormit dans son habit d'acier,
Et lorsque l'empereur sur son fumant coursier
Revint le soir à toute bride,
Un rocher de granit, au front pyramidal,
Était percé d'un coup de sa terrible épée,
Mais dans son olifant sa main froide et crispée,
Ne tenait plus sa Durandal.

Durandal de gloire trempée,
Fer au tranchant étincelant,
Fière ouvrière d'épopée,
Noble compagne de Roland,
Glaive de l'œuvre fabuleuse,
Dont la grande lame anguleuse
Jetait comme un éclair sanglant,

Le destin a son ironie,
Et le sort ne t'a point permis
De voir ta carrière finie,
Car fer jusqu'alors insoumis,
Avant la fin de ton ouvrage
Il te réserva cet outrage,
D'être aux mains de tes ennemis.

Et ce fut un grand deuil pour le roi Charlemagne,
Lui vainqueur des païens de Saxe et de Romagne,
De voir fauchés tous ces géants;
Mais c'en fut un plus grand pour son âme royale,
De voir, par félonie atroce et déloyale,
Ce fer aux mains des mécréants.

Il aimait Durandal, presqu'autant que Joyeuse,
Et quand ils s'en allaient pour l'œuvre glorieuse,
Tous deux de pair, Roland et lui,
C'était un grand orgueil qui lui montait à l'âme,
Lorsque, dans les combats sanglants, la double lame
De ces deux glaives avait lui.

Et quand il vit Roland sur le champ du carnage,
Dont la mort avait fait son funèbre apanage
Sans son fer et son olifant,
Il se sentit au cœur une telle amertume,
Qu'il se frappa le front, et contre sa coutume,
Longtemps pleura comme un enfant.

Honte à vous, traîtres que l'histoire
Marqua d'un arrêt solennel ;
Que pour votre œuvre attentatoire
L'anathème soit éternel !
Honte sur tous, félons obliques
Qui des catastrophes publiques
Vous fîtes un jeu criminel.

Au milieu de tant de souffrance,
C'est un grand bonheur de songer
Que pas un fils de notre France,
Pas un seul ne voulut manger
Le pain amer d'ignominie,
Et du fond de la Germanie,
Dut venir ce traître étranger.

Ganelon, sois maudit et toi-même et ta race,
Du siècle qui finit au siècle commençant
Que ton souvenir passe, et que reste la trace
Que ton crime à jamais imprima dans le sang.

IV

Roncevaux ! Ganelon ! en traits de vive flamme,
Au livre du passé vous resterez écrits,
Du penseur, du poète, et du soldat flétris !
La Muse, implacable en son blâme,
Joint vos deux noms d'opprobre et de honte rivaux !
Le luth a de tout temps haï la félonie,
Et mon vers va doutant de tant d'ignominie,
De Ganelon à Roncevaux !

Et toi, Roland couché dans le champ funéraire,
Toi qui, le front battu d'un étrange aquilon,
Te courbas frémissant dans l'herbe du vallon,
Trahi par le destin contraire,
Ta gloire survivant à ton destin fatal
Brille au bleu firmament, vierge de flétrissures,
Et, demi-dieu couvert de tes nobles blessures,
Tu restes sur ton piédestal.

Oh ! dis-nous, qu'as-tu vu dans la nuit de la tombe?
Et quel abattement dut te monter au cœur,
Lorsque tu vis, mourant, le sarrasin vainqueur
Contemplant la grande hécatombe !
Oh ! combien dut alors ton âme tressaillir,
D'entendre autour de toi leurs cris et leur sarcasme,
Et quels amers pensers, durant ton dernier spasme,
Durent en foule t'assaillir !

Et vous, preux endormis dans la brume hivernale,
N'attendez point de moi que mon luth éploré,
Vienne sur vos tombeaux, par la mort inspiré,
Jeter une plainte banale.
Le trépas fut parfois un suprême bonheur!
Votre sort malgré tout reste digne d'envie,
Vous n'avez au combat rien perdu que la vie,
Quand d'autres perdirent l'honneur.

Dormez!.. vous fûtes grands, et malgré vos désastres
Vous émergez de loin sur les flots de l'oubli,
Et votre souvenir rayonne inaffaibli,
Comme rayonnent les grands astres,
Car nul de lâcheté ne vous a convaincus.
Vous vous êtes couchés, héros, dans la pénombre,
Et n'avez succombé qu'écrasés sous le nombre,
Les morts ne sont point des vaincus.



VERCINGÉTORIX.

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Alexandre ROCOFFORT, à Paris.

Aux Ancêtres!

La foule, ami, pour le poète
Est un écueil à redouter.
Où tu la verras fuir, arrête;
Fuis, si tu la vois s'arrêter.
N'accepte jamais pour ton maître
Le vulgaire; car s'il veut être
Heureux des langes au linceul,
Dans le siècle étroit où nous sommes,
L'homme doit vivre avec les hommes...
Mais veux-tu vivre grand?... Vis seul!

Tous deux, loin d'un monde fragile,
Recherchons les sentiers perdus,
Et comme le Dante et Virgile,
Evoquons ceux qui ne sont plus!
Dans un solitaire voyage,
Pour nous, pèlerins d'un autre âge,
Que le temps n'ait rien effacé!
Eveillons les héros sans nombre
Dont l'âme palpite dans l'ombre,
Et plongeons-nous dans le passé!

En Bourgogne (1), est une vallée,
Dormant sous un grand linceul vert
Dont la nature inconsolée
La recouvre, été comme hiver.
De vieux sapins, au ciel sans borne
Se dressent, comme un troupeau morne
De druides silencieux,
Et l'eau vive qui les arrose
Garde comme une teinte rose
Du sang généreux des aïeux.

Regarde, ami! voici la plaine
Qui vit nos pères succomber,
Et sur la phalange romaine
Ces rochers n'ont pas su tomber!

(1) La statue colossale de Vercingétorix domine la vallée du Laumes, en Bourgogne, où l'on suppose que le héros gaulois a livré sa dernière bataille.

Cette terre, de sang brûlante,
A pu sentir sans épouvante
Cesser de battre leurs grands cœurs!
Et l'herbe ne s'est pas flétrie!
Et le soleil de la patrie
S'est couché sans les voir vainqueurs!

Combattant pour leurs saintes haines,
C'est là, trahis par le hasard,
Que le bec des aigles romaines
Les traînait aux pieds de César!...
Mais si, sur le tronc de ces saules,
La vieille liberté des Gaules
A rendu le dernier soupir,
Avec elle heureux qui succombe!
Envions-leur plutôt leur tombe,
Nos aïeux n'ont plus à souffrir!

O Vercingétorix, mon père!
De ces hauteurs, dont notre main
A voulu te faire un Calvaire,
Abaisse tes regards d'airain
Sur le deuil amer de la France.
Prends en pitié la décadence
De tes faibles petits-enfants;
Réduis ton armure à leur taille,
Et qu'au prochain jour de bataille,
Ton bras les rende triomphants!

Mais d'autres peines, plus cruelles
Que notre seule indignité,
Ont de ces rides éternelles
Creusé ton front déshérité.
Le souci vainqueur qui te ronge,
C'est, né dans l'ombre du mensonge,
D'avoir vécu sans voir le jour,
D'être mort dans la nuit païenne,
Sans avoir vu la loi de haine
Faire place à la loi d'amour.

Le matin du combat, sans doute,
Demandant aux cieux leur secret,
Ton regard voulut, dans leur voûte,
Lire l'immuable décret.
Mais ton œil, voilé d'un nuage,
Ne vit ni la croix, dont l'image
Aurait fait passer dans ton bras
Toutes les forces de ton âme,
Ni ces mots en lettres de flamme :
« Avec ce signe tu vaincras. »

Et le soir, lorsque, par centaines,
Couchant tes guerriers aux sillons,
La mort étendait sur ces plaines
Comme un manteau de bataillons,
Tu n'as pas, dans ton impuissance,
Su pousser le cri d'espérance

De notre premier roi chrétien,
Triplant ses forces ranimées
En disant au Dieu des armées :
« Dieu de Clotilde, sois le mien ! »

Aussi, lorsque le vent s'élève
A l'heure où tout va s'endormir,
On dirait, sous le poids d'un rêve,
Qu'on entend ton esprit gémir.
Et quand les larmes de l'aurore
Sur ton sein, que le matin dore,
Glissent et vont s'évaporer,
On croirait voir de tes paupières
Ruisseler des gouttes amères,...
Si le bronze pouvait pleurer !

Notre ancêtre, sois notre juge !
A l'ombre de ton piédestal,
Que le juste trouve un refuge,
Et le coupable un tribunal.
Que les héros de notre histoire
Viennent, dépouillés de leur gloire,
Se mesurer à ta grandeur.
Victime, venge la victime,
Innocent, condamne le crime;
Malheureux, pardonne au malheur !

Ministre de la Providence,
Que de gloires s'abîmeraient
Dans les flammes de ta vengeance !
Que de faux dieux s'écrouleraient,
Depuis nos guerres centenaires
Jusqu'aux époques sanguinaires
Où, changeant la France en charnier,
Des vautours, comme Robespierre,
Jetaient leur griffe meurtrière
Sur des cygnes, comme Chénier !

Mais si l'heure de la justice
Te semble trop lente à venir,
Détourne tes regards du vice;
Porte les yeux vers l'avenir.
Redresse-toi, vaincu sublime !
N'as-tu pas pour superbe cime
Vingt siècles de postérité ?
Elève-toi sur les nuages,
Pour voir, au-delà des orages,
L'aurore de la vérité !



LA CATHÉDRALE.

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Henri MÉRIOT, à Périgueux (Dordogne).

Et les jumelles tours, ces cantiques de pierre,
Semblent les deux grands bras que la ville en prière,
Avant de s'endormir, élève vers son Dieu.
(Théophile Gautier.)

J'aime à voir se dresser tes colonnes sans nombre,
Et ta profonde nef, asile grave et sombre
Que parfume, embaumé, le souffle du Seigneur;
J'aime tes grands vitraux, tes immenses coupoles,
Les prophètes géants que portent tes épaules;
Et tes autels sacrés font tressaillir mon cœur.

Tes titans de granit, fermes sur leur assise,
S'élancent dans les cieux, et leur crête indécise
Va, se mêlant, confuse, avec l'ombre des soirs;
Les rayons flamboyants de ta grande rosace
Comme des yeux béants regardent dans l'espace,
Tandis que dans le chœur fument les encensoirs.

Oh ! quand l'orgue reprend l'harmonieux cantique
Qui vibre sous ta voûte, ô sainte basilique,
Tu tressailles d'amour; dans tes murs étonnés
L'écho du chant divin se mêle à la prière
Des fidèles courbés sous ta mante de pierre,
Et des archanges d'or sur l'autel prosternés.

Les oiseaux font leurs nids sous ta large gouttière,
Et chantent, eux aussi, dans la nature entière,
L'hosanna qui s'en va vers les cieux infinis;
Et la bête-à-bon-dieu lentement se dérobe,
Quand viennent les frimas, sous les plis de la robe
De tes séraphins endormis.

Tes grands trèfles à jour sont les cadres mauresques
Partout enguirlandés de folles arabesques
Qui laissent entrevoir un lambeau de ciel bleu;
Et les dragons ailés qui vomissent des flammes,
Des éclairs de leurs yeux, tranchants comme des lames,
Et de leurs poings fermés semblent menacer Dieu.

L'archange byzantin aux ailes étendues
Plonge son doux regard au sein profond des nues,
Et semble s'élancer de son dôme imposant;
Les martinets légers viennent frôler leurs ailes
Aux vitraux décorés d'admirables dentelles,
Paladins de l'air pur, balancés par le vent.

Dans la nuit, sur l'autel, les lampes suspendues
Eclairent les tableaux sur les murailles nues,
Et font jaillir les saints de leurs cadres dorés;
Les anges de Rembrandt dans l'ombre de leurs toiles
Se détachent ainsi que les blanches étoiles
Qui jettent dans les cieux leurs rayons colorés.

Giotto le primitif se mêle à Calabrèse,
Saintes de Ribeira, tableaux de Véronèse,
Rubens éblouissants de chair et de couleur;
Tintorets, Titiens, Carraches angéliques,
Vierges de Murillo cachant leurs fronts pudiques,
Sous des voiles d'azur dérobant leur pâleur.

Tous les maîtres anciens de la vieille Italie,
Tous les élus de l'art que la Mélancolie
A couronnés au front d'un diadème d'or;
Ces nobles ouvriers dont les grandes pensées
Resteront à jamais sur la toile tracées,
Tous ceux dont le génie a su tromper la mort,

Tous sont là, défiant les écoles futures,
Et nous montrant du doigt leurs sublimes peintures,
Ces chefs-d'œuvre divins conçus par des géants;
Ils sont bien vieux, pourtant leurs suaves madones
Et leurs christs expirants, fermant leurs yeux atones,
Sont immenses auprès de nos travaux d'enfants.

J'aime au cœur de tes tours, ô sainte basilique,
Lorsque le gros bourdon va donner la réplique
Aux concerts s'échappant des clochers d'alentour;
J'aime entendre le soir tes divines chanteuses,
Jeter dans l'air ému leurs voix harmonieuses,
Et finir en grondant leur cantique d'amour.

Tu dresses dans la nuit comme des sœurs jumelles
Tes tours *silencieuses* et tes aiguilles grêles;
Amante, tu reçois les baisers du zéphir.
De tes clochers pensifs, entourés de mystère,
Le front heurte les cieux, les pieds frappent la terre,
Et laissent dans notre âme un puissant souvenir.

REICHSHOFFEN.

ODE

Présentée au Concours ;

Par M. BELLOC, Secrétaire du Proviseur du Lycée,
à Lyon (Rhône).

« Gloria Victis. »

Ils s'avançaient muets, solennels, forts... La poudre
Semblait les respecter. Les canons avaient peur;
Le trot de leurs chevaux, grondement de la foudre,
        Répondait au bruit de leur cœur.
Pourtant ils souriaient d'avance à la mêlée :
Bientôt leurs escadrons, redoutable volée,
S'émeuvent au seul mot : « Cuirassiers, en avant! »
        L'air s'assombrit, l'herbe est foulée,...
        Ils vont plus vite que le vent !

Derrière eux, les Français; devant eux l'Allemagne;
Saxons, Wurtembergeois, Rhénans aux cheveux blonds,
L'œil gris, fixe, hagard, commençaient la campagne,
Blottis derrière leurs canons.
Les nôtres cependant avaient tiré leur sabre :
« Feu! » l'éclair luit... atteint, plus d'un cheval se cabre ;
Mais au héros tombé succède, frémissant,
Nouveau héros, spectre macabre,
Un fils de France au bras puissant...

La plaine est traversée, et, sans reprendre haleine,
Chevaux et cavaliers, dans l'océan de feu
Plongent... Le sabre fait sa boucherie humaine.
Frappez toujours! frappez, morbleu!
Vingt fois le bras se lève et vingt fois l'acier brille;
Des chevaux furieux l'œil grand et noir pétille;
Ils vont, ils vont toujours, et tracent un sillon,
Renversant, funèbre faucille,
Le canonnier près du canon.

Effroyable ouragan, ils passent ventre à terre,
Brisant casques et fronts, chevauchant sur les morts;
L'heure qui va sonner doit être leur dernière :
Les vaillants frappent sans remords!
L'Archange ténébreux tremble devant leur taille :
Ne crains pas, sombre esprit, qu'ils changent la bataille,
On leur a dit : « Allez! » Eux, sublimes, ils vont,
Et, de la France, qui défaille,
Ils cachent un instant le front...

C'est qu'ils ne voudraient pas que, meurtrie et défaite,
La patrie, abîmée et perdant tout son sang,
Par un dernier effort levant vers eux la tête,
Les vît revenir plus de cent.
Dans la forêt vivante où leur taille une place
Leur sabre, gouverné d'un bras que rien ne lasse,
Ecoutez !.. On n'entend que le bruit de leurs coups.
O France, admire cette audace!
Et toi, Berlin, tombe à genoux !

Fiévreux, mais non brisés par cette course immense,
Après avoir fauché tout un sillon humain,
Les voici de retour : leur escadron s'avance,
Se trouant un nouveau chemin.
La sueur de leur front tombe, chaude rosée;
La lame de leur glaive est déjà presque usée :
Ils ont conquis leur droit à l'heure du repos,
N'est-ce pas ? — « Non! martyrisée, »
« La France cache ses drapeaux! »

« Serrez vos rangs ! chargez ! » dit une voix guerrière;
» Là-bas sont les canons, dans vos mains est le fer! »
... Et la trompette sonne, et l'épaisse poussière,
Sur leurs pas, s'élève dans l'air !....
On les a vus venir; et, gorgés à mitraille,
Les bronzes monstrueux, dogues de la bataille,
Ensemble, ont projeté leur bave, émus, tremblants;
Mais des genoux, large tenaille,
Eux maintiennent leurs chevaux blancs !

... Et les voilà, broyant d'un choc irrésistible
Hommes, caissons, chevaux, dans un mélange affreux;
On a cru les dompter : leur vengeance est terrible :
La mort combat à côté d'eux... —
— Promenant leur courroux dans la mêlée épaisse,
Décimés, mais grandis par la fière noblesse
Du sacrifice entier, ils tombent, souriant
A l'immortalité, promesse
Qui leur sourit à l'Orient!

. . . .
. . . .

O Titans immolés dans les bras de la gloire,
Martyrs qu'on a pleurés, mais qu'on imitera;
Votre holocauste fut plus grand qu'une victoire;
Oui, par vous, la France espéra!
L'on crut à l'avenir en cet instant sublime
Où vos corps entassés semblaient combler l'abîme
Béant devant nos yeux... bien avant Reichshoffen :
— Votre sang acquittait la dîme...
O Dieu! que n'était-ce la fin!...

. . . .
. . . .

Hélas ! la coupe encor n'était qu'à demi pleine :
L'ange exterminateur avait marqué nos fronts,
Et des bords du vieux Rhin aux rives de la Seine
Nous attendaient d'autres affronts !
Mais qu'importe, chers morts que tout foyer vénère?
Gladiateurs ravis à la commune mère,
Dormez !... Sur vos tombeaux, élevés par vos fils,
— Gravés par une larme amère —
Sont deux mots : « *Gloria victis !* »

LE MAL DU PAYS.

POÈME

Qui a remporté le prix;

Par M. Léon ADVIER, à Paris.

« L'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre ? »
A. de Musset.

Pierre était d'un hameau de la Basse-Bretagne,
Dernier fils d'une mère et d'un père adorés;
Tous trois, par le travail que le calme accompagne,
Vivaient, de leur amour mutuel entourés.
Cependant vint le temps si redouté des mères
Où leurs enfants grandis soldent l'impôt du sang,
Où l'on refoule en soi bien des larmes amères
Pour ne pas laisser croire aux malheurs qu'on pressent.
Un matin le hameau s'emplit de bruits étranges,
Des gars enrubannés chantaient à pleine voix,
Et, pour voir les conscrits, sur les portes des granges,
Curieux bienveillants, couraient les villageois.

Alors Pierre endossa sa veste du dimanche,
Sortit de son logis, pâle d'émotion,
Et, s'essuyant les yeux du revers de sa manche,
Se mêla sans mot dire au bruyant bataillon.
Le conscrit quittait tout ce qu'il aimait au monde,
Ses parents, sa bruyère, et son clocher à jour;
Mais quand le devoir parle, il faut qu'on lui réponde,
Et le Breton partit au signal du tambour.

Pierre avait eu vingt ans aux dernières cerises,
Il était devenu soldat de par la loi,
Mais, dans le régiment, sous les capotes grises,
Nul cœur, comme le sien, n'était gonflé d'émoi.
Rien, dans le pauvre gars, ne rappelait l'audace,
La belliqueuse ardeur des Gaulois, ses aïeux,
Qui savaient, sans pâlir, voir la mort face à face,
Et ne redoutaient rien que la chute des cieux!
Le modeste conscrit, aux lauriers de Bellone
N'avait jamais songé, sentant qu'il ne pouvait,
Encor moins qu'éblouir, faire trembler personne,
Et bien plus humble était le bonheur qu'il rêvait.
Ses vœux étaient de ceux qu'un été réalise,
Quand la terre est fertile, et le ciel généreux;
Ses rêves lui montraient quelque fraîche payse
Qui, pour prix de sa foi, venait le rendre heureux.
Que pouvait devenir, avec son cœur de femme,
Ce grand enfant gêné par l'appareil guerrier?
Pour supporter l'exil, il n'avait pas dans l'âme
Ces désirs d'inconnu qui font l'aventurier;

Il n'avait pas senti, content d'un sort tranquille,
Naître et gronder en lui cette soif de combat,
Ce besoin de grandir, aux humbles inutile,
Que la lutte aiguillonne et que le calme abat.
Il n'aspirait, hélas! qu'à revoir son village,
Son corps était au camp, son âme au champ natal;
Chaque jour s'épuisaient sa force et son courage,
Et bientôt il languit sur un lit d'hôpital.

Oh! qui nous dépeindra la tristesse infinie
Du malade éperdu qui se meurt loin des siens,
Et ce qu'au malheureux la cruelle agonie
A révélé d'horrible, ô mort, quand tu surviens!
Le pauvre Pierre atteint d'une langueur mortelle,
De sombres cauchemars les esprits assaillis,
Dans un suprême effort, à ses amours fidèle,
Voulut faire, en mourant, ses adieux au pays.
« Mon père, écrivait-il, si vous voulez encore
» Embrasser votre fils une dernière fois,
» Venez, je suis bien faible, hâtez-vous, car j'ignore
» Si demain je pourrais répondre à votre voix. »
Au village, là-bas, dans la maison chétive,
Les parents du soldat avaient vécu dix ans,
Dans les dix mois passés. La funèbre missive
Vint déchirer le cœur des deux vieux paysans.
Le père lut la lettre avec un œil avide
Et pâlit. — « Mon enfant! cria la mère, Dieu!
Il se meurt!.. » — et le couple anéanti, stupide,
Demeura sans agir et sans former un vœu.

L'homme enfin, le premier, relève son visage
Et ses bras accablés pour implorer le ciel,
Puis, saisissant au mur son bâton de voyage,
Se redresse, inspiré par l'amour paternel.
L'épouse avait compris : elle prend sans rien dire,
Dans la huche un pain noir, du lard sous le foyer,
Et, brisant à ses pieds sa vieille tire-lire,
En réunit l'argent, un écu presque entier !
Tout cela disparaît au fond de la besace
Qu'attendait pour partir l'épaule du Breton.
Alors le voyageur, des larmes sur la face,
Frappe résolûment le sol de son bâton,
Et, donnant à sa femme une étreinte suprême,
Il part. La pauvre mère, errante, sans raison,
Veut le suivre, revient, tourne sur elle-même,
Et, morne, l'œil hagard, rentre dans sa maison.

A travers la Bretagne, à petites journées,
Le vieillard cheminait, songeant à son enfant,
Courbé par sa douleur et ses soixante années,
Mais toujours soutenu par l'amour triomphant.
Il cheminait, semblable aux pèlerins antiques,
Buvant l'eau du rocher dans le creux de sa main,
Faisant halte, la nuit, sous les débris celtiques,
Se reposant, le jour, au dolmen du chemin.
Enfin, de ville en ville, une étape dernière,
Pour laquelle il retrouve un reste de vigueur,
Le conduit, pantelant, au chevet de son Pierre
Qui gisait, l'œil éteint, accablé de langueur.

Cependant, au baiser qui sur son front s'imprime,
Sous l'étreinte des bras qui viennent l'enlacer,
A l'appel de son nom, le mourant se ranime,
On le voit, frémissant, sur son lit se dresser.
Il reconnaît celui que son amour réclame :
O douce explosion des sanglots contenus,
O larmes de bonheur, mystérieux dictame,
Venez rasséréner les martyrs inconnus !
Le malade avec feu s'informe de sa mère,
Du logis, des voisins, des morts, des amoureux,
Il s'enivre de tout ce que lui dit son père
Dont il palpe ardemment les vêtements poudreux.
Ces habits maculés, la présence éloquente
Du vieillard vénéré qu'il presse entre ses bras,
Tout cela n'est-il pas une preuve touchante
Qu'un amour infini le dispute au trépas ?
Il faut vivre ! Là-bas, sur la bruyère grise,
Il doit être si bon de s'asseoir au soleil,
Et de voir devant soi le clocher de l'église
Dresser sa croix de fer sur l'horizon vermeil...
Pierre a presque vaincu sa navrante inertie ;
Tout à coup il tressaille : aux pieds du voyageur,
Il vient d'apercevoir la besace amincie ;
A sa joue aussitôt monte quelque rougeur,
Et, désignant l'objet que de l'œil il dévore :
« Père, père, dit-il, oh ! du pain de chez nous ! !
» Du pain fait par la mère !.. En avez-vous encore ? »
Le vieillard empressé pose sur ses genoux
Sa besace, la fouille en tous sens, et retire
Un morceau de pain noir et dur, qu'en hésitant

Il présente à son fils. Le malade en délire
S'empare de ce pain, le contemple un instant,
Le baise avec bonheur, et, mouillé de ses larmes,
Le mange avidement, sur son séant levé. —
Le père exténué, brisé par tant d'alarmes,
S'affaisse en souriant : son fils était sauvé !



SŒUR SIMPLICE.

POÈME

Qui a obtenu un Souci,

Par Mme Raoul de NAVERY.

Le pasteur donne sa vie
Pour ses brebis.

Dites, les aimez-vous ces beaux jours de septembre,
Où le feuillage prend des tons de pourpre et d'ambre,
Où la vigne a sa grappe et le pommier ses fruits,
Où la forêt conserve au fond de frais réduits
Des places où la mousse est d'un vert d'émeraude;
Où la brise du soir est odorante et chaude,
Où la séve est plus forte et le sol plus fécond;
Dites, les aimez-vous? Tout notre cœur se fond
Devant les grands tableaux des premiers jours d'automne,
Et nous les préférons à la verte couronne
De mai, qui, souriant parmi les frondaisons,
De ses doux rossignols écoute les chansons.
Or, par un de ces jours abandonnant l'étude,

Pour chercher des grands bois l'ombre et la solitude,
Cinq beaux enfants joyeux avaient quitté Paris.
Une femme aux traits purs, aux regards attendris,
Et dont le front, couvert par un bandeau de toile,
N'avait que sa pudeur et sa grâce pour voile,
Les guidait à travers les dédales du bois.
Ils couraient en avant, s'égarant mainte fois,
Cueillant de gros bouquets aussi lourds que des gerbes,
Poursuivant au filet des papillons superbes,
Ramassant des cailloux, et, les yeux pleins d'émoi,
De ce qui les frappait demandant le pourquoi.
Alors, avec douceur et bonté, sœur Simplice
Leur nommait chaque fleur, chaque odorant calice,
Et sous le bois touffu qui cachait le ciel bleu,
Déroulait à leurs yeux le beau livre de Dieu.
Ils écoutaient pensifs, puis, levant leurs visages :
« — A l'école, demain, ma sœur, nous serons sages
Laissez-nous aujourd'hui bien loin courir encor :
La rivière est tout près, nous n'irons pas au bord ;
Mais il nous semble ici, ma sœur, avoir des ailes,
Comme les papillons ou bien les hirondelles. »
Sœur Simplice leur dit : « Allez! » — Et dans le bois
Ils s'enfuirent ainsi qu'une biche aux abois.
De plus loin en plus loin, on entendait leur rire.
Et la sœur avait pris un vieux livre pour lire
Uu office pieux que le chœur des oiseaux
Accompagnait du fond des nids, sous les rameaux.
Elle marchait paisible, et ses lèvres bénies
Effeuillaient le refrain des saintes litanies.
Soudain, un cri d'effroi retentit; les enfants

Arrivent en poussant des sanglots étouffants,
S'attachent à ses bras, et chacun se dérobe,
Effaré, sous les plis de bure de sa robe.
— « Sauvez-nous, sœur Simplice ! » — Elle voit tout à coup
Accourir une bête aussi haute qu'un loup,
Dont l'œil de braise au fond de l'orbite s'allume.
Sa gueule aux crocs aigus est baveuse d'écume.
Le chien roux, hérissé, des griffes et des dents
S'élance vers le groupe affolé des enfants.
C'en est fait d'eux, d'eux tous ! la bête est enragée.
Du salut des petits sœur Simplice est chargée,
Elle n'hésite pas, et se jette au devant
Du monstre qui bondit furieux et bavant.
Ses mains, ses frêles mains saignent de vingt blessures;
Ses bras sont déchirés par d'horribles morsures ;
Contre la bête immonde elle défend toujours
Les petits effrayés appelant au secours.
Elle sait bien, qu'hélas ! c'en est fait de sa vie !
Mais sa cause est sublime, elle l'a bien servie,
Et la douce martyre en songeant à la croix
Est résignée à tout... Enfin, du fond du bois
Quelques hommes armés accourent sur la bête,
Et le chien tombe; il a cinq balles dans la tête.
Pour sauver sœur Simplice ils sont venus trop tard.
On prépare à la hâte un agreste brancard,
On y place en pleurant l'héroïque martyre
Qui compte les enfants avec un doux sourire :
« — Ils sont là tous ! Oui tous ! oh ! que béni soit Dieu ! »
Quel convoi dans le bois, puis sous ce beau ciel bleu,
Où l'automne étalait ses pompes et ses charmes !

Les hommes avaient peine à retenir leurs larmes,
Et les enfants sauvés disaient en sanglotant :
« — Va-t-elle donc mourir ? Elle nous aimait tant ! »

Elle mourra ! Dieu veut parfois de ces victimes
Qui laissent parmi nous des souvenirs sublimes,
Et semblent rapprocher par un lien mortel
Les souffrants des élus et la terre du ciel.
Pendant quarante jours, sur son lit étendue,
Calme dans ses douleurs, et se sachant perdue,
Sœur Simplice attendit en souriant la mort.
Elle parlait du ciel, comme on parle du port
Où viennent expirer les dernières tempêtes.
De ceux que Dieu rappelle elle connut les fêtes.
A son chevet dressé, l'autel couvert de fleurs
Lui laissait voir le Christ dans l'homme de douleurs.
Ses sœurs, le cœur brisé, les paupières mouillées,
Près du lit virginal restaient agenouillées;
Les cierges rayonnaient; le parfum de l'encens
Montait avec les pleurs, la prière et les chants.
La pompe de la mort, pompe auguste et bénie,
Entourait, consolait cette sainte agonie;
Puis, un soir, paraissant doucement s'assoupir,
Sœur Simplice exhala son âme en un soupir.
Le peuple des faubourgs priait encor pour elle,
Lorsque de son trépas il apprit la nouvelle.
Il voulut la revoir couchée en son cercueil :
Deux jours après Paris entier prenait son deuil.
Ah ! c'est que ce Paris où l'on rit, où l'on raille,

Autant que le courage affrontant la bataille,
Comprend le dévouement qui s'immole et qui meurt.
Il a ses jours d'oubli, de fièvre, de clameur,
Mais, si troublé qu'il soit, il garde au fond de l'âme,
L'amour pour les enfants, le respect pour la femme.
Il réclame bien haut ses droits, sa liberté,
Mais il salue encor la sœur de charité.
Il sait qu'elle protége et bénit la famille,
Qu'elle élève l'enfant, guide la jeune fille;
Que nos soldats blessés, mourant loin du foyer,
Ont son bras fraternel là-bas, pour s'appuyer.
Qu'elle est partout : au camp, à l'école, à l'hospice,
Toujours prête au départ, et prête au sacrifice,
Symbole permanent de cet esprit divin
Qui près du voyageur met le Samaritain.
Seule elle n'entend point le concert de louanges
S'élevant sur ses pas comme sur ceux des anges;
Et le front rayonnant des clartés de l'autel,
Elle suit son chemin dont le terme est le ciel.

LE MÉCANICIEN.

POÈME

Qui a concouru pour le prix,

Par Mme Raoul de NAVERY.

Ceci se passait hier.

Le soleil inondait le pont de la *Revanche*,
La brise, en s'éveillant, gonflait la voile blanche,
La chanson du marin montait gaîment dans l'air,
Et le ciel transparent s'inclinait vers la mer.
Le vaisseau va partir, et la foule empressée
Adresse aux voyageurs sa dernière pensée :
« — Dieu vous garde, marins, et vous ramène tous !
Une part de nos cœurs va rester avec vous ;
Et, comme au ciel lointain l'œil cherche des étoiles,
Sur l'azur de la mer nous chercherons vos voiles.
Dieu vous garde du flot, de la foudre et du vent,
En prononçant vos noms, nous pleurerons souvent ! »

Mais, tandis qu'au dehors tout est lumière et joie,
En bas, dans l'entrepont, la chaudière flamboie;
Les machines dressant leurs cous, tordant leurs bras,
Emplissent le vaisseau d'un immense fracas;
La vapeur contenue, irritée et sifflante,
Menace incessamment de sa force géante
Les chauffeurs aveuglés s'agitant dans la nuit.
Pour eux, point de soleil dont la splendeur reluit
Sur la mer endormie ou la vague écumeuse;
Rien qu'une ombre où s'agite une clarté douteuse;
Une atmosphère en feu desséchant les poumons.
On dirait, à les voir, un groupe de démons
Demi-nus, haletants, traversant la fournaise.
Leur souffle brûle; ils ont l'œil d'un rouge de braise;
La sueur les inonde, et sans trève leur main
Jette la houille au fond de la gueule d'airain
Des machines broyant du feu dans les ténèbres.
Parmi les travailleurs de ces zônes funèbres,
On en remarquait un, au front pâle, à l'œil bleu,
Gueit le mécanicien. Indulgent, parlant peu,
D'un constant souvenir il berçait sa pensée :
Sa femme! ses enfants! dans la chauffe embrasée,
Quand il courait fiévreux, brisé, n'en pouvant plus,
Il songeait : « — Les petits attendent le reflux,
L'aïeule file au bord de la plage; ma femme
A pour moi fait un vœu peut-être à Notre-Dame. »
Il revoyait son toit fumant à l'horizon,
L'enclos fleuri, bouquet de son humble maison;
Les filets de l'aîné, le rouet de sa fille.
Il reprenait sa place au foyer de famille,

Et dans sa vision de tendresse perdu,
Il oubliait sa peine, et courait éperdu
Du brasier à la soute où s'entasse la houille.
Autour de Guett, sans fin se meut, fourmille et grouille
Un groupe d'hommes noirs qu'il commande et conduit.
Soudain, dans l'entrepont enveloppé de nuit
Eclate un bruit plus fort que celui du tonnerre.
La *Revanche* bondit sur les flots; de la terre
On entend des clameurs d'appel, de désespoir;
Et du port encombré par la foule on peut voir
S'échapper la vapeur par les flancs du navire.
Oh ! ce qui se passa, nul ne peut le décrire,
Ce fut la vision des damnés de l'enfer.
Les tocsins des vaisseaux se répandaient dans l'air
Où montait en colonne une fumée épaisse;
Et l'on eût dit, à voir le navire en détresse,
Avec ses tourbillons de vapeur et ses bruits,
Un immense volcan, épouvante des nuits.
Dans le noir entrepont une chaudière éclate.
Quel drame s'accomplit à bord de la frégate!
De brûlantes vapeurs se répandent à flots
Dans la chambre de chauffe où sont les matelots
Occupés à servir la machine difforme,
Ceux qui du cabestan tournent la roue énorme,
Asphyxiés, brûlés, et plus qu'à demi morts,
Pour regagner la plage unissent leurs efforts;
Mais c'est en vain! le gouffre immense les attire. .
Le péril est partout imminent; le navire
Contient trente foyers allumés dans ses flancs,
Huit chaudières lançant au ciel leurs jets sifflants,

Huit volcans dont la force, hélas! est sans rivale!
Trente hommes effarés sont au fond de la cale,
Attendant de la mort l'inévitable arrêt.
On pourrait, en fermant les soupapes d'arrêt,
Conjurer un péril dont l'esprit s'épouvante,
Mais il faudrait passer dans la fournaise ardente,
Et de son dévouement, volontaire martyr,
S'y jeter tout vivant, sans espoir d'en sortir.

Gueit l'a compris. Il sent en lui brûler la flamme
Qui rend toute vertu possible pour une âme.
Il voit passer soudain dans une vision
Sa compagne, ses fils et son humble maison,
Bonheurs déjà lointains, saintes amours finies,
Et du prix de sa mort payant cent agonies,
Il s'écrie au milieu d'un indicible effroi :
« — S'il suffit d'un martyr, amis, ce sera moi!
Quand de patriotisme il faut donner la preuve,
Un Français n'est jamais au-dessous de l'épreuve :
Je meurs pour mon devoir, mon pays et mon Dieu! »

Tel qu'un soldat bondit vers la redoute en feu,
Gueit franchit la vapeur tombant en larges nappes,
Parvient, l'une après l'autre, à clore les soupapes,
Puis tombe foudroyé dans son vivant tombeau...

Les fastes du passé n'offrent rien de plus beau
Que ce trait qui déjà pour nous est de l'histoire.
Le soldat, à l'assaut, s'enivre de sa gloire ;

S'il encloue un canon ou prend un étendard,
De grades et de croix on lui fera sa part.
Il combat en plein jour, au soleil, et l'armée
Acclamera demain sa jeune renommée;
Ou, s'il tombe, frappé par une balle au cœur,
On répondra pour lui : — Mort au champ de l'honneur !
Mais pour Gueit qui choisit ces mornes funérailles,
Point de croix, souvenir du grand choc des batailles;
Point de drapeau conquis que l'on déploie au loin,
Mais un obscur trépas dont Dieu seul est témoin.

Dors, Gueit, humble héros ! Lorsque sur un navire,
Dans les voiles, le vent de la mer viendra bruire,
Et que les matelots à voix basse, à l'écart,
Feront, durant les soirs, de longs récits de quart,
Ta vie et ton trépas rempliront leur mémoire;
Ils transmettront ainsi ta légende de gloire,
Et plus d'un jeune mousse, et plus d'un pilotin,
Envieux d'égaler un semblable destin,
S'écriera : — Vienne un jour de danger, de bataille,
On nous verra soudain grandir à votre taille,
Vieux loups de mer à qui nous devons de savoir
Comment on meurt pour Dieu, son pays, son devoir !

LE TURCO-NOIR.

POÈME

Qui a concouru pour le prix ;

Par M. JOSEPH COMBES, Professeur au Collége de Foix.

Or en mil huit cent neuf nous prîmes Saragosse,
J'étais sergent...
François COPPÉE.

La pipe entre les dents, en face d'un grand verre,
Les Turcos sont assis comme en conseil de guerre;
La parole, ce soir, est au plus vieux sergent,
Bon diable, buvant sec, conteur intelligent.

C'était, dit l'orateur, un curé, jeune Père,
Roulant, matin et soir, les grains d'un long rosaire,
Puis tout le jour trimant et suant comme nous;
Quand il vint au bivouac nous le huâmes tous;
Le grand chapeau cornu, la longue robe noire
N'est point bât à soldat, disait-on; c'est notoire;

Là-dessus des lazzis renforcés de jurons,
A faire se signer les grognards à chevrons.
Lui, serein, au milieu de notre gaîté bête,
Il nous prenait les mains, y glissait en cachette
Quelques sous qu'il avait mendiés tout exprès
Pour nous, loups endiablés, qui lui hurlions après.
Plus tard, quand nous campions engourdis sur la dure,
Il passait dans la nuit serrant la couverture
De quiconque s'était découvert en dormant,
Il attisait nos feux, il en fit tant et tant,
Que, soit nos cœurs émus, soit séjour côte à côte,
La soutane à la fin fut chère à la capote,
Et certes ! il n'aurait pas fallu qu'un brutal
Chez les Turcos alors en vînt conter du mal;
Si même pour sa gloire il faut qu'on le publie,
La colonne, un matin, en armes réunie,
Au prêtre décernait, et c'était son devoir,
Avec la croix d'honneur le nom de Turco-Noir...

Or, un jour, vous savez dans cette guerre horrible
Où, par droit du plus fort, un seul servait de cible
A quatre envahisseurs bien munis et dispos !
C'était à Frœschwiller, le combat des héros,
Comme n'en comptent pas dans leurs maigres annales
Nos féroces vainqueurs !.. Les boulets et les balles,
Tout le temps que dura cet assaut de démons,
Comme grêle pleuvaient sur nous, nos bataillons
Montaient, montaient toujours; la mort fauchait en reine
Nos rangs ivres de poudre et de sang et de haine !

Mes Turcos, ah ! *les possédés !* allaient devant,
Hurlant, tuant, mourant aussi, mais achevant
D'arborer sur les murs le drapeau tricolore;
Jour de plaisir ! je sens dans mes veines encore,
Rien qu'à ce souvenir, le feu qui m'embrasait,
Je t'aime, Frœschwiller !!...

Dans ce temps, que faisait
Notre aumônier, témoin de cette crâne fête?
Lui, l'œil ardent, volant partout, au bas, au faîte
Des remparts mitraillés, sa soutane en lambeaux
Toute trouée à jour, pareille à nos drapeaux,
Tendait le verre à l'un, à l'autre des cartouches,
Essuyait la sueur sur nos faces farouches;
Je l'ai vu qui fuyait emportant dans ses bras,
Comme un lion jaloux, loin du feu, les soldats
Qu'entamait en passant la ferraille allemande.
Tout à coup, près de lui, la mêlée étant grande,
L'officier qui portait notre enseigne d'honneur,
Désigné par le sort, tombe la balle au cœur !
« Turcos, à moi !.. » fit-il, et sa main détendue
Lâche l'aigle... « Présent ! » dit une voix perdue
Dans le bourdonnement; et notre Turco-Noir
Les cheveux battant l'air, pâle, superbe à voir,
Accourait relever l'oriflamme française,
Sans armes il s'élance au sein de la fournaise,
Disparaît, et l'instant d'après nos yeux surpris
Contemplent sur les murs les couleurs du pays.

« Vive le Turco-Noir! » criaient les camarades;
En vain le Krupp rugit du front des palissades
« A l'escrime! à l'assaut! et qu'ils soient tous lardés! »
Rien ne résiste plus quand va la baïonnette;
Frossart nous dit : « C'est bien! » et la place fut nette...

Pourtant, quand la nuit vint, le silence eut son tour,
Morne, terrible, atroce après un pareil jour!
Les plus durs d'entre nous se sentaient le front pâle
Lorsque le commandant, d'une voix inégale,
Lugubre comme un glas de notre régiment
Fit l'appel... que d'absents!.. affreux dénombrement!
Oh! vous qui des combats affrontez la furie,
Vous savez, n'est-ce pas, ce qu'un soir de tuerie
Cette heure a de poignant pour ceux des compagnons
Qui survivent, alors qu'à l'appel de cent noms
Plus de quatre-vingts fois c'est l'écho seul qui donne
La réponse attendue?.. Un tel?.. Un-tel?.. Personne!!.
Silence déchirant! c'est comme le bourreau
Qui vous mettrait au cœur mille fois le couteau!
Mais soudain : « Turco-Noir? » héla le capitaine,
Nul ne répond!.. je crois qu'un long frisson de haine
A ce vide nouveau nous saisit à la fois,
Car, officiers, soldats, d'une commune voix,
De crier : — Cette tête à tous était si chère, —
« Commandant, il nous faut mort ou vif le bon Père! »
Une escouade est formée, il faisait sombre nuit,
Je marchais le premier, flairant l'air, et conduit

Par la blanche lueur que reflétaient nos armes :
« En avant, mes agneaux, et l'œil ferme aux alarmes,
» Garde aux cimiers pointus ! » Quand nous eumes atteint
La place où l'on s'était écharpé le matin,
Parmi le sang encor fumant, la boue humaine,
Aux postes avancés nous cherchions, mais à peine
Étions-nous engagés qu'un des miens : « Eh ! sergent,
« Je vois, foi de Franc-œil, remuer du luisant
» Près des talus, là-bas : — Halte alors, camarade,
» Si ce sont les chacals, charge pour l'accolade. »
J'achevais de donner tout bas cet ordre aux miens
Lorsque ces cris se font entendre au loin : « Prussiens,
« Pillez, mais épargnez des blessés sans défense ! »
Deux coups de feu prompts, sourds, leur imposent silence.

Cette voix ! !.. la riposte ! !.. ah ! c'est lui !.. ce sont eux !..
En deux bonds,... mais trop tard, nous étions sur les lieux
Où le Père, gisant dans les spasmes du râle,
Disait encor : « Pitié !... pitié ! race fatale !...
» Mais... ce sont des blessés... que je rassemblais :... là...
» Vous les tuez... cruels !... Jésus ! !.,. »
Il expira !
Chacun de nous restait atterré, muet, sombre !...
Deux casques reluisants qui s'enfuyaient dans l'ombre
Sur deux chevaux lancés vers le camp étranger
Nous firent souvenir qu'il fallait le venger.



NOMÉNOÉ.

POÈME

Présenté au Concours;

Par M. Louis LE LASSEUR DE RANZAY,
de Nantes.

Rent mo gwalé hinn goad va dom deo,
Am bo gwalé het goùli ar vro!

Avant que je lave le sang de ma main droite, j'aurai lavé la plaie du pays.

BARZAZ-BREIZ.

I

Le grand chef de famille est tout triste ce soir!
Sur un roc solitaire il est venu s'asseoir,
A l'endroit de la côte où les flots au rivage
Brisent avec un bruit plus sourd et plus sauvage.
Il a dans ses deux mains penché son front d'aïeul;
De loin, sur un tapis d'algues et de glaïeul,
On dirait, immobile et blanche, une statue,
D'une vague éternelle en cadence battue.

Son œil de rocs en rocs et d'ilots en ilots
Parcourt l'immensité des grèves et des flots!
Les brises de la mer par les brises chassées,
Les nuages, qui vont, noirs comme ses pensées,
Et rasent, en changeant de formes dans leur vol,
La surface de l'onde et les contours du sol,
Les grands oiseaux marins, au cri perçant et grêle,
Qui frappent le sommet des lames de leur aile,
Devant ses yeux troublés de mille obsessions
Passent confus, ainsi qu'autant de visions.
Il est triste, son cœur est plein d'inquiétude
Et depuis trois longs jours cherche la solitude,
Ses yeux pleurent, ses yeux qui n'ont jamais pleuré!...
Trois jours sans dire un mot le chef est demeuré.
C'est que son fils Karo ne revient pas! — La veille
Il crut entendre un bruit de pas à son oreille,
Il écouta; c'était le vent dans les rameaux
Qui murmurait tout bas de mystérieux mots!
Il crut voir au levant sur les collines bleues
Les noirs coursiers bretons traîner leurs longues queues,
Et sur la lande en fleurs, l'ombre des cavaliers;
Et c'était le soleil dans les grands peupliers.
Près des bois qu'il longeait, pensif, sur la lisière,
Il sentit cette odeur que laisse la poussière
Derrière les chevaux, les chiens et le dix-cors;
C'était Noménoé passant au son des cors.
Les nuits ont fui, traînant des jours plus sombres qu'elles,
Sans ramener que doute et craintes paternelles,
Et le troisième soir alourdit ses yeux las!...
Karo, son fils Karo ne revient point, hélas!

II

Le roi donc avait dit : « Ma parole est donnée,
Va-t-en porter au Franc le tribut de l'année.
Pardieu ! je suis lassé de guerre, mes Bretons,
Et moi voici tantôt trois ans que nous luttons ;
Donnons, oubliant là victoires et défaites,
Quelques nuits au repos et quelques jours aux fêtes.
Nous verrons si l'écho des grands bois sait encor
Répéter le concert des meutes et du cor,
Si les divines voix du barde sont rouillées
A chanter les exploits des braves aux veillées,
Si les femmes encor de leurs doigts gracieux
Versent, comme autrefois, l'hydromel vin des cieux ;
La joie et le nectar, puisés à coupes pleines,
Célèbreront nos morts endormis sous les plaines ;
Nos armes, aux rameaux des ifs et des cyprès,
Pendant qu'insoucieux nous dormirons auprès,
Comme nos songes vains, flotteront, balancées
Au souffle harmonieux des brises cadencées,
Et quand l'ombre du soir tombera des grands monts,
Suspendant à nos bras celles que nous aimons,
Joyeux, on nous verra regagner les chaumières
Où dort le frais berceau de nos amours premières.
Puis viendra le réveil et le suprême effort,
Car plus la tête est libre, et plus le bras est fort.

Alors, malheur à toi, roi Charles, voici l'heure
Où, pour clore la fête, il faut que le Franc pleure,
L'Armorique a besoin du sang de tes héros
Et nos glaives tout seuls jaillissent des fourreaux. »
Le roi parlait encore, et, sous leurs charges lourdes,
Les chariots, criant dans les ornières sourdes,
Par la route égarée aux fonds des bois touffus
S'effacent lentement dans un lointain confus.
Sur un cheval ardent, en tête, ouvrant la marche,
Karo, qu'on reconnaît à sa fière démarche,
S'avance... il est tout sombre, et sur ses traits on lit
La honte de l'office odieux qu'il remplit.
Le vieux chef suit de l'œil leurs rangs, vivantes chaînes,
Vers le sol franc glisser à travers les grands chênes,
Et sous son toit de chaume il revient lentement,
Le cœur bouleversé d'un noir pressentiment.

Les Francs ont triomphé !... — Mais leur victoire vaine
Lie un instant les bras sans enchaîner la haine.
C'est quand on l'a battu que le fer devient chaud
Et tout en payant bien les Bretons parlent haut.
Aussi, quand ils s'en vont délier leur parole,
Le jour jamais ne fuit sans qu'une rixe folle
Répande un peu de sang sur cette moisson d'or.
Et plus d'un s'y rendit que l'on attend encor.

Voilà pourquoi depuis trois longs jours, triste et sombre,
Le vieillard a cherché la solitude et l'ombre.

III

Le quatrième soir tombait. — Au bruit du vent
Le vieux guerrier breton était assis, rêvant
Immobile du haut de sa roche isolée ! —
Un galop retentit au fond de la vallée,
Que les échos des bois répétèrent en chœur,
Et chaque son frappa tristement sur son cœur.
Pâle, inquiet, brisé sous un horrible doute,
Il tremble, — tour à tour il espère, il redoute;
A genoux, vers la terre il écoute penché
Ce bruit triste ou joyeux toujours plus rapproché;
Avec un vague effroi son oreille recueille
Sous les bois endormis le moindre bruit de feuille,
Et la brise, agitant l'obscurité des ifs,
Apporte jusqu'à lui des murmures plaintifs.

Pourtant, — et dans la nuit son regard le devine —
Le cavalier franchit la dernière ravine,
Il gravit le sentier bordé d'immenses blocs
Que domine sa hutte adossée à des rocs.
C'est Karo! — C'est bien là sa taille, son port mâle!
Son cheval!... Le vieillard suit la pente, si pâle
Sous les reflets mourants du soir à son déclin
Que de loin on eût cru voir l'ombre de Merlin.
En larmes de bonheur sa tristesse s'écoule,
Son pied semble voler sur les roches qu'il foule,

Il arrive, rempli d'un paternel émoi,
Les deux bras étendus... Mon fils, dit-il, c'est moi!
Mais rien!... sa voix se perd et la brise l'emporte.
Le cheval était là piaffant devant la porte;
Il s'en approche, il voit, il reconnaît le frein
Dont lui-même autrefois a ciselé l'airain,
Il touche de la main la place accoutumée
Où Karo pend son glaive et fixe sa framée;
Il flatte le coursier, qui pour lui faire accueil
Pousse un hennissement joyeux, — mais sur le seuil,
Dans l'encadrement noir du mur, presque effacée,
A ce bruit une forme humaine s'est dressée. —
Et lui : « Karo, c'est moi ton père que voilà! »
On ne répondit point. — Karo n'était pas là,
Mais la lune perçant la frange d'un nuage,
D'un guerrier de sa suite éclaira le visage :
Ces mots entrecoupés se croisèrent, vibrants :
« Mon fils? » — « On l'a tué sous mes yeux. » — « Qui? » — « Les Francs. »
Ce fut tout. — A ces mots prononcés à voix basse,
Sur les traits du vieux chef un léger frisson passe,
Ses doigts cherchent, crispés, la place du fourreau,
Il pousse un cri : « Vengeance; » il soupire : « Karo. »

IV

Or, suivant les traités, sitôt la moisson faite,
A Rennes l'on pesait le prix de la défaite.

Un chef franc y venait recevoir tous les ans
Trois sacs en cuir épais gonflés de lourds besants :
Et, de la foi jurée observateurs austères,
Chaque année on voyait les Bretons tributaires
Venir entre ses mains verser en frémissant
Cet or que tôt ou tard paieront des flots de sang.
A Rennes les Bretons s'en furent donc, en sorte
Qu'un jour, Karo parut, suivi de son escorte
De ses longs chariots traînés par de grands bœufs,
Et les portes s'étant ouvertes devant eux,
Hommes, chevaux et chars, rangés en longue file,
Silencieusement entrèrent dans la ville.

Alors on les mena vers un lieu, près du camp,
Un lieu que dominait un tertre vert, et quand
On eut formé le cercle autour et fait silence,
Au centre l'on plaça les poids et la balance,
Les guerriers prirent place et d'un geste hautain
Le Franc fit à ses pieds déposer le butin.
On pesa. — Par deux fois juste fut l'équilibre,
Et le Franc dit : « C'est bien, vassal, te voilà libre. »
Vers ses Bretons Karo s'en retournait déjà,
Quand, au troisième sac, un plateau seul bougea !
Tu m'as trompé ! cria l'intendant du roi chauve !
Sur son front à ces mots passe une lueur fauve,
Vers le Breton surpris, il marche l'œil hagard,
Et tous deux un instant se toisent du regard.
Puis, la rage saisit le Franc, sa main crispée
D'un brusque mouvement arrache son épée,

Sur Karo sans défense il fond comme l'éclair,
Frappe... Le glaive entier s'enfonce dans la chair,
Et jusqu'aux pieds des siens, sanglante, encore fière,
La tête loin du tronc rebondit sur la pierre.
Le Franc alors la prit par ses grands cheveux blonds,
En s'écriant : « Ainsi périssent les félons ! »
Pendant que les Bretons à la vengeance en proie
S'ouvrent jusqu'aux remparts une sanglante voie,
Dans la balance encore il la jette, disant :
« C'est le poids. »—La vengeance y manquait à présent !

Quelques instants après, sur la bruyère aride
Le coursier de Karo passait à toute bride,
Rapportant, par la voix du triste messager,
Ce meurtre et l'Armorique à la fois à venger.

V

Pâtre couché là-bas sous la vigne fleurie,
Connais-tu ce vieillard qui vient par la prairie,
Ce vieillard au front triste et blême, aux doigts tremblants,
Dont les traits sont voilés sous de longs cheveux blancs !
Sa barbe au grand soleil, de pleurs tout arrosée,
Semble un faisceau de lis imprégné de rosée,
Sa respiration entrecoupée, à flots
De son cœur à sa bouche apporte les sanglots,

Sur un bâton noueux en marchant il s'appuie.
On croirait sous ses pas que la campagne fuie,
Tant chaque effort nouveau qu'il fait pour avancer
Semble à la même place, infirme, le laisser.
Le jour meurt, sa clarté lutte encor, presque éteinte !
Avant la nuit tombée il veut gagner l'enceinte
Qu'on voit à l'horizon, au flanc de ce coteau,
Du roi Noménoé couronner le château.
Sous cet œil où pourtant un reste d'éclat brille,
A peine on reconnaît le vieux chef de famille.
Tous ses membres, ses traits maigris gardent empreints
Les vestiges profonds de ses récents chagrins.

Au fond des taillis sourds, voici que le cor sonne,
Et dans un tourbillon le roi passe en personne,
Sur les pas d'une bête effarée, aux abois,
Emporté dans sa course à travers les grands bois.
Il a fui !.. — Le vieillard, que ce spectacle exalte,
Pour respirer un peu fait une courte halte,
Il voit passer devant ses regards éblouis
Le cortége lointain des jours évanouis ;
Il compte, et tour à tour évoque leur histoire,
Les amis expirés et ses jours de victoire...
Et puis il a repris sa marche, et plein d'espoir
Le vieux Breton gravit vers le royal manoir,
Il distingue les cris d'une meute altérée
Accourue à l'odeur âpre de la curée,
Et ce bruit à travers les fourrés endormis
Guide vers le manoir ses pas mal affermis.

Devant lui, du milieu d'un groupe épais de saules,
Un homme s'est dressé soudain; — de ses épaules,
Et de son cou robuste, en guise de collier
Pend, palpitant encore, un vaste sanglier.
A ses pieds, écoulé de la gueule entr'ouverte,
Un sang vermeil et chaud empourpre l'herbe verte...
Son front est haut, son pas leste, son œil guerrier!..
Il s'arrête, penché sur son arc meurtrier,
Il contemple un instant le vieillard, sur sa face,
Cherchant des traits connus que le grand âge efface,
Le vieux chef tient sur lui fixé son œil perçant,
Son œil où la franchise est peinte, et s'avançant :
« S'il est au ciel un Dieu comme un chef en Bretagne,
» Vengeance!.. Avant d'aller plus loin dans la montagne,
« D'horreur à mon récit, roi, tu tressailleras,
« Et des serments d'airain enchaîneront ton bras... »
Il lui dépeint alors la patrie insultée,
La tête de son fils dans le plateau jetée,
Le sang de ces Bretons au vil métal mêlé,
Et le respect sacré des hôtes violé.
Noménoé tremblait!.. sa chevelure blonde
Se soulevait au vent comme une algue sur l'onde,
On voyait de ses yeux tout humides de pleurs
S'échapper des éclairs de rage et de douleurs.
Par ce sang, cria-t-il, que j'ai versé moi-même,
Par le Dieu des combats, s'il en est un qui m'aime,
Ces doigts souillés dans l'eau ne seront point plongés,
Avant que l'Armorique et nous soyons vengés.

VI

Le roi, cette nuit même, a rassemblé sa garde,
Vers les coteaux ombreux que l'orient regarde,
Il marche !.. tout pensif, grave, le front penché
Et le regard au sol fixement attaché.
La veille, il a mené ses guerriers vers la grève
Où les flots élancés et reculés, sans trève
Fatiguent les rochers de leur éternel choc.
Il a rempli trois sacs de lourds quartiers de roc.
Par son ordre, un valet avec soin charge et range,
Sur un grand chariot, cette moisson étrange,
Et les voilà partis : piétons et cavaliers
Rapides et muets traversent les halliers.
La vengeance avec eux marche et les accompagne.

VII

Regarde donc là-bas à travers la campagne,
Sous le soleil, ce flot de lances ondoyer,
Disait l'envoyé franc à son jeune écuyer.
Vois, aux reflets plus vifs des armes sur la lande,
Un chef couvert d'acier les précède; leur bande

Vers la ville paraît à grands pas se hâter,
Et dans une heure à peine on pourra les compter.

Voici qu'à coups pressés on ébranle la porte,
Le roi paraît, suivi du tribut qu'il apporte.
Le roi Noménoé dans Rennes est entré!
De son escorte libre il s'avance entouré
Vers la place, où, de sang encore tachetée,
La balance du meurtre est depuis lors restée.
L'intendant, par honneur, a quitté son palais,
Il vient accompagné de serfs et de valets,
Humble, devant le roi jusqu'à terre il s'incline,
Et pour laver ses doigts le mène à la piscine,
Mais lui: « Bon intendant, mon bras reste souillé
Jusqu'à ma dette éteinte et mon tribut payé. »
On a pesé les sacs. — Au troisième! « Prends garde,
Roi, ma vengeance est prompte et fou qui s'y hasarde. »
Au troisième: « Vassal, le poids manque, pourquoi?.. »
Rien... de rage le Franc pâlit, mais se tient coi.
Il se penche en avant, prend le sac, le soulève,
En tranche d'un seul coup les nœuds avec son glaive,
Et regarde... Le roi marche l'épée en l'air;
Au moment où le Franc se baisse, un pâle éclair
Jaillit, un cri mourant flotte, la tête roule
Et le sang tiède à flots rejaillit sur la foule.
Noménoé saisit cette tête à son tour,
Et des groupes émus à pas lent fait le tour;
Tremblant encore, et plein de colère étouffée
Il secoue à leurs yeux son inerte trophée,

Et contemple longtemps flotter, d'un air moqueur,
Ce reste inanimé de son ancien vainqueur.
Et « c'est le poids ! », dit-il, tandis qu'en la balance,
D'un geste dédaigneux et superbe il le lance.

Noménoé s'en va, pâle encor de fureur ;
Le peuple devant lui s'écarte avec terreur,
A ses maîtres d'hier, redevenus ses hôtes,
Laissant ce fier tribut, il regagne les côtes.
La somme était pesée et le poids y fut bien.

L'Armorique était libre et ne paya plus rien.



CLÉMENCE-ISAURE

A M. le Modérateur du Trimestre.

ÉPITRE

Qui a concouru pour le prix,

Par M. Camille REY, de Villefranche-de-Lauragais.

> **Plus une chose ressemble à une idée, plus une idée ressemble à une âme, plus une âme ressemble à Dieu, plus tout cela est beau.**
>
> **P. GRATRY.**

Cher ami, c'est bien moi qui vous donne ce titre;
C'est bien mon écriture et c'est bien une épître
Que vous adresse Isaure, à vous, son Mainteneur,
Sûre qu'à son vrai prix vous tiendrez cet honneur.
Que voulez-vous! j'avais tant et tant à vous dire,
Qu'il m'a paru plus sûr et plus court de l'écrire.
Et d'ailleurs le moyen d'en agir autrement!
Vous ne pouviez venir me voir, apparemment?
Il vous eût fallu faire un bien trop grand voyage
Pour lequel on se sent peu de goût... à tout âge.

Quant à vous aller voir moi-même, sans façon,
Je n'y pouvais songer pour plus d'une raison :
Vous n'eussiez pas voulu sans doute d'un fantôme ?
— Si brave que l'on soit on n'en est pas moins homme !
Et quant à revêtir ma forme de jadis,
Franchement, je n'eus point osé, je vous le dis :
D'abord c'est démodé... mais puis, la paix publique!
Qu'en faites-vous, Monsieur? et de la République?..
Et si l'on eût prouvé que j'apportais d'en haut
Le programme savant de quelque noir complot!..
Mon Dieu ! cela s'est vu !.. l'histoire d'Holopherne,
Et cette autre non moins célèbre et plus moderne...
. . . .
Bref, je n'aime pas plus les voyages que vous,
Et j'opte pour rester, Monsieur, chacun chez nous.
Vous le voyez, la poste était obligatoire...

*
* *

Le croirez-vous ? eh bien je fais mon purgatoire!
Oui, moi que vous placez au nombre des élus,
Je rage ; et vais rageant même de plus en plus.
Le supplice à la fin devient intolérable,
Et je viens vous prier de m'être secourable.
Oh ! ces vers ! oh ! ces Jeux d'un Sçavoir qu'on dit Gai !
Oh ! ce pauvre tournoi de chaque mois de mai !
Oh ! ces lyres, ces luths des modernes Tyrtées!
Ces mots vides de sens, ces sens vides d'idées!

Et surtout, et surtout, inconcevable Jeu !
Ces chants tenus divins qui sont vides de Dieu !..
Qui me délivrera de ce malfaisant rêve ?
Dites, dites, Monsieur, faudra-t-il qu'il s'achève ?
Et qu'après les hélas subissant les holà
J'aille orner de mes fleurs des têtes de Zola ?..

*
* *

Ami, la poésie est morte, je vous jure !
Et ce que nous avons n'en est que l'imposture.
Elle est morte, et le monde un seul siècle la vit :
Son œuvre fut le Psaume et son nom fut David !
Qu'est donc la poésie ? un chant : et, sur la t···
Que peut être le chant ? sinon une prière !..

*
* *

Poètes !.. par cela n'est-ce pas qu'ils auront
Aligné deux cents vers et puis commandé : front !..
Poètes !.. pour avoir, feignant un beau délire,
Dit quelques jolis riens qui ne veulent rien dire,
Et mis très-gravement les suprêmes façons
A varier un thème en l'honneur des saisons !
Poètes !.. pour le fait d'avoir, avec usure,
Exploité tous les lieux communs de la nature,

Et fait par le menu, comme des reporters,
L'inventaire de tout ce qu'offre l'univers?..
Même il semble à les voir qu'un accent n'est lyrique
Qu'à la condition qu'il sera bucolique!
Et que la poésie, ici-bas, ne s'entend,
Que d'un rêve rural qu'un vilain va chantant!..
Hélas! en avons-nous assez plein les oreilles
De ces descriptions de toutes ces merveilles?
Ce soleil vêtu d'or, cette lune, d'argent,
Sur un fond de topaze ou saphir émergeant...
Ces perles d'émeraude émaillant la prairie...
Que sais-je? l'attirail de leur joaillerie!..
Et les fleurs donc! la brise, et l'insecte et l'oiseau...
La vallée et les monts, le lac et le ruisseau...
Et, tenant place à part dans cette poétique,
Cette bestiole ailée, heureuse et symbolique;
Le papillon enfin! sans lequel il paraît
Qu'il n'y saurait avoir de lyrisme parfait...

*
* *

Triste! triste! Monsieur; les notions s'effacent,
Et c'est bien pour cela que les talents grimacent.
« Rien n'est beau que le vrai » leur avait dit Boileau:
Donc, en ont-ils conclu, tout vrai doit être beau.
Et les voilà partis, puisant à l'aventure,
Au tas du vrai réel emplissant la nature,
Et croyant qu'il n'est rien qui soit de plus haut prix
Que la strophe au Zéphyre ou la stance à Chloris.

Qui donc vengera l'Art et lui rendra son rôle?
Qui du Beau méconnu défendra le symbole?
Et devant les erreurs sans nom du temps nouveau
Affirmera les droits de cet autre Credo?
Ce Credo qui le dit? Hors de votre hémicycle
Qui même, ô Mainteneurs, le connaît par article?
Il existe pourtant, et son quadruple objet
Vaut bien les quatre points qu'on prête à Bossuet.

*
* *

— Quatre articles? amis, retenez votre rire!
Quatre articles? vraiment? se peut-il? Qu'est-ce à dire?.

*
* *

C'est-à-dire, ô rimeurs, ce que vous ignorez :
Que le beau poétique est de quatre degrés,
Et que vous méritez céans que l'on vous fasse,
Comme à des écoliers, un petit bout de classe.
Sans doute, un autre espoir vers ces lieux vous poussa;
Mais, à défaut de fleurs, vous emporterez ça.

*
* *

Donc, le premier degré du Beau, mes grands poètes,
Le plus bas, c'est celui, justement, où vous êtes :

C'est le monde réel par la chose habité :
La chose, écho dernier où meurt la Vérité,
Objet le plus lointain de la divine essence,
Borne extrême de l'être et fin de l'existence
Voilà votre élément, ô peintre du réel,
Des choses de ce monde, et du monde tel quel ..
Sans doute, je le sais, les choses ont des charmes,
Et même un mot fameux dit qu'elles ont des larmes;
Mais tout ce que l'on voit cependant ici-bas,
Qu'est-ce donc ?.. à côté de ce qu'on ne voit pas !
Et tout ce monde dont la vue est obsédée
Que vaut-il, en regard de la plus humble idée?

L'idée est le deuxième échelon; nous montons,
Et vers un vrai plus beau déjà nous nous hâtons :
Laissant les faits, l'esprit joue avec les principes;
Des figures, il passe au maniement des types,
Des objets éclairés, aux objets éclairants,
De la chose a l'idée enfermée au dedans.
L'exercice est plus noble, et l'ouvrier opère,
Si l'on peut dire ainsi, sur moins vile matière.
L'esprit prend ses ébats dans son milieu natal,
Et peut presque oublier son hôte... l'animal.
Ce degré c'est celui de la « philosophie »
Où le signe est tenu pour ce qu'il signifie,
Où le poète enfin cessant de rêvasser,
Comme un homme qu'il est, va se mettre à penser...

⁂

Mais plus haut que la chose, et plus haut que l'idée,
Une autre sphère existe et veut être abordée
Par quiconque est jaloux de mettre dans ses vers
Le Beau le plus vivant qui soit en l'Univers.
J'ai nommé le très-noble et le très-grand ouvrage
Dont il est dit que Dieu le fit à son image,
J'ai nommé l'homme enfin, l'âme humaine, le cœur,
Vaste champ grand-ouvert au poète vainqueur.
Iei tout est bien vrai, tout répond et tout vibre;
C'est le vrai personnel, et conscient, et libre :
Celui qu'est Dieu lui-même, et qu'en l'homme on peut voir,
Comme on voit la figure à travers le miroir.
Et c'est pourquoi ce vrai, fait un beau magnifique,
Qui tient un rang sans pair dans notre poétique.

Je vous entends : ce Beau, vous vous en réclamez :
Le thème humain ! de vous, c'est un des plus aimés...

Fort bien; mais de quel bois est faite votre flamme?
Qu'aimez-vous dans l'humain? Voyons : l'homme ou... la femme?
Et ce que votre lyre exalte, en ses accords,
Dites, est-ce bien l'âme et n'est-ce pas un corps?
Allez ! vous n'avez point quitté l'infime sphère !
Vous en êtes encore à chanter la matière !
En vain vous décorez cela du nom d'amour;
Vous célébrez un vrai qui doit pourrir un jour !...

*
* *

Est-ce tout? non : ceci n'est que prolégomène.
Certes, il est un beau plus beau que l'âme humaine,
Un lieu plus élevé qu'atteint un grand essor,
Et dont on ne dit plus : on peut monter encor!
Ce lieu c'est le séjour de la beauté suprême :
Ce beau c'est l'incréé, l'infini, Dieu lui-même!
C'est ici qu'en substance on tient la vérité,
Ce verbe que Dieu dit de toute éternité!
Ce vrai sans alliage et ce beau sans mélange!
Tels que l'homme les croit et tels que les voit l'ange,
Et tels que le poète enfin qui les pressent,
Peut seul en bégayer quelque ineffable accent!...
Tous les autres sujets ont assez d'interprètes;
Celui-ci c'est le vôtre, entendez-vous poètes!...
On dit que votre langue est la langue des dieux :
C'est la langue en tout cas où l'on doit parler d'eux,
Et comme cette langue est de soi la plus belle,
C'est le plus beau sujet qu'on doit trouver en elle.

*
* *

Mais je fais une épitre et j'allais oublier
Que j'interpelle un maître et non un écolier.
Et même, si j'en crois les lois de la mesure,
Il serait bientôt temps, semble-t-il, de conclure.

Je conclus donc et dis :

Mainteneurs, au secours!
Gardez-moi, gardez-moi des truands de concours,

Comme vous vous gardez vous même avec furie
De l'assassin qui moud l'orgue de barbarie.
De l'orgue, j'en veux bien, mais du civilisé :
De l'instrument immense, au temple emmortaisé,
Qui fait un avec lui comme un tout magnifique
Et ne peut dire un chant qui ne soit un cantique!
Et pour bien exclusif ne tenez pas mon goût :
Dans un orgue, voyons, trouve-t-on pas de tout?...
La flûte, le haut-bois, le fifre, la trompette,
Le basson et le cor... jusqu'à la clarinette...
Tout organe est admis à faire à part son jeu;
Mais c'est toujours un hymne à la gloire de Dieu!
Et nul ne comprendrait que l'immense machine
Pût émettre une voix qui ne fut pas divine.

*
* *

Ainsi fassent, Monsieur, vos lyriques clients!
On les dit chevaliers, eh! bien qu'ils soient galants :
Qu'ils règlent leur humeur sur l'humeur de leur dame,
Tant pis si celle-ci tourne à la bonne femme.
Qu'y faire? je n'ai plus ce qu'il faudrait avoir
Pour trouver quelque charme aux *gaités* du *sçavoir*.
Je suis dévote autant que mon âge comporte,
Et pour savoir... eh! bien, j'ai celui d'une morte :
Un grand savoir, Messieurs, et qui vous surprendra
Quand soudain à chacun il se révèlera.
Dans la mort, luit un jour qu'il ne fait pas sur terre,
Un jour chassant toute ombre, éclairant tout mystère,

Et rendant translucide au regard étonné
Ce monde que la foi seule avait soupçonné !...
Pour être morte, allez !... On n'en est pas si folle,
Et vous pouvez tous croire à la grave parole
Qui vous vient par ma voix d'au delà du tombeau :
« Comme Dieu seul est grand, ainsi Dieu seul est beau ! »

Là dessus, je vous quitte. Aussi bien cette épitre
A bien assez menti telle quelle à son titre...
Sur la tête d'un sage elle visait des fous...
Donc plus rien qu'un salut; ami, mais tout pour vous.



PROVENCE ET BRETAGNE.

ÉPITRE

Présentée au Concours;

Par Mme la baronne DE PAGES née DE CORNEILHAN,
à Marseille.

« Je sens qu'il est bien doux de parler du pays. »

BRIZEUX.

Vous êtes du Midi, Madame,
Son beau soleil dore vos yeux,
Et l'on croit voir jouer sa flamme
Sur la moire de vos cheveux !...

Votre pays en vous respire,
Votre jeunesse a ses attraits;
Sa grâce est dans votre sourire,
Son esprit charmant dans vos traits;

Ma Bretagne n'a point les clartés transparentes
De vos splendides jours, de vos nuits scintillantes;
Ni vos pampres bronzés par des rayons ardents,
Ni votre mer d'opale aux flots bleus et chantants,
Ni vos cascades ruisselantes!

Elle n'a point le myrthe et l'amandier en fleurs;
Vos grands pins, vos jardins aux multiples couleurs,
Le tambourin joyeux, et les danses rieuses,
Au son du galoubet, de vos brunes glaneuses
Et des gais moissonneurs!

Et pourtant, vous l'aimez, ma sauvage Bretagne
Aux ajoncs d'or!... ses *vastes* landes; sa campagne
Au sol agreste, au ciel brumeux;
Les senteurs âcres de sa grève
Où le vent de mer qui s'élève
Fait bondir les flots écumeux!...

Que de fois, à mon bras, dans la nuit sombre et grise,
Vous avez écouté les vagues et la brise
Exhalant leurs bruits cadencés,
Ou soupirant leurs mélodies,
Tristes comme les psalmodies
Qu'on chante pour les trépassés!...

Que de fois, promenant vos pensers solitaires
Dans nos sentiers abrupts, à travers nos vallons,
Vous avez, à genoux sur l'herbe des sillons,
Invoqué les vieux-saints de nos vieux sanctuaires!...
Aussi, vous laisserez aux rochers de Penmar'ch,
A sa petite église, à sa rose bruyère,
        Le parfum de votre prière,
        Le reflet de votre regard...

Mais vous emporterez peut-être, vous, Madame,
Un de ces souvenirs que le cœur d'une femme
        Sans trouble peut garder,
Et qui la font le soir, seule, au fond de son âme
Sourire doucement, et doucement rêver!

PROMENADE AU MATIN.

IDYLLE

Qui a remporté le prix,

Par M. Amédée BÉESAU, avocat, à Mayenne.

Ver erat...

Quel beau matin! moineaux et merles
Babillaient ivres de soleil;
Les buissons secouaient leurs perles,
Et les coqs sonnaient le réveil.

Elle vint, enfant blonde et frêle,
Pieds nus, ses cheveux dans ses yeux;
Jamais elle ne fut plus belle,
Jamais je ne fus si joyeux.

Pourtant, je ne savais que dire;
Vers elle je fis quelques pas,
Et demandai dans un sourire:
« Veux-tu nous en aller là-bas? »

Puis, par la pente ombreuse et douce
Nous descendîmes les vallons :
Le soleil jouait sur la mousse,
La fleur semblait nous dire : « Aimons ! »

« Aimez », répétaient les pervenches
Que pressait son petit pied blanc.
De son front j'écartais les branches,
Et ravi j'écoutais tremblant

L'harmonieux et doux murmure
Qui sort des vertes profondeurs,
Car tout chantait dans la nature
A l'unisson de nos deux cœurs.

Tout frissonnait sous le feuillage
Au vent léger et matinal :
Un rossignol sous le bocage
Perlait ses notes de cristal.

Au loin, la plaine ensoleillée
S'inondait de rayons pourprés,
Et l'alouette réveillée
De-ci de-là battait les prés.

Nous allions... je la vis sourire;...
Nous restâmes silencieux...
Et les abeilles de bruire
En mille points d'or sous les cieux.

Dans la lumière tamisée,
Des blancheurs flottaient mollement...
Sous les rameaux lourds de rosée,
Nous nous assîmes un moment.

Et je pris la main de ma belle
Doucement, et je la serrai :
« Bien vrai, monsieur Pierre? » dit-elle,
Et je lui répondis : « Bien vrai ! »

[illegible] s'arrêta notre poème
[illegible] grand matin, près du vieux bois.
[illegible] nous quittant nous eumes même
Tous deux des larmes dans la voix.

Et sous l'azur, moineaux et merles
Babillaient ivres de soleil;
Les buissons secouaient leurs perles,
Et les coqs sonnaient le réveil !



VIEUX PRINTEMPS.

IDYLLE

Qui a obtenu un Œillet.

Par Mlle Rose de BRUANT, de Paris.

..... Au cœur jamais de rides !

V. Hugo.

Les lilas ouvraient leurs étoiles,
Le soleil dorait la moisson;
Les laveuses tendaient leurs toiles
Sur le manteau vert du gazon.

Dressant ses ailes travailleuses,
Le moulin disait sa chanson
Aux abeilles laborieuses
Qui comptaient les fleurs du buisson.

Claude partait d'un pas rapide
De grand matin, le long des champs ;
Œil vif, pied sûr, pas une ride,
Et jeune avec ses soixante ans.

Il contemplait d'un air bonhomme
Les jeunes et fraîches splendeurs
Des gros pommiers vierges de pomme
Sous le voile blanc de leurs fleurs.

Quand une voix folle et rieuse
Vint faire vibrer les échos,
Jeanne apparut, toute joyeuse,
Les bras pleins de coquelicots.

Dix-huit ans ! l'éclair aux paupières,
Le regard d'azur des bluets,
Cheveux de soie et de lumières,
Mains de duchesse et pieds fluets.

Elle aussi partait pour la ville,
Simple, sous son jupon rayé
Dessinant le contour mobile
D'un corps dans le marbre taillé.

Sur la tête de sa voisine
Claude ouvrit son grand parasol,
Et l'enfant s'y blottit, câline,
Avec un cri de rossignol.

Elle l'entraînait à sa suite,
Alerte, ayant vingt ans encor;
Le printemps regardait leur fuite
Etendu dans les genêts d'or.

Puis elle plongeait ses bras roses
Parmi les blanches floraisons,
Les lis lui disaient mille choses,
Le vent parlait aux liserons.

Oh! quelle fête d'allégresse
Chantait dans le vieux cœur terni,
Sur ce poème de jeunesse
Jetant un regard rajeuni.

Son bon rire lançait sa gamme
Vers l'enfant et les cieux vermeils,
Et comme il réchauffait son âme
Aux rayons de ces deux soleils!

Le jour filtrait sous la coupole
Du parasol au ton changeant,
Pour couronner d'une auréole
Cheveux d'or et cheveux d'argent.

Le rouge-gorge et la mésange,
Assis à leur balcon de fleur,
Croyaient voir s'échapper un ange
Que poursuivait son précepteur.

Lui, s'abreuvait de l'ambroisie
Qu'on trouve au sentier embaumé;
Dans l'onde de la poésie
Il plongeait son cœur ranimé.

A lui cette âme près d'éclore
Donnait son parfum et son miel;
Chaque matin l'on voit l'aurore
Venir rajeunir le vieux ciel.

Il voulait reprendre le livre
Que l'on ne croit jamais fini,
Mais que Dieu défend de poursuivre
Lorsque les feuillets ont jauni!

Avec ses petites mains blanches
Elle tissait un fil vainqueur,
Parti de ses yeux de pervenches
Pour aboutir jusqu'à son cœur.

Il poursuivait dans la bruyère,
Près d'elle, les papillons bleus,
Avec un sourire de père,
Avec un regard d'amoureux.

Puis leur pas devint plus tranquille,
Elle réclamait son appui;
Quand devant eux parut la ville....
Le doux rêve s'était enfui !

En voyant sa course arrêtée
En face du premier rempart :
— Trop tôt, fit-elle, dépitée...
Tandis qu'il murmurait: — Trop tard !

Fuyez tous sur l'aile rapide
Du temps qui vous prend *un à un*,
Espoirs menteurs ! le flacon vide
Garde la trace du parfum !

Le soir, par le sentier rustique
Il reprenait, seul, son chemin ;
Sans avoir fini le cantique
Il en retenait le refrain.

Il gardait, chaste sous ses voiles,
Ce rêve d'une autre saison,
Et dans cette nuit sans étoiles
Son cœur emportait un rayon !...



LA SOURCE.

IDYLLE

Qui a obtenu un Œillet;

Par M. Armand TIFFON, à Carcassonne.

Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes.

A. CHÉNIER.

A l'heure où, du zénith, sur les pentes arides,
Inondant de clarté les ajoncs épineux,
Le soleil d'août de tous ses feux
Verse les flots lourds et torrides
Au lézard endormi sur le rocher brûlant;
Quand dans les champs tombe le hâle,
Et lorsqu'on entend seul le cri rauque du râle,
Monotone, plaintif et lent;

Je connais un recoin de la ravine sombre
Où les hêtres, les buis, les coudriers touffus,
Enlaçant leurs réseaux feuillus
Pour épaissir leur voile d'ombre,
Ne laissent s'infiltrer qu'un lumineux rayon
Jusqu'au fond de la conque pleine,
Impuissante à garder la limpide fontaine
Qui s'échappe dans le gazon.

Sous ce dôme enchanteur où règnent le mystère,
La fraîcheur, le silence, au calme réunis,
Où les oiseaux cachent leurs nids,
Rêveur dans ce lieu solitaire,
J'aime, le front couvert de flexibles rameaux,
Caressé par la jeune pousse,
A m'asseoir sur la pierre émergeant de la mousse,
Qui se reflète dans les eaux.

Et là, sous mon regard, dryades aquatiques,
Dans l'herbe submergée aux sentiers tortueux,
Les insectes capricieux,
Pressant leurs rondes fantastiques
Et leur danse folâtre en rapide frisson,
Glissent parmi les tiges grêles
Du jonc, du lierre d'eau, des élégantes prêles,
Entre la menthe et le cresson.

*
* *

Ils vont, ils vont sans cesse et leurs orbes brillantes
Croisent dans le cristal leur rapide clarté;
Telles, pendant les nuits d'été,
Voit-on les étoiles filantes
Rayer le sombre azur de leurs sillons de feu,
Ils vont; j'écoute leur silence;
L'insecte dans la goutte et l'astre au vol immense
Egalement parlent de Dieu.

Ils me disent comment Iris à sa ceinture
Attache les couleurs du prisme éblouissant,
Ils me révèlent en passant
Les doux secrets que la nature
A confiés timide à l'humide séjour;
Et le soleil, comme les cierges
Qu'un premier soir d'hymen allume autour des vierges,
Fait briller l'algue à leur entour.

Mais que, dans ses ébats, la svelte demoiselle,
Balançant au soleil son inconstant essor,
Emeraude aux nervures d'or,
Vienne frôler l'eau de son aile;

Ou que, pour rafraîchir son bec tout empourpré
De rouge framboise et de mûre,
La mésange coquette, étalant sa parure,
Y mire son corps diapré;

Vite, cessant leurs jeux, en leur sombre retraite
Ils plongent; et l'oiseau, surpris de leur frayeur,
Avec un petit cri moqueur
S'envole en secouant la tête;
Et du riche plumage aux reflets éclatants
Les gouttelettes qui ruissellent
Dans le jaune rayon en tombant étincellent,
Purs et fluides diamants.

* * *

L'ombre noire s'étend; voyez, petits Génies,
Le soleil va passer, bientôt il sera loin,
Il ne dore plus que ce coin,
Revenez, Naïades bénies,
Nymphes de la fontaine, et vous Sylphes mutins,
Et vous tous habitants de l'onde,
Vous qui dans un peu d'eau savez trouver un monde,
Dansez dansez, petits Ondins!

Et quand dans ce vallon les vapeurs de la terre,
Comme les bleus torrents d'un immense encensoir,
Les enivrants parfums du soir
Du romarin, de la bruyère,
De la lavande en fleur dont s'embaume le miel,
Du liseron qui vient d'éclore,
Pour retomber demain en rosée à l'aurore,
Monteront mêlés vers le ciel;

A ce moment d'extase où l'on entend les grives,
Les merles, les bouvreuils, les verdiers à la fois
Jeter à la brise des bois
Leurs suaves notes tardives,
Où, pour clore le chœur, les loriots joyeux
Puisent à la conque glacée,
Avec la goutte d'eau, la trille cadencée
De leur refrain harmonieux;

Oh! s'il y vient aussi celle qui sur ma bouche
Inclina le goulot de l'amphore de grès;
Dès l'instant où je vis ses traits,
Dites-lui qu'en vain sur ma couche
J'ai cherché le repos et j'ai voulu prier;
Et jouant entre ses doigts roses,
Dites-lui que je l'aime, oh! dites-lui ces choses,...
Ondins, n'allez pas l'oublier!

DÉLOS.

ÉLÉGIE ANTIQUE

Qui a obtenu un Souci réservé;

Par M. LÉONCE FABRE DES ESSARTS, à Nice.

Fuit!

C'était aux jours lointains, aux jours de douce ivresse,
Où l'aube du bonheur rayonnait sur la Grèce,
Où Sophocle, Euripide et Pindare chantaient.
Zeus était tout-puissant et Délos était reine;
Et sans fin des plis d'or de sa mouvante arène
Des flots d'encens au ciel montaient.

Jours bénis! Phidias, dans les bruits de la grève,
Entrevoyait un rêve, et soudain ce beau rêve
S'incarnait dans le marbre et sortait radieux.
Zeuxis faisait un songe et ses pinceaux de flamme
L'enfantaient. L'homme avait assez de foi dans l'âme
Pour croire à six cent mille dieux.

Délos ! — Elle brillait au milieu des Cyclades,
Avec ses palmiers verts, ses blanches colonnades,
Et son front s'élevait du sein des flots amers,
Comme un joyau charmant sur le col d'une épouse;
D'ineffables lueurs perçant l'ombre jalouse
Baignaient cette perle des mers.

Chaque année, au retour de l'aube printanière,
De Phœbus-Apollon déployant la bannière,
Le navire sacré vers l'aimable Délos
Voguait , chargé des vœux et des présents d'Athènes;
Tandis que le zéphyr, caressant ses antennes,
Scandait l'hymne des matelots.

Debout sur le tillac on voyait le théore
Dresser sur le ciel bleu son profil blanc; l'aurore
Empourprait la blancheur des vierges au front pur,
Et moirait de reflets roses leur blanche robe;
Et comme un oiseau blanc qui dans l'air se dérobe,
Le blanc vaisseau fendait l'azur.

Délos, si l'on en croit la légende sacrée,
Sur les vagues longtemps erra; Cos et Cenchrée
Ont souvent contemplé cet essor fabuleux;
Et les nochers ont vu, du sommet de leur proue,
L'île au souffle des vents tourner comme une roue,
Et fuir, blanche, sur les flots bleus.

Sous les noms les plus doux les muses l'ont chantée,
C'est Estia, foyer divin, île enchantée,
Ou bien c'est l'astre errant tombé du haut des cieux ;
Parfois c'est la naïade au sein des eaux surgie ;
C'est Lagia la sainte, ou la sainte Ortygie,
C'est l'asile chéri des dieux.

Jadis, quand Darius, vieux tyran d'un vieux monde,
Jusqu'au rivage grec traîna sa meute immonde,
D'horreur, l'île bénie un instant se troubla,
Le Cynthe fit entendre un âpre et long murmure,
Comme un guerrier blessé frémit sous son armure,
Délos sous son rocher trembla !

On venait à Délos, on y courait en foule,
Du pays infécond que le Perrhèbe foule,
D'Imbros aux murs d'airain, de Crète, de Claros,
Des sommets du Mimas où butine l'abeille,
Du Pélion, de Cypre où l'aurore s'éveille,
De Troie où dorment les héros !

Les Chalybes, enfants de l'aube rayonnante,
Et les Ioniens à la robe traînante,
Tous accouraient fêter Phœbus à l'arc brillant,
Pendant que dans le port la nef paralienne
Dormait, laissant, ô vent, ta harpe éolienne
Frissonner dans son mât tremblant.

Des vierges, conduisant les blanches théories,
S'en allaient par les bois, par les pentes fleuries,
Jusqu'à l'heure où la nuit sombre venait couvrir
Ce mont, qu'en s'inclinant l'aède au passant nomme,
Cette terre céleste où nul enfant de l'homme
Ne devait naître ni mourir.

Mais les dieux ne sont plus, et Délos, l'île sainte,
N'est rien qu'un îlot morne et désert, et le Cynthe
Un aride plateau du soleil calciné;
Le vent de mer y vient sans fin briser son aile,
Et le flot à loisir dit sa plainte éternelle
Dans le vieux port abandonné.

L'antiquaire parfois en tremblant se hasarde
Parmi les murs noircis, que la foudre lézarde,
Les chapiteaux brisés et les cippes rompus;
Mais l'oiseau fuit ce sol sans fleurs et sans feuillage,
Et le poète en vain chercherait sur la plage
Le lit tari de l'Inopus!



LA JEUNE ÉMIGRÉE.

ÉLÉGIE

Qui a concouru pour le prix;

Par M. Pierre MIEUSSET.

Et noluit consolari.

I

Les Lorrains avaient dit : Partons pour l'Algérie
Où la Franee à ses fils offre une autre patrie.
L'Afrique est un pays qui ravit l'étranger,
Le pays du soleil où courent les gazelles,
Où les bois de palmiers sont pleins de tourterelles,
Où l'air est imprégné de parfums d'oranger.
C'est un fertile sol, un grenier d'abondance
Où les fruits sont plus beaux que ceux de notre France,
Où le pampre en festons s'enlace aux oliviers
Et mêle ses raisins aux rouges jujubiers.

Là de riants jardins ont d'enivrantes roses;
Sur le bord des ruisseaux fleuris de lauriers-roses
D'heureux et gras troupeaux paissent les alfas verts;
Là, berçant les grands blés qui dorent les montagnes,
La brise de la mer rafraîchit les campagnes;
Et le printemps en fleurs n'y craint pas les hivers.

II

Hélas! deux ans après s'enfuyait l'espérance;
A leurs yeux s'effaçait le mirage enchanteur,
Et la famille entière en proie à la souffrance
Sous un climat fiévreux gémissait de douleur.
Les fils — mornes — voyaient les sauterelles vertes
S'abattre par milliers sur les plaines désertes;
Le père en vain pressait sa fille dans ses bras,
Il apaisait ses pleurs, mais ne les séchait pas. —
Tremblante et désolée, à sa mère attendrie
Elle parlait sans fin de l'absente patrie,
Et voyant les oiseaux tournoyer sur les flots,
Pâle, un jour de printemps elle exhalait ces mots:

O trop heureuses tourterelles,
Volez revoir nos doux climats!
Sans moi, légères hirondelles,
Partez! on vous attend là-bas.

Du printemps troupe messagère,
Allez chanter avril en fleur;
Quittez cette terre étrangère
Pour celle où j'ai laissé mon cœur.

Allez voir briller à l'aurore
Le clocher de notre hameau,
La blanche maison que j'adore
Et son jardin jadis si beau.

Ah! sous le ciel de la patrie
Jeune encor, je pourrais guérir;
Mais ici je languis, flétrie;
Un air brûlant me fait mourir...

Je préfère nos humbles treilles,
Les blanches fleurs de nos pommiers,
Au myrte, aux grenades vermeilles,
Aux fruits d'or des verts citronniers.

Rien n'efface en mon cœur malade
Des Vosges les monts enchantés,
Nos torrents tombant en cascade
Et la Sarre aux flots argentés.

Qu'on me rende mon doux village,
Mes compagnes, mon frais vallon,
Nos danses, le soir, sous l'ombrage,
Nos grands bois, nos champs de houblon !...

Allez voltiger, ô colombes,
Près des fontaines d'alentour,
Et, dans les sapins, près des tombes,
Changer en pleurs vos chants d'amour !

Hirondelles, à notre église
Vous suspendrez vos nids joyeux !..
Vous chanterez avec la brise
Et l'orgue aux sons religieux...

O mon père ! ô ma tendre mère !
Quand aura brillé l'heureux jour
Que notre chère France espère ;
Quand luira l'aube du retour ;

Si je suis morte en Algérie,
Emmenez ma cendre avec vous,
Et portez-la dans la patrie,
Près des aïeux,... là-bas,.. chez nous ! »



LA RÉPUBLIQUE DES LAPINS.

FABLE

Qui a concouru pour le prix ;

Par M. Emmanuel BESSON.

« Grippeminaud le bon apôtre. »
Lafontaine.

Au temps où fleurit la bruyère,
On dit que le peuple lapin,
Las d'être en royauté, sur la verte clairière
Se réunit un beau matin,
Afin de secouer son antique esclavage,
Exiler les tyrans, briser la royauté,
Et proclamer la jeune liberté.
Témoin de cet enfantillage,
Un vieillard, un ancien magistrat retraité,
Laissa du haut de la tribune
Tomber cette plainte importune :

— « Ecoutez, mes enfants, pour la dernière fois,
« Cette voix qui s'éteint; la vieillesse est morose,
» Puissé-je m'alarmer sans cause !
» Croyez-m'en, revenez au fond de nos grands bois.
» Aux cerveaux creux laissez la sotte politique;
» Braconniers, furets et renards
» Vous dresseront leurs traquenards
» En dépit de la République;
» Broutez paisiblement, folâtrez, aimez-vous !
» Mais des nouveautés n'ayez cure;
» Le tapis de nos bois n'est-il plus aussi doux,
» Nos ruisseaux n'auraient-ils ni fraîcheur ni murmure ?
» Enfants, sachez, au jour le jour,
» Vivre de thym, de rosée et d'amour. »

Cette églogue du centenaire
N'eut qu'un succès fort relatif :
Peu s'en fallut qu'on ne l'écorchât vif,
— Ce peuple fut toujours très-peu parlementaire;
On vota la clôture à la majorité
Et la mort des tyrans à l'unanimité.
La République universelle
Fut donc décrétée à l'instant;
La citoyenne la plus belle
Proclama le premier jour de l'ère nouvelle.

Mais qui nommer pour président ?
Il le faut sagace et prudent,
Et du peuple lapin la cervelle est légère :
Ce n'était pas petite affaire
Pour un peuple aussi turbulent.
Mais voici qu'un gras personnage,
Doucereux, patelin de mine et de langage,
Baissant humblement le regard,
Modeste en son maintien, marchant avec mesure,
Vint poser sa candidature :

— « Frères, je suis dom Rodilard,
» Comme vous, je porte fourrure;
» Depuis trente ans, du monde retiré,
» Par un jeûne incessant je me suis préparé
» A l'honneur qu'en ce jour de vous je sollicite ;
» Frères, pourquoi parler de mon faible mérite ?
» Je suis docteur, j'appliquerai la loi
» En fait aussi bien qu'en droit;
» Ne craignez rien, venez me tirer la moustache,
» Or ça ! je veux qu'on me l'arrache ,
» Si je ne vous suis point par les femmes cousin ,
» Si votre sang, lapins ! ne coule dans mes veines.
» On dira que ma queue est un peu longue : eh bien !
» Nous la raccourcirons aux calendes prochaines ;
» Et si ma griffe perce à travers mes mitaines,
» Ce sera pour venger la veuve et l'orphelin.

» Electeurs! citoyens! je suis égalitaire,
» Je suis un soldat du progrès,
» Nommez-moi, nous verrons après ;...
» En attendant, venez là, sur mon cœur de père! »

Ainsi parle notre matois,
On le porte à la présidence;
Lui, cependant, à demi-voix,
Dénombre ses sujets qu'il croque en espérance.
Le folâtre peuple lapin,
Quand refleurira la bruyère,
Hélas! sur la verte clairière,
Ne viendra plus brouter le thym!

MORALE :

Que l'on en trouverait, entre Lille et Marseille,
Qui ne sont pas lapins et portent longue oreille!



LA MULE ET LE MEUNIER.

FABLE

Qui a concouru pour le prix ;

Par M. Auguste ROUSSEL, de Paris.

« Le premier qui les vit de rire s'éclata. »
La Fontaine.

— O l'affreux animal !... O la maudite mule !...
Qui sait quand nous arriverons ?...
Plus je veux avancer et plus elle recule. —
Ainsi parlait Jean-Pierre avec force jurons.
Il avait du malheur et plus qu'on ne peut croire.
Il venait d'acheter cette bête à la foire,
Et la mule craintive avançait à tâton
Comme un aveugle, hélas ! qui n'a plus son bâton ;
Le plus humble fossé, le trou le plus infime
Paraissait à ses yeux un effroyable abîme !

Voyait-elle en chemin une borne, un poteau?
Son oreille à l'instant se dressait de nouveau...
C'était quelque spectre sans doute!
L'animal se cabrait, affolé de terreur!...
Et ce qui nous montre la route
Servait à l'égarer en lui soufflant la peur.
Aussi maître Jean-Pierre assis sur sa monture
Employait aussitôt l'argument décisif,
Et son rude gourdin qu'il levait en mesure
Tombait et retombait sur l'animal rétif.
Alors c'étaient des sauts, des reculs, des ruades.
Des atouts de bois verts, et des bonds rétrogrades!...
Il l'aurait étendu, les quatre fers en l'air,
Pour le débarrasser de ses paniques folles,
Mais comme l'animal lui coûtait un peu cher,
Il se montra sensible... au nom de ses pistoles.
(C'était un homme intelligent
Qui voyait toute chose à travers son argent.)
Puis, il venait d'avoir une de ces idées
Qui grandissent un homme et lui font cent coudées!
— Ah! madame, dit-il, voyage à reculons,
Madame à mon moulin veut tourner les talons,
Eh bien, soit! j'y consens. — Et, retournant la bête,
Il lui plaça la queue où se trouvait la tête,
Si bien qu'en reculant l'indocile animal
Au moulin de Jean-Pierre allait tant bien que mal.
Dieu sait si l'on riait d'un pareil exercice!
On disait que la mule était une écrevisse...
Les mots, les quolibets lancés d'un air malin
Pleuvaient sur le meunier, la mule et le moulin.

Que ne disait-on pas !... Jamais cet âne illustre
Qu'un jour, d'après Racan La Fontaine a chanté,
N'excita plus d'hilarité
Quand il fut par les pieds suspendu comme un lustre !

Enfin l'on arriva. Maître Pierre avec soin
D'un surcroît de mangeaille avait comblé la crèche.
Tout était à souhait, trèfle, luzerne, foin,
Bon gîte, eau claire et paille fraîche.
On ne pouvait servir un plus ample festin.
La bête au râtelier s'attabla sans scrupules;
Elle eut même au dessert un double picotin.
O surprise ! c'était le paradis des mules !
Aussi qu'arriva-t-il au voyage suivant?
On la voyait toujours la première en avant.

O que de gens têtus qui marchent en arrière,
Sont faits sur le patron de la mule à Jean-Pierre !
Hier, dans leur routine, ils étaient les derniers;
Ils n'osaient faire un pas sans se voiler la face;
Au festin du Progrès contraints de prendre place,
Sur la route aujourd'hui les voilà les premiers.

NOTRE-DAME DE L'ENLUMINURE.

SONNET EN L'HONNEUR DE LA VIERGE,

Présenté au Concours ;

Par M. Marzale JOBERT, à Courtaoult par Ervy (Aube).

Marie est la Reine de l'Art.
(Nouvelles Lectures pour Tous.)

Ce moine qui paraît absorber un volume,
Que fait-il, dans la paix des grands cloîtres obscurs ?
Gracieuse, sa main sur des parchemins durs
Promène le pinceau, le crayon ou la plume.

L'arabesque serpente et le nimbe s'allume
Dans la sérénité des ors et des azurs ;
La vignette sortant des cadres les plus purs
Etincelle, pareille aux éclairs de l'enclume.

Ici la Vierge naît ; là sur un lit de fleurs
Les Chérubins vers Dieu la transportent ; ailleurs,
Elle offre son enfant au culte d'un roi mage.

Quand le prêtre ouvrira le splendide Missel,
Les regards éblouis par le texte et l'image,
Ne jouira-t-il pas des visions du ciel ?



SONNET A LA VIERGE.

Présenté au Concours;

Par M. le marquis DE LAGARDE, à Lyon.

Accipe, sola fides quæ scripsit, carmina Mater...

Notre Dame des Sept-Douleurs,
Pour te tresser une couronne,
Sur les rives de la Garonne
Vainement j'ai cherché des fleurs...

De tes vers, fussent-ils meilleurs,
Qu'ai-je besoin? dit la Madone :
Pour les sonnets je te pardonne ;
Ce que je veux, ce sont les cœurs...

Ils parlent mieux que rime et prose...
Offre le tien sans lis, ni rose,
Et de toi je me souviendrai...

Ce qui m'a valu son sourire,
C'est la foi simple, et non ma lyre...
Dans le ciel je le reverrai.



LA VIERGE DU VIEUX MISSEL.

SONNET A LA VIERGE,

Présenté au Concours;

Par Mlle Anna ROBERJOT, à Cluny (Saône-et-Loire).

> Le grand type idéal de la vierge mystique
> Transporte mon esprit loin du monde réel.
>
> Léon Rogier.

Sur la première page on voyait svelte et doux
Un beau profil de vierge aux lignes effilées ;
Plus blonds que les épis mûris au soleil d'août,
Ses cheveux lui faisaient des tempes étoilées.

Sa robe étroite avait la nuance du houx
Et montait au-dessus des épaules voilées;
Le peintre avait un peu prodigué les tons roux,
Et mis un frais sourire entre ses dents perlées.

On ignorait pourquoi cette fille du ciel
S'était épanouie au fond d'un lourd missel :
Sa beauté frêle et blanche argentait le vieux livre.

Son œil limpide, ainsi qu'un coquillage bleu,
Gardait le charme exquis dont la douceur enivre :
C'était la Vierge avant d'avoir vu mourir Dieu.



L'ASSOMPTION.

HYMNE A LA VIERGE,

Présenté au concours,

Par M. Pierre MIEUSSET.

Quæ est ista, quæ progreditur
quasi aurora consurgens.....

PRÉLUDE.

Je veux chanter : j'entends la gracieuse Isaure
Me dire en souriant : Poète, une hymne encore
Pour louer la Reine des cieux !
Que la foi de ton cœur jaillisse en harmonie ;
Demain le lis d'argent, du tournoi fleur bénie,
Ornera ton luth glorieux.

— O chaste Isaure, ô toi dont la beauté m'inspire,
Docile à ton appel, j'ose accorder ma lyre
Et la suspendre à ton autel :
Pour ma mère cueillons une fleur poétique;
Chantons un chant d'amour à la Rose mystique,
Chantons son triomphe immortel!

HYMNE.

De la nuit sur Sion l'ombre planait encore;
Tout à coup, ô prodige! un divin météore
Enflamma l'Orient de son éclat vermeil.
La terre au loin tremblait; Dieu brisait une tombe;
Marie en sortait blanche, ainsi qu'une colombe,
Et brillante comme un soleil.

Des anges par milliers près d'elle se rangèrent,
Et sur leur ailes d'or au ciel ils l'emportèrent
Déroulant sous ses pieds un nuage argenté.
Telles parfois, le soir, quand l'éther est sans voiles
Nous voyons se lever des millions d'étoiles
Vers la lune des nuits d'été.

D'ineffables concerts dans les airs s'entendirent,
Et les échos sans fin des astres retentirent,

Quand la Vierge franchit leurs globes merveilleux :
C'étaient les sistres d'or des célestes génies
Qui soupiraient en chœur de douces harmonies
A l'épouse du Roi des cieux :

« Quelle est cette beauté d'arc-en-ciel revêtue ?
» Son vol délicieux a parfumé la nue,
» De l'astre du matin moins pure est la clarté ;
» Le front des séraphins moins que son front rayonne ;
» Que ses traits sont divins ! Les fleurs de sa couronne
» Sont des fleurs de virginité. »

Et tandis que les cieux tressaillaient d'allégresse,
Que la terre goûtait une indicible ivresse,
Un bruit de foudre affreux éclata dans les airs :
On entendit le cri du dragon de l'abîme ;
Marie, en écrasant le front de sa victime,
Le refoulait jusqu'aux enfers.

Le ciel d'or et d'azur s'ouvrit. — Tous ses portiques
Brillaient, parés de feux et de fleurs symboliques ;
L'hymne s'interrompit quand parla l'Eternel :
« Vierges et Séraphins, acclamez votre Reine ;
» Près du divin soleil qu'elle brille sereine,
» Fêtez l'étoile d'Israël ! »

Salut, arche sacrée, autel d'or, tour d'ivoire,
Prisme resplendissant de la divine gloire,
Perle que les élus admirent, éblouis !
Chantez, ô Chérubins ! prosternés devant elle,
Bercez vos encensoirs, honorez l'immortelle
Dans les splendeurs du Paradis !

Salut, mère du Christ ! devant toi les prophètes
S'avancent en chantant et sonnant des trompettes,
Puis les Trônes portant la majesté de Dieu,
Et les Principautés aux lances flamboyantes,
Et, dans leur vol léger, les Puissances brillantes
Comme des escadrons de feu ;

Puis viennent les Vertus, phalange immaculée,
Aux boucliers d'argent, à la robe étoilée,
Les archanges portant la harpe et le carquois,
Puis les Anges, immense et lumineuse armée,
Et cent mille luths d'or, dans une hymne enflammée,
S'unissent à cent mille voix :

« Hosanna ! gloire à toi, Vierge, rose immortelle !
» La grâce de tes mains en lumière ruisselle ;
» Ta beauté, ta douceur ravissent plus les yeux
» Que ta triple couronne et ta chaste auréole ;
» Le tonnerre s'éteint à ta seule parole ;
» Sois bénie, ô Porte des cieux ! »

Et tandis qu'enivrés de sa magnificence
Tous louaient ses vertus, sa gloire, sa puissance,
Une larme perla dans ses yeux maternels :
Océan de bonté, la Vierge protectrice,
Apaisant pour jamais l'éternelle justice,
Priait son Fils pour les mortels.

ENVOI.

Isaure, c'est demain la fête de ma mère,
Dans un bouquet d'amour je voudrais, pour lui plaire,
Mêler la violette à l'amarante d'or;
Mais un lis de ta main n'est-il pas un trésor ?
Oh! — pour l'encourager — couronne ton poète;
Et pour charmer sa mère et célébrer ta fête,
Son luth à ton autel viendra vibrer encor.

VOYAGE FANTASTIQUE AUX GRANDES INDES.

PIÈCE

Qui a obtenu une Violette.

Par M. Louis TRONCHE, chef de division au ministère de la guerre.

Son œil de mer en mer suit le vaste vaisseau.
V. Hugo. *(Odes).*

Trois pauvres feuilles desséchées,
Par le vent d'automne arrachées
A quelque platane ou bouleau,
Le long d'une étroite rivière,
Sous un ciel baigné de lumière,
Voguaient suivant le fil de l'eau.

Tout à coup les trois délaissées,
Par un caprice d'air poussées
Sur une tige de roseau,
L'une à l'autre s'entremêlèrent
Et, tournant l'écueil, s'en allèrent
Formant un fragile radeau.

Par les méandres de la rive,
Les yeux sur l'épave en dérive,
Je suivais son cours incertain...
Parfois quelque autre feuille morte
L'abordait, lui servait d'escorte
Et s'attachait à son destin...

Leur enchevêtrement bizarre
Me fit voir gouvernail et barre ;
Bientôt même un mât d'artimon
Tombe en tournoyant des étoiles ;
Deux feuilles jaunes font les voiles,
Une rose le pavillon.

Vivat! vivat! la mer est belle!
Dans le ciel Phœbus étincelle
Dardant sur nous ses flèches d'or.
Au ras des mers l'alçyon vole ;
Poussé par une brise folle,
Le navire prend son essor !

Larguez les ris et les bonnettes,
Au loin j'entends des castagnettes...
L'Espagne est là sous le ciel bleu :
Ses cathédrales en ogives
Dessinent leurs arètes vives
Sur l'horizon rouge de feu.

On croit ouïr leur sonnerie...
Mais nous touchons aux Canaries;
La mer rugit comme un lion :
Le Ténériffe à cime ardue
Paraît escalader la nue
Comme autrefois le Pélion.

Au Cap Vert nous faisons relâche :
Quand nulle brume ne le cache
On voit le Sénégal d'ici.
Il est sur ces brûlants rivages
De verts coteaux, de doux ombrages,
Mais des crocodiles aussi !...

Filons, mon brick, alerte ! alerte !
L'Ascension, île déserte,
Voudrait nous forcer d'atterrir.
Laissons le pays des tortues;
C'est vers l'Inde, voiles tendues,
Que sous la brise il faut courir !

Longeons en passant Sainte-Hélène,
Ile étouffante et qui n'est pleine
Que d'un souvenir et d'un nom...
En battant le roc solitaire,
Le flot que rien ne fera taire
Murmure encor : « Napoléon ! »

Nous doublons le cap des Tempêtes...
Qu'au péril les âmes soient prêtes,
Ici les flots sont orageux !...
Mais le joyeux vin de Constance
Chante à nos cœurs : « Bonne-Espérance ! »
Et l'on passe plus courageux !

Hâtons-nous ! le vent est propice !
Un regret à l'île Maurice,
Un salut à l'île Bourbon !
Ici mon âme est attendrie...
On sent palpiter la patrie
Dans les plis de son pavillon !...

Vers Pondichéry l'on s'avance...
Salut encor, drapeau de France !
Nous cinglons vers les ports anglais :
Madras en coton renommée,
Et Calcutta si bien nommée
La grande *Cité des Palais !*

Voici l'Inde ! voici le Gange
Qui roule de l'or dans sa fange !...
Voici les soyeux palanquins ;
Le long des rives parfumées,
On peut voir danser les almées,
Leurs fronts couronnés de sequins.

Vive Dieu ! chargeons le navire
Des fins tissus de Cachemire,
De fourrures et de tapis;
Fouillons les mines de Golconde :
Qu'entre nos doigts ruisselle une onde
De diamants et de rubis !...

L'équipage est dans le délire !
Entendez-vous le joyeux rire
Et les cris de nos matelots ?...
« Hurrah ! pour l'Inde et pour Golconde !
L'Asie est la perle du monde ! »
— Mais qu'arrive-t-il sur les flots ?

Un raz de marée? un cyclone?
Notre navire tourbillonne
Comme un fétu jouet du vent !...
Antennes et voiles brisées
Au loin s'envolent dispersées
Et le brick coule de l'avant !...

Qu'est-ce donc ?... — Sortant de l'école,
Armés d'une branche de saule,
Ce sont bambins, qui, troublant l'eau,
Avec les rires de leur âge,
Viennent d'entraîner le naufrage
De mon rêve et de son vaisseau !...

Ainsi toujours le ciel nous mène !...
— Travaux du temps, folie humaine,
Richesses... que faut-il souvent
Pour détruire tant d'espérance,
Gloire et bonheur promis d'avance?
— Quelques coups de gaule ou de vent !. .

LE VIEUX FAUNE.

(VERSAILLES.)

SONNET ANTIQUE,

Qui a obtenu un Œillet,

Par M. ALEXANDRE ROCOFFORT, à Paris.

Il jaillit à mi-corps de sa gaîne entr'ouverte;
Le sculpteur, d'un ciseau tranchant comme un scalpel,
A, creusant les replis de cette bouche inerte,
Tiré du bloc de marbre un railleur immortel.

Mais, chaque nuit d'été, sur sa tête couverte
De mousse, fleur du temps, tombent les pleurs du ciel,
Et le soleil levant boit une larme verte
Dans ces yeux condamnés au sourire éternel.

Le vieux Faune a raison; et, lorsque tout un monde,
Toute une ère, en vertus, en merveilles féconde,
Bouillonne en souvenirs sous votre front glacé,

On peut, sceptique et fier témoin des nouveaux âges,
Rêver l'ancien azur au milieu des orages,
Et rire du présent en pleurant le passé.



A LA VÉNUS DE MILO.

(LOUVRE.)

SONNET ANTIQUE,

Qui a concouru pour le prix;

Par M. Alexandre ROCOFFORT.

Arrachés avec toi de ces sublimes terres
Dont le sol n'est, pour nous, peuplé que de tombeaux,
Tes membres sont restés aux plages solitaires
Où les vents sont si purs et les soleils si beaux!

Là, recevant des flots les caresses austères,
Etendus sur le sable, ils goûtent un repos
Dont nulle voix jamais ne trouble les mystères,
Que le chant de la vague ou le cri des corbeaux.

Mais quand la nuit s'étend sur ta prison royale,
Si quelque songe heureux, de ta forme idéale
A nos regards pieux rend la réalité,

Fais-toi de cette erreur la divine complice,
Et, retrouvant tes bras, Vénus consolatrice,
Ouvre-les au poète, amant de ta beauté!



LA VÉRITÉ.

PIÈCE

Qui a concouru pour le prix ;

Par M. RICHARDOT, à Longjumeau (Seine-et-Oise).

Vitam impendere vero.

A travers les cieux noirs fendus par les cyclones,
Dans les gouffres des mers, sous les feux de l'été,
Comme aux tombeaux épars des vieilles Babylones,
Toi que cherche le sage, austère Vérité !
Qu'ils te connaissaient peu, les poètes antiques
Dont les tableaux menteurs, fils d'un orgueil naïf,
Te montraient debout, nue, auprès du puits mystique
Aux mortels éblouis livrant ton corps lascif !
A quels cieux disparus prenaient-ils donc l'étoile
Dont ils illuminaient ta blanche nudité ?
Où donc t'avaient-ils vue, éclatante et sans voile,

Lever sur l'Univers le miroir enchanté?
Certes, ce n'était pas aux écoles d'Athènes,
Où deux mille rhéteurs, disputant sur ton nom,
Prétendaient l'épeler, aux lueurs incertaines
Que leur prêtaient Socrate, Epicure, ou Zénon;
Où, las d'errer toujours sans découvrir la route
Du puits mystérieux qu'ils avaient inventé,
Pyrrhon découragé, doutant même du doute,
Regardait le soleil, et niait la clarté. —
Passionnés amants de la beauté suprême,
Chercheurs jamais lassés de l'idéal serein,
Qui de la forme pure écrivaient le poème
Sur les veines du marbre et les blocs de l'airain,
Magiciens sacrés, dont les lèvres divines
Distillaient le doux miel que nous buvons encor,
Et dont la main puissante, au sommet des collines
Dressaient les Parthénons où siégeaient les dieux d'or,
Tous se sont égarés dans l'obscur labyrinthe
Qui cache ta retraite aux regards des humains,
Et les plus grands à peine ont aperçu l'empreinte
De tes pas sur le sable aride des chemins.
Deux mille ans sont passés, et l'homme cherche encore
Ton ombre qui s'enfuit de ses bras impuissants;
Mais, jusque sur l'autel des faux dieux qu'il adore,
Vérité, c'est à toi qu'il offre son encens!
Avouer qu'on t'ignore, est déjà te connaître :
Nous n'avons plus l'orgueil des antiques espoirs,
Et nous ne croyons plus te voir soudain paraître,
Blanche et nue au milieu de la pourpre des soirs;
Nous savons que la route est longue, abrupte et noire,

Et que beaucoup sont morts, et que beaucoup mourront,
Avant qu'au jour béni, marqué pour la victoire,
L'homme ait vu rayonner le nimbe de ton front.
Mais, dussent tes regards, comme ceux de Gorgone,
Pétrifier d'horreur l'audacieux mortel
Qui le premier mettra la main sur ta couronne,
Dût la foudre jaillir du seuil de ton autel,
Souriante ou hideuse, effroyable ou sublime,
L'homme veut voir ta face, et, quand devant ses pas
Les enfers en hurlant ouvriraient leur abîme,
Le fils du vieux Japhet ne reculera pas. —
Sous les immensités mornes des mers lointaines,
Dans ces gouffres géants inconnus des typhons,
Où les Himalayas, sur leurs cimes hautaines
Verraient encor les flots rouler noirs et profonds,
Dans ces abîmes, pleins de telles épouvantes
Que le rêve effrayé n'y plonge qu'un moment,
Comme un amas confus de poussières vivantes,
Des insectes sans nom rampent confusément.
Où vont-ils? — Au soleil! — Et que font-ils? — Un monde!
Atome, chacun d'eux apporte tour à tour
Un atome aux degrés qui de la nuit profonde
A travers l'Océan doivent conduire au jour. —
Ils n'ont pas l'espoir fou de terminer leur tâche
En leur vie éphémère; à l'œuvre des aïeux
Ils savent qu'il leur faut travailler sans relâche,
Sans jamais voir l'azur consolateur des cieux;
Ils savent que là haut mille embûches sont prêtes,
Que le labeur d'un siècle en une heure est détruit,
Et que les tourbillons envieux des tempêtes

Dans ces rudes combats seconderont la nuit ;
Mais ils savent aussi que, sur leur grain de sable,
Chacun de leurs enfants apportera le sien,
Et que, de père en fils, à l'œuvre impérissable,
Un nouvel ouvrier remplacera l'ancien.
Et qu'importent une heure, ou des milliers d'années,
Pourvu que le succès couronne le travail,
Et que du sein vaincu des vagues étonnées
Sorte un jour le rameau rougissant du corail,
Germe de continents pleins de fleurs et d'ombrages,
Où les paradisiers suspendront leurs berceaux,
Où les marins futurs, défiant les orages,
Dans les havres viendront abriter leurs vaisseaux?
— Eh bien! montons comme eux à la lumière auguste!
Aux ténèbres jetons de résolus défis,
Vers le grand, vers le beau, le sublime et le juste,
Bâtissons les degrés que graviront nos fils,
Et ne nous plaignons pas : plus heureux que nos pères,
Déjà sur le sentier brillent quelques rayons,
Et, moins sombre, la nuit laisse voir des repères
Que n'ont jamais connus ceux que nous relayons.
..... Parias destinés aux luttes, aux déboires,
Dans un monde trop jeune enfants trop tôt venus,
Nous ne demandons pas que l'heure des victoires
Pour nous sonne d'avance aux cadrans inconnus;
Mais, ô vous qui naîtrez aux époques lointaines
Où, vainqueur de la fange et de l'obscurité,
L'homme, réalisant le beau rêve d'Athènes,
Dans sa calme splendeur verra la vérité;
En ces jours inouïs où du sein de la cause

Il pourra sans effort faire jaillir l'effet,
Où Cérès, déchirant sa robe enfin déclose,
Tendra sa gorge nue aux baisers de Japhet;
Vous qui saurez comment le sein brun de la terre
Condense la fontaine et nourrit la forêt;
Vous pour qui l'avenir n'aura plus de mystère,
Le temps plus de chaos, l'âme plus de secret;
Vous qui suivrez les pas rayonnants des comètes
Parmi les horizons et les immensités,
Et, d'un signe appelant ou chassant les tempêtes,
Coucherez à vos pieds les tonnerres domptés;
O nos fils glorieux qui, par delà l'espace,
De votre main tranquille écartant les éclairs,
Pour contempler son œuvre et voir Dieu face à face,
Aurez gravi les cieux enfin devenus clairs;
Songez parfois à ceux qui, dans la voie étroite,
N'eurent pour se guider que de pâles lueurs,
A ceux qui, pour marcher droits sur la route droite,
N'épargnèrent pour vous ni peines, ni sueurs,
Mais, soldats dévoués, aux heures de souffrance
Ne désertèrent pas le drapeau du devoir,
Et se crurent assez payés par l'espérance
Du triomphe à venir qu'ils savaient ne pas voir.



LE RÉGIMENT QUI PASSE.

PIÈCE

Présentée au concours ;

Par M, HENRI FAYE, sous-lieutenant au 57e de ligne,
à Bordeaux.

Quorum pars parva fui.

C'est le régiment qui défile !
Voyez courir sa longue file
Sur les coteaux à peine clairs;
Voyez s'allonger sur la pente
Ce cordon rouge qui serpente,
Où l'acier jette ses éclairs !

Le premier, celui qui s'avance
Rempli d'une mâle assurance,
Le colossal tambour-major,
Semble diriger, dans la foule,
Ce long ruban qui se déroule,
Avec sa canne à pomme d'or.

Autour, comme autant de pygmées,
Marchent les cohortes armées,
Troupeau de ce berger géant;
Devant, les fiers porteurs de haches,
Barbus aux terribles moustaches,
Merveille du peuple béant.

Qu'a-t-on fait des vieilles coutumes?
Où sont ces superbes costumes
D'autrefois, qui les paraient tant?
Où sont les plumets, les panaches,
Bonnets à poil, galons, soutaches?
Mais où sont les neiges d'antan?

Près de lui, les clairons de cuivre;
Les tambours sur lesquels se livre
La lutte des *ra* sur les *fla;*
Et tous ces instruments difformes
Offrant les plus bizarres formes
Où jamais orchestre souffla.

Et les autres s'en vont derrière
Cachés dans les flots de poussière
Que soulèvent leurs pieds bruyants;
A peine voit-on dans la brume
Les chevaux noirs tout blancs d'écume
Des colonels et commandants.

Puis c'est le premier capitaine,
Qui changea ses franges de laine
Pour l'épaulette à franges d'or;
Et ses officiers, ses deux aides,
Et ses sergents, graves et raides,
Groupés près du sergent-major.

Et le petit fourrier imberbe,
Jeune sous-lieutenant en herbe,
Soigné, peigné, presque frisé,
Que la fille au riant corsage
Suit encor des yeux au passage
Longtemps après qu'il a passé.

Et le vieux sergent à trois brisques,
A qui la bataille et ses risques
Ont coûté tant de sang versé,
Et qui, fier, porte sur la manche
De sa tunique du dimanche
Tout son mérite en or tracé.

Celui-là, c'est la vieille armée
Qui pleure encor sa renommée
Qu'un jour de malheur lui vola;
Qui fut en une heure maudite
Par le nombre trop fort détruite,
Mais qui jamais ne recula.

Enfin tous les troupiers qui viennent...
Et tous des anciens se souviennent,
Même Dumanet et Pitou;
Car les soldats de vieille roche
Ont été Desaix, Kléber, Hoche,
Ces sublimes pousse-caillou !

Regardez ce lambeau de soie,
Que le vent agite et déploie
Comme une voile en mouvement,
Et qui du front couvre l'espace !
Faites silence quand il passe;
C'est le drapeau du régiment !

Bourgeois rentier, bourgeois tranquille,
Lorsque vous verrez par la ville,
A l'ombre de ce vieux drapeau,
Le régiment superbe et grave
Défiler le front haut, l'œil brave,
Bourgeois, ôtez votre chapeau.

Car ce pauvre haillon frivole,
Tissu de soie et d'or, qui vole
Pendant à la hampe de bois,
Tas de loques rapiécées,
Avec ses trois couleurs usées
Et des trous à mettre les doigts :

Sachez-le, ce morceau d'étoffe
Qui fait rire le philosophe,
Dont plaisantent les esprits forts,
C'est l'emblème de la patrie,
De la terre sainte et chérie
Pour qui tant de Français sont morts !

C'est pour garder votre demeure
Que ces gens marchent à toute heure
Poudreux, et la sueur au front :
Pour vous que le soldat travaille,
Pour vous qu'en un jour de bataille
Tous ces gens peut-être mourront.

Jamais lassés, toujours farouches,
Ils ne laissent pas de leurs bouches
S'échapper un seul mot d'humeur ;
Car ils ont, guerriers intrépides,
Deux mots qui leur servent de guides :
Ces deux mots sont « Patrie, Honneur ! »



UN COUP DE VENT.

PIÈCE

Présentée au Concours;

Par Mlle Rosa de BRUANT.

Ferme ta porte à l'aquilon.

V. Hugo.

Un soir, d'une date éloignée,
Je ne sais quel maudit lutin
Nous faisait, époux d'une année,
Nous bouder depuis le matin.

Après une longue querelle,
En fronçant son grand sourcil noir,
Elle avait dit d'un ton rebelle: —
— J'irai chez ma mère ce soir!

En attendant la nuit complète
Nous étions tous deux au salon,
Et la froideur du tête-à-tête
Faisait paraître le temps long.

Je lisais près de la fenêtre,
Elle brodait devant le feu,
Et la chaleur et le bien-être
S'installaient tous deux *peu à peu.*

Le vent, plaisantant mon air digne,
Grondait sur des rhythmes nouveaux,
Et sous sa pelisse de cygne
La neige riait aux carreaux.

J'observais la place ennemie
De l'autre côté du foyer :
Elle était penchée à *demie*
Sur le canevas d'un métier.

Une petite boucle brune,
Que je baisai plus de cent fois,
Caressait son front, — importune,
Qu'elle chassait du bout des doigts.

Le pied cambré sous la bouffette
Se dévoilait ingénûment
Dans són soulier de satinette
Qui craquait à tout mouvement.

J'avais beau détourner la tête,
Je voyais... comme un vrai démon...
Toujours sa diable de fossette
Qui riait au coin du menton.

Elle regardait indignée,
Mais calme comme tout grand cœur,
L'heure qu'elle avait désignée
S'avancer au cadran vengeur.

L'heure sonna !.. son aiguillée
Fut cassée avec grand fracas,
Et mon espérance effeuillée
Mourut devant son premier pas.

Aussitôt encapuchonnée
Et rose sous son voile noir,
Comme une reine détrônée
Elle me jeta le bonsoir.

J'ouvris sans dire une parole
La porte de notre maison,
Mais au même instant... tout s'envole,
Voile noir, mante et capuchon,

Car la tempête faisait rage!
Devant ses épais tourbillons
Je vis ma charmante volage
Reculer avec des frissons.

Alors d'une voix attendrie,
D'un accent où pleurait mon cœur,
Je commençai la plaidoirie
Dont le gain était mon bonheur :

— « Pourquoi veux-tu, belle insoumise,
» Briser notre amour né d'hier?
» Pourquoi d'un œil tranquille et fier
» Voir saigner l'âme qui se brise?

» Tu fuis, pauvre cœur alarmé,
» Devant l'ombre du précipice;
» Crois-tu donc le livre fermé
» Pour un feuillet noir qui s'y glisse?

» Quoi ! tu pourrais d'un doigt léger
» Y rayer ton amour lui-même ?
» Non ! lis en entier le poème
» Avant de pouvoir le juger.

» A peine à la première étape
» Tu crois connaître le chemin,
» Et la folle ivresse du vin
» Avant d'avoir cueilli la grappe.

» Des nuages se sont glissés
» Dès le début de ton voyage,
» Et devant un éclair d'orage
» Tes jours d'azur sont effacés.

» Reviens, ma frileuse hirondelle,
» A l'humble toit que Dieu bénit;
» L'amour est la mousse du nid
» Où l'oiseau vient sécher son aile.

» Quand tu pars d'un pas triomphant
» Mon cœur voudrait, toi qui l'*immole*,
» Saisir ta chère tête folle
» Pour pleurer sur ton front d'enfant.

» Va ! connais le charme suprême
» Dont Dieu nous a fait la leçon,
» Cette loi, que l'orgueil blasphème,
» Que l'amour commence au pardon !

» Absoudre est la joie ineffable
» Que le ciel daigna nous donner,
» Et je veux me croire coupable
» Pour te laisser me pardonner ! »

Déjà la belle triomphante
Avait oublié son effroi,
Et j'entendais sa voix tremblante
Murmurer tout bas : — J'ai bien froid !

Un instant après, sans rien dire,
Je contemplais à deux genoux
Les larmes de ces yeux si doux...
Sans apercevoir son sourire !

L'amour seul triomphait alors,
Après ce long jour de querelle,
Des rancunes de la rebelle...
Et puis... il neigeait tant dehors !...

LES MARTYRS.

PIÈCE

Présentée au concours;

Par M. l'abbé Justin BESSOU, vicaire à Marcillac (Aveyron).

« Christo profusum sanguinem
» Et martyrum victorias
» Dignamque Cœlo lauream
» Lœtis sequamur vocibus. »

(Brev. Rom. Comm. Mart.)

Leur drapeau fut la croix, leurs combats furent rudes. —
« Les chrétiens aux lions! » hurlaient les multitudes,
C'est l'ordre de César et des Dieux outragés. —
Le chevalet, la roue, et la dent dévorante
Sur tes soldats, ô Christ, font leur œuvre sanglante,
César et les Dieux sont vengés!

Mort aux chrétiens ! Frappez, bourreaux ! Tombez, victimes !
Tes exploits, ô Néron, sont nouveaux et sublimes,
Vois !... les corps des maudits éclairent tes jardins !
Montre-toi sur ton char aux foules délirantes
Et puis, à la lueur de ces torches vivantes,
Reviens, Néron, à tes festins !

Des flots de sang chrétien inondaient les arènes...
Les aigles étendaient leurs ailes souveraines
Du Tibre au Simoïs, des Alpes au Cédar ;
Il n'est plus de rempart d'ennemi qui les brave. —
Le monde, en ce temps-là, de Rome était esclave
Et Rome esclave de César.

Mêlant leurs nobles voix aux clameurs populaires,
Chevaliers, sénateurs, matrones, consulaires,
Vont acclamer César à toute heure, en tout lieu :
Néron chanteur, Néron maître de la parole,
Néron sur les tréteaux, Néron au Capitole,
Néron est grand ! Néron est Dieu !

Or, Jésus travaillait à son œuvre divine. —
Le prophète a chanté l'éternelle ruine
Du colosse orgueilleux où trônait Bélial :
« Malheur à Babylone, à la reine du monde,
» Car Dieu fera ronger, par le vautour immonde,
» Le flanc de l'Aigle impérial. »

Quand les peuples vaincus, esclaves d'un seul homme,
Se traînaient dans la honte et la fange de Rome;
Quand le tyran, — la vie et la mort dans sa main, —
Aux désirs de son cœur ne trouvant plus d'obstacles,
Donnait au Peuple-Roi « le pain et les spectacles »
Et s'enivrait du sang humain ;

On vit, en ce temps-là, des enfants et des vierges
Sous le glaive homicide et les sanglantes verges
Sourire et regarder le Ciel avec amour,
Et dire aux magistrats, effrayés sur leurs siéges :
« Demain s'écrouleront vos temples sacriléges
» Et Jésus-Christ aura son tour ! »

I

Mon Dieu, ta voix me parle et ton souffle m'inspire,
Anges, emportez-moi jusqu'au sacré délire,
Chantons, et que mes chants se mêlent à vos chœurs.
Pourquoi ces trônes d'or et ces dômes de gloire?
A qui destinez-vous ces palmes de victoire?
... Couronnez le front des vainqueurs !

Car ils ont triomphé des maîtres de la terre : —
César est à genoux sur la tombe de Pierre,
Et la croix, instrument de mépris et d'horreur,
La croix signe de mort et de honte suprême,
Je la vois radieuse, éclatant diadème,
Briller au front d'un empereur !

Gloire au Christ, aux martyrs, à la Rome nouvelle !...
Et vous, soldats, partez, le monde vous appelle. —
Ils vont... seuls, désarmés, n'emportant que la croix,
Et du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Du Gange à la Tamise et du Nil au Bosphore,
Les peuples entendent leur voix.

Peuples, debout ! Voici la croix et l'Evangile !...
Et les dieux sont brisés comme un vase d'argile,
Les oracles muets et les temples déserts,
Le sang ne coule plus sous le fer des druides...
Comme un fleuve du Ciel roulant ses eaux limpides,
La grâce inonde l'univers.

L'Athénien si fier de son aréopage,
Le Scythe vagabond, le Lybien sauvage,
Le Perse qui brûlait de l'encens au Soleil ;
L'Ibère, le Sarmate, et les hordes lointaines
Que les mers préservaient des légions romaines,
Tressaillent d'un même réveil.

Quel prodige a peuplé la solitude amère?
D'où te viennent ces fils, inconsolable mère,
Qui soupirais ta plainte aux sommets du Carmel?
Marche! On te livrera d'éternelles batailles,
Mais le sang et les pleurs fécondent tes entrailles
Et ton royaume est éternel.

Qui pourrait à ton sceptre opposer des limites?
Au Tonkin, au Japon, aux rives annamites,
Sur l'aile de l'amour, la foi prend son essor. —
Frappez, peuples ingrats qui tuez vos apôtres :
Leur mère vous pardonne et dit : « En voici d'autres!
« L'amour est plus fort que la mort. »

O toi qui ne rêvais que souffrance et martyre,
Lorsqu'aux lointains déserts la mort vient te sourire,
Pourquoi vois-je un regret dans tes yeux, ô martyr?
Est-ce le souvenir de la patrie absente?...
Du village où peut-être une vierge expirante
Pleurait en te voyant partir?...

Non. — Mais quand tu reçois la palme et la couronne,
Ton cœur soupire et dit au Dieu qui te les donne,
Comme autrefois Jésus expirant sur la croix :
« Mon Dieu, que n'ai-je encor tout mon sang à répandre?
« Et pourquoi, pour sauver ce peuple et te le rendre,
« Ne puis-je mourir qu'une fois!!... »

Et vous, nobles héros, frères, saintes victimes,
Quand votre sang lavait nos pavés et nos crimes,
Que disiez-vous au Ciel pour un peuple insensé?
— « Mon Dieu, que notre sang reçu par ta clémence
» Obtienne le pardon et la paix à la France,
» Et qu'il soit le dernier versé! »

II

Mon Dieu, ta voix me parle et ton souffle m'inspire...
Anges, emportez-moi jusqu'au sacré délire,
Chantons, et que mes chants se mêlent à vos chœurs!
Pourquoi ces trônes d'or et ces dômes de gloire?
A qui destinez-vous ces palmes de victoire?
... Couronnez le front des vainqueurs!



TRAVAIL.

PIÈCE

Présentée au concours ;

Par M. Charles FRIGOULT, professeur de littérature
à l'Ecole de marine de Cherbourg.

Labor : dolor, honor.

I

Esclave, en vain ta chair se révolte et tressaille,
Pas de repos ; allons, travaille encor, travaille
Comme hier, aujourd'hui ; comme aujourd'hui, demain ;
La faim à l'œil farouche est là, qui te regarde,
Ta femme et tes enfants dans ta froide mansarde
Attendent leur morceau de pain.

La sueur, par ruisseaux, inonde ton visage,
La fatigue a brisé ton corps vieux avant l'âge,
Qu'importe! à l'horizon le soleil encor luit;
L'heure n'est pas venue, entends-tu bien, cœur lâche,
De déposer l'outil; travaille donc, ta tâche
Finira quand viendra la nuit.

Le soleil, en effet, lance à travers l'espace
Ses longues flèches d'or, et dans l'air tiède il passe
Une brise apportant mille douces senteurs;
Le riche alors se dit : Respirons plus à l'aise,
Fuyons la ville, allons loin de cette fournaise
Jouir du soleil et des fleurs.

Il a tous les bonheurs, son cœur toutes les fêtes;
A travers le feuillage il voit les blondes têtes
De ses enfants joyeux qui se cachent, mutins;
En grossissant sa voix pour eux toujours si douce,
Il appelle, il les cherche, et sur un lit de mousse
Trouve blottis ses chérubins.

J'ai des enfants aussi, moi, c'est toute ma joie;
Oh! comme je voudrais, quand le gazon déploie
Au bord d'un clair ruisseau son frais et vert tapis,
Voir sauter et bondir ces pauvres petits êtres,
Et cueillir avec eux les belles fleurs champêtres
Pour leur mère, seule au logis!

Mais non, dans un réduit où l'air pénètre à peine,
Leur enfance chétive avec ennui se traîne,
Un peu de liberté les rendrait si joyeux.
Si parfois un éclair traverse leur nuit sombre,
Bientôt à mon aspect plus noire se fait l'ombre,
Le rire cesse avec les jeux.

Car je n'ai pas souvent le cœur prêt pour le rire!
Je les entends alors l'un à l'autre se dire :
Chut! le père aujourd'hui serait méchant pour nous;
La mère fait un signe, aussitôt en silence
La bande effarouchée auprès d'elle s'élance,
Et se cache dans ses genoux.

Ma brave et digne femme! hélas, qu'elle est changée!
Sa maison est toujours bien propre, bien rangée,
De ses soins d'autrefois cela seul est resté :
Mais, jeune et belle encor quoique triste et pâlie,
Sous d'informes haillons, résignée, elle oublie
Et sa jeunesse et sa beauté.

Et je vois tous les jours, de la foule entourées
Des femmes, pour leur luxe insolent admirées;
Le riche à ses enfants n'inspire nul effroi,
Sans peine, avec son or, il fait douce leur vie,
Et ma fatigue, à moi, d'amertume est suivie;...
Je suis maudit!... mon Dieu, pourquoi?...

II

Frère ! qui t'a maudit ? Ta parole est peu sage ;
Allons , ne laisse pas défaillir ton courage,
Debout, le faible seul succombe sous l'effort ;
Dieu ne maudit jamais ; quand il frappe, il éprouve ;
L'épreuve est un creuset au fond duquel on trouve
Le cœur vaillant de l'homme fort.

Sois fort ; tes mauvais jours sont à leur fin , peut-être ;
Quand l'orage a cessé, l'on voit soudain renaître
Plus tendre la verdure et plus vives les fleurs ;
L'orage de ta vie aujourd'hui gronde encore,
Mais tu peux voir demain une nouvelle aurore
Te présager des jours meilleurs.

Ils viendront ; mais hélas ! ne laisse pas l'envie
Empoisonner ton cœur et désoler ta vie.
Plus rude est ton labeur, plus ferme soit ta foi ;
Crois, espère, et retiens ta plainte folle et vaine,
La justice de Dieu donne à chacun sa peine,
Le travail est la grande loi.

Nul ne peut s'y soustraire, elle règle le monde;
La cause de ton mal est ton erreur profonde;
Ce riche, cet heureux... si tu pouvais savoir
Sous quels soucis secrets sa tête est inclinée,
Et dans combien d'ennuis il passe sa journée
        Triste et morose jusqu'au soir!

Toi, tu chantes parfois pour tromper ta fatigue;
— Oh! va, chante toujours. — Il est riche et prodigue,
Dis-tu?... regarde donc... as-tu compris, enfin?
Ce faux luxe vaut-il la pauvreté si fière?..
Pour paraître au dehors les enfants et la mère
        Souffrent peut-être de la faim?

Cet homme est ouvrier comme toi; dans la flamme
Toi, tu forges le fer; lui, forge dans son âme
L'Idée, un dur métal qu'en vain souvent il bat;
Crois-moi, plus que le tien pénible est son ouvrage,
Tu réussis toujours; lui, malgré son courage,
        Sort parfois vaincu du combat.

III

La lutte c'est la vie ; en tout temps, à toute heure,
L'homme doit être prêt; qu'il triomphe ou qu'il meure,
Qu'importe devant Dieu s'il a fait son devoir?
Tel que le saint martyr, qui de sa foi sublime
Au glaive des bourreaux s'offrait comme victime,
Il tombe rayonnant d'espoir.

Mais tous ne luttent pas ! Près d'un palais, dans l'ombre,
Tu t'es parfois, le soir, arrêté triste et sombre,
La musique envoyait ses plus joyeux accords;
Aux fenêtres en feu des silhouettes de femmes
Passaient et repassaient, comme à travers les flammes
De gais démons tordant leurs corps.

Les effluves du bal, les échos de la fête
Arrivaient jusqu'à toi; tu relevais la tête,
Ton avide regard dévorait ces splendeurs ;
Et murmurant tout bas d'envieuses paroles,
Tu disais : ah! pourquoi ces chants, ces danses folles?..
Pour eux la joie... à moi, les pleurs!

Frère, l'or répandu jusques à toi s'écoule,
Dans ce flot de plaisirs que voit passer la foule,
Laisse le riche oisif éteindre ses ennuis ;
Laisse-lui sans regret la vie inoccupée,
Les mille espoirs déçus, l'ambition trompée
Qui troublent ses jours et ses nuits.

Car la lutte n'est pas, frère, pour tous la même,
Oh ! va, ne cherche pas à sonder ce problème ;
La vie est un mystère où se perd la raison ;
Tout homme porte au cœur sa secrète blessure,
Et c'est dans le travail que Dieu mit, prompte et sûre,
La véritable guérison.

IV

Lorsque rentré, le soir, dans ta simple demeure,
Tu retrouves, heureux, ta femme attendant l'heure
De ton frugal repas, et cousant au foyer ;
Que tes jeunes enfants à la mine éveillée
Par leurs rires bruyants animent la veillée,
Et parviennent à t'égayer,

Ah ! dis-moi, dans ces jours de paix intérieure,
Ne sens-tu pas grandir et devenir meilleure
Ton âme où les désirs jaloux sont endormis ;
Et, près de ta famille écoutant ta parole,
Ne vois-tu pas combien est sublime le rôle
Que Dieu dans tes mains a remis ?

Dans le drame agité de cette vie humaine
Des rôles plus brillants éblouissent la scène,
Mais Dieu, le grand poète, a préféré le tien ;
Et lorsque sous ses yeux son œuvre se déroule,
De tant d'acteurs divers laissant passer la foule,
Il te regarde et dit : « C'est bien ».

Frère, travaille donc, non pas comme un esclave,
Mais comme un fier athlète au cœur vaillant et brave,
Dont la lutte en sa force a redoublé la foi ;
La vie est un combat qui tous les jours se donne ;
Vaincu, l'homme est soumis à ce qui l'environne,
Vainqueur, il est libre, il est roi !



LA CHANSON DES EAUX.

PIÈCE

Présentée au concours;

Par M. TOUSSAINT, sous-lieutenant, à Bayonne.

L'âme vient habiter chaque forme nouvelle.
A. SILVESTRE.

ÉCOUTEZ LA CHANSON DES EAUX.

Nous sommes, dans les prés, les musiques câlines
Qui traînent sur la mousse au fond bleu des ravines,
Et le rhythme léger que jasent les oiseaux.
Ecoutez la chanson des eaux.

Nous berçons tendrement ces romances naïves
Que, par les sentiers sourds, les fileuses pensives
Disent en égrenant la laine des fuseaux.
Ecoutez la chanson des eaux.

Quand s'effeuillent au loin les floraisons dernières,
Nous sommes le chant triste et les larmes amères
Qui calment la douleur des pâles arbrisseaux.
        Ecoutez la chanson des eaux.

Lorsque le Renouveau fleurit d'étoiles blanches
Les Fraisiers assoupis sous les antiques branches,
Nous sommes le murmure incertain des berceaux.
        Ecoutez la chanson des eaux.

Quand le soleil endort les êtres et les choses,
Nous sommes le baiser que désirent les roses,
Et la coupe laiteuse où boivent les troupeaux.
        Ecoutez la chanson des eaux.

Lorsque vers le ciel bleu partent les hirondelles,
Que meurent sous les bois des plantes solennelles,
Nous sommes les adieux pleurant dans les roseaux.
        Ecoutez la chanson des eaux.

Nous sommes les miroirs pleins d'heureuses tendresses,
Reflétant les *jeunes amours* et leurs tristesses,
Et le rire éternel vibre au bord des ruisseaux.
        Ecoutez la chanson des eaux.

RECUEIL DE 1878.

Seconde Partie.

DISCOURS, RAPPORTS

ET TRAVAUX DIVERS

DES MAINTENEURS ET MAITRES.

ÉLOGE DE M. CHARLES DE RÉMUSAT,

Prononcé en séance publique le 13 mai 1877;

Par M. GATIEN-ARNOULT,
Un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

Il y a bien des mois, — et pourtant je m'en souviens comme d'hier, — je faisais partie du cortége qui conduisait à son tombeau de famille, dans Paris, la dépouille mortelle de celui qui était et qui est encore notre regretté Charles de Rémusat. Après les délégués des deux Académies, où il avait été leur confrère à l'Institut, et un ancien ministre qu'il avait eu pour collègue dans le gouvernement, j'étais appelé à dire quelques dernières paroles au nom de la ville et du pays de Toulouse, que je représentais.

Voici que, loin de ce temps et de ce lieu, par un de ces enchaînements d'événements qui ont peut-être leur signification, je viens remplir le même rôle, en m'acquittant du même devoir dans des circonstances qui se ressemblent. Aujourd'hui comme alors,

des voix, et les mêmes voix d'académicien et d'ancien ministre, ont déjà fait l'éloge de notre cher mort. Leurs discours ont retenti dans toute la France. Vous pouvez même en entendre les échos au moment où je me lève pour recommencer à parler de lui.

Ainsi tout conspire pour que ma tâche, très-difficile par elle-même, le devienne encore davantage. Je ne fais point acte de modestie en disant que j'en ai été effrayé ; je l'aurais même déclinée sans la peine que j'ai ressentie de certaines lacunes dans tous les éloges de notre confrère, et sans mon vif désir d'y suppléer pour l'honneur du pays toulousain. Car, je le dis tout de suite, Charles de Rémusat vous appartient, Messieurs, beaucoup plus qu'on ne le sait et qu'on ne le dit ailleurs. Il conviendrait aussi peu de le laisser ignorer que de voiler dans cette salle des Illustres le buste de l'un de ses aïeux (1).

Puisse cette pensée me soutenir et me concilier votre bienveillance plus grande en méritant votre indulgence, même pour des détails un peu longs. Il y a des hommes qu'on ne loue bien qu'en racontant leur vie.

François-Marie-Charles de RÉMUSAT naquit le 14 mars 1797 à Paris, mais d'une famille dont la

(1) Dominique de Bastard, au-dessous du buste duquel on lit cette inscription :

DOMINICUS BASTARD
REGI A SANCTIORIBUS
CONSILIIS, SENATUS TOLOSANI
DECANUS
NECNON SEMISECULO LUMEN
OBIIT ANNO MDCCLXXVII

branche maternelle appartenait aux de Bastard, connus en Languedoc dès le quinzième siècle, s'y établissant au commencement du dix-septième, et depuis cette époque donnant au Parlement une suite d'illustrations héréditaires, seigneurs châtelains de Lafitte-Bigourdane dans la sénéchaussée de Toulouse (1).

Il était le premier enfant d'époux mariés depuis un an, qui trouvaient dans leur caractère et dans leur cœur une consolation des peines et des pertes qui ne leur avaient pas été plus épargnées qu'à d'autres, au milieu des changements politiques et sociaux de ce temps. Son père y avait perdu la charge d'avocat général à la cour des aides en Provence et avec elle une partie de sa fortune et ses légitimes projets de parvenir aux plus hautes dignités de la magistrature parlementaire (2). Sa mère, petite-nièce du comte de Vergennes, l'un des derniers ministres de Louis XVI et petite-fille de François de Bastard, premier président du Parlement de Toulouse et chancelier du comte d'Artois, paraissait condamnée à regretter aussi longtemps qu'elle y penserait les espérances de position brillante dans le monde dont son enfance avait été entourée. Cependant ils n'exerçaient ni l'un ni l'autre leur triste droit des plaintes amères. Bien plus, au sein de leur mutuelle affection et à côté du berceau de leur fils, ils ne se refusaient

(1) Voir la note additionnelle A, à la suite de l'Éloge.

(2) M. de Rémusat était né à Aix, en 1762, d'une famille de magistrats. Il avait épousé en premières noces la fille du procureur général de sa Cour, qui mourut après quelques mois de mariage. Il épousa en 1796 M[lle] de Vergennes, qui n'avait alors que 16 ans, et qui mit au monde l'année suivante Charles de Rémusat.

pas la prévision d'un meilleur avenir pour lui et pour eux-mêmes.

En attendant, ils vivaient modestement à la campagne, aux portes de Paris, dans le voisinage et la familiarité de Mme d'Houdetot. Ils rencontraient chez elle quelques-uns des derniers contemporains de Voltaire et de Rousseau, derniers fidèles à la philosophie du dix-huitième siècle et à la République qui allait succomber au 18 brumaire. Leur enfant, qui n'aimait pas plus à rester loin de sa mère que sa mère n'aimait à le quitter, les y voyait aussi ; il pouvait les regarder de près, les entendre et même leur parler sa petite langue en jouant à côté d'eux, à leurs pieds et jusque sur les genoux des plus complaisants. Il m'a paru avoir gardé de cette société pendant toute sa vie un souvenir vif, quoique très-vague et singulièrement mêlé d'impressions contraires d'amitié, de respect, de confiance et d'un certain effroi. Je le signale, parce que ces impressions reçues des personnes n'étaient pas sans harmonie avec celles que les choses lui firent plus tard, quand il les connut.

Au bout de quelque temps, les grands changements survenus dans le gouvernement de la France en amenèrent un non moins grand dans la situation de la famille.

La comtesse de Vergennes, demoiselle de Bastard, qui était la mère de Mme de Rémusat, et la vicomtesse de Beauharnais, qui allait être Mme Bonaparte, toutes deux victimes de la Révolution par la perte de leurs maris morts sur l'échafaud presque à la

même heure (1) s'étaient un jour trouvées rapprochées par les événements et presque aussitôt unies par les liens de la vive sympathie qui existe parfois entre les personnes du caractère le plus différent. Quand la fortune commença pour Joséphine la vérité d'une prophétie légendaire très-douteuse, Mme de Vergennes pria son amie de penser à son gendre et de lui faire obtenir, dans le nouvel ordre de choses qui venait, une position suffisante pour l'indemniser de ce qu'il avait perdu au renversement de l'ancien régime qui semblait parti pour toujours (2). La future impératrice donna plus qu'on ne lui demandait. En pensant au gendre, elle n'oublia pas la fille ; et tandis qu'elle faisait nommer l'un préfet du palais de Saint-Cloud, elle s'attachait l'autre à titre de dame d'honneur. On était en 1802.

Environ deux années après, le Consul transformé en Empereur, voulant que tout ce qui l'entourait prît aussi une nouvelle forme, changea le préfet de Saint-Cloud en son premier chambellan aux Tuileries. Plus tard, il lui donna encore un autre titre avec une dignité renouvelée et l'accroissement d'une faveur qu'il lui garda jusqu'à son second mariage (3).

A cette époque, plutôt que d'occuper auprès de Marie-Louise une place d'honneur que tant d'autres sollicitaient, Mme de Rémusat, fidèle aux amitiés de sa mère et aux lois de la reconnaissance, voulut

(1) Le vicomte de Beauharnais fut guillotiné le 5 thermidor an II (23 juillet 1794), et le comte de Vergennes avec le marquis son père le 6 (24 juillet).

(2) Voir la note additionnelle B.

(3) Dans l'almanach impérial de 1806, M. de Rémusat, premier chambellan, devient en outre maître de la garde-robe.

suivre, au moins de cœur, Joséphine dans sa retraite, qui valait un exil, à la Malmaison. Il y a des raisons de penser que l'empereur en sentit quelque mécontentement dont M. de Rémusat reçut un contrecoup. On assure et j'aime à croire qu'il l'encourut davantagc par le peu d'admiration qu'il montra dès lors pour le système politique d'ambition et de domination progressive dont ce maître était enfiévré, et que les courtisans affectaient de considérer comme l'idéal du gouvernement qui convenait à la France et qui devait assurer un long avenir à la dynastie napoléonienne. Cependant, excepté la faveur, rien ne fut changé pour le premier chambellan de l'Empereur, aussi longtemps que dura l'Empire.

Ainsi le jeune de Rémusat connut, du premier jour jusqu'au dernier, les splendeurs croissantes de la nouvelle cour. Il en fut frappé sans en être ébloui, disait-il plus tard; et les réflexions qu'il entendait dans l'intimité de la famille et des amitiés sûres commençaient bien pour lui l'éducation de la pensée qui sait se faire libre, indépendante des illusions et des préjugés dont le vulgaire est le perpétuel esclave.

En même temps, il suivait les cours du lycée Napoléon. Après y avoir fait sa rhétorique sous le savant et habile professeur Victor Leclerc, il y terminait en 1814 sa philosophie sous un maître dont le nom quelque peu barbare n'était guère connu que des écoliers de sa classe (1). Mais dans l'amphithéâtre de la Faculté des lettres, des maîtres de grand

(1) Le nom du professeur était Fercoc.

renom, Laromiguière, Royer-Collard, prédécesseurs de Cousin, donnaient de plus hautes leçons. Quelques-unes ne l'étaient pas trop pour le lycéen dont elles excitaient la curiosité et qui prenait plaisir à les entendre quand il en obtenait la permission.

C'est peut-être dans les vacances de cette année, la dernière de ses études classiques, qu'il vint pour la première fois à Toulouse et à Lafitte. Soit à cette époque, soit antérieurement, il reçut une très-vive impression du spectacle nouveau qui s'y déroula devant ses yeux accoutumés seulement aux vues de Paris et des environs. Les richesses variées de cette vaste plaine, si majestueusement bornée par les montagnes, qui s'élèvent progressivement de collines en collines jusqu'à ces pics sublimes qui semblent des piliers portant la voûte du ciel, émurent son imagination en parlant à son esprit et à son cœur.

On m'a dit que parmi les vers de sa jeunesse, — il en faisait dès l'âge de treize ans, — quelques-uns, composés dans ce moment, avaient des prétentions au titre d'odes philosophiques et morales sur le sentiment de l'infini, sur le ravissement de l'âme humaine communiant avec l'âme divine qui se révèle dans la nature et sur le charme des lieux où cette révélation a le plus de lumière et d'éclat. Si cela n'est pas, cela devait être. J'aime à me représenter ce lycéen, rhétoricien-philosophe, exprimant ses jeunes pensées en de tels chants poétiques, et marquant ainsi le commencement de ses relations personnelles et directes avec un pays de poésie et de chant. Il avait alors dix-sept ans, et l'on était, comme je l'ai dit, en 1814.

1814-1817.

Cette année et la suivante, si pleines de péripéties pour la France, le furent aussi pour le comte de Rémusat. D'abord, la première Restauration le repoussa pour avoir été l'un des grands dignitaires du Consulat et de l'Empire. Ensuite l'empereur l'exila pour avoir blâmé son retour de l'île d'Elbe. Enfin, la seconde Restauration lui fit un mérite d'avoir démérité du maître des Cent-Jours : elle le nomma Préfet à Toulouse.

Quand le comte de Rémusat en reçut la nouvelle, il était encore dans son château de Lafitte, où l'exil ne lui eût pas été bien triste, sans la douleur que lui causaient les malheurs du présent, et sans les craintes que l'avenir lui inspirait. Son fils y était avec lui, partageant ses peines et ses inquiétudes; et, de plus, — ce qu'il importe de remarquer, — méditant sur les moyens de réparer le mal qui était fait, de conjurer les dangers qui menaçaient, et de préparer le bien qu'on pouvait espérer et qu'on devait poursuivre. Permettez-moi de vous le faire entendre lui-même quelques instants. C'est un trait caractéristique qui fait époque dans sa vie.

« Le lendemain de Waterloo, — c'est lui qui
» parle, — agité de toutes les émotions d'un pareil
» moment, faisant effort pour saisir une planche
» dans ce naufrage, pour apercevoir une étoile
» dans cette nuit, pour opposer à tant de calamités
» une dernière espérance, j'ai essayé de résoudre
» la question qui se posait pour ma patrie et écrit
» ma première brochure politique. Le titre était :

» *De l'Intérêt de la France au 20 juin 1815* » (1).

En entendant ces mots, quelques-uns penseront peut-être que, de la part d'un adolescent de 18 ans, il y avait témérité grande à vouloir résoudre une question dont les plus vieilles sagesses politiques du temps étaient embarrassées. Mais les jeunes gens capables d'une telle faute étaient rares alors : ils le sont toujours. Le jeune Rémusat déclarait d'ailleurs avant tout qu'il se reconnaissait bien « léger d'étude et d'expérience » pour traiter de si graves sujets. Il n'y pensait, dit-il, que « pour lui-même; » il n'en écrivait que « pour lui seul (2). » En effet, il a laissé cet opuscule inédit. Il trouverait dans ce fait une excuse, s'il en avait besoin.

Je lui en trouverais encore une meilleure dans le titre même de cette brochure : *De l'Intérêt de la France*, dont on peut dire, en appliquant le mot d'un ancien, qu'il était comme « le son que rend une belle âme. » Plus simplement, c'était l'expression d'une bonne pensée, d'une pensée d'autant plus noble qu'elle était moins commune. Car l'histoire dépose qu'en général, dans ce moment, chacun pensait d'abord à son intérêt personnel, puis à l'intérêt de son parti; quant au véritable intérêt de la France, on n'y pensait guère.

Il était donc beau à cet adolescent d'élever assez haut son esprit et son cœur pour sentir vivement et pour voir clairement que, le premier cri de tout Français devant exprimer un vœu pour que la *France vive*, le premier devoir est de travailler pour donner

(1) *Politique libérale;* préface, page V.
(2) *Politique libérale*, id.

à cette France la vie longue, au sein de la prospérité, sans aucun sacrifice de l'honneur national, mais avec celui des intérêts de personne ou de parti que les circonstances commandent.

Il me semble que tous doivent le louer de l'avoir compris sitôt et de l'avoir dit dans ce qui fut vraiment son premier essai de littérature politique. Il me semble aussi que vous, Messieurs, vous pouvez de plus vous féliciter de ce qu'il l'a compris sous le ciel de Toulouse et au milieu de vous.

Cet essai ne disait pourtant rien sur la solution qu'il convenait de donner alors, dans l'intérêt vrai de la France, aux questions de fait qui étaient, suivant une expression consacrée, à l'ordre du jour. Le jeune publiciste ne s'y arrêtait pas. De la région des faits qui passent s'élevant soudain à celle des idées qui restent, il décidait qu'en tout état de cause « l'intérêt de la France était l'établissement de » la liberté politique par le régime représentatif. » C'était le dogme qui, dès lors, avait la foi de sa jeunesse, à son arrivée dans le monde, comme il le rappelait au moment d'en sortir, soixante ans après, dans son extrême vieillesse.

Ce fut avec les pensées et les dispositions qui sont la conséquence naturelle de cette foi qu'il accompagna son père venant prendre possession de sa préfecture (1).

On avait dit que c'était une place d'honneur et de confiance. On aurait pu ajouter que c'était aussi un

(1) Dans les derniers jours du mois de juillet 1815, quelques semaines seulement après la rentrée de Louis XVIII à Paris, et après le passage du duc d'Angoulême à Toulouse.

poste de difficultés et de dangers. La preuve en fut bientôt donnée par l'émeute qui eut sa victime sanglante dans le général commandant la division. Ramel était pourtant un royaliste de vieille date, complice de Pichegru dans la conspiration qui se proposait de faire remonter Louis XVIII sur le trône de ses pères, et condamné à la déportation pour le crime de lèse-majesté républicaine. Mais les partis qui ont des fureurs de colère contre les choses sont toujours exposés à avoir des aveuglements d'erreur sur les personnes. Je répugne à en dire davantage.

Je m'abstiens, par un autre motif, de raconter à quel point le comte de Rémusat, pendant ces deux premières années si difficiles de la seconde Restauration, réussit à vaincre, sans les irriter, toutes les passions de localité, d'époque, de circonstances forcées et d'accidents capricieux, qui partout s'agitaient et criaient. En lui et par lui, l'autorité était respectable et respectée, parce qu'elle était raisonnable et juste.

A côté de lui, Mme de Rémusat remplissait bien le rôle spécial de la femme. Elle faisait l'autorité aimable par sa grâce bienveillante et par la réunion des qualités dont elle a voulu un jour donner comme l'art poétique dans un livre que l'Académie française a jugé digne d'un prix. J'ai cependant entendu dire que son exemple valait encore plus que son livre (1). Il est de tradition ici que Charles de Ré-

(1) *Essai sur l'éducation des femmes*, ouvrage posthume de Mme de Rémusat, édité en 1824 par son fils, qui en a écrit la préface, et couronné par l'Académie française.

Mme de Rémusat avait écrit deux romans et des Mémoires sur l'em-

musat se montrait bien leur fils, tenant de l'un et de l'autre. Il reflétait l'amabilité de sa mère dans les salons, où il se faisait déjà remarquer par l'éclat voilé des qualités qui lui ont valu plus tard une brillante réputation dans le monde le plus capable de l'apprécier. A côté de son père, dans le cabinet où il était le secrétaire intime, il témoignait un amour si vif de la sagesse politique et une intelligence, si surprenante à son âge, de ce qu'elle commandait, que plusieurs le jugeaient déjà capable d'en donner des conseils et des leçons.

Entre tous les détails sur sa vie à cette époque, je choisis quelques-uns de ceux qui sont de l'ordre purement intellectuel ou littéraire.

Comme avant d'accompagner son père dans l'exil il avait commencé d'étudier le droit à Paris, où il suivait aussi quelques cours d'autres Facultés, il continua un peu de le faire à Toulouse dans les heures qui lui restaient libres après l'accomplissement de ses travaux quasi-officiels et de ses devoirs de société. Je ne dirai pas qu'en entendant ses nouveaux maîtres, il se croyait encore auprès de ceux de la Sorbonne et de la place du Panthéon ; mais il ne trouvait certainement pas qu'il en fût bien éloigné. Les murs de la vieille école toulousaine avaient d'ailleurs l'avantage de lui rappeler des souvenirs de famille aussi chers qu'honorables. Un frère de son bisaïeul, après s'être distingué parmi les plus illustres avocats au Parlement, avait été,

pire à l'époque où elle était dame d'honneur de l'impératrice Joséphine. Les romans sont restés manuscrits ; les Mémoires ont été jetés au feu par elle-même.

jusque dans une extrême vieillesse, titulaire de la chaire de droit français et plusieurs fois élu recteur de l'Université (1). Un peu plus tard, son oncle y avait été étudiant à peu près au même âge que lui et investi, par un privilége glorieux, de la gratuité, en reconnaissance des mérites de sa famille et des services qu'elle avait rendus depuis longues années à l'Université et à l'Etat (2).

Il trouvait un autre souvenir de famille ici même. Son bisaïeul avait participé à la troisième restauration de nos Jeux Floraux, en obtenant du Parlement l'enregistrement de l'édit du roi qui affermissait, en l'améliorant, notre antique constitution (3). Aussi ne manquait-il jamais d'assister, quand il le pouvait, aux solennités académiques ordinaires et extraordinaires de ce temps (4). Il y prenait un plaisir très-vif quoique, permettez-moi de le dire, c'est de la biographie, ce plaisir ne fût pas sans mélange, quand on y parlait d'autre chose que de la littérature sur un ton trop haut pour ses goûts.

Comment d'ailleurs, avec son amour des choses de l'esprit, aurait-il pu ne pas s'intéresser à des rapports sur des concours dont le sujet était l'éloge des grands hommes tels que Pascal ; à des couronnements de jeunes poètes contemporains, tels que Chenedollé et Guiraud, précédant Victor Hugo dans cette même carrière, et à des réceptions de main-

(1) Voir la note additionnelle C.
(2) Voir la note additionnelle D.
(3) Voir la note additionnelle E.
(4) En 1815, le 5 septembre, il y eut une séance extraordinaire pour recevoir S. A. R. la duchesse d'Angoulême.

teneurs, tels que Jules de Rességuier, dont la réputation bien méritée d'homme de goût et de talent littéraire était un honneur de sa ville natale, et qui devait bientôt se trouver, dans la capitale, ami de poètes célèbres auxquels il dédiait quelques-uns de ses ouvrages et qui l'appelaient leur frère (1).

Il portait un intérêt analogue aux autres Sociétés savantes, vos sœurs et vos alliées, qui forment avec vous une sorte d'Institut de province en puissance. Il suivait curieusement leurs travaux, surtout ceux de la classe des Inscriptions et Belles-Lettres, parce qu'ils servaient à l'établissement de la galerie-musée des antiques qui commençait à devenir, sous les auspices de son père, l'une des beautés et des gloires archéologiques de la cité palladienne (2).

Il ne restait étranger à aucune des fêtes et démonstrations artistiques dont la population était encore plus avide et plus prodigue alors qu'aujourd'hui.

En un mot, il était vraiment l'un de vos concitoyens. Et c'est ainsi que, dans toute la région, il forma des relations et contracta des amitiés qui, pour n'être pas aussi célèbres que d'autres, ne lui furent pas moins chères, ni surtout moins fidèles.

(1) Voir la note additionnelle F.

(2) Dans un rapport présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, au nom de la commission des antiquités de la France, le 14 mai 1819, par M. Petit-Radet, on citait M. de Rémusat comme ayant « préfet, commencé un musée dans son département et choisi » pour inspecteur une personne fort au courant des matières d'érudition » académique. » Nous savons que cet inspecteur était M. Alexandre Dumège.

1817-1830.

Cette vie changea nécessairement quand le comte de Rémusat fut transféré de la préfecture de la Haute-Garonne à celle du Nord (1817). Son fils l'accompagna à Lille; mais il n'y résida guère. Il se mit à vivre à Paris, continuant, achevant son cours de droit et se livrant aux études littéraires, philosophiques et politiques qui étaient dans ses goûts et dans ceux de la jeunesse d'alors.

Personne n'ignore combien tout était en mouvement autour d'elle et combien ce mouvement faisait de perpétuels changements.

Malgré cette instabilité ou plutôt à cause d'elle et par un effet des réflexions qu'elle lui inspirait, les sentiments de Charles de Rémusat prirent d'année en année plus de vivacité, ses idées plus de précision, son caractère plus de fermeté. Cédant au double besoin qui semblait être dans la nature de son esprit, de penser pour lui-même la plume à la main et de persuader aux autres la vérité qu'il croyait avoir pensée (1), il écrivait, il lisait, il publiait un grand nombre d'articles. La liste même très-incomplète en serait encore trop longue ici. Quelques-uns mériteraient pourtant d'être cités comme ayant été remarqués par des hommes éminents qui avaient le plus de droits d'être difficiles.

(1) M. de Rémusat établissait même sur ce fait une maxime générale. « On n'écrit pas sans avoir en vue l'opinion publique, et l'on » garderait le silence si l'on ne se proposait de persuader quelque » chose à quelqu'un. » *Politique libérale*, préface, p. VII.

Je veux désigner particulièrement Guizot et Royer-Collard (1).

Au milieu de ces travaux et successivement, deux grandes douleurs vinrent le frapper. Il perdit d'abord celle qui, après avoir été la directrice de son enfance, était devenue l'alliée de sa jeunesse, à la fois sa mère et sa sœur. Il lui fermait les yeux à Paris en 1820. Deux ans après (1823), il conduisait encore à Paris le deuil de son père qui avait été préfet. Les nouveaux ministres du roi ne l'avaient sans doute pas jugé digne de leur confiance.

Pour ainsi dire au sortir de ces funérailles, il revint à Toulouse et à Lafitte, où il fit un séjour prolongé. Peut-être s'y trouvait-il mieux que partout ailleurs pour se recueillir lui-même et réfléchir plus profondément sur son plan d'avenir. Je crois qu'il y prépara aussi l'édition du livre que sa mère avait laissé manuscrit (2). Il devait se plaire à en écrire la préface dans les mêmes lieux où il avait reçu la confidence et peut-être aussi donné l'inspiration de plusieurs pages. Nous étions en 1824.

Les années suivantes virent deux autres événements très-importants dans sa vie privée. Un premier mariage (1825) qui fut célébré comme une fête à Vizille le fit neveu de Casimir Périer; mais la mort changea vite cette fête en deuil (1826). Par un second mariage (1828) avec celle qui a été sa com-

(1) En 1818, M. Guizot insérait dans les archives dont il était directeur un article intitulé : *la Révolution française.* C'est à l'occasion de cet article que Royer-Collard adressa à M. de Rémusat le mot souvent rappelé : « Jeune homme, je vous ai relu. » Cet article avait été inspiré par un ouvrage de Mme de Stael qui venait de paraître.

(2) *L'Essai sur l'éducation des femmes.*

pagne jusqu'au dernier jour et qui lui a donné surabondamment le bonheur que l'autre avait semblé lui promettre, il devint le petit-fils de Lafayette. Ainsi, tandis que par ses origines il appartenait à des familles qui avaient quelque nom dans les temps antérieurs, ses alliances le faisaient proche parent de deux hommes dont le nom déjà grand allait encore grandir dans l'histoire du temps qui venait. On approchait de 1830.

Au 26 juillet de cette année, il était rédacteur principal et directeur intérimaire du journal *le Globe*, qu'il avait concouru à fonder.

Cette situation, ses relations et ses alliances l'amenèrent à prendre une part active aux trois journées qui suivirent les dernières ordonnances de Charles X. Ses opinions lui firent une loi et sa conscience un devoir d'embrasser le parti de la résistance qui devint vite une révolte, puis une insurrection contre le coup d'état monarchique. Il n'avait pourtant jamais été animé de sentiments hostiles à l'antique monarchie restaurée; il n'était pas de ceux qui, en déclarant l'accepter, jouaient une comédie dont ils se vantèrent plus tard. Mais il voulait que cette monarchie se montrât vraiment restaurée, c'est-à-dire réformée suivant la Charte interprétée dans un sens libéral, avec l'esprit de 1789, comme Louis XVIII l'avait promis et juré pour lui et pour ses successeurs. En employant un mot que nous avons entendu et que nous entendons revenir souvent, appliqué à d'autres hommes, mais exprimant la même pensée fondamentale, il voulait *la royauté sans les royalistes*, c'est-à-dire sans les royalistes du genre de ceux qu'on appelait les *ultra* et qui se

prétendaient les seuls vrais royalistes, les *intransigeants* du parti en ce temps-là. Parce que Charles X se mit avec eux, il arriva qu'en les combattant, on le frappa lui-même dans la mêlée et qu'il en fut mortellement blessé.

Je dois ajouter, pour être exact, que M. de Rémusat fut le premier à jeter le grand cri d'alarme et pour ainsi dire à sonner le tocsin dans son journal, en y dénonçant immédiatement l'acte royal comme un *crime prémédité et consommé*. Le mot est écrit ; l'histoire doit l'enregistrer (1). A ceux de ses amis qui le trouvaient exagéré et téméraire, il répondait que la liberté politique est une chose trop sainte pour qu'on doive ménager ses expressions contre ceux qui la violent, et qu'elle est aussi d'un tel prix qu'il faut bien l'acheter, en risquant au moins quelque chose. Ce quelque chose était la vie (2). On m'a cité de lui cette réponse textuelle : « Quoi ! quand il y va de la liberté de mon pays, vous voulez que je pense à moi ! »

Avec la diversité des opinions politiques, on peut porter sur ces actes un jugement différent ; mais dans l'unité des sentiments généreux, on doit être unanime pour en approuver le motif.

L'homme de 1830 continuait bien le jeune homme

(1) « *Le crime est consommé*, les ministres ont conseillé au Roi » des ordonnances de *tyrannie*... Le *Moniteur* que nous publions fera » connaître à la France son malheur et *ses devoirs*. Nous ne céderons » qu'à la *violence*, nous en prenons le solennel engagement. Le même » sentiment animera tous les bons citoyens, etc. » (*Le Globe* du 27 juillet 1830)

(2) Ce mot est répété avec une variante (*Politique libérale*, p. 195). « Pour parler comme Montesquieu, la liberté est d'un tel prix qu'il » faut bien le payer aux Dieux. »

de 1815; il croyait toujours que « l'intérêt de la » France était l'établissement de la liberté politique » par le régime représentatif, » et qu'il faut lui sacrifier ses intérêts personnels quand les circonstances le commandent.

An milieu de cette bataille des Trois Jours, et même après la victoire, les combattants et les vainqueurs n'étaient pas d'accord sur les résultats à poursuivre. Les uns auraient voulu garder encore les Bourbons de la branche aînée: Casimir Périer était avec eux. Les autres auraient voulu déjà la République: ils entouraient Lafayette. Un troisième groupe préférait le duc d'Orléans : ce Bourbon de la branche cadette, devenant roi par l'élection des représentants de la nation pour s'asseoir sur un trône populaire entouré d'institutions républicaines, leur paraissait une transaction convenable ou une transition nécessaire. M. de Rémusat l'accepta et la conseilla. Neveu de Casimir Périer et petit-fils de Lafayette, il était naturellement placé pour agir auprès des deux. Il pouvait dire à celui-ci que le duc d'Orléans était la *meilleure des républiques* ; à celui-là, qu'il était la *meilleure des royautés.* En le disant, il était fidèle à son principe. Et c'est par là que Louis-Philippe fut roi, le 7 août 1830.

Cette date fait époque dans la vie de notre confrère comme dans celle de notre pays. Sa vie relativement petite et obscure jusqu'alors prend de l'ampleur et de l'éclat: elle se mêle à la grande vie de la France. De là vient qu'il serait très-difficile et non moins inutile d'entrer ici dans des détails. Je demande la permission de me borner à en rap-

peler quelques traits principaux qui en montreront le caractère général.

1830-1848.

Dès l'année suivante, aux premières élections législatives du règne (1), M. de Rémusat reçut de vous l'honneur de la députation, ainsi qu'il le rappelait avec un vif sentiment de reconnaissance, trente-quatre ans plus tard, en cette enceinte même et dans une solennité semblable à celle d'aujourd'hui. Vous vous souvenez sans doute qu'il ajoutait avec modestie qu'on l'avait ainsi *tiré de la foule en lui ouvrant la carrière publique*. Et il se félicita de ce *lien de plus qui l'avait attaché à sa chère cité de Toulouse* (2).

Ce lien des électeurs à leur élu dura d'abord aussi longtemps que la monarchie de Juillet.

Devenu ainsi député perpétuel (3), ayant d'anciennes relations très-hautes et très-étendues, amené par sa position à en former de nouvelles, exerçant une remarquable influence par la considération que lui valaient ses divers mérites, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, ministre lui-même (4), dans les situations les plus diverses

(1) Elections de juillet 1831.

(2) Remerciement de M. de Rémusat, le jour de sa réception à l'Académie des Jeux-Floraux, le 28 mai 1865.

(3) Huit élections suivirent celles de 1831 jusqu'en 1848. M. de Rémusat fut toujours nommé par les électeurs de l'arrondissement de Muret où se trouve le château de Lafitte.

(4) Sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur en 1836, M. Molé étant président. Ministre de l'intérieur en 1840, M. Thiers étant président.

d'acteur principal, de conseiller, d'allié, d'opposant ou de simple spectateur, il ne fut étranger à aucun des événements de ces dix-huit années.

A ne considérer que le caractère général de cette période pleine d'ailleurs de complications dans les incessantes variations des faits particuliers, on la définit assez bien en disant, par image et comparaison, qu'elle fut une guerre de *deux roses*, la rose blanche et la rose rouge, alternativement victorieuses et vaincues ; ou encore par l'opposition de deux mots souvent répétés alors, et sur lesquels on joue, en disant qu'elle fut la lutte des *royalistes parce que* et des *royalistes quoique.*

De quelque nom qu'on l'appelle, cette lutte — personne ne l'ignore — eut sa personnification la plus constante et la plus expressive en deux hommes éminents : l'un, qui n'est plus que devant le grand juge des morts ; l'autre, qui entend encore — et puisse-t-il l'entendre longtemps — ce que les vivants disent de lui, monsieur Thiers.

Notre confrère fut son allié dans cette lutte.

Une anecdote que je crois inédite, mais qui est authentique, me semble dessiner leur situation bien mieux que de nombreux détails ; elle me dispensera d'insister. — On discutait devant Louis-Philippe et avec lui sur la conduite à tenir, et l'on revenait toujours, directement ou indirectement, à l'inévitable question : « Le roi doit-il seulement régner et ne pas gouverner, comme en Angleterre, ou doit-il régner, gouverner et même administrer, suivant la vieille tradition française ? » Dans un de ces mouvements d'impatience vive et pourtant contenue, où le respect finit et où l'irrévérence com-

mence, et où l'avis est près de devenir une menace, M. Thiers se laissa porter à dire : « Si Votre Majesté » ne veut pas consentir à passer la Manche, le peuple » pourra bien se risquer à traverser l'Atlantique. » Le roi ne dit rien et ne consentit pas. Vous savez ce qui advint. Mais, je ne dois pas anticiper.

Les paroles de M. de Rémusat étaient moins vives, ses pressentiments sur l'avenir de la monarchie constitutionnelle moins tristes ; mais ses pensées étaient du même ordre. Son programme, qu'il aurait voulu traduire en lois organiques d'une *Charte-Vérité*, est contenu dans quelques pages qu'il pensait alors, quoiqu'il ne les ait écrites que plus tard. C'est comme une nouvelle édition, considérablement augmentée, de sa première brochure politique de 1815. Ses discours à la tribune et dans les commissions, ses causeries dans les couloirs de la Chambre et dans les salons politiques défendaient la même cause du régime représentatif vrai. Il soutenait qu'il était non-seulement possible et utile, mais opportun et nécessaire, de l'établir, malgré les obstacles qu'il voyait élevés en deux sens contraires : ici, par les vieilles habitudes, très-humbles, de tout demander à l'autorité ; là, par les nouvelles prétentions, très-vaniteuses, de n'en rien recevoir. Il réclamait des lois libérales, les meilleures des républicaines, pour créer dans notre peuple les mœurs politiques qui lui manquaient alors encore plus qu'aujourd'hui et pour l'amener progressivement à ce degré de développement intellectuel et moral qui seul fait les hommes libres, et sans lequel un pays entiché de sa souveraineté nominale peut bien prétendre se gouverner lui-même, mais

sera toujours gouverné par les autres. Tels les rois qui disent aussi « Nous voulons » et qui ne font jamais que ce que d'autres veulent.

Parce que ces pensées étaient désapprouvées, sinon explicitement en théorie, au moins implicitement et quant aux applications pratiques par ceux que le chef de l'Etat écoutait le plus volontiers, il quitta les fonctions du gouvernement, sans irritation ni dépit personnel, mais avec tristesse et inquiétude patriotique.

Son attitude en devint hésitante et embarrassée. Il ne pouvait pas soutenir des ministres qui lui paraissaient pousser dans une mauvaise voie le monarque et la monarchie qu'il aimait, et il ne pouvait pas les combattre, de peur d'augmenter le mal qu'il voyait dans la situation. Sans se rapprocher ni s'éloigner, il se tint à l'écart, plus spectateur qu'acteur, et n'agissant le plus souvent que pour faire des observations en secret ou donner des conseils que le voile de l'intimité dispensait d'en avoir d'autres.

Je n'ose pas dire que, si ces conseils eussent été suivis, la monarchie de Juillet se fût sauvée ; mais elle ne les suivit pas et elle se perdit.

Le roi parut comprendre qu'il avait eu tort quand, dans la nuit du 23 au 24 février, au moment le plus redoutable de la crise, il le nomma son ministre de l'intérieur. Pour lui aussi « il était trop tard » et la révolution l'emporta.

Ceux qui l'avaient annoncée ou pressentie n'en furent pas moins étonnés du motif qui l'amena, des circonstances qui l'accompagnèrent et surtout de la rapidité avec laquelle elle s'opéra. M. de Rémusat

fut du nombre, quoique suivant ses propres paroles, mais appliquées à d'autres : « Cette facilité de chute, signe de faiblesse, eût pu lui apparaître comme la conséquence de l'imprévoyance et de l'inhabileté de ceux qui, en 18 ans de durée, au sein de la prospérité publique, s'étaient aliéné l'opinion au point de n'y trouver aucun défenseur dans une journée de crise. »

1848-1851.

Son affliction surpassa encore son étonnement. Cette expulsion du roi de son choix, dans un accès d'effervescence parisienne, où il ne voyait pour le moment qu'une *échauffourée*, brisait trop la chaîne de l'avenir tel qu'il l'avait voulu et espéré. Il trouvait trop de sujets de regrets dans ces débris de la monarchie constitutionnelle jonchant le sol politique, et le cœur et l'esprit lui pleuraient et lui saignaient trop douloureusement à la vue de ces choses qui étaient des ruines avant d'avoir eu le temps de devenir un édifice.

S'il n'avait pas manifesté de tels sentiments, je l'estimerais moins. Vous me blâmeriez de ne pas lui en faire honneur.

Cette affliction profonde s'augmentait en lui de toute la peur qu'il ressentait de la République, une seconde fois proclamée, sans qu'il pût avoir confiance même en ceux qu'il reconnaissait pour les meilleurs entre les républicains. Il ne doutait pas de leurs bonnes intentions; mais il ne croyait guère à la vérité de leurs idées et pas du tout à

leur puissance d'empêcher le mal et de faire le bien (1).

Aussi, lorsqu'aux élections pour l'Assemblée nationale constituante, le suffrage universel de tout le département lui continua le mandat qu'il avait reçu neuf fois du suffrage restreint d'un arrondissement, il n'accepta cette nomination qu'avec un mélange de sentiments divers se confondant en une grave mélancolie qu'il ne pouvait mieux exprimer qu'en citant quelques vers des poètes auxquels il était ramené par des souvenirs classiques. Il ne faudrait pas s'étonner de trouver parmi ses papiers se rapportant à cette époque une traduction de l'ode d'Horace au vaisseau de Rome (2).

A l'Assemblée constituante, il siégea naturellement sur les mêmes bancs que ses anciens collègues devenus ses confrères en regrets et en frayeurs. Avec eux, il fut membre de la réunion dite *de la rue de Poitiers*, qui exerça une si grande influence sur la destinée de notre pays. Je ne peux me permettre de juger dans ces affaires où je me souviens d'avoir été partie. Mais je dois dire que M. de Rémusat y eut une attitude digne d'être remarquée pour l'alliance de deux qualités qui paraissent inconciliables aux politiques de médiocre aloi : la fidélité et l'indépendance dans les relations avec son parti. Fidèle, il ne

(1) M. de Rémusat croyait la République dangereuse et impossible en France ; surtout et nécessairement parce que la majorité du peuple français en avait cette opinion (*Politique libérale*, p, 370.)

(2) « *O navis, referent in mare te novi fluctus, ô quid agis !* » M. de Rémusat aimait à placer ses idées sous l'invocation de quelques beaux vers ou de quelque noble sentence empruntée à l'antiquité. (*Debats*, 1875.)

déserta jamais le sien; indépendant, il ne le suivit pas toujours. Bien différent de ceux qui se font un mérite de commettre toutes les sottises de leurs amis, il croyait en avoir un plus réel à les éviter.

J'en citerai ce seul exemple. Il s'agissait de l'élection du Président de le République. Entre les candidats, plusieurs de ses amis et parmi eux quelques-uns des plus illustres qui lui étaient aussi les plus chers, préféraient le prince Louis-Napoléon, dont ils croyaient n'avoir rien à craindre et dont ils espéraient même se faire un instrument pour la restauration qu'ils désiraient et méditaient. Lui, au contraire, vota pour le général Cavaignac ; soit que, par une plus fine perspicacité dans l'appréciation des personnes, il devinât que le Prince était moins à mépriser qu'à redouter; soit que, par délicatesse de conscience, il refusât d'adhérer au principe que la fin justifie les moyens; soit enfin qu'au bout de sept mois d'expérience plus instructifs que des années, il commençât de reconnaître qu'une République modérée, telle que la promettaient la loyauté et la fermeté de Cavaignac, était une nécessité du temps. Cependant je n'ose pas l'affirmer.

Le Prince-Président, qui n'ignorait rien de ce qu'il avait intérêt à savoir, ne lui en offrit pas moins d'être l'un de ses ministres. Cette offre habile se heurta contre un refus honnête.

A l'Assemblée législative, où les mêmes électeurs encore libres lui continuèrent leur mandat, il continua aussi son refus de concours au gouvernement qui se préparait à refaire l'histoire du commencement de ce siècle. Bien plus, il en devint un adversaire déclaré. Il ne s'épargnait pas de rappeler

que son père avait blâmé le retour de l'île d'Elbe et la restauration de l'Empire, dont il disait lui-même que « c'était le plus grand malheur qui nous fût » arrivé, à nous aussi bien qu'à Napoléon Ier ». Il ajoutait ne savoir pas si un autre retour à l'Empire serait un malheur pour celui qui s'appellerait alors Napoléon III; mais il prévoyait que c'en serait un grand pour la France.

Ces paroles ou d'autres dans le même sens furent connues du Prince-Président et de ses conseillers. On se souvint de tout au 2 décembre 1851. Comme l'oncle avait puni le père en l'exilant à l'intérieur, le neveu punit le fils en l'exilant à l'étranger : même délit contre le despotisme, même peine à la liberté!

C'est ainsi que la carrière publique ouverte à M. de Rémusat, vingt ans avant, par la volonté libre de ses concitoyens, lui fut fermée par l'acte arbitraire d'un maître, pour ne se rouvrir qu'après une interruption de vingt autres années, quand celui qui l'avait frappé fut frappé à son tour.

Une autre carrière lui restait ouverte : carrière moins brillante aux yeux du plus grand nombre, mais qu'une minorité d'élite estime souvent plus haut, et qui, si je ne me trompe, lui était plus chère. Indépendamment des faits, je pourrais en attester ses propres paroles, si je ne craignais de paraître les expliquer trop subtilement. « J'ai donné » à la philosophie tout le temps que ne m'a pas pris » la politique, » disait-il encore dans les dernières années de sa vie. Or, on ne se donne qu'à ce qu'on aime vraiment et le plus ; on se laisse quelquefois prendre, non sans résistance, par ce qui plaît moins.

Quoi qu'il en soit, revenant un instant en arrière, dans l'ordre du temps, nous retrouvons, dès le lycée, le jeune Rémusat instinctivement attiré vers la philosophie. Peu après son entrée dans le monde, où les accidents de sa vie privée mêlés à ceux de notre vie nationale lui offraient tant de sujets de réflexion, cet amour de sentiment devint un attachement de raison, que d'autres événements et d'autres réflexions fortifièrent continuellement de jour en jour. Quelques-uns des principaux motifs s'en trouvent dans un écrit qui porte bien son titre d'*Introduction* et qui recevrait encore mieux celui d'*Exhortation à la Philosophie*. Plus d'une fois, — permettez-moi ce souvenir, — je m'en suis servi dans cette intention auprès de ceux que j'avais mission de diriger, au moins par mes conseils; j'ai toujours eu à me féliciter du résultat. Ce petit livre approprié à notre époque a plus d'autorité relative, je suis loin de dire plus de valeur absolue, que certaines méditations très-célèbres. On devrait plaindre celui qui, après l'avoir lu, croirait avoir mal employé son temps.

Il me serait impossible de donner, même approximativement, le nombre des articles de philosophie qu'il écrivit pendant plusieurs années çà et là dans son journal le *Globe* et dans plusieurs *Revues*. Ils étaient remarqués autant que ceux qu'il écrivait aux mêmes époques sur la politique; et plusieurs méritaient le compliment que Royer-Collard lui fit un jour par ce seul mot : « Je vous ai relu. »

La réputation qu'ils lui avaient acquise non-seulement, comme on le dit quelquefois, parmi les *amateurs*, mais encore parmi les vrais connaisseurs

et les maîtres était grande en 1842. Aussi plusieurs pensèrent à le faire nommer membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Jouffroy, que la mort enleva cette année. Quand ses amis lui en parlèrent, il objecta qu'il ne s'en croyait pas digne, n'ayant pas publié de livres. Avec ses articles il lui était facile d'en composer plusieurs. On lui en suggéra l'idée. En choisissant, il fit immédiatement deux volumes qu'il publia sous le titre d'*Essais de philosophie*. Il les présenta lui-même en frappant aux portes de l'Académie, que tout le monde s'empressa de lui ouvrir. Cette élection n'aurait point eu d'objection sans la sienne.

Ces deux volumes, quoique ainsi composés en grande partie pendant la jeunesse de l'auteur, et revus avec quelques additions dans un âge peu avancé, le représentent pourtant tout entier, tel philosophe qu'il commença d'être et qu'il resta jusqu'à la fin. Je dois au moins l'esquisser.

Son premier trait, — je vais peut-être surprendre, — est celui d'un *adversaire déclaré du scepticisme*. Il le combat dans ses principes théoriques et dans ses conséquences pratiques : il en indique les causes générales; il insiste sur celles qui sont particulières à notre époque, où il le voit sortir des ruines que toutes nos révolutions ont entassées les unes sur les autres, et au-dessus des bûchers où nous avons brûlé successivement tout ce que nous avions adoré tour à tour, s'élever comme « la plante aride qui » croît sur les cendres qu'a laissées l'incendie ». Il invite à former contre lui une ligue du véritable salut public; car c'est par lui, répète-t-il souvent, que nous sommes menacés de périr.

Si je ne connaissais avec quelle facilité se font les réputations imméritées, surtout en mal, je m'étonnerais qu'au nom d'un tel philosophe on puisse jamais ajouter l'épithète de *sceptique*. Je voudrais que l'on condamnât les diffamateurs capables de cette méchanceté ou de cette légèreté à lire plusieurs fois l'*Essai sur le Scepticisme*. Leur peine serait le remords ou le regret.

Contre le scepticisme, il *dogmatise rationnellement* ou *en rationaliste*. Il accepte ce mot qu'il trouve bien fait, mais sans y attacher le sens d'hostilité particulièrement irreligieuse qu'on lui donne en parlant de ceux qui s'appelèrent autrefois les *esprits forts*, les *libertins*, et qui ont leurs successeurs dans certains *libres penseurs* de nos jours. Le rationalisme n'est pour lui que le libre exercice de la raison, se contentant d'être raisonnable, mais l'étant entièrement et considérant qu'au delà et au-dessus du monde fini et rationnel où elle vit et dont elle peut avoir la science, il y a le monde irrationnel et infini où elle aspire et dont elle ne peut que reconnaître l'existence et entrevoir quelques sublimités au moyen de la *lumière vraie qui éclaire tout homme venant en ce monde*.

Ceux dont les préventions sont persistantes les abjureraient vite s'ils voulaient lire seulement le chapitre de l'*Inconnu*, ou sur cet infini que nous voulons connaître, quoique connaissant qu'il n'est pas connaissable et qu'il sera toujours Inconnu : tas de mots qui expriment bien le tas de nos pensées luttant les unes contre les autres et par cette lutte révélant « un je ne sais quoi de contradictoire dans » la constitution même de l'homme, un contraste,

» un antagonisme qui produit les grandes souffrances » et les grandes fautes de l'esprit; double signe de » notre force et de notre faiblesse, de notre gran- » deur et de notre petitesse ». Ce sont les paroles mêmes de l'auteur.

Au sein du rationalisme ainsi compris, il est éminemment *spiritualiste*, de la grande école cartésienne, dont l'influence n'a jamais cessé de se faire sentir, même sur ses adversaires les plus décidés au dix-huitième siècle, et qui venait de trouver son éclatante restauration au dix-neuvième par trois illustres maîtres de l'Université (1). De leur disciple qu'il était la veille, il devient ici leur collaborateur, j'allais dire leur collègue : tant l'article de l'écrivain semble parfois une leçon de professeur ! Il défend le même dogmatisme philosophique, mais d'une manière différente : il emploie les mêmes démonstrations, mais il les renouvelle ; il en signale des erreurs qu'il corrige, des inexactitudes qu'il relève, des lacunes qu'il comble. Il cherche des démonstrations nouvelles, et il ne les cherche pas toujours en vain. Il indique quelquefois heureusement des moyens de conciliation entre ce qui paraît inconciliable. C'est là son genre d'originalité (2).

(1) Royer-Collard, Cousin, Jouffroy. Guizot, professeur d'histoire, Villemain, professeur de littérature, s'associaient à leur œuvre. Laromiguière, réformateur de l'école de Condillac, marquant la transition d'une époque à l'autre, était aussi un spiritualiste déclaré : il soutenait et prouvait que Condillac lui-même l'était. Son sensualisme n'avait rien de commun avec le matérialisme.

(2) « La philosophie générale qui les a dictés tous (les *Essais*) ne » prétend à aucune *originalité*. Tout au plus l'auteur voudrait-il avoir » donné une forme un peu nouvelle, un peu saisissante à d'anciennes » et communes vérités. » (Préface des *Essais*, p. *iij*.)

Je ne sais quel autre contemporain est plus ardent à réfuter le matérialisme et le sensualisme, liés l'un à l'autre et au scepticisme. Son zèle dans cette polémique était d'autant plus vif que, malgré les discours des orateurs, les vers des poètes, les conversations convenues et les apparences de décorum qui s'accordaient à célébrer le retour des âmes aux bonnes doctrines morales et religieuses, il ne voyait qu'indifférence et incrédulité en toute matière doctrinale, sensualisme individuel et matérialisme social. Je ne veux pas chercher s'il voyait bien; il voyait ainsi.

Pour changer cet état des idées et des sentiments, il croyait à la puissance de la philosophie spiritualiste. Il en concluait pour lui le devoir de la propager et de la populariser : en employant le mot usité, il se proposait d'en être le *vulgarisateur*. Toutefois il n'entendait par là ni le vulgaire, ni le peuple proprement dit. Un peuple de philosophes n'est que l'utopie de certains socialistes plus sots que méchants; le vulgaire est la contradiction du distingué; la philosophie, suivant lui, ne convient qu'à ceux qui se distinguent vraiment de la foule par la culture intellectuelle, et qui constituent, même au sein des sociétés les plns démocratiques, l'aristocratie légitime de l'intelligence et de la science. C'est pour eux qu'il déclarait écrire ses Essais, et parmi eux seulement qu'il désirait vulgariser les principes philosophiques du spiritualisme. Mais il espérait que par eux aussi ces principes pénètreraient partout et qu'unis au sentiment religieux, leur allié naturel, ils pourraient modifier l'esprit général de la nation et la diriger sûrement vers le brillant avenir qu'elle

rêve, qu'elle ambitionne, qu'elle se croit à chaque instant près de saisir et qui, dans ce moment même, lui échappe et s'enfuit.

Telle fut, Messieurs, la pensée intime des *Essais*. J'ai dû l'exposer avec détails, parce que l'auteur ne lui fut jamais infidèle. Il la comparait au feu sacré brûlant toujours sur l'autel de Vesta (1).

Les La Bruyère de l'avenir, s'il y en a, diront à quel point les caractères et les mœurs du siècle sentirent ou ne sentirent pas l'action de ce livre.

L'Académie française en considéra surtout la valeur intrinsèque : idées élevées, sentiments nobles, intentions droites exprimées en un langage vraiment français, toujours clair, même dans les questions obscures, pur et correct, souvent élégant et animé, quelquefois éloquent. Elle en rapprocha le style de celui de ses discours à la tribune marqués des mêmes caractères. Lorsque la mort frappa Royer-Collard (1846), elle crut ne pouvoir lui donner un plus digne successeur que M. de Rémusat ; un philosophe politique après un autre, le disciple après le maître ; tous deux soutiens de la même cause, défenseurs de la même doctrine, avec de grandes ressemblances, au milieu de différences qui n'étaient pas toutes au désavantage du plus jeune. Le public ratifia ce choix.

Le nouvel élu n'était pas d'ailleurs sans titres purement littéraires (2). Et dans l'intervalle des

(1) « La vérité philosophique est le feu de Vesta qui ne cesse pas de » brûler et de luire pendant que la foule s'empresse aux jeux corrup- » teurs du cirque et du forum. (*Essais*, 2. p. 592, dernière de l'*Essai sur le Scepticisme*.)

(2) Voir spécialement ses deux volumes de *Critiques* ou *Etudes littéraires*, 2e édition, du *Passé et Présent*.

quatre années écoulées depuis la publication des *Essais*, il s'était créé de nouveaux droits par divers écrits, surtout par un grand ouvrage d'histoire de la philosophie au moyen âge, *Abélard* (1).

Peut-être aussi que plusieurs académiciens savaient déjà ce qui devait être révélé plus tard à tous; que le philosophe était quelque peu poète et auteur de plusieurs drames dignes d'applaudissements, sinon sur les théâtres publics, au moins sur ceux de société, et dans ces lectures de salon où les jugements ressemblent pourtant beaucoup à ceux des cours qui se montrent plus sévères que les jurys (2).

Devenu ainsi deux fois membre de l'Institut, il en aurait senti redoubler, si c'eût été possible, son ardeur pour l'étude; il se contenta d'y persévérer. Et c'est dans cette disposition, au milieu des travaux qui en étaient la conséquence, que le coup d'Etat du 2 décembre le frappa.

1851-1870.

De cette époque, où il put donner à la philosophie tout son temps dont aucune partie ne lui était prise par la politique, datent ses nombreux ouvrages spécialement consacrés à l'histoire de la philosophie: remarquables tout à la fois par l'étendue de l'érudi-

(1) *Abélard*, 2 vol. in-8°, 1845. — Un volume sur la *Philosophie allemande*, qui était originairement un rapport sur un concours à l'Académie des sciences morales et politiques, même année.

(2) Parmi ses drames, tous inédits alors, on cite *Jean de Montciel* ou *le Fief*, composé en 1824, l'*Habitation de Saint-Domingue* ou l'*Insurrection*, vers 1825, la *Saint-Barthélemy*, en 1828. *Abélard* était aussi un drame en cinq actes composé en même temps que l'histoire en deux volumes : il a été récemment publié.

tion, la variété des connaissances, la finesse des aperçus et la sincérité de la critique. Je regrette de ne pouvoir pas en dire davantage (1).

En même temps, il suivait avec une attention anxieuse la marche de la politique impériale. Il aimait trop son pays pour s'en désintéresser. Et il lui portait un intérêt trop vif pour qu'il ne le manifestât pas de temps en temps au moins d'une manière indirecte, — la presse n'avait guère d'autre liberté alors, — par des articles dont la conclusion était toujours la même. La réunion en formerait plus d'un volume (2).

Le corps électoral qui subissait la pression de la candidature officielle cessant de lui témoigner ses vieilles sympathies très-vives, nos deux grandes corporations académiques toulousaines, celle des

(1) Les ouvrages sur l'*Histoire de la Philosophie* se rapportent au moyen âge et à l'Angleterre : sur le moyen âge, Anselme de Cantorbéry, né en 1033, mort en 1109, 2 vol.; Abélard, né en 1079, mort en 1142, 3 vol.; Thomas d'Aquin, né en 1227, mort en 1274, à l'occasion d'un concours à l'Académie des sciences morales et politiques. — Sur l'Angleterre, Bacon, né en 1561, mort en 1624, *sa vie, son temps et sa philosophie*, 1 vol ; Lord Herbert de Cherbury, né en 1581, mort en 1648, 1 vol. *Histoire de la philosophie en Angleterre depuis Bacon jusqu'à Locke*, né en 1632, mort en 1704.

Dans ses *Essais*, un est consacré à Reid, le chef de l'école dite écossaise, né en 1710, mort en 1796.

Sur la philosophie allemande, outre son livre, un de ses *Essais* est consacré à Kant, né en 1724, mort en 1804.

Sur la philosophie française, il n'a composé que des *Essais* sur Descartes, sur Destutt de Tracy, sur Broussais, et sur l'état de la philosophie au 19e siècle. Cette nomenclature suffit pour faire connaître l'étendue de ses travaux.

Il faut y joindre des articles insérés dans sa *Philosophie religieuse* relatifs à Channing.

(2) Le volume intitulé *Politique libérale*, publié en 1875, n'est qu'une réunion de certains de ces articles revus et corrigés.

Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, et celle des Jeux Floraux, se firent successivement un devoir et un honneur d'y suppléer, en inscrivant son nom sur la liste de leurs élus. Vous vous souvenez quel jour de fête fut sa réception dans nos rangs. Elle rappelait celle de l'Académie française, avec le caractère d'expansion plus vive qui convenait à la situation et à nos sentiments. Il en fut profondément touché. Sa chère Toulouse, comme il l'appelait, lui en devint encore plus chère; et Toulouse l'aima aussi davantage en entendant son remercîment où, suivant ses propres expressions retournées, tout esprit de parti mis à part, il se montrait si bien l'un des chefs du parti de l'esprit.

J'exagérerais trop si je disais qu'il en aima aussi davantage ses chères études. Il s'y livra pourtant avec une nouvelle activité dont les produits étonnaient ses amis encore plus que le public. Le voyant en même temps occupé d'autres affaires qui semblaient devoir l'absorber, ils se demandaient où et quand il travaillait. C'est d'ailleurs la question qu'ils se sont toujours faite sur lui.

Une réponse à laquelle ils ne paraissent pas avoir pensé, mais qu'ici nous ne pouvons pas oublier, se trouve dans le partage de sa vie, tel qu'il le fit régulièrement pendant quarante ans. Paris lui en prenait seulement une moitié; il donnait l'autre à Toulouse, dans sa résidence de Lafitte. C'est là et dans ses longs mois de villégiature qu'il travaillait le plus et le mieux peut-être.

Entre ces deux parts de sa vie, la différence était grande; mais elle ne les empêchait pas d'être intimement liées l'une à l'autre. De cette union venaient

les effets, objets d'étonnement. A Paris, notre confrère lisait beaucoup de livres, il écoutait beaucoup de savants, il soutenait avec eux beaucoup de discussions ; ici, à Lafitte, il résumait ses lectures, il s'écoutait lui-même ; les discussions étant closes, il concluait et décidait. Pour redire à peu près la même chose en d'autres termes, à Paris, il regardait, il observait les faits, il les analysait : à Lafitte, il réfléchissait, il cherchait les lois, il faisait la synthèse de ses analyses. Si vous me permettez une comparaison qui ne peut être bien déplacée ici, semblable à l'abeille, à Paris, il voltigeait de fleur en fleur, recueillant le butin dont il composait son miel; à Lafitte, c'était là sa ruche. Sans comparaison, c'était le lieu et le temps où il se consacrait davantage aux méditations de la pensée qui se recueille et à la pratique de cette longue patience qu'on représente si bien comme la grande couveuse des meilleurs esprits et l'instrument des œuvres qui ne doivent pas mourir.

Cependant, même là, il ne s'appartenait pas exclusivement, et ses journées avaient d'autres occupations que l'étude : une partie en était employée à recevoir et écouter tous ceux qui voulaient demander à son expérience un renseignement, à sa sagesse un conseil, à son influence une recommandation, à son autorité un appui, ou un secours à sa bienfaisance. Rien n'était refusé. De tous côtés ses amis venaient en foule; et à peine partis ils étaient pressés de revenir : tant il y avait de noble aisance et de facilité distinguée dans l'hospitalité qu'ils étaient sûrs de trouver auprès de lui! et tant la maîtresse de la maison possédait l'art supérieur de

la rendre pleine de charmes et de séductions pour ceux qui apprécient l'union des grâces féminines à la force d'un caractère viril (1).

1870-1875.

Il vivait dans le calme et le repos de cette douce habitation quand il apprit presque coup sur coup que l'Empereur avait déclaré la guerre à la Prusse, espérant la vaincre, et qu'il n'avait réussi qu'à perdre l'Empire à Sedan.

En d'autres circonstances, il aurait pu se réjouir de la chute d'un régime qui ne lui inspirait qu'antipathie parce qu'il était d'autorité despotique au fond, avec des formes de liberté démocratique et plébiscitaire. Mais il ne sut alors que s'attrister des malheurs de la patrie et s'effrayer des dangers extérieurs et intérieurs qui la menaçaient. Je ne voudrais pas faire un jeu de mots, mais je suis sûr de traduire sa pensée en disant que son âme connut la désespérance, sinon le désespoir.

Ce sentiment le dominait quand on lui offrit, au mois de février suivant, de le nommer encore une

(1) On s'est plu à rappeler que le bisaïeul de M. de Rémusat, celui qui fut si longtemps le doyen du Parlement de Toulouse, Dominique de Bastard, mort en 1777, passait toutes ses vacances dans cette même terre de Lafitte. « Là, a-t-on dit, il se délassait de ses études » habituelles par le culte des lettres et dans les douces réunions de la » famille et de l'amitié; là il échangeait ses travaux journaliers contre » l'exercice de cette justice populaire à laquelle nos anciens magistrats » aimaient tant à consacrer leurs loisirs, et qui faisait bénir leurs » noms comme juges autant que comme seigneurs fermiers. » (*Les Parlements de France*, par de Bastard, t. II, p. 635). Son arrière-petit-fils, à un siècle de distance, dans un temps bien différent, avait quelques traits de cette antique figure dans le même lieu.

fois représentant du département à la nouvelle Assemblée nationale. C'est pourquoi il refusa.

Par le même sentiment, il refusa de représenter la France auprès de l'un de ces monarques qui n'avaient pas eu assez d'intelligence pour comprendre que l'intérêt même de leurs peuples devenait un devoir d'empêcher notre amoindrissement, ou qui avaient manqué d'une volonté en rapport avec leur intelligence (1).

Mais il ne put échapper que pendant quelques mois au pesant honneur de défendre la cause de la patrie dans des fonctions plus élevées et plus difficiles.

J'ai entendu raconter que, près d'un demi-siècle avant, M. Thiers, alors bien jeune, avait dit à M. de Rémusat, aussi jeune que lui, « qu'il ne ferait » jamais rien sans lui proposer d'en être. » Je crois qu'il ne manqua jamais à cette parole. Il la tint obstinément en ces jours où son œuvre à faire était le salut de la France que lui demandaient tous les partis, unanimes alors dans leur juste hommage à son grand esprit politique et à son cœur plus grand encore de patriote. Il proposa à M. de Rémusat d'être avec lui. Quand je dis qu'il lui proposa, je n'emploie pas le mot propre; il faut dire qu'il lui imposa d'être son ministre des affaires étrangères. Je ne sais quels furent les témoins de leur entretien à ce sujet, ni même si personne y assista; mais plusieurs en ont entendu les échos. A les en croire, M. Thiers, pour vaincre une résistance qui per-

(1) M. Thiers lui offrit inutilement, à Bordeaux, l'ambassade d'Autriche. Il résista à toutes les instances.

sistait, invoqua les droits de la patrie et ceux de leur vieille amitié. La patrie avait besoin d'un homme qui fût, sous tous les rapports, à la hauteur des immenses difficultés de la situation, capable de les comprendre et de les surmonter : lui, il avait besoin d'un autre lui-même, qui eût son entière confiance et qui lui donnât toute la sienne. Autrement, il craignait son impuissance à lutter à la fois contre la guerre civile de la Commune dont l'incendie, à Paris, menaçait de s'étendre plus loin, et contre l'ennemi toujours présent et de plus en plus avide de dévorer la France dont la victoire lui avait fait une proie. La résistance eût été la violation de deux devoirs : M. de Rémusat céda.

Chose remarquable, Messieurs ! vingt ans avant, il avait prévu une partie des événements qui venaient de s'accomplir. Dans un rapport à l'Assemblée législative, il avait conseillé d'en empêcher les commencements et le principe (1).

Cette faculté de prévoir l'avenir, qui n'est dans notre esprit qu'une application du calcul des probabilités à la marche des affaires humaines, était une de ses qualités. Il la devait surtout à ses études de

(1) Voir le rapport de M. de Rémusat à l'Assemblée législative, le 30 novembre 1850.

Amené à parler des affaires du Schleswig-Holstein et des craintes que la rivalité de l'Autriche et de la Prusse faisait naître, il disait que la France, en cas de guerre, ne devait aider ni désirer la victoire d'aucun des deux belligérants; car « la victoire de l'un ou de l'autre » menacerait de soumettre l'Allemagne à la prépondérance absolue » d'une seule puissance, et ce résultat serait aussi contraire à la » justice qu'à l'intérêt européen... Cette guerre peut ébranler, jusque » dans ses fondements, la société européenne. »

L'avenir, peut-être un avenir prochain, apprendra si cette prédiction, déjà réalisée en partie, doit avoir encore ses derniers effets.

philosophie et d'histoire et à son expérience de la grande vie politique pendant quarante ans (1). De toutes ces choses il tira d'abord l'avantage de comprendre l'extrême délicatesse de son rôle de représentant de la France auprès des puissances étrangères dans la situation que les événements nous avaient faite. Elles concouraient ensuite à lui faire connaître le but qu'il devait poursuivre et les moyens de l'atteindre.

Vaincue sous l'Empire et reconnue impuissante à se relever de ses défaites au nom de la République, la France ne pouvait que se montrer résignée. Mais cette résignation ne devait pas être celle du faible qui ne sent que son épuisement, ni du lâche qui ne rougit pas de se faire voir tel aux yeux du monde étonné : elle devait être celle d'un peuple qui garde la conscience de sa force et dont la sagesse impose des sacrifices à son courage.

(1) Par les unes et par l'autre, il avait cru reconnaître que les affaires humaines dépendent généralement de trois causes : la force des choses mêmes, le libre arbitre des personnes, et les coups de la fortune, qui prennent quelquefois les proportions de coups d'Etat de la Providence.

Chacune de ces causes appelait son attention.

Il avait des vues élevées sur la première dont les lois se rattachent au problème de la destinée humaine : il étudiait la seconde très-finement, démêlant avec sagacité le caractère de ceux qui étaient appelés à jouer un rôle dans le drame diplomatique : il calculait soigneusement les probabilités de la troisième et cherchait un en-cas pour chaque chance.

Il faut avoir été dans son intimité la plus profonde pour savoir quels jugements il portait sur les hommes influents du jour et sur ceux qui croyaient l'être, quelles probabilités il conjecturait et quels plans il formait pour n'être pris à l'improviste dans aucune situation. Ceux qui ont reçu ses confidences, et ils sont peu nombreux, ne peuvent pas les *révéler*.

Abandonnée de tous au milieu de ses désastres, sans qu'aucune puissance lui eût seulement accordé le secours d'une sympathie un peu vive, la France ne devait pas paraître avoir été indifférente à cette conduite, ni en être oublieuse. Et elle ne devait pas non plus paraître en avoir gardé un vif ressentiment.

Constituée en République et sachant bien qu'en cette forme politique elle inspirait des antipathies naturelles aux monarchies d'Europe, la France ne devait pas faire semblant de l'ignorer. Et pourtant elle ne devait manifester aucun doute sur la possibilité de contracter avec ces mêmes monarchies des alliances sincères, dans leur intérêt commun bien entendu.

Enfin, appauvrie et affaiblie par les ennemis du dehors, agitée et troublée par les dissidents à l'intérieur, et comprenant qu'elle a besoin d'être tout entière à ses propres affaires pour reprendre le cours de ses progrès interrompus, la France devait proclamer hautement sa répugnance à se mêler aux complications qui pourraient naître des rivalités de quelques nations, quelles qu'elles fussent. Et pour tant elle ne devait pas donner lieu de croire qu'elle entendait se tenir à l'écart du concert européen ni s'en désintéresser.

En parlant ainsi, je parais peut-être exprimer mes idées. En réalité, je dis quelle fut au ministère des affaires étrangères l'attitude générale de notre confrère.

Son caractère semblait d'ailleurs spécialement propre à ces situations délicates, où tout exige des ménagements habiles et doit se terminer par des

transactions implicites ou explicites qui offrent souvent de singuliers mélanges des contraires. Ses formes aussi paraissaient adaptées à cette situation. On les dessine assez bien en disant que c'était de la dignité sans morgue, de l'orgueil sans vanité, l'orgueil de la grande France sans la vanité du petit Français, de la fermeté sans raideur, de la condescendance sans faiblesse : même au besoin il savait se baisser, sans être bas : privilége de ceux qui sont vraiment grands.

Le ministère des affaires étrangères garde encore, après un siècle, des souvenirs très-honorables de l'un des ancêtres de M. de Rémusat ; ceux qu'il gardera de lui-même ne seront certes pas un moindre honneur pour la famille. On a déjà très-bien dit « qu'à » mesure que la lumière se fera sur l'histoire de » ces dernières années, on connaîtra mieux la dette » de la patrie française envers lui. »

Comment donc s'est-il fait qu'à Paris les électeurs aient pu se réunir en majorité pour ne pas le nommer représentant à l'Assemblée nationale et lui préférer un candidat qu'ils ne connaissaient pas même de nom quelques jours avant et qui ne se recommandait guère que par ses affinités avec ceux qui voulaient au moins l'indulgence pour les hommes de la Commune et qui forment aujourd'hui le parti des plus obstinés intransigeants ?

Cet échec électoral l'affligea profondément, non pas pour lui, mais pour l'honneur de Paris et celui de la République sage, tempérée et libéralement conservatrice qu'il représentait si bien. Il prévoyait qu'on s'en ferait une arme contre elle.

Vous savez tous à quel point il prévoyait juste.

Quand M. Thiers, qui avait le droit de rester à la présidence de la République, crut devoir la céder au candidat d'une coalition anti-républicaine, M. de Rémusat quitta aussi le ministère, sans peine encore pour lui-même, mais non sans inquiétude pour le pays livré au gouvernement des trois frères ennemis. Son projet était de s'en tenir éloigné et de se donner désormais tout entier à ses études, qu'il se proposait de résumer dans ces suprêmes méditations qui conviennent si bien aux jours où une vie finit et doit commencer une autre.

Mais cela ne lui fut pas permis. La mort ayant fait un vide dans la députation de la Haute-Garonne, les électeurs pensèrent immédiatement à lui pour le nommer encore une fois leur représentant. Ils voulaient faire une double protestation contre la majorité des électeurs à Paris et contre la majorité des députés à Versailles, et venger ainsi leur illustre et bien-aimé concitoyen des deux injustices dont ils le croyaient frappé. Son élection avec ce caractère obtint plus qu'un succès : elle fut un triomphe.

Ainsi rentré dans la carrière parlementaire, il ne put, à raison des circonstances, que s'associer à des votes d'opposition inutile, donner des conseils peu écoutés, jamais suivis, et solliciter des actes de justice qu'on promettait plus souvent qu'on ne les accordait. Il en sentit d'autant plus vivement le besoin de résumer pour lui-même d'abord et ensuite pour le public, s'il en avait le temps, ses croyances politiques, et d'en apprécier la valeur concurremment avec celle de ses actions.

Le mot final de ce qu'on peut nommer son dernier examen de conscience paraît être dans le passage

d'une de ses lettres où il disait : « Maintenant qu'il » ne me reste que la vieillesse et la retraite, je ne » regrette rien de ce que j'ai pensé. Il n'en est pas » de même de mes actions. »

Je n'ai point à chercher quelles sont ces actions qu'il regrettait. Quant aux pensées politiques dont il ne regrettait rien, il disait dans cette même lettre qu'elles étaient toutes comprises dans la pensée générale, principe de la « cause à laquelle il avait » tout rattaché, tout subordonné, ses idées, ses » intérêts, ses passions, » ce qui avait fait l'unité de sa vie dans la diversité de ses situations. Cette cause était celle de la politique libérale, telle qu'il l'explique dans le livre portant ce titre, dont il publiait une nouvelle édition l'année même de sa mort.

Du haut de ce libéralisme il voyait avec indifférence le personnel des gouvernants : la question de la forme du gouvernement ne lui paraissait que secondaire ; il n'attachait d'importance qu'au fond qu'il jugeait seul essentiel ; « la liberté politique » solidement établie sur un régime représentatif » vrai. » Pourvu qu'on le lui donnât, il était satisfait. A ses yeux la Révolution de 1789, légitime autant que nécessaire, n'avait pas eu d'autre but. C'est pourquoi il n'avait pas demandé autre chose à la Restauration ; il n'avait pas conseillé autre chose à la monarchie de Juillet ; il n'aurait même pas sous cette condition refusé d'adhérer à l'Empire. Le dernier chapitre de son livre a pour épigraphe : « Qu'oses-tu demander, Cimber ? — La liberté. » Et il ajoutait immédiatement que cette réponse à la question posée était écrite à toutes les pages de ce livre.

Longtemps il avait espéré que la monarchie constitutionnelle donnerait à la France cette liberté, objet unique de ses vœux ; il avait même cru qu'elle seule pouvait la donner. Mais après la chute successive et réitérée de tant de monarques de plusieurs familles, il avait douté de la puissance actuelle de l'institution, jugeant non-seulement inutile mais dangereux et désastreux de recommencer l'épreuve dans la situation de la France et de l'Europe ; suivant le mot de M. Thiers, et avec lui il s'était décidé à traverser l'Atlantique, n'ayant pu obtenir qu'on passât la Manche. Nul n'était plus sincèrement converti que lui à notre troisième République, mais à la condition du même libéralisme, présentant, suivant une de ses expressions, l'alliance de la Justice et de la Raison.

Parce qu'il ne voyait pas d'autre planche de salut pour notre pays, il éprouvait des sentiments très-vifs de mécontentement et même d'irritation contre ceux qui, avec des pensées différentes, forment le parti dit de la *réaction*, et il les manifestait dans toutes les occasions. La dernière mérite d'être signalée.

Il assistait, suivant son habitude, à la séance hebdomadaire de l'Académie française, où, suivant l'habitude aussi, l'on s'occupa du dictionnaire. L'ordre du jour amenait la discussion sur le mot *réaction*. M. de Rémusat prit la parole à plusieurs reprises et la garda longtemps à chaque fois, étudiant le mot dans son étymologie, dans son histoire, dans ses divers sens, physique, moral, politique; politique surtout et spécialement dans la langue d'aujourd'hui. Sa discussion était vive,

animée, passionnée même et éloquente. On le remarqua. Il ne cessa pas, même après la séance. Il continua d'en parler avec quelques-uns de ses confrères jusqu'au milieu d'un couloir, où soudain, dans la chaleur de la discussion, il se sentit pris de froid. Il rentra chez lui tout frissonnant. Il se remit pourtant assez vite, et croyant que ce ne serait rien, il alla passer la soirée dehors. Mais là encore le froid le reprit. Rentré chez lui, il se mit au lit d'où il ne se releva plus, martyr indirect de son opinion.

Au bout de quelques jours — car le mal fit de rapides progrès — quand il connut sa fin prochaine, il désigna le prêtre de sa paroisse à qui il voulait confesser l'état de son âme. Nul ne peut savoir ce qui se passa entre eux, et moins encore ce qui se passa, dans un secret plus grand, entre son esprit de mourant et l'idée de Dieu qui dut lui apparaître.

Loin de moi la pensée de déchirer ce voile. Je sais trop combien il est téméraire de vouloir pénétrer dans le sanctuaire de la conscience religieuse. On est si exposé à la voir telle qu'on la voudrait et telle qu'on désire la donner en exemple dans l'intérêt de ce qu'on croit la vérité !

Mais je peux dire que pour tous ceux qui ont connu notre confrère, pour quiconque a lu ses pages de philosophie spiritualiste, entendu ses discours et vu ses actes, c'était un ferme croyant à l'éternité de Dieu, personne infinie, distincte de l'univers qu'elle anime; à l'immortalité de notre âme, qui doit sentir dans une autre vie les conséquences de sa conduite en celle-ci; et à la perpétuité de la grande métaphysique des dogmes catholiques qui obtiennent l'assentiment de la raison pour tout ce qui en est

compréhensible et l'arrêtent aux portes de la foi qui peut seule affirmer ce qui ne se comprend pas. Alla-t-il au-delà ? Qui sait ?

On m'a dit qu'au moment où la vie luttait encore chez lui contre la mort, pendant qu'une femme pieuse lisait à son chevet les prières et les exhortations que l'Eglise a formulées pour les agonisants, soudain il fit un mouvement et un effort pour parler; et d'une voix défaillante, lui dit : « Non, » non, pas cela ; pas comme cela — elle lisait en » français — lisez-moi cela en latin : ça me rap» pellera mon enfance ; et je m'en trouverai bien. »

Ainsi le vieillard au bord de sa tombe aurait aimé à revenir aux impressions les plus voisines de son berceau. Tel un fleuve qui près de porter à la mer ses grandes eaux, accrues, mais troublées de tout ce qu'il a recueilli dans son cours, regretterait l'onde faible mais pure de sa source, et voudrait y remonter.

Quelques instants après, il rendit le dernier soupir, laissant dans le cercle de sa famille et de ses amitiés un vide que rien ne pourra combler ; donnant à ceux qui l'ont connu le droit ou plutôt imposant le devoir de dire qu'en lui la France a perdu l'un de ses meilleurs citoyens, l'Institut l'un de ses membres les plus distingués en philosophie et en littérature, nos deux Académies un confrère qui leur rendait bien l'honneur qu'elles lui avaient fait, et la ville de Toulouse un homme qu'elle est heureuse et fière de réclamer pour un des siens, digne de l'hommage qu'elle lui a déjà rendu en donnant son nom à l'une de nos rues, et digne de l'hommage plus grand que notre imagi-

nation reconnaissante lui rend dès à présent en plaçant son buste dans la salle des Illustres, à côté de l'un de ses aïeux qui l'attend.

Et vous, Monsieur (1), dont le père fut aussi mon collègue de cher souvenir à l'Assemblée nationale de 1848, et qui devenez notre confrère d'heureux pressentiments dans l'Académie qui vous reçoit aujourd'hui, quel beau privilége est le vôtre de recueillir l'héritage de deux Charles bien aimés : Charles d'Aragon, dans votre famille naturelle, par les lois du sang, et Charles de Remusat dans notre famille littéraire, par la loi d'adoption !

J'entends votre pensée répondre que plus les héritages sont riches, plus ils ont de legs onéreux, et... mais je refuse de vous écouter, et je veux être tout au plaisir qu'éprouve la génération qui s'en va, quand elle voit venir ceux qui lui apportent de douces espérances pour calmer d'amers regrets. — Soyez notre bien venu.

(1) M. d'Aragon, nommé Mainteneur en remplacement de M. de Rémusat.

NOTES ADDITIONNELLES.

NOTE A.

M. de Bastard, d'abord conseiller, puis premier président du parlement de Toulouse de 1759 à 1762, avait une fille qui épousa M. de Vergennes, neveu du ministre de Louis XVI. De leur mariage naquit une fille, Mlle de Vergennes qui épousa M. de Rémusat, le père de celui dont nous faisons l'éloge.

Ainsi, Charles de Rémusat appartenait, par sa mère, aux deux familles de Vergennes et de Bastard : il était arrière-petit-neveu du ministre de Louis XVI, et arrière-petit-fils du président au Parlement de Toulouse.

D'un dénombrement fait à Toulouse le 27 septembre 1776, il résulte que

« Messire Dominique de Bastard, conseiller-doyen du
» Parlement de Toulouse, père de François de Bastard, le
» premier président, se déclarait seul seigneur, justicier
» haut, moyen et bas, foncier et directe dans toute
» l'étendue et juridiction du lieu de Laffitte Bigourdane,
» size et située dans le diocèse de Rieux, sénéchaussée de
» Toulouse, mouvant en plein fief, foy et hommage du
» Roy et qui a pour confronts..., qu'il jouissait et possédait
» noblement dans ladite terre son château seigneurial avec
» tours, girouettes, prison, écuries, basse-cour et autres
» édifices entourés de fossés, pâtus et jardin, etc. »

Le château de Laffitte passa ensuite dans les mains de M. de Rémusat, le préfet, et dans celles de son fils Charles de Rémusat. Il appartient maintenant à M. Paul de Rémusat.

NOTE B.

De Sainte-Beuve, dans l'article qu'il a consacré à Mme de Rémusat, inséré dans ses portraits de femme, parle ainsi de sa mère, la comtesse de Vergennes, née de Bastard :

« C'était une femme de mérite, d'un esprit original, gai,
» piquant et très-sensé. Fortement marquée de l'expérience
» de son siècle, elle paraît avoir été douée de cette supé-
» riorité de caractère et de vue qui, saisissant la vie telle
» qu'elle est, la domine et sait la refaire aux autres telle
» qu'elle devrait être. Mme de Vergennes éleva gravement
» et même sévèrement ses deux filles en idée des conditions
» nouvelles qu'elle prévoyait dans la société... La révolution
» la trouva très-méfiante : elle eût été d'avis de quitter la
» France avant les extrémités funestes; mais son mari n'y
» ayant pas consenti, elle ne s'occupa plus que d'y tenir
» bon, de faire face aux malheurs, et, au lendemain des
» désastres, de sauver l'avenir de sa jeune famille. »

L'aînée de ses filles épousa M. de Rémusat; la plus jeune le lieutenant-général comte de Nansouty.

NOTE C.

Simon de Bastard, frère cadet de Dominique de Bastard, avocat au Parlement, cessa de plaider vers l'année 1733, à la suite d'une altercation un peu vive qu'il avait eue à l'audience avec le premier président de Maniban. Vers 1737, il fut nommé à la chaire de Droit français, vacante à l'Université de Toulouse, par la mort de Louis Astruc qui l'occupait depuis la mort de François de Boutaric. Il était recteur notamment dans les années 1765 et 1766, où il signa le diplôme de bachelier en droit et présida la thèse de licence d'un jeune étudiant de sa famille. Il mourut en 1776, âgé d'environ 90 ans. Dans les dernières années de sa vie, il fallait le porter à l'Université dans sa chaise. (*Les Parlements de Frauce,* t. 1, p. 523-36.)

NOTE D.

François de Bastard, alors conseiller d'Etat et chancelier du comte d'Artois, après avoir été premier président du Parlement de Toulouse, fit voyage en cette ville au mois de janvier 1778, environ deux mois après la mort de son père, Dominique de Bastard (le 11 novembre 1777). Il était accompagné de ce fils unique Philibert-François, à peine âgé de 16 ans. Il voulait qu'il suivît les cours de droit et prît ses grades à l'Université de Toulouse plutôt qu'à Paris. Dès que cette détermination fut connue, la Faculté de Droit fut convoquée, et, par une délibération prise à l'unanimité des protesseurs, le 3 février même année, il fut arrêté que la gratuité complète des grades serait accordée au jeune étudiant. (Voir le texte de la délibération dans *les Parlements de France*, t. 2, p. 598.)

NOTE E.

La première institution authentique des Jeux Floraux remonte, comme on sait, à l'année 1323-24. Tombée en décadence, elle fut restaurée une première fois, à la fin du quinzième siècle, vers l'an 1496, par dame Clémence Isaure, suivant la tradition. Une décadence nouvelle la menaçait, quand Louis XIV la restaura une seconde fois en l'érigeant en Académie, par édit de 1694. Un siècle après, Louis XV la sauva des débats entre les Capitouls et les Mainteneurs qui l'ébranlaient, et lui donna une troisième restauration par l'édit d'août 1773. Dominique de Bastard, doyen du Parlement, trisaïeul de Charles de Rémusat, fit le rapport à la suite duquel le Parlement ordonna l'enregistrement de l'édit du Roi par arrêt du 6 février 1774.

NOTE F.

L'Académie proposa trois années de suite l'*Eloge de Pascal*. Pour exciter les concurrents, elle doubla le prix

qui fut décerné, en 1816, à M. Raymond, officier de l'Université. Un second prix fut accordé à M. Belinde (Recueil de l'Académie, 1816).

Chenedollé, l'auteur du *Génie de l'Homme* et de diverses poésies, obtint le prix de l'ode, en 1816, pour une pièce intitulée *Le Dante.* Il obtint encore le prix, l'année suivante, pour l'ode intitulée *le Génie de Buffon* (*id.* 1816, 1817).

Guiraud (Alexandre), né à Limoux, auteur de plusieurs tragédies, dont quelques-unes eurent beaucoup de succès, de diverses poésies, de romans et d'un ouvrage sur la *Philosophie catholique de l'histoire,* concourut en 1816 pour le prix de l'élégie par une pièce intitulée *Marie Stuart.* Il n'eut qu'une mention. Il fut plus heureux dans les deux années suivantes où il obtint deux prix, savoir : une violette réservée pour une ode à *Mon jeune ami,* et le prix du genre pour une élégie intitulée l'*Exilée de Harwek* (*Id.* 1818).

M. Hugo (Victor-Marie), a concouru plusieurs fois dans ces années; et tantôt il a remporté le prix, tantôt il n'a eu que des mentions. Il a obtenu un lis d'or extraordinaire pour une ode sur le *Rétablissement de la Statue d'Henri IV*; une amarante réservée pour une ode *sur les Vierges de Verdun*; une autre amarante réservée pour l'ode *Moïse sur le Nil.* Il n'a eu que des mentions pour un poëme, *les derniers Bardes;* pour une héroïde, le *Jeune Banni, Raymond à Emma;* pour une idylle, *les Deux Ages* (voir les Recueils de l'Académie, 1818, 1819, 1820). Il fut nommé, en l'année 1820, maître ès-jeux floraux, en vertu des règlements de l'Académie pour « avoir remporté trois prix de » poésie autres que lis et dont un au moins doit être le » prix de l'ode. » Une ode de lui en cette qualité fut lue dans la séance publique du 3 mai 1821. Le titre en était *Quiberon* (*Id.* 1821).

Hugo (Eugène) obtint un souci réservé pour une ode sur la *Mort du duc d'Enghien* et une mention pour une autre ode sur la *Mort de S. A. S. Henri-Joseph de Bourbon, prince de Condé* (Voir le Recueil de l'Académie, 1818-19).

Soumet (Alexandre), né à Castelnaudary, qui était alors maître ès-jeux floraux en vertu du règlement de l'Académie

qui vient d'être cité, lut, en 1816, une ode intitulée *Milton* (Recueil de l'Académie, 1816).

De Rességuier Jules), né à Toulouse, en 1788, auteur de trois volumes de poésies, dont deux ont été imprimés de son vivant, intitulés *Tableaux poétiques* et *Prismes poétiques*. Le troisième, imprimé après sa mort, est intitulé *Dernières poésies*. Plusieurs pièces sont dédiées à Lamartine, Victor Hugo, Emile Deschamps, Soumet, Charles Nodier. Il composa aussi un roman intitulé *Almaria*. Il fut reçu mainteneur le 23 août 1816 (*Id.* 1817). Il mourut en 1862. Son éloge fut prononcé dans la séance du 24 avril 1864; le même jour eut lieu la réception de son successeur, le R. P. Caussette (*Id.* 1864).



REMERCIEMENT

DE M. LE MARQUIS D'ARAGON,

NOMMÉ MAINTENEUR ;

Lu en séance publique le 13 mai 1877.

Messieurs,

En m'honorant de vos suffrages, il vous a plu, sans doute, de rendre à M. de Rémusat un hommage suprême: vous avez voulu laisser entendre que sa place au milieu de vous demeurait vide...

Je serais peut-être excusable de ne point appuyer ici sur une vérité, malheureusement pour moi trop évidente; mais la pensée de mon peu de mérite est précisément celle qui m'enhardit : seule, elle me donne la mesure de ce que je dois à votre indulgence et de ce qu'il m'est permis d'en attendre. En ce moment d'ailleurs, plus que jamais, j'éprouve le sentiment de cette insuffisance et le besoin d'invoquer à mon aide toute votre sympathie; je voudrais tenter l'impossible: vous peindre ma gratitude telle que je la ressens. Laissez-moi espérer que vous ne jugerez pas, uniquement sur son expression, une reconnaissance qui ne saurait être

plus grande, puisqu'elle ose se dire égale à la faveur que vous m'avez faite.

Il me resterait encore un devoir à remplir pour me conformer aux usages de votre compagnie : après avoir remercié l'Académie, je devrais, à l'exemple de chacun de vous, justifier son choix, en l'entretenant des travaux et des succès auxquels je croirais pouvoir attribuer l'honneur de lui appartenir. Mais vous n'attendez pas de moi cette satisfaction. Admis dans vos rangs à cause de mon obscurité même, je n'ai point de passé dont je me puisse prévaloir. Si je sollicite, pour quelques instants, votre attention bienveillante, ce ne sera donc point pour vous occuper de moi.

Un certain goût inné pour les recherches historiques, partagé du reste par toute ma génération, et qui ne s'est encore affirmé de ma part, heureusement, sans doute, par aucune publication, ne saurait me créer un droit particulier à vous parler de l'histoire.

J'oserai néanmoins, Messieurs, m'aventurer dans ce grave sujet, non-seulement pour obéir à une inclination de mon esprit, mais surtout parce qu'il m'a semblé que vous m'y invitiez vous-mêmes.

Pour suivre et mesurer les progrès intellectuels de notre pays, il suffit de regarder grandir le bouquet de Clémence Isaure : aux âges reculés de foi et d'héroïsme, quand les plus beaux poèmes ne s'écrivaient pas avec la plume, mais se gravaient avec la lance ou avec le ciseau, à Bouvines ou à la Massoure, à Sainte-Marie d'Auch ou à Sainte-Cécile

d'Albi, vous n'offriez à l'émulation des troubadours qu'une simple violette. Depuis, l'horizon s'est élargi. A chaque besoin nouveau de son esprit ou de son cœur, l'homme a dû trouver pour l'expression de sa pensée une forme nouvelle. Pour caractériser chacune de ces expansions, vous pariez d'un attrait de plus votre corbeille poétique. A la veille de la Renaissance, j'y vois poindre les fleurs profanes ; aux grands jours du dix-septième siècle, ce sera l'amarante d'or, destinée à servir de prix à la prose française, alors dans toute sa grandeur ; hier, vous décidiez qu'une immortelle serait désormais accordée chaque année à l'auteur du meilleur travail sur un sujet historique, confirmant ainsi de votre haute sanction cette parole d'Augustin Thierry : « Le dix-neuvième siècle sera le siècle de l'histoire. »

En constatant devant vous la féconde tendance qui porte généralement vers l'étude du passé, et principalement de nos traditions nationales les intelligences de notre temps, je suis donc certain de ne point me méprendre : j'ai pour me rassurer et me servir de guide l'autorité tutélaire de votre propre jugement.

Nous vivons, Messieurs, à une de ces époques où l'on dirait que l'humanité s'arrête pour considérer, avant de reprendre sa marche, la route qu'elle a parcourue. Derrière nous, la terre est jonchée de débris, les chênes antiques gisent mutilés ; mais la vie palpite toujours à travers les ruines, et la tempête a dispersé, sans les anéantir, les pierres vénérables éprouvées par les siècles. En nous conviant à sonder pieusement ces vestiges, à

redresser avec respect ce qui subsiste encore des anciens abris de nos pères, vous avez répondu à ceux qui, pour détourner nos regrets de ces salutaires exemples, voudraient nous persuader et se convaincre eux-mêmes que notre vieille France date d'hier.

Certes, nous ne sommes pas les premiers à reporter nos regards en arrière ; d'autres ont cherché avant nous dans l'expérience le secret de l'avenir ; il existe, d'ailleurs, au fond du cœur de l'homme, un éternel attrait qui le porte toujours à se retourner vers son berceau. Mais si nous demandons à nos devanciers (je ne parle point ici de l'antiquité qui est hors de cause, mais seulement des Français qui nous ont précédés sur ce sol) comment ils ont entendu et compris la voix de leur histoire, ne devrons-nous pas reconnaître que le passé ne put jamais leur apparaître sous ses véritables couleurs ? Tour à tour, légende ou chronique, déclamation imitée des anciens ou pamphlet politique, argument philosophique ou arme de controverse, l'expression de l'histoire a pris chez nous, à chaque époque, un caractère différent ; mais elle s'est toujours montrée également impuissante à rendre aux âges évanouis leur physionomie réelle. Il était réservé à notre siècle de rencontrer, sur la voie de la vérité, le secours de facilités inconnues jusqu'à lui, et d'apporter le premier dans ses recherches cette alliance féconde de l'esprit de critique et de l'imagination, qui exige à la fois, pour se satisfaire, et l'exactitude et la vie.

Jusqu'à l'établissement de la dynastie nationale,

les enseignements de l'histoire n'existent pas. De pieuses mains conservent, il est vrai, le souvenir des événements, mais leurs écrits demeurent comme ensevelis dans la profondeur des cloîtres. Ne nous plaignons pas, Messieurs, si des ténèbres ont longtemps voilé et nous dérobent presque encore les scènes douloureuses de l'enfantement de la France. Laissons à d'autres la puérile et coupable passion d'aller chercher dans la nuit des temps de vains motifs de rancunes. Que notre pensée ne remonte vers cet obscur lointain que pour bénir la religion chrétienne, dont on a pu écrire si justement que son développement parmi nous est tout le secret de notre civilisation !

Il faut qu'identifiés dans l'unité d'une même croyance, les vingt peuples rivaux qui se sont rués sur la proie que Rome abandonnait, perdent jusqu'à la mémoire de leurs origines diverses ; avant d'organiser la société, le christianisme a besoin de transformer l'homme. Il doit lentement l'imprégner de son esprit ; huit cents ans lui sont nécessaires pour faire d'un Sicambre un saint Louis !

Des auréoles des saints jaillissent les seules lueurs qui présagent parfois l'aube future ; une figure, celle de Charlemagne, se détache avec éclat.

Arrêtée dans son œuvre civilisatrice, l'Eglise se vit un jour sur le point de devenir momentanément impuissante à exercer sa mission de salut. Non-seulement Charlemagne rouvre devant elle la voie, mais il élargit encore de son bras victorieux le cercle où s'imposera désormais son action plus apparente et plus respectée : la splendeur qui perce les ombres est celle de la gloire dont elle l'a récompensé.

Mais l'impression laissée par le grand empereur ressemble-t-elle aux leçons de l'histoire? N'est-ce pas surtout la légende qui prend soin de sa renommée? Le défaut de lignes précises, loin d'arrêter le poète, facilite son essor. L'exactitude enchaînerait son vol. Il se préoccupe peu de l'originalité du héros qu'il célèbre; c'est le type qui l'intéresse. Aussi arrive-t-il bientôt que de tous les personnages du cycle carlovingien, le plus populaire, Roland (j'allais dire le plus vrai), est celui dont l'existence même peut le mieux être contestée.

A dater des Capétiens, nous y voyons plus clair; nous ne sommes plus condamnés à n'écouter que l'écho des chansons de gestes. Les moines ne sont plus les seuls qui rédigent pour nous de précieuses annales; d'autres esprits, éclairés à leur tour, éprouvent le besoin de raconter les événements dont ils sont témoins; notre littérature a même ce bonheur que les spectacles les plus caractéristiques rencontrent toujours pour les décrire les intelligences les mieux faites pour en subir toute l'impression.

Voulons-nous connaître quel simple et mâle étonnement faisait battre les cœurs de fer des Francs entrant en vainqueurs dans Constantinople, qui nous l'exprimera mieux que Villehardouin?

Qui nous peindra avec une vérité plus émue et plus naïve que le sire de Joinville ce règne auguste de saint Louis, dont les pierres de nos cathédrales crieraient, si l'homme s'était tû, l'élévation morale et le génie, à cette heure trop courte d'énergie et de foi où, sur une société rude encore mais généreuse et « hérissée de libertés, » rayonnait une

royauté paternelle couronnée d'amour et de respect?

Le quatorzième siècle, léger et désordonné, où tout dégénère, la foi, la chevalerie, le patriotisme, les arts, ne revit-il pas tout entier comme dans un miroir dans les écrits et l'existence même de Froissard, qui ne veut s'attacher à aucune patrie pour obéir plus librement à sa fantaisie voyageuse ?

Mais toutes ces chroniques admirables sont comme des confidences réservées pour nous seuls. Elles ont passé, pour nous atteindre, ne conservant entre elles aucun lien, par-dessus les générations et les âges qui se sont succédé. Connues seulement de quelques contemporains privilégiés de ceux qui les écrivirent, on dirait qu'elles ne leur survivent point. Leurs auteurs n'élèvent d'ailleurs presque jamais la tête au-dessus de la foule pour interrroger les siècles écoulés ou pour sonder l'avenir.

Cependant, depuis l'expulsion des Anglais, le gouvernement d'un peuple est redevenu une science; des hommes d'Etat ont surgi capables d'ouvrir leurs intelligences aux idées générales. Mais l'aliment leur fait défaut. Comme Philippe de Comines, qui scrute d'un œil si perçant les caractères et les institutions de son temps, ils devront se borner, puisque les causes leur échappent, à noter les conséquences et à les juger.

A la veille de la Renaissance, la méconnaissance du passé est donc complète; ce qui nous apparaît aujourd'hui si clairement des sommets où nous sommes parvenus, personne ne le distingue; déjà la séve bouillonne et les rameaux vont verdir, que le tronc du vieux chêne est encore enseveli dans l'ombre, comme ses racines sont cachées dans le sol.

Tout à coup des lueurs inconnues éclatent à la fois de toutes parts; Copernic découvre le ciel, Colomb élargit la terre; l'antiquité, refoulée de l'Orient, vient, d'elle-même, au-devant de l'Europe. C'est l'aurore des temps modernes! Pour mesurer exactement ce que nos pères savent du chemin qu'ils ont déjà fait, à ce moment solennel d'organisation et d'expansion, lorsque les esprits semblent trouver en même temps la pensée et l'instrument propre à la répandre, il suffit d'entrouvrir la première histoire de France imprimée. Son auteur, Nicole Gilles, secrétaire de Louis XII, a pu puiser à toutes les sources connues. Qu'en a-t-il retiré? Sous sa plume, le nom de Franc et celui de Français sont synonymes. Dans Charlemagne, ce qui le frappe le plus, c'est sa taille gigantesque et son appétit; il ne signale même pas le mouvement qui amènera l'organisation des communes; mais en revanche il constate que durant les troubles de Laon naquit un enfant à deux têtes, qui vécut deux jours! Et qu'on n'accuse point cet historien sagace de restreindre son sujet ou d'éluder les problèmes : son récit part de la prise de Troie; pour finir au règne de Louis XI, il commence à celui de Francion, fils d'Hector!

Ce début donne, à lui seul, la mesure de la valeur critique de cette compilation. Elle n'en eut pas moins un succès immense, tant s'imposait à tous les esprits le besoin de regarder en arrière avant de se risquer dans la carrière qui s'ouvrait devant eux.

Mais la France a touché à l'Italie... et, comme une digue impuissante, les Alpes sont aussitôt

débordées par une civilisation nouvelle qui nous inonde. L'histoire va subir, elle aussi, cette irrésistible influence.

L'Italie n'avait pas été surprise par la Renaissance; prédisposée à s'y prêter, elle avait rencontré dans Pétrarque et Boccace les meilleurs initiateurs. Si nos calamités ne nous eussent pas interdit de participer au réveil des esprits à cette heure première d'enthousiasme et de sincérité, nos pas, sans doute, eussent été plus sûrs. Ce fut le double malheur de la France, au seizième siècle, d'être soudainement envahie par plus d'idées que son inexpérience n'en pouvait porter, et de les recevoir, déjà corrompues, à travers les enseignements d'un maître blasé. Ne nous étonnons pas de rencontrer exactement l'empreinte de cette fatalité dans la façon dont ceux qui la subissent écrivent et sentent l'histoire.

Légendaire, mais du moins personnelle jusqu'alors, l'histoire se montre tout à coup exclusivement italienne. Pour être appréciée, elle doit se parer de la couleur antique : les chevaliers se transforment en consuls romains, et Duguesclin prononce des harangues imitées de Cicéron. Ces déguisements, il est vrai, ne satisfont pas longtemps l'esprit de critique déjà si généralement éveillé et qui va s'affirmer par la réforme. Mais à qui demander la vérité pour la substituer à l'erreur reconnue? S'arrêter à la vraisemblance, n'est-ce pas encore se tromper ? Notre histoire, d'ailleurs, n'a pas seulement emprunté sa forme à l'Italie, elle s'est pénétrée aussi de son esprit, mal plus profond et plus durable. A l'école de Machiavel elle a voulu devenir politique; elle dégénère promptement en arme de combat.

Montaigne, qui préférait aux faux Romains la familiarité si accessible, surtout depuis Amyot, des véritables anciens, en arrivait à penser qu'on ne pouvait, de son temps, se dire honorablement historien.

Ainsi, tout, au déclin de ce seizième siècle, si avide d'idées, aboutissait à l'incertitude ou à la violence : dans l'ordre intellectuel, son dernier mot est le « que sais-je ? » de Montaigne; dans l'ordre des faits, la révolte contre l'autorité et ces dissentions exécrables, où la France aurait péri dans le sang et la honte de tous les partis, si l'habile Henri IV ne se fût rencontré à temps pour la sauver.

Quel que soit l'objet qu'on étudie dans une revue rétrospective de l'histoire de France, la figure souriante d'Henri IV arrête toujours la pensée. Sous l'impression qu'elle fait naître on se prend à songer à cet instant où, l'orage apaisé, jaillit soudain des profondeurs des nues pour rassurer la nature un arc-en-ciel radieux. Il n'est point de problème que n'ait simplifié l'esprit de ce victorieux. Tous les nœuds se dénouent au toucher de sa main légère; il illumine toutes les ombres par les éclairs de son épée ou de son regard. Nos pères lui durent la paix ; mais ils lui durent mieux encore : la simplicité du bon sens, j'allais dire le goût. Rien ne ressemble moins à une réaction que la direction qu'il sait faire accepter même par les intelligences : comme il signe l'édit de Nantes, il dit « qu'aimer Amyot, c'est l'aimer, » tout en protégeant Malherbe en dépit de Sully. Ce qu'il veut, c'est que dans les lettres, comme dans les conseils de l'Europe, l'esprit français ait toujours le pas.

Le seizième siècle avait fini dans l'anarchie;

l'ordre, sous cette autorité, que les derniers Valois lui avaient appris à regretter et Henri IV à chérir, tel était naturellement le besoin et le vœu du dix-septième à son aurore, et Miron, président du tiers et député de Paris aux Etats généraux de 1614, avait bien le droit de se dire le fidèle interprète de tous ses contemporains quand il demandait « un coup de Majesté. » La règle, telle était aussi l'aspiration générale des intelligences, et celles-ci, du moins, ne tenteront pas de frondes quand elles l'auront acceptée. Dès que les eaux bouillonnantes qui se heurtent ont rencontré leur pente naturelle et un lit assez profond pour les contenir, le fleuve prend son cours tranquille et grandiose au milieu de ses rives chaque jour plus élargies.

La Renaissance s'était arrêtée au doute. C'est du doute même que Descartes s'élèvera pour découvrir le secret, universellement désiré, de la discipline. Les premiers génies qui se dressent à l'entrée du dix-septième siècle sont à la fois des mathématiciens, des philosophes et d'austères chrétiens. On sent que l'imagination n'est plus seule toute-puissante. L'esprit veut des guides plus sûrs. Fort de leur appui, il va pouvoir affirmer son merveilleux développement dans toutes les branches des connaissances humaines : dans la philosophie comme dans l'éloquence, dans la poésie comme dans les arts.

Quels seront, Messieurs, les progrès de l'histoire dans ce mouvement universel ?

Certes, le nom de Bossuet n'a rien à envier à la gloire immortelle des noms du grand Corneille ou de Pascal. Mieux encore que Montaigne n'a « pratiqué » les personnages de l'antiquité, l'aigle de

Meaux, des sublimes hauteurs où il plane, saisit l'enchaînement des faits et approfondit les institutions des siècles les plus reculés. Mais ce qui nous préoccupe en ce moment, c'est la connaissance exclusive du passé français; or, Bossuet s'arrête au seuil même de ce sujet. Quels enseignements féconds n'en eût-il pas cependant retirés pour son royal élève? Faute de certitude, il réserve son jugement, donnant par son silence même un témoignage des progrès accomplis déjà par le sens critique.

Ces lumineux génies du dix-septième siècle sont trop fiers et trop droits pour s'aventurer au hasard à travers des ténèbres. Ils abandonnent aux pionniers ces champs encore incultes et laissent aux Du Cange, aux Duchesnes, aux Sainte-Marthe, ces vrais pères de notre histoire, le patient labeur et l'honneur de les défricher.

Est-ce à l'hôtel de Rambouillet, dans la ruelle des précieuses, que le contemporain des Richelieu ou des Mazarin entend parler de l'histoire de France? On n'y connaît que Childebrand. Peut-être rencontrera-t-il Mézeray, chez les héroïnes de la Fronde; mais il n'est permis d'y louer, selon le moment, que le coadjuteur ou Monsieur le Prince. Pénètre-t-il à Port-Royal, on l'y entretient de son âme plus que de ses aïeux. L'Académie naissante est absorbée dans ses louanges à son fondateur ou la préparation de son dictionnaire. Et tandis qu'au théâtre anglais Shakespeare fait retentir des noms anglais, Corneille ne produit sur la scène française que des Espagnols ou des Romains. Tous semblent s'être entendus pour éviter volontairement l'histoire nationale comme un terrain réservé.

A partir du jour où Louis XIV gouverne par lui-même, il n'est plus qu'un centre d'attraction : la cour; qu'une personnalité : celle du roi; l'Etat, c'est lui !

Tout le royaume est aux pieds de l'idole. Si nous n'y rencontrions qu'une foule vulgaire d'adulateurs intéressés, ce serait, sans doute, le cas de se redire tristement, avec Vauvenargues, que « la servitude abaisse les âmes au point de s'en faire aimer. » Mais portaient-ils dans leur poitrine des cœurs avilis, ces Turenne, ces Bossuet, ces Vauban, ces Bellefonds, si profondément prosternés devant celui à qui Mlle de La Vallière ne préféra que Dieu, et dont on a pu croire qu'un regard irrité avait suffi pour faire mourir Racine. Il est un trésor que la France estime plus haut même que son bonheur : sa dignité. Si elle s'attachait ainsi à Louis XIV, c'est qu'elle comprenait que la grandeur du roi était sa propre grandeur : elle sentait que l'honneur national, sinon la félicité publique, reposait en des mains sûres, et que celui dont la majesté triomphante l'enivrait d'orgueil saurait, s'il le fallait, s'ensevelir fièrement sous les ruines de la monarchie.

L'étude de l'histoire, on le comprend, n'offrait que peu d'attraits à une société aussi absorbée.

Le gouvernement, d'ailleurs, n'encourageait pas les efforts qui auraient pu être tentés. Colbert blâmait « la licence » que se donnait Mézeray « de réfléchir sur la conduite des rois ancêtres du roi, » et Fénelon se compromettait pour trop approfondir les institutions de Salente. Mais la curiosité faisait encore plus défaut que la liberté. Pour intéresser les esprits aux souvenirs historiques, Dubos et Bou-

lainvilliers étaient obligés de les leur présenter sous la forme de discussions qui passionnaient les amours-propres. L'instinct public, qui recherchait partout les lignes régulières, se détournait avec mépris devant les aspérités du passé.

Lorsque le marquis de Vardes reparut à la cour après son exil, les courtisans souriaient de l'étrangeté de son habit bleu en retard de quelques années sur les modes du jour : « Sire, dit-il au roi, quand on est condamné à vivre loin de Votre Majesté, non-seulement on est à plaindre, mais encore on est ridicule. » Aux yeux des témoins de la prospérité de Louis XIV, tous ses prédécesseurs, Henri IV lui-même, n'avaient-ils pas, à des degrés divers, un peu du malheur de M. de Vardes?

Mais aux victoires sans mesure succédèrent les revers. Le pouvoir personnel (et c'est là, Messieurs, sa condamnation) doit s'appuyer toujours, s'il veut qu'on le respecte, sur la force ou sur le bonheur. L'admiration générale se détacha du roi vieilli le même jour que la fortune.

La France avait aspiré à l'obéissance ; son égide l'écrasait. D'ailleurs, une génération nouvelle grandissait qui n'avait pas connu les discordes civiles ; elle souffrait, au contraire, des fautes d'un gouvernement dont elle avait à peine entrevu la gloire. Elle survivait à la plupart des grands hommes qui eussent été capables de l'éclairer. Son esprit retomba à cette irrévérence que nous avons vu si fatalement aboutir, au seizième siècle, à l'anarchie.

Bayle, chassé de son pays, lui enseignait pour se venger de lui à tout dévisager avec mépris. On n'osa pas s'attaquer, tout d'abord, à des institutions

trop à même de se défendre. Les témérités littéraires servirent de prélude aux hardiesses politiques. Avant de critiquer la constitution, on discuta Homère; la révolte attendait, pour se déchaîner contre les fondements même de l'ordre établi, la mort de celui dont la majesté lui imposait encore un reste de respect en dépit de ses fautes et de ses malheurs.

L'histoire politique du long règne de Louis XV pourrait s'écrire en un seul mot : effondrement. Je vois bien étendu sur le trône un petit-fils de Louis XIV qui peut ouvrir et fermer, à son gré, les portes de la Bastille; mais la puissance effective n'est plus entre ses mains. Le seul vrai roi de France, au dix-huitième siècle, c'est l'esprit philosophique qui fait l'opinion.

Au milieu de la décadence universelle, lui seul sent ses forces grandir. Habitué à tout discuter, enclin au mépris, enivré de lui-même, il peut enfin élever la voix, sûr que des milliers d'échos vont lui répondre.

L'organisation de la monarchie, telle que Richelieu l'avait faussée, n'apparaissait aux regards que par ses dehors; le vice était patent.

Les théoriciens se persuadèrent qu'il n'appartenait qu'à eux seuls, puisque les hommes d'Etat avaient manifestement échoué, d'indiquer les réformes indispensables. De là, cette disposition des intelligences devenue bientôt générale, dont Montesquieu est l'illustre interprète.

Si Montesquieu n'eût appliqué son génie qu'à des conceptions idéales, la littérature ou la philosophie enregistreraient son livre à côté de l'*Etat* de Platon

ou de l'*Utopie* de Thomas Morus; mais il sentit que l'expérience pourrait seule lui découvrir la solution du problème qu'il se posait. Voilà pourquoi son œuvre, comme toutes celles dont il fut l'inspirateur et le modèle, appartient surtout à l'histoire. Aux yeux de Montesquieu, l'humanité ne s'était pas perpétuée sans avoir rencontré jamais le secret de son bonheur; aucun peuple, il est vrai, ne lui apparaissait comme le dépositaire de toute la vérité; mais il se flattait de parvenir à la constituer, en recherchant ses éléments épars dans tous les siècles et dans tous les pays. Sans doute, en passant en revue à leur tour les institutions de la France, le but qu'il poursuit domine trop sa pensée, pour qu'il ne dédaigne pas des traits importants, mais inutiles à sa thèse. On a dit de lui qu'il raisonne là même où manque la matière, et pour nous rendre compte de ce qui le laisse imparfait, nous n'avons qu'à lui emprunter sa propre définition de l'histoire : « Des faits faux composés sur des faits vrais. » Mais ce grand esprit n'en a pas moins fait accomplir aux études historiques un immense pas.

Bossuet nous avait montré l'action souveraine de Dieu à travers les sociétés humaines; Montesquieu nous fit voir le rôle de l'homme. Nous ne nous attachions déjà plus à une stérile nomenclature des faits; nous avions appris à connaître leur enchaînement providentiel; nous voudrons désormais pénétrer les causes secondes, et saisir, pour les bien comprendre, l'esprit même des lois.

Le titre de « l'*Essai sur les mœurs des nations* » suffit à caractériser les innovations de Voltaire. Les manifestations de l'esprit hors de la politi-

que, le caractère des lettres et des arts, leur influence sur la marche de la civilisation, tels sont, parmi tant d'autres, les sujets que ce génie hardi aborde le premier et qui tiendront tant de place dans les travaux de ceux qui le suivront. Mais ce que l'histoire lui doit surtout, c'est la forme dont il la pare et qui la vulgarise, en lui donnant un attrait inconnu. A la lueur de son clair flambeau, les profanes eux-mêmes s'avancent, en se jouant, à travers les dédales que l'investigation des érudits n'avait encore éclairés que pour eux seuls.

L'intelligence de Voltaire avait été créée pour porter partout la clarté. Malheureusement, comme Bayle, son précurseur, qui aimait à se comparer à Jupiter assemble-nuages, il préféra trop souvent n'employer sa toute-puissance sur ses contemporains que pour les aveugler. Les bienfaits du christianisme offusquaient sa pensée : sa sagacité merveilleuse se fit l'esclave menteuse de sa passion. Un grand historien a dit que l'âme de l'histoire est la sensibilité; Voltaire ne connut pas même le patriotisme. Excepté lorsqu'il se laisse éblouir par les splendeurs du règne de Louis XIV, ce « prince des moqueurs » n'aime jamais son sujet : il le méprise. Ce que cherche son œil perçant dans l'édifice sacré où l'humanité, où la France se sont abritées jusqu'à lui, ce n'est point la colonne éprouvée qui peut servir de modèle; sa malveillance vise à la brèche pour l'élargir. Ébranler par ses sarcasmes toutes les croyances, corrompre tous les souvenirs, telle paraît être la mission qu'il s'est réservée dans le complot où nous rencontrons confondues, dans une commune haine, les voix les plus retentissantes du dix-huitième siècle.

Hâtons-nous cependant de constater que l'encyclopédie, ce lien des conjurés, ne laisse à l'histoire qu'une place secondaire. Les rumeurs de l'école philosophique ne doivent pas, d'ailleurs, couvrir entièrement pour nous l'enseignement plus grave et plus désintéressé de tant de véritables savants dont la postérité écoute avec respect les leçons admirables.

Nous n'avons qu'à citer le nom de Mabillon pour signaler à travers le dix-septième siècle la trace lumineuse de l'érudition. Le dix-huitième siècle ne se montrera pas inférieur à son devancier. Aux in-folios, déjà accumulés, il ajoute lentement, mais sans répit ni défaillance, ces étonnants travaux des Bénédictins, ces recueils de l'Académie des inscriptions, ces monographies provinciales : mines immenses que nos arrière-neveux n'épuiseront pas. Vous me reprocheriez, Messieurs, de ne pas rendre ici un spécial hommage à l'éminent auteur de l'*Histoire de Languedoc.*

Mais ces sages leçons ne sont guère entendues. Retenu par son goût pour la métaphysique ou pour les sciences exactes ou naturelles, l'esprit du plus grand nombre, au dix-huitième siècle, ne s'intéresse pas à l'histoire. Il ne se passionnera pour ses révélations que s'il y devine un argument pour ses thèses philosophiques ou le prétexte à des déclamations contre la société; mais alors comme il s'enflamme ! A l'école de Mably, une Sparte imaginaire devient son idéal !

Que l'éloquence d'un Rousseau se fasse l'écho formidable de ces vaines théories, et nous allons les voir s'imposer comme un dogme à toute une géné-

ration, à cette génération, hélas! où la France, descendue aux dernières profondeurs de sa décadence, sera condamnée à chercher ses réformateurs.

Comment comprenaient-ils le génie du peuple qu'ils étaient appelés à régénérer, ces députés accourus à Versailles pour trouver un remède au mal éclatant? A combien d'entre eux l'étude éclairée de l'histoire avait-elle pu enseigner à distinguer, à travers l'exubérante ramure et les fruits empoisonnés de la dernière heure, le tronc robuste et sain de nos institutions? La masse de la nation, où les sophismes avaient moins pénétré, ne se méprenait pas sur ses véritables besoins; son instinct lui montrait où s'était interrompue la chaîne de ses traditions. Relisons les cahiers qui renferment ses justes vœux. Que demandent-ils presque tous? la vraie constitution de la monarchie nationale et chrétienne telle qu'elle aurait dû se perpétuer en se modifiant selon les progrès du temps, si, depuis sa source pure, le lit régulier et sans cesse élargi du fleuve n'avait jamais été troublé.

Malheureusement un autre esprit dominait dans les sphères élevées où la plupart des députés durent être choisis. Les traditions impliquent des devoirs; ils préférèrent ne donner à leur œuvre qu'un fondement : les droits. Que ne pouvons-nous passer sous silence, Messieurs, les conséquences lamentables de leur erreur?

Parmi ceux qu'aveuglait l'illusion générale, beaucoup, je le sais, ne poursuivaient que le bien du pays; s'ils échouèrent, la faute en est moins à eux qu'aux enseignements faux qui les avaient trompés. Ils périrent, pour la plupart, sous les débris de

l'édifice qu'ils ne surent pas restaurer. Quatre-vingts ans sont écoulés depuis cette chute effroyable, et la terre en tremble encore !

Nous ne chercherons pas la trace des études historiques durant la période de la Révolution. La minorité effrénée, qui imposait à toute la France le silence de la terreur, déclarait au passé une guerre sacrilége. Tout devait dater de son ère. Que ne pouvait-elle anéantir en un jour tous nos souvenirs comme elle jetait au vent les cendres profanées des rois !

Mais les crimes de quelques-uns ne sauraient retomber sur la tête de tout un peuple... La vraie France aime l'ordre comme elle aime la gloire ; elle les aime peut-être trop ; et c'est là le secret de ces acclamations enthousiastes dont elle salue toujours la main qui les lui ramène.

Si Napoléon n'eût rencontré devant lui un petit nombre d'esprits invincibles, les études historiques, sous son règne, mériteraient à peine une mention. A ses yeux, comme à ceux de ses compagnons de victoire, ses aventures merveilleuses n'appartenaient qu'à l'épopée. Quant au passé, il n'en voulait ressusciter que ce qui pouvait ajouter aux parures de sa couronne. Vous vous rappelez, Messieurs, la lettre significative qu'il écrivait au préfet de police pour le charger de faire rédiger une histoire de France : « Il n'est pas bon, disait-il, d'abandonner un tel travail à l'industrie particulière. »

Mais, avec le dix-neuvième siècle, une génération se levait, prédisposée aux œuvres sérieuses par sa précoce expérience, par la nécessité et par ses aptitudes. Nul frein n'aurait été capable de la

contenir longtemps. Elle allait d'ailleurs rencontrer, dans le gouvernement libéral de la Restauration, l'atmosphère nécessaire à l'éclosion de son génie.

Que de noms d'historiens illustres se pressent ici dans notre mémoire ! Châteaubriand, Augustin Thierry, Barante, Guizot, M. Mignet, M. Thiers ; j'en passe et des plus célèbres; mais permettez, Messieurs, à mon hommage d'aller chercher à l'un des premiers rangs de l'illustre phalange, pour le saluer ici, celui dont une voix plus autorisée que la mienne vient de retracer devant vous toute l'existence.

L'histoire, au dix-huitième siècle, tournait invariablement à la philosophie ; de nos jours, la philosophie incline vers l'histoire. M. de Rémusat était trop de son temps pour ne pas ressentir l'attrait universel. Il ne pouvait se contenter d'étudier une idée sans connaître le penseur qui l'avait conçue. Aussi Abélard l'intéresse-t-il moins par sa science qu'il ne l'émeut par ses amours, et la doctrine de saint Anselme est-elle pour lui inséparable de l'influence qu'elle exerça.

Il ne m'appartient pas, je respecterai vos usages, de me faire en ce moment le nouvel interprète de vos regrets ; mais, pouvais-je vous montrer dans un plus haut exemple cette tendance générale qui porte, de nos jours, si impérieusement, vers l'étude approfondie de nos souvenirs historiques, non-seulement les intelligences amies des traditions, mais celles-là même qui pourraient se croire le plus profondément pénétrées des idées modernes et le mieux détachées de tous liens avec le passé.

Au premier souffle de liberté, l'immense champ

de l'histoire nationale se voit tout à coup envahi par tous les côtés à la fois. Les uns vont suivant à travers les siècles le mouvement de la civilisation, d'autres semblent ne s'attacher qu'à la description dramatique des événements. Ceux-ci embrassent dans leurs recherches tout notre passé; une séduction qui, parfois les aveugle, retient ceux-là de préférence sur la contemplation exclusive de la Révolution. Tous concourent, à l'envi, à produire cette impulsion universelle, si féconde, dont les manifestations innombrables éclatent autour de nous.

Deux avantages avaient généralement fait défaut aux historiens antérieurs à notre dix-neuvième siècle : l'expérience personnelle de faits analogues à ceux qu'ils prétendaient juger, et cet instinct de la couleur locale et de l'investigation des caractères qui nous aide si bien à reconstituer et les apparences et le fond de la vérité. Or ces deux facultés sont peut-être celles que, depuis la Révolution, nos goûts et nos malheurs ont le mieux servi à développer en nous.

On a dit de Montesquieu que, pour qu'il se rendît bien compte des diverses formes de gouvernement qu'il examine, il lui avait manqué d'avoir vécu hors du milieu ordonné et tranquille où s'écoula sa vie. De sa retraite de la Brède ou des salons de Paris, il lui eût été difficile de se rappeler, et pouvait-il pressentir ce que cachent de déceptions, d'erreurs ou de calamités, beaucoup de mots sonores qu'il prononce avec respect!

Notre siècle a chèrement payé le privilége d'être guéri de ces illusions.

Grâce aux merveilles de la science, l'univers tout entier est présent, à toute heure, à nos regards; nos yeux, d'ailleurs, n'ont pas besoin de franchir nos frontières pour être frappés du spectacle presque simultané de toutes les grandeurs et de toutes les misères. Quel écrivain contemporain n'a vu, même avant de blanchir, la reproduction de la plupart des événements disséminés dans la suite des âges? N'a-t-il pas été le témoin de l'explosion de toutes les passions humaines? Pareille à cette malade, à qui Dante compare son inconstante patrie, la France incessamment s'agite sur sa couche, sans pouvoir trouver une position qui convienne à sa douleur.

Une démarcation séparait autrefois le plus souvent, chez nous, l'administrateur et l'écrivain. Dans notre société moderne il n'en est plus ainsi. Le pouvoir est si bien à tous que ceux qui s'en saisissent font sagement de se préparer aussitôt par avance à le transmettre en de nouvelles mains. On interrompt le livre commencé pour prendre les rênes du gouvernement; qu'un souffle inclément s'élève, et le penseur retourne à ses chères études un instant délaissées. Qui n'a été ministre de nos jours, qui n'a vu s'ouvrir devant lui, du moins pour quelques heures, l'arche sainte jadis voilée à tous les yeux? Nous n'avons pas à rechercher ici ce que gagne l'Etat à ces perpétuels changements. Mais on ne peut nier qu'ils n'aident du moins à vulgariser la science des affaires et la connaissance des hommes.

Qu'un de ces puissants d'un jour parvenu dès sa jeunesse aux emplois les plus considérables ait reçu

de la nature, comme M. Guizot, par exemple, un génie perspicace et élevé, avec quelle supériorité ne saisira-t-il pas, du haut de son expérience, l'enchaînement des siècles écoulés !

Notre siècle, qui ne le voit ? affirme l'activité de son génie par des manifestations sans nombre. Les prodigieuses inventions de sa science ont amené l'ordre matériel à une prospérité inouïe ; il devra au culte des arts une incontestable gloire, et ce n'est pas devant vous, Messieurs, que je pourrais oublier les grands noms de ses poètes, puisque les plus fameux d'entre eux s'honorent de porter vos couronnes ; mais, quelles que soient les voies que nos esprits embrassent, un courant irrésistible les ramène, presque toujours, au même but : l'investigation curieuse des choses d'autrefois.

Le respect de la couleur locale n'est-il pas, de la part du peintre et du romancier, un hommage à l'histoire ? L'architecture ne crée plus, elle applique à restaurer toute sa science. Pénétrons-nous dans les entrailles de la terre, nous n'y puisons plus seulement la houille ou le fer ; le secret des révolutions du globe est le trésor le plus envié qu'y cherchent nos regards ; atteignons-nous, en quelques heures, aux plus lointaines contrées, il ne nous suffit plus de nous en rendre maîtres : nous voulons posséder jusqu'à leur passé ; Ninive et Ilion se relèvent de leurs ruines pour nous parler de leur splendeur, et les Pharaons troublés dans leur sommeil trente fois séculaire doivent répondre à nos questions.

J'ignore, Messieurs, si nous serons assez heureux pour laisser après nous des monuments durables.

Nos créations politiques les plus vantées nous ont habitués déjà à de tels mécomptes qu'il est bien difficile de croire à leur éternité. Peut-être notre mission consiste-t-elle seulement à préparer, pour de plus sages que nous, les larges fondements sur lesquels ils pourront rasseoir le temple de l'avenir : notre part serait encore belle s'il nous était réellement donné de dresser pour nos fils ce que vous me permettrez d'appeler : l'inventaire du passé.

Mais que cet inventaire ne soit pas une froide et stérile nomenclature. Le premier but de l'histoire, Montaigne nous l'a dit excellemment, est de nous aider à « pratiquer les grandes âmes des meilleurs siècles. » Le passé ne mériterait pas d'être remué dans ses cendres si nos recherches ne devaient aboutir à un enseignement utile. Ce qui nous rend meilleurs, c'est surtout le spectacle de la vie humaine ; or, sous le politique ou sous le guerrier, chercha-t-on jamais l'homme avec plus de sympathie que nous ne le cherchons ? Notre instinct démocratique s'étudie à faire revivre les humbles comme les grands ; pour nous la France n'est plus renfermée tout entière dans un camp ou dans un palais ; il faut que nous sentions battre sous notre étreinte le cœur du peuple comme le cœur du roi.

L'esprit moderne est porté vers l'histoire par ses deux principaux penchants : le goût de la critique et l'imagination. La lecture des romans, ce passe-temps de nos pères, devenu pour nous un besoin, a habitué nos esprits à l'examen des caractères. Animées par le génie divinateur d'un Walter Scott, les figures historiques se sont révélées à nos yeux embellies d'un charme inconnu. Mais la critique est survenue pour

corriger le tableau peint par l'imagination. Sans rien sacrifier de l'intérêt, elle a entendu ne le devoir qu'à la réalité.

Dans une société comme dans un seul personnage, elle veut tout approfondir; chacun de leurs aspects devra nous apparaître, l'âme comme les dehors, mais toujours éclairés uniquement à la lumière de documents certains.

Plus d'admirations de commande! Notre analyse jalouse, parfois même téméraire, révise tous les arrêts. Ses coups ont déjà renversé bien des statues aux pieds d'argile. Joseph de Maistre a pu dire de la papauté qu'elle n'a besoin que de la vérité; il n'en est pas ainsi de toutes les renommées humaines; mais, en revanche, que ne gagnent point à l'épreuve la plus rigoureuse les gloires vraiment dignes de notre respect? Une fausse érudition pourra bien tenter de les obscurcir un instant, elles sortiront plus rayonnantes des nuages amoncelés.

Qui révérait Jeanne d'Arc, il y a cent ans? Voltaire l'insultait! Notre siècle, pour la connaître, s'est adressé à elle-même; il l'a jugée sur ses propres réponses. Sa statue se dresse aujourd'hui sur nos places publiques, et demain la verra peut-être sur nos autels! Quand elle parut à Poitiers devant les commissaires désignés par le roi pour l'interroger, elle leur expliqua sa mission. Le texte de ses paroles n'est point parvenu jusqu'à nous; l'heureux investigateur qui les retrouverait n'aurait-il pas beaucoup plus fait en son honneur qu'un second Chapelain, les vingt-quatre chants du nouveau poème épique fussent-ils dignes de Boileau?

Les discussions si vives, soulevées par le nom de

Marie Stuart, ont-elles réussi à mêler de l'amertume à son mélancolique souvenir?

Et cette autre reine-martyre qui, sans avoir jamais connu aucune des faiblesses de la victime d'Elisabeth, la rappelle si bien par la grâce, par l'héroïsme et par le malheur, de quel pur éclat ne brille-t-elle pas à la lumière intense de la critique?

Parvenu aux trois quarts de sa route laborieuse, le dix-neuvième siècle est bien loin, il est vrai, de posséder encore tout le trésor qu'il poursuit. Si des armées savantes marchent, enseignes déployées, à la conquête de la vérité, que d'écoles d'erreur! Quel triste encombrement dans les voies les plus mauvaises! Combien, parmi les plus brillants esprits, parmi ceux dont les débuts invitaient à concevoir les plus confiantes espérances, qui se sont laissé égarer! Il n'est pas de système faux qui n'ait, encore à cette heure, ses bruyants adeptes. Les légendes du moyen âge méritent plus d'autorité que certains récits applaudis de la foule autour de nous. La Ligue n'inventa jamais de pamphlets plus mensongers que ceux dont nous inonde chaque jour l'esprit de parti. L'histoire, cet instrument sacré de paix et de concorde, s'est changée dans certaines mains en arme empoisonnée. D'autres en ont fait l'encensoir, d'où leur vénale louange s'est élevée tour à tour vers la populace ou vers César.

Mais ces profanations n'arrêteront point les rayons de la pure lumière. Combien de préjugés déjà évanouis à son flambeau! Une émulation intelligente n'amoncelle-t-elle pas chaque jour ces collections de documents inédits d'où la vérité toute entière saura

bien tôt ou tard jaillir. Les connaissances réservées autrefois aux seuls érudits sont devenues aujourd'hui l'aliment de la multitude. Quel savant des temps passés pouvait connaître aussi bien notre histoire nationale que le petit enfant qui l'apprend aujourd'hui sur les genoux de son grand-père?

Non; l'œuvre de notre siècle n'est pas encore accomplie. Elle suffirait peut-être cependant, même telle qu'elle est, pour lui mériter le titre de siècle historique.

Lorsqu'Augustin Thierry, Messieurs, caractérisait de la sorte les aspirations de ses contemporains, toutes les âmes, autour de lui, s'ouvraient à l'espérance. La paix et la liberté faisaient oublier à la France les déceptions de la gloire. Pleine de confiance dans l'avenir, elle croyait que le gouvernement des hommes appartenait désormais à la raison, et que l'Europe en avait pour jamais fini avec cette barbarie, où la force prime le droit. Ce que nos pères attendaient de l'étude de l'histoire, c'était surtout des conseils.

Hélas! nous sommes forcés aujourd'hui de lui demander davantage!

Jamais ses leçons ne furent plus nécessaires; jamais notre France envahie, ébranlée dans ses fondements et déchirée par la discorde, n'eut un besoin plus pressant des exemples du passé; et cependant, ce que notre deuil désire, c'est moins encore des leçons que des consolations!

L'homme sentait, avant Salomon et avant Homère, que la poésie est un baume pour les blessures du

cœur; la philosophie (Montaigne qui l'exprime si bien ne l'éprouvait pas le premier) « fait état de sereiner les tempêtes de l'âme ; » l'histoire, Messieurs, est la consolatrice des douleurs nationales, car c'est elle qui nous enseigne à ne jamais désespérer.

Le lendemain, à la vérité, ne voit pas toujours s'accomplir les espérances qu'elle donne; elle ne mesure pas le temps à l'existence éphémère d'une génération; mais le cœur qu'elle inspire sait tout ce que renferme, dans son unité sublime, le nom sacré de la patrie; il sent, d'une invincible foi, qu'il se survivra dans ses fils comme il vivait déjà dans ses aïeux, et son patriotisme est assez large pour embrasser l'avenir avec le passé.

Interrogeons-la donc, — c'est vous qui nous y conviez, — cette sage voix de l'histoire. Nos pères évoqués sortiront de leurs tombes pour nous prêcher la confiance et la vraie fraternité. Ils nous révèleront aux prix de quels sacrifices ils ont acheté leur grandeur. S'ils nous parlent des champs funestes où tout sembla tant de fois perdu fors l'honneur, ils nous rappelleront que l'épée de la France fut appelée longtemps l'épée de Dieu, et s'ils font découler, pour nous, une leçon virile du spectacle de nos frontières violées par l'étranger, entendons-les, Messieurs, répéter avec le poète :

« Où le père a passé, passera bien l'enfant ! »



RÉPONSE

AU

REMERCIEMENT DE M. LE MARQUIS D'ARAGON,

Lue en séance publique le 13 mai 1877;

Par M. l'abbé DUILHÉ DE SAINT-PROJET,

MODÉRATEUR.

Il y a près de cinq siècles, au mois de mai 1395, Milan célébrait de somptueuses fêtes pour le couronnement de son nouveau duc, honneur de l'Italie, comte français et cousin des rois de France. Sous un riche baldaquin d'étoffe écarlate brochée d'or, Jean Galéas Visconti recevait le manteau ducal, doublé de vair de haut en bas. Sur la même estrade étaient rangés des princes, des prélats, des ambassadeurs royaux, des seigneurs appelés de toutes les parties du monde, et les envoyés de quarante-six villes italiennes, avec les bannières à leurs armes.

Les lettres eurent une large part d'honneur à ces fêtes; les tournois poétiques se mêlèrent aux joûtes d'armes. C'était le temps où les condottieri et les

troubadours cherchaient fortune et renommée, chacun à sa manière, les uns avec la lyre, les autres avec l'épée.

La cour de Milan avait su se parer de toutes les gloires. Encore pleine du souvenir de Pétrarque, elle donnait asile aux grammairiens de l'Orient, aux architectes de Florence, aux savants et aux artistes de tout pays, et faisaient surgir du sol deux incomparables merveilles : le Dôme et la Chartreuse.

Et nous, cependant, nous que Pétrarque avait aussi visités, ravis par ces lointains accords, attentifs aux sons harmonieux qui nous venaient d'Italie, nous avions déjà codifié les lois de la Gaie-Science, nous avions composé pour nos Jeux le premier essai de prosodie, la première poétique nationale.

Dans le même siècle, presque aux mêmes années, s'étaient fondés et brillamment accrus la fortune des ducs de Milan et le collége du Gay-Savoir.

Ces souvenirs se sont pressés devant moi, lorsque je me suis vu chargé de recevoir, à l'Académie des Jeux Floraux, un des rares représentants d'une famille dont l'histoire a été si intimement mêlée à la nôtre.

Ainsi, au mois de mai 1877, je vous invite, Monsieur, à prendre possession, non pas d'un siége ducal, mais d'un fauteuil académique ; il est beaucoup plus modeste, mais il a vu bien des révolutions et survécu à plus d'un trône.

Vous présiderez avec nous, non à ces luttes terribles où les jouteurs, « en levant le doigt, plaisantaient avec la mort » ; mais à de pacifiques tournois, où la grâce de l'inspiration, l'élévation de la pensée

et l'harmonie des vers sont prisées plus haut que la vigueur du bras et la rudesse des coups.

Nous donnerons ensemble aux vainqueurs, non une agrafe de mille florins, ou une dague ornée de pierreries, on un cheval ferré d'or, mais une simple fleur tombée des mains d'une femme, et que bien des mains de femme — on le sait à votre nouveau foyer domestique — ont su conquérir (1).

Nous vous convions aujourd'hui à reprendre un des rôles les plus glorieux de vos ancêtres maternels : celui de protecteur des lettres, sous le vocable moins solennel de Mainteneur des Jeux Floraux.

Vous ne vous attendiez guère, j'en suis sûr, à me voir rechercher si haut une sorte de communauté d'origine et d'affinité glorieuse. J'ai voulu donner à une modestie excessive un premier démenti, sur votre propre terrain, sur le terrain de l'histoire.

Vous la poussez, en effet, si loin cette modestie, que je me serais cru obligé de défendre le vote de mes confrères, contre vos accusations de complaisance ou d'aveuglement, si le reste de votre discours n'avait été une éloquente réfutation de vos premières paroles et une justification surabondante.

Ce n'est donc pas pour le public, qui vient de vous entendre et de vous applaudir, encore moins pour nous, qui vous avons choisi à bon escient, que je veux rappeler vos titres, mais pour vous seul, qui vous obstinez à les méconnaître.

Lorsque l'Académie découvre autour d'elle un homme jeune, richement doué, acceptant avec courage et avec joie la responsabilité de traditions qui

(1) Mme la marquise de Villeneuve, maître ès-Jeux Floraux.

obligent; sachant apprécier la beauté, la fécondité, la royauté du travail volontaire; comprenant que la jeunesse de celui qui aspire à diriger ses semblables doit ressembler bien moins à une fête qu'à une veillée d'armes; que l'ivresse du matin est cruellement expiée par le désespérant ennui de la journée et par la stérilité du soir; que si le printemps a tant d'attraits, c'est surtout par les moissons cachées que ses parfums révèlent, par les fruits naissants que ses fleurs recouvrent...; lorsqu'à de tels signes l'Académie reconnaît un des siens, elle ne le perd pas de vue. Il y a longtemps, Monsieur, qu'elle vous avait inscrit au premier rang de ce surnumérariat académique, et, je vous en assure, vous avez été un de ses stagiaires les plus tendrement surveillés.

Elle a su qu'aux premiers bruits de nos désastres, vous vous étiez arraché à toutes les sollicitudes, à toutes les tendresses, pour aller de votre plein gré, en toute hâte, vous enfermer dans les murs de Paris assiégé. Là, soldat volontaire, vous êtes resté attaché à votre batterie, comme à une consigne sacrée du patriotisme et de l'honnenr. Cela vous a paru tout simple, et à d'autres aussi qui comprirent et firent leur devoir comme vous; cela n'est pas moins beau.

Il faut garder ces souvenirs comme une consolation pour le passé, comme une leçon et un exemple pour l'avenir. Tout ce qui a été fait, tout ce qui se fera pour la patrie menacée, les grandes et les petites choses, constituent le plus riche trésor, le plus noble patrimoine des familles et des nations. La jeune fille, la jeune femme qui passent les jours et les nuits à préparer de la charpie, non moins que l'époux, que le frère, tombés sur les champs de

bataille, à Gravelotte ou à Patay, travaillent puissamment à racheter la France ; ils lui rendront tôt ou tard, avec l'assurance de la victoire, son beau titre séculaire de soldat de Dieu.

Peu de temps après notre délivrance, vous avez été placé, par une rare fortune, sur le seuil de la grande vie publique. Les plus séduisantes perspectives s'ouvraient devant vous ; vous avez fait preuve d'un esprit de sagesse et de sacrifice peu commun dans notre temps et dans notre pays. Vous vous êtes souvenu de cette devise gravée sur vos armes : *Festina lente*, hâtez-vous avec une sage lenteur. Combien en voyons-nous qui se hâtent de servir leurs chers concitoyens, s'emparent, dans ce but généreux, des situations politiques les plus enviées, et cela sans aucune lenteur, c'est-à-dire sans aucune préparation, sans aucun mérite. Vous avez préféré vous recueillir, vous fortifier, vous rendre toujours plus digne du rôle héréditaire qui vous est réservé dans un de nos beaux départements voisins.

Lorsqu'il s'était agi de courir au-devant des dangers et de l'ennemi, vous n'aviez pas hésité; vous avez reculé seulement devant les honneurs. Une telle abnégation n'est pas longtemps restée sans récompense. C'est dans votre retraite volontaire que Clémence Isaure est venue vous sourire, et elle n'a pas été seule à agréer vos hommages et vos serments : à la suite de notre muse chrétienne, vous rencontriez, presque aussitôt, toutes les bénédictions du ciel, toutes les promesses de bonheur.

Puisque j'en suis aux indiscrétions, aux violations de domicile, j'en profite pour vous convaincre de tous vos mérites, pour dissiper vos derniers scru-

pules. Vous avez exprimé le regret de n'avoir pas à nous offrir ou à nous rappeler quelques travaux littéraires propres à justifier notre choix.

Nous avons reçu des confidences, — vous l'ignoriez sans doute, — elles nous ont permis de devancer, d'escompter même les applaudissements du public lettré qui vous attendent. Nous savons que vous avez consacré vos premières veilles à raconter la vie d'une princesse dont la célébrité aimable et touchante pour tous vous est doublement chère; vous avez écrit, vous allez publier la vie de Valentine de Milan, fille de Galéas Visconti et duchesse d'Orléans.

Je ne sais si l'histoire offre une plus attrayante figure que celle de cette belle et douce Valentine, élevée en pleine Renaissance, au pays des arts et de la lumière, dans un palais peuplé de savants et de poètes, et qui devint à la cour de nos rois comme une première et féconde initiation aux choses de l'esprit, comme une aurore des splendeurs futures de la France.

Avec quelle piété filiale vous ferez revivre l'épouse fidèle, la veuve inconsolable, disant un éternel adieu, après le meurtre de son époux, aux fêtes dont sa vie avait été entourée, pour adopter cette devise devenue immortelle comme le poème de la douleur et de la fidélité : *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien.* Avec quelle patriotique piété vous nous rendrez la compatissante princesse qui charma les cruelles insomnies de Charles VI, pendant qu'Isabelle d'Allemagne trahissait tous ses devoirs d'épouse et de reine. Nous partageons d'avance votre culte pour une telle héroïne : c'est une chose si sainte

d'essuyer les larmes d'un roi de France dans le malheur!

Prenez garde, Monsieur, cette fois, d'exagérer les préceptes de votre exergue favorite, *festina lente*; si Boileau la recommande aux écrivains et aux poètes trop pressés, les maîtres de Boileau, Horace et Quintilien, recommandent aussi de n'en point abuser. J'espère bien, d'ailleurs, que vous conduirez Valentine de Milan à nos réceptions hebdomadaires, avant de la présenter au public.

Et maintenant, Monsieur, je crois avoir suffisamment vengé l'Académie de vos insinuations, et mis votre modestie à sa place. Ah! sans doute, — et j'aime à le proclamer avec vous, — vous allez occuper la place d'un mainteneur illustre entre tous. Je ne parle pas de l'homme politique; je me souviens trop que lui-même, avec un tact exquis et en s'abritant dn nom de Fontenelle, nous félicitait d'avoir su oublier l'esprit de parti pour rester fidèle au parti de l'esprit.

M. de Rémusat fut un des plus brillants leaders de ce parti si éminemment français. Le remerciement qu'il nous adressait, il y a douze ans, peut être placé au rang des chefs-d'œuvre de notre langue. Nulle part on ne rencontrera une plus exquise finesse, un accent plus attique, un plus constant bonheur de tournures et d'expressions, des idées plus pénétrantes sous une plus vivante parure. Il sera l'honneur de nos Recueils.

Relisez-le, Monsieur, ce beau discours; l'auteur semble chercher, désigner d'avance son héritier parmi la jeunesse éprise d'espoir et d'idéal; pou-

vions-nous mieux interpréter ses intentions que nous ne l'avons fait?

Au mois de mai 1865, l'Académie des Jeux Floraux ouvrait ses rangs à l'un des membres les plus éminents de l'Académie française, à l'un des meilleurs écrivains de la France contemporaine ; ce fut pour elle un grand honneur. Aujourd'hui qu'elle vous voit monter à sa place, c'est pour elle une grande espérance.

En venant s'asseoir parmi nous, chaque nouvel élu nous apporte, comme cadeau de joyeux avénement, des pages presque toujours caractéristiques; il y condense les sentiments et les idées de son fonds, il y résume ses études les plus chères, les prédilections de sa vie de penseur, il y peint son âme. C'est un *credo* précédant un baptême.

S'il est vrai de dire : « Le style, c'est l'homme », on peut ajouter, avec non moins d'assurance : « Le remerciement, c'est le mainteneur ».

Nulle part aucun de nous n'a mis plus de sincérité, plus d'émotion. Je me souviens d'avoir entendu dire cela à M. de Rémusat lui-même. Nos Recueils peuvent être consultés comme une véritable galerie de photographies morales et littéraires.

Ainsi, cette année même, à cette même place, nous avons applaudi de brillantes synthèses sur l'honnêteté littéraire, sur l'éloquence judiciaire, sur le génie poétique du christianisme. Vous, Monsieur, obéissant à votre tour aux tendances de votre esprit, vous avez adopté l'histoire; et, vous laissant aller où vous portait votre cœur, vous avez choisi l'his-

toire de France. Vous voilà donc à nous, tête et cœur, soyez le bienvenu.

Vous nous montrez, non la suite des règnes, des événements, des institutions, mais la manière dont tout cela a été étudié, compris et raconté, aux différentes époques de notre vie nationale. Vous appelez à votre tribunal les juges eux-mêmes; c'est la critique historique élevée à sa seconde puissance.

Dans un sujet si vaste, si difficile, les jugements peuvent être divers; sur de telles hauteurs, les impressions ne sont pas les mêmes pour tous. Mais nul ne saurait méconnaître la justesse des grandes lignes que vous avez tracées, l'enchaînement des idées, la sagesse, l'originalité, plus d'une fois la profondeur des aperçus, et quand vous touchez aux grandes crises nationales, l'émotion de la véritable éloquence.

L'histoire pour la France, comme pour toutes les nations, une seule exceptée, débute par le mythe et par l'épopée pour aboutir, à travers bien des formes successives, à la critique savante, à l'érudition austère. Mais si nos premiers historiens manquèrent de science et de méthode, quelle sincérité d'enthousiasme, quelle puissance dans leurs chansons épiques, que de réalité dans ces fictions naïves qui créaient des types immortels! Eginhard, le disciple d'Alcuin, le confident de Charlemagne, ne prononce pas même le nom de Roland, et dans nos temps de scepticisme et de démocratie, il a suffi à un vrai poète d'évoquer une de ces figures imaginaires, la fille de Roland, pour assainir un instant le théâtre, pour relever l'âme de la nation.

En France, les récits épiques, les chroniques et les légendes naïves sont interrompues de bonne heure,

dès le quinzième et le seizième siècles, par « d'homériques éclats de rire ».

C'est l'esprit gaulois qui se réveille, léger, insouciant, persifleur, pétulant, expansif, généreux même à ses heures : se mêlant à tout, à la joie, aux pleurs, à la colère, à la haine, à l'amour; prompt à se révolter, à tout rompre, à tout oser, à tout oublier.

Cette verve gauloise, presque toujours folle et souvent coupable, mêlant comme à plaisir le pamphlet à l'histoire, a pourtant rendu à la nation de vrais services. C'est elle qui l'aida à supporter les gouvernements importuns et les impôts trop lourds; elle qui soutint nos soldats bivaquant sur la neige ou sous un soleil de feu; elle, enfin, qui permettait d'attendre avec plus de patience le retour de la victoire, un instant infidèle.

Si l'on avait demandé aux berceuses de nos grands-pères quels furent les vainqueurs et les vaincus de Malplaquet ou de Ramillies, elles auraient répondu par la chanson de Marlborough.

En poursuivant le cours des transformations de notre histoire, nous ne tarderons pas à rencontrer une figure officielle, peu séduisante : c'est l'historiographe. Nul n'est grand homme pour son valet de chambre, a-t-on dit; c'est précisément le contraire pour l'historiographe. Je ne sais lequel des deux a le plus de droits à la confiance, mais ni l'un ni l'autre ne sauraient aspirer à la dignité d'historien.

Au dix-septième siècle, Mézeray est cassé aux gages pour avoir osé parler de maltôte et de maltôtiers, et le diapason de l'histoire semble fixé dans ce vers de Boileau :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Et cependant, vous l'avez dit avec raison, un Français pouvait flatter Louis XIV sans forfaire à la dignité, ni même à la fierté.

On n'en saurait dire autant de l'historiographe de Louis XV et de Frédéric. Vous avez fait une juste part de ses rares qualités et de ses vices. Voltaire ne sut pas toujours, dans l'histoire, tenir le milieu entre le panégyrique et le pamphlet. Quand son intérêt le pousse à flatter, il n'y met pas de pudeur, et quelles idoles, Mme de Pompadour et le roi de Prusse ! Quand sa passion le porte à dénigrer et à railler, il n'y met pas de mesure; je ne parle pas de ses épigrammes contre l'Académie des Jeux Floraux : elles sont légères, et nous sommes loin de lui en garder rancune. Je ne parle pas de son poème contre Jeanne d'Arc....., pendant que des Français se préparent à célébrer le centenaire de Voltaire, l'Eglise se prépare à placer sur ses autels celle qui délivra la France.

Heureusement, à ces époques très-diverses, que vous avez si bien caractérisées, où le grand nombre se montra d'abord si peu curieux du passé, et plus tard si engoué de mensonge et d'utopie, l'histoire fut rehaussée par des prodiges d'érudition et par des créations de génie. La formule suprême avait été trouvée : « L'homme s'agite, et Dieu le mène. » En recherchant sous quelles lois l'homme s'agite, Montesquieu inaugura chez nous la philosophie de l'histoire; de même que Bossuet, en recherchant comment Dieu mène l'homme, en avait inauguré la théologie; à ces hauteurs, en effet, un oratorien

illustre (1) l'a dit avec raison, l'histoire est une véritable théologie.

Sur tous ces grands sujets, il me suffit de glisser; il y aurait mauvaise grâce à vouloir appuyer après vous.

Et pourtant, voici le dix-neuvième siècle, notre patrie dans le temps, que vous aimez, que nous aimons tous. Vous le placez avec orgueil au premier rang dans les sciences historiques, malgré ses travers et ses défaillances que vous déplorez avec une douloureuse émotion. Vous lui reconnaissez deux grands avantages sur ses devanciers. C'est d'abord le goût, on pourrait dire la passion de l'histoire, une aptitude singulière, un instinct critique, des moyens d'investigation inconnus jusqu'à lui. Tout cela est vrai; et je crois résumer votre pensée en disant que notre siècle a découvert, pour étudier le passé, pour le fouiller dans tous ses replis, pour l'éclairer sur toutes ses faces, un instrument merveilleux, un *novum organum* d'une puissance illimitée : l'encyclopédie de l'histoire. Il n'est pas une science humaine qui ne soit devenue tributaire de la science historique.

Le second avantage, la seconde faculté maîtresse de notre siècle est séduisante entre toutes, je le reconnais avec vous; elle procède surtout de l'imagination. L'historien moderne excelle à peindre, il possède à un haut degré le sentiment de la couleur locale; son souffle créateur fait sortir de leur tombeau de poussière les monuments antiques, rapproche les ossements des morts, les recouvre de chair, de

(1) Le P. Thomassin.

sang et de vie. Cela est vrai encore; mais convient-il de s'en glorifier sans réserve?

On a reproché aux anciens de considérer l'histoire comme une œuvre d'art destinée surtout à charmer, de se préoccuper beaucoup moins de la réalité des faits que de la beauté des harangues. Vous avez adressé le même reproche aux historiens de la Renaissance, imitateurs serviles de l'Italie et de l'antiquité. Êtes-vous bien sûr que nos écrivains « peintres d'histoire » ne se préoccupent pas beaucoup plus de la vigueur du coloris, des effets de lumière, du pittoresque des costumes, que de la vérité des caractères et de la ressemblance des portraits? Augustin Thierry exalte le mérite de Walter Scott; Rœderer, au contraire, soutient que « les chefs-d'œuvre du grand romancier nous vaudront plus d'une mauvaise histoire ». Tous deux ont raison; c'est, comme presque toujours, une question de mesure.

Mais, Monsieur, pendant que nous nous attardons à disserter sur les splendeurs, les lacunes, les défaillances de notre époque, savez-vous ce qui nous menace?

Encore un peu de temps, et ces sciences historiques que vous aimez si tendrement n'existeront plus; encore un peu de temps, et il n'y aura plus d'historiens, il n'y aura que des naturalistes.

Un des princes de la critique allemande, Frédéric Strauss, a donné le premier exemple : peu de temps avant sa mort, il abdiquait en faveur des sciences biologiques et cosmogoniques. En France, son disciple et son émule, dont la célébrité fut si bruyante, se promenant un jour sur les bords de la mer, se prenait à regretter d'avoir préféré les sciences

historiques à celles de la nature. Quel intérêt peuvent offrir les trente ou quarante siècles un peu connus de la vie de l'humanité, dans l'épopée indéfinie des mondes, dans la durée de l'univers matériel ?

Ce n'était là que des symptômes. A cette heure, savez-vous ce que devient l'histoire? Je prends la nouvelle doctrine en Angleterre, parce qu'elle s'y montre plus hardie qu'en France et plus saisissable qu'en Allemagne. Je passe les théories déjà dépassées et arriérées de William Hamilton, de Stuart Mill, de Bain, de Spencer. Voici d'autres novateurs non moins considérables. Dans son *Introduction à l'histoire de la civilisation anglaise,* M. Buckle soutient que l'humanité collective et successive est régie par des lois physiques, absolument comme le cours des saisons et la révolution des astres. L'auteur de la *Théorie scientifique du développement des nations* est plus explicite encore; pour M. Bragehot, la société n'est qu'une machine vivante, le progrès est dû aux modifications du système nerveux qui, se manifestant chez les individus, sont fixées par l'habitude et se transmettent par l'hérédité.

Ce que nous appelions conscience humaine, actes humains, juste et injuste, on l'appelle aujourd'hui, — Clémence Isaure me pardonne! — mouvements reflexes. Cette expression technique, un peu barbare, avait un sens déterminé et très-exact en physiologie; elle est devenue la formule de l'automatisme universel. La sensation, la connaissance, la volonté, la liberté ne sont plus que des mouvements reflexes.

Le poignard de l'assassin obéit à une action reflexe, comme l'épée du héros. Il n'y a plus à chercher

avec les grands génies, la loi de l'histoire, elle ne diffère en rien des lois de la mécanique.

L'ensemble des institutions, des sociétés humaines et des mondes n'est qu'un immense automate, un canard de Vaucanson, perfectionné à travers les siècles; avec cette circonstance toujours plus merveilleuse, que le Vaucanson de ce canard universel n'existe pas. Dieu est plus que jamais une hypothèse inutile.

Je n'exagère pas, il s'en faut bien.

On me dira peut-être : « C'est une crise trop violente pour durer longtemps; laissez passer ces hommes ivres, ils donnent à notre jeunesse spartiate un spectacle salutaire. »

Plût à Dieu qu'il en fût ainsi; mais qu'on veuille bien prêter l'oreille aux applaudissements de la foule, aux professions de foi qui retentissent dans certains congrès scientifiques ou politiques, n'est-il pas à craindre que, pour une jeunesse sans savoir et sans expérience, l'ivresse ainsi fêtée, acclamée, loin d'inspirer le dégoût, ne devienne contagieuse? Il faut donc lutter vaillamment contre ces lourdes ténèbres, déchirer les nuages qui obscurcissent notre ciel, inonder de lumière l'horizon de la science, c'est le devoir de toute intelligence honnête, c'est la plus noble mission des Académies; vous nous aiderez à la remplir.

Le dix-neuvième siècle sera-t-il le siècle de l'histoire, comme vous venez de le dire après Augustin Thierry; sera-t-il le siècle de la science comme tant d'hommes autorisés le proclament? Il a enfanté assez de merveilles, réalisé assez de progrès pour mériter ces deux titres qui se confondront peut-être sur quelque sommet encore inaperçu, tant il y a d'unité

dans l'intelligence humaine. Mais il doit, à tout prix, secouer la lèpre du matérialisme qui menace de déshonorer sa vieillesse.

Le criticisme historique a voulu enlever à la terre l'Homme-Dieu, et la terre, aussitôt devenue trop légère, a été emportée comme un grain de sable, par la science positiviste, dans le tourbillon de la matière. Le spiritualisme et la critique rationalistes, même entendus dans le sens le meilleur, sont impuissants à la retenir.

Rendez Jésus-Christ à la terre, à l'humanité, à la société, au gouvernement des nations, et l'histoire recouvre aussitôt sa grandeur, l'univers et l'âme humaine leur éternelle destinée.

Le problème de la destinée humaine, qui est, après tout, le plus grand, l'unique problème de l'histoire, comme de la philosophie, offrit rarement plus d'attraits que dans les écrits, la vie et la mort du penseur assidu, tout à la fois historien et philosophe, dont nous venons d'entendre le savant éloge.

Ici encore, je dois écarter tout souvenir, toute préoccupation politique : le premier et le principal ouvrage philosophique de M. de Rémusat portait cette épigraphe : *Templa serena*; je ne veux pas, pour lui rendre un dernier hommage, descendre de ces hauteurs sereines qu'il a lui-même choisies.

M. de Rémusat n'a pas seulement beaucoup pensé, il a aussi beaucoup souffert. Il nous le disait ici-même, il l'a répété bien des fois. Dans un de ces écrits qui portent plus vives et plus saignantes les traces d'une grande douleur, il résumait ainsi la vie humaine : « Penser et souffrir. » Longtemps le phi-

losophe s'est arrêté à ces deux termes, la raison seule ne peut guère aller plus loin.

Penser et souffrir, je les accepte, moi aussi, ces deux mots profonds, solennels, mais à la condition qu'ils seront poussés jusqu'au bout. Car à la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, le propre de la pensée est de conduire à la foi, comme le propre de la douleur est d'enfanter l'espérance. Il en a été ainsi, nous venons de l'entendre, nous le savions déjà, pour notre cher et illustre confrère.

M. de Rémusat fut l'adversaire constant du scepticisme philosophique; qui pourrait dire que son âme ne fut jamais troublée par le scepticisme religieux? Un critique célèbre affirmait que le drame d'*Abélard*, composé depuis longtemps et récemment publié, « était de toutes les œuvres de M. de Rémusat celle qui donnait l'expression la plus entière et la plus vraie de son talent ». Dans ce drame, son « ouvrage préféré », une « infidélité historique considérable » était relevée naguère par des mains amies (1). Au dernier acte, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, se penche sur la couche d'Abélard mourant : « Mon fils, lui dit-il, croyez-vous en Jésus-Christ? — Je ne sais pas, » répond Abélard, qu'on entend à peine. Voilà le doute dans son expression la plus douloureuse. Mais « l'histoire n'a rien entendu de semblable ».

L'auteur d'Abélard s'est chargé lui-même de commenter et de corriger noblement son œuvre. Lorsque la maladie qui devait nous l'enlever eut couché son corps, comme dit Bossuet, la foi chrétienne éleva

(1) *Journal des Débats* du 9 mars 1877.

son âme à des hauteurs divinement éclairées. Celui qui avait frappé à la porte de toutes les écoles, interrogeant tous les maîtres, demandant à tous, mais en vain, la vérité complète, ne voulut plus recevoir à son chevet d'autre étranger que le prêtre catholique en communion avec le pontife de Rome. Celui qui avait si longtemps fréquenté les livres des philosophes, de Platon à Locke, à Cabanis, à Jouffroy, ne voulut plus écouter d'autre lecture que l'Evangile de Jésus-Christ.

L'histoire des hommes illustres, et surtout l'histoire des nations, vous avez eu raison de le dire, Monsieur, nous apportent de profonds enseignements, de grandes consolations, de vives espérances. Nous avons rapidement parcouru, grâce à vous, les sommets de notre histoire nationale depuis les siècles de Charlemagne et de saint Louis jusqu'au siècle encore vivant où la Providence nous a placés. Pendant ce long espace de temps, — nous avons pu le constater ensemble, — les intérêts de la foi religieuse n'ont jamais été séparés des intérêts, de la prospérité, de la gloire, de l'honneur du pays. L'amour de l'Eglise et l'amour de la France, le catholicisme et le patriotisme, ces deux grandes choses à peine distinctes l'une de l'autre, firent toujours battre les mêmes cœurs, enfantèrent toujours les mêmes héros, les mêmes martyrs. Aujourd'hui, autant que jamais, — quoi qu'on puisse dire ou même décréter, — elles sont étroitement unies dans les mêmes poitrines, elles le seront toujours.



ÉLOGE

DE M. LE PRÉSIDENT LEGAGNEUR,

Prononcé en séance publique le 3 février 1878;

Par M. le Conseiller CAUSSÉ,
Un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

Un très-petit nombre d'entre vous a connu M. le président Legagneur; un plus petit nombre encore l'a vu à l'Académie. Lorsque ses membres vivent près d'elle, l'Académie ne cesse de les provoquer à des confidences littéraires qui font le charme de ses réunions intimes; mais si leur destinée la prive de ce commerce assidu, au lieu de les rayer de ses cadres, elle leur accorde des congés indéfinis, et lorsque leur voix s'éteint pour toujours, elle revendique leur vie pour en enrichir ses annales et mettre en lumière les qualités de cœur et d'intelligence qui ont signalé leur existence dans le monde et au foyer académique.

Je ne puis parler de M. Legagneur que sur la foi d'autrui; c'est ailleurs et dans des lieux divers

qu'il a surtout vécu et qu'il a laissé l'empreinte la plus durable d'un caractère aimable, d'une âme modérée, d'une existence laborieuse, et le souvenir d'un magistrat éminent. J'ai donc plutôt à vous le révéler qu'à le faire revivre. Le temps auquel il faut remonter, les distances qu'il faut parcourir pour reconstituer sa vie, ne laisseraient arriver sur quelques points qu'une lumière incertaine, si les notes qu'il a écrites ne les éclairaient d'un jour d'autant plus pur qu'il les destinait à ceux qui l'ont le mieux connu et qu'il a le plus aimés. Je vous dirai donc de lui ce que les autres m'en ont appris et surtout ce qu'il m'en a appris lui-même.

Hubert-Michel-Fortuné LEGAGNEUR naquit le 27 février 1797 à Hattonchâtel, petite ville de l'arrondissement de Saint-Mihiel. Sa famille comptait plusieurs générations d'hommes de loi. Elle appartenait à cette bourgeoisie saine, modeste, travailleuse, qui, loin de prendre part aux excès de la révolution, les déplora et en fut souvent la victime. Elle fut surprise par la tourmente en pleine possession de sa foi religieuse, et elle la conserva intacte durant les persécutions où tant d'autres la perdirent. Les premières impressions de M. Legagneur furent chrétiennes. Ecoutons-le racontant la fin d'une journée dans sa maison : « Dans mon enfance, chaque soir, père, mère, enfants, servante, s'agenouillaient ensemble autour du foyer, et ma sœur et moi récitions tour à tour, à haute voix, la prière, avec recueillement. » Cette coutume, qui reflète la douceur et la simplicité de cet intérieur, n'est pas le seul acte de foi dont l'enfance

de M. Legagneur ressentit l'heureuse influence. Là, pendant que la religion était proscrite, un prêtre fugitif venait, pendant la nuit, au péril de sa vie, en présence d'une assemblée anxieuse, célébrer les saints mystères, dans une chambre où l'on avait improvisé un autel.

En politique, les parents de M. Legagneur étaient demeurés attachés à l'ancienne monarchie ; c'est encore lui qui nous l'apprend : « Je ne les entendis » jamais s'exprimer qu'avec des paroles de visible » sympathie sur le régime d'autrefois et l'ancienne » famille de nos rois, en même temps qu'ils ne » prononçaient qu'avec une sorte d'effroi les mots » de révolution et de république, auxquels ils as» sociaient, comme corollaire, le souvenir de la » Terreur. » Cette fidélité au passé faillit coûter la vie à son père.

Dans les colléges où il fit ses études, M. Legagneur ne retrouva ni les sentiments religieux, ni les opinions politiques de sa famille. Instrument flexible entre les mains d'un grand-maître qui ne relevait que du souverain, l'Université, qui venait d'être créée, ne prenait de la religion que ce qu'il en fallait pour discipliner les générations naissantes suivant le vœu de son fondateur; elle n'empruntait aux traditions nationales et à la science elle-même que ce qui pouvait favoriser son despotisme. M. Legagneur ne put respirer à pleins poumons dans cette atmosphère comprimée; le découragement et l'ennui le saisirent, et il rentra dans sa famille en maudissant le collége; mais cette révolte de son âme ne fut que momentanée, et bientôt il reprit ses études, résolu de les mener jusqu'au bout.

Le courage ne lui fit plus défaut. A seize ans, il était assis sur les bancs de la Faculté de droit de Paris. Isolé, sans parents, sans conseils dans une ville où les chutes sont fréquentes, il fut soutenu par l'intime conviction qu'il était le maître de son avenir, que le travail en déciderait, et que résister aux entraînements de la jeunesse était le meilleur moyen de devenir un homme utile et de se préparer une vie digne. A cette époque, l'enseignement du droit n'avait pas les proportions et l'ensemble qu'il a de nos jours et que comporte une science juridique complète. Les textes étaient sèchement interprétés; de leur origine, de leur histoire, des conditions économiques qui avaient présidé à leur développement, de leur raison philosophique, on n'avait qu'un médiocre souci. Ces lacunes n'échappaient pas à l'esprit vif et pénétrant de M. Legagneur. Dans le recueillement et l'étude, il s'appliquait à les combler. Son ardeur le portait même au-delà.

L'application du droit exige de vastes connaissances; les sciences, les lettres, les richesses de l'imagination et du langage ne doivent pas être étrangères à l'homme du palais ; aussi, M. Legagneur était-il l'auditeur assidu des maîtres qui occupaient les chaires publiques. Andrieux, qu'il appelle comme bien d'autres le bon Andrieux, après avoir commencé par les écritures de procédure et les requêtes en défense, et avoir été évincé de la politique, s'était réfugié dans les lettres pour y mourir, disait-il, au champ d'honneur. Il donnait alors à la jeunesse un enseignement à la fois philosophique et littéraire; c'était son maître favori. A son

école il apprit à connaître et à estimer les œuvres de l'esprit, et parmi elles surtout celles qui répondent aux plus nobles inspirations de l'âme et qui procurent avec les jouissances intellectuelles le perfectionnement moral. Le théâtre ne produisait alors que des œuvres manquant de souffle, d'originalité et d'inspiration; mais il avait retrouvé le grand art dans l'interprétation des scènes inimitables des auteurs classiques. Talma, M[lle] Mars les faisaient revivre avec l'éclat d'un talent et d'une perfection d'autant plus applaudis que la scène avait été longtemps un forum auxiliaire de la révolution. C'est là que M. Legagneur allait prendre les seules distractions qu'il se permît.

Il était à Paris, en 1814, lorsque Louis XVIII rentra en France; il y était encore lorsque l'empereur, comptant sur ses vétérans bien plus que sur les sympathies de la France, attira sur elle une seconde invasion. La jeunesse des Ecoles, au lieu de concentrer toutes ses forces pour résister à l'ennemi, était en proie à une agitation stérile; le sentiment de la nationalité, les colères révolutionnaires, les vieilles fidélités la surexcitaient en sens divers; on votait des adresses, on s'enrôlait, ceux-ci sous un drapeau, ceux-là sous un autre; tout ce mouvement, tout ce bruit laissaient M. Legagneur maître de lui-même. Son âme fut oppressée par les malheurs de la patrie; mais son esprit demeura calme, et, ses épreuves de fin d'année terminées, il rentra en Lorraine.

Il revint dans son pays natal par la première voiture publique qui en reprit le chemin, et, sur sa route, à Meaux, il rencontra les souverains coalisés

qui se dirigeaient vers Paris pour poser leur pied sur le cœur de la France. En Lorraine, les stigmates de l'invasion étaient partout; mais les ruines dont le sol était jonché l'attristèrent moins qne les souffrances morales dont il fut le témoin et dont il eut sa part. De toutes les humiliations de la défaite, il n'en est pas de plus poignantes que de voir l'étranger à son foyer et d'être réduit à supporter le contact de soldats enivrés de la victoire. Ce spectacle plongea M. Legagneur dans une douleur dont le souvenir est écrit dans ses notes avec des larmes. Sa plume, quoique vivante, s'était arrêtée lorsque sa vieillesse fut affligée par des désastres plus grands pour la France, pour la Lorraine surtout, que ceux de 1815. S'il en eût parlé, il eût buriné avec désespoir l'épitaphe de la moitié de sa chère Lorraine.

En 1816, il se fit inscrire au barreau de Metz; il le préféra à celui de la cour de Nancy, dans le ressort de laquelle il était né. Ce choix était réfléchi. Le barreau de Metz offrait de grands modèles, près desquels un jeune homme, ayant la ferme volonté de se former et d'y conquérir un rang honorable, devait tenir à faire son stage. Déjà M. Legagneur avait ressenti en lui la vocation d'un magistrat; mais avant de monter sur le siége, il voulut se familiariser avec la pratique des affaires et bien parler la langue du palais; il ne recula pas devant les tâches les plus humbles ni devant les assauts incessants qu'il faut livrer pour pénétrer dans un barreau, enceinte fortifiée dont l'accès est toujours défendu avec courtoisie, mais aussi avec vaillance. L'éclat et la solidité de ses débuts frappèrent ceux qui en furent les témoins.

Parmi ceux qui étaient les plus capables d'en être les juges, se rencontra M. Mangin, esprit ferme, droit, ne s'élevant pas jusqu'à la spéculation scientifique du droit, mais inexorable dans la déduction des principes. Il quitta le barreau pour prendre l'une des directions du ministère de la justice (1). M. de Serre, son compatriote, était garde des sceaux. Cet homme d'Etat, remis par la restauration dans la plénitude de ses convictions monarchiques, faisait alors vibrer la tribune des plus nobles accents pour la défense de deux causes que son patriotisme considérait comme inséparables : la royauté et la liberté. Vainement, il leur consacra une conviction et une parole puissantes. Cette conciliation, que les uns considèrent comme une utopie, les autres comme un outrage, brisa le faisceau des forces qui pouvaient lutter contre les passions anarchiques, et en expirant (2) sous le beau ciel de Castellamarre, dans les splendeurs d'une ambassade française où l'affection de son roi et sa débile santé l'avaient exilé, jetant un dernier regard sur la France, il put apercevoir les premières ruptures de la digue qui contenait le flot révolutionnaire. Ce flot n'a cessé de monter, et ce sont bien encore les dissentiments, séparant d'honnêtes gens engagés dans la même cause, et entre lesquels il existe une harmonie secrète, qui exercent sur les destinées du pays une fatale influence. Quand donc les exemples du passé seront-ils compris par les contemporains ?

(1) 1819.
(2) 21 juillet 1824.

En associant M. Mangin aux travaux de la chancellerie, M. de Serre s'inspira d'un esprit de justice et d'une hauteur de vues que ce collaborateur éclairé s'attacha à faire prévaloir. C'est par là que M. Legagneur entra dans la magistrature. Il fut nommé substitut à Vouziers en 1820. Quitter Metz, foyer d'activité et d'intelligence, des salons dans lesquels, par la distinction de ses manières et son bel air, il avait trouvé les succès que la jeunesse recherche, inspira quelques regrets à celui qui a écrit : « Avec le goût du monde et de la bonne » compagnie, je cherche à y plaire par la courtoisie » et les qualités du cœur. » Cet éloignement ne fut pas de longue durée ; six mois après, au moment où il quittait le ministère de la justice, M. de Serre le fit rentrer à Metz comme substitut.

M. Mangin survécut à M. de Serre, et l'on sait avec quel noble désintéressement, il prodigua à la monarchie légitime, jusqu'au moment suprême, un dévouement à toute épreuve. Il ne cessa de veiller sur la destinée de celui auquel il avait ouvert la carrière (1). A vingt-neuf ans, M. Legagneur était avocat général à Metz (2). A la tête du parquet de cette cour le roi avait placé M. Pinaud, esprit élevé, âme ardente, qui a appartenu pendant plus de trente ans à l'Académie, et qui reçut d'elle le titre de secrétaire perpétuel, qu'elle réserve à ses membres d'élite.

La révolution de Juillet les surprit l'un et l'autre dans ces fonctions, et interrompit, sans y mettre fin,

(1) En 1825 M. Legagneur avait été nommé procureur du roi à Charleville.

(2) 1826.

leurs relations cordiales. M. Legagneur, lorsqu'il arriva à Toulouse, eut le regret de ne pas y retrouver son ancien procureur général, qui venait d'y terminer sa vie. M. Pinaud, dont on avait parlé pour la chancellerie, fut emporté par le torrent; M. Legagneur en fut à peine effleuré. On se souvint que, pendant lés luttes politiques qui avaient précédé la chute de la Restauration, il avait refusé l'appui d'une parole, dont on respecta l'indépendance, à des actes qui lui paraissaient violer la loi électorale; cependant, les fonctions de premier avocat général, qui lui revenaient de droit, passèrent sur une autre tête. Cet échec ne l'empêcha pas d'adopter, presque avec empressement, le gouvernement nouveau.

Loin de subir un temps d'arrêt, sa carrière se développa rapidement sous un état de choses auquel il donna sa parole et sa plume. Pour lui, il alla même jusqu'à exposer sa vie, car, entre gens d'honneur, on pouvait encore impunément convenir d'une agression armée. Il fut nommé successivement président à la cour de Metz (1), procureur général à Grenoble (2), et à Douai (3), premier président à Grenoble (4) et à Toulouse (5), pair de France (6) et conseiller à la cour de cassation (7). Le souverain en arriva même avec lui jusqu'à l'intimité de l'épanchement. Un jour qu'il l'avait invité

(1) 1833.
(2) 1836.
(3) 1839.
(4) 1840.
(5) 1843.
(6) 1846.
(7) 1847.

à sa table, Louis-Philippe le conduisit, pendant la soirée, dans un petit salon, à la porte duquel il plaça le général Athalin pour en défendre l'entrée, et dans ce tête-à-tête il passa en revue sa vie publique et privée, ses actes, ses principes, parla de l'éducation de ses enfants, de l'esprit de famille qu'il cherchait à leur inspirer, et, se défendant de tout soupçon de conspiration contre la branche aînée, il lui rapporta que Louis XVIII, lui reprochant l'accueil que les hommes de la gauche recevaient au palais royal, il lui avait répondu : « Sire, » je ne m'associe à aucune menée, je ne donne les » mains à aucune trame, mais il est vrai que le » roi personnifie les principes du passé, et moi et » ma famille ceux de la France nouvelle. Je suis la » branche cadette à côté de la branche aînée; c'est » un fait qui peut être un avertissement, mais je » n'en reste pas moins votre fidèle sujet. » Ces paroles, dans lesquelles la soumission était aussi équivoque que les menaces étaient transparentes, laissèrent sans doute au roi toutes ses craintes; elles révélaient, en effet, un tempérament moral incapable de résister à une forte épreuve.

Le gouvernement, qui avait reçu à son baptême, des uns le nom de quasi-légitimité, des autres celui de la meilleure des républiques, ne put ni perpétuer les avantages de la légitimité, ni empêcher de verser dans la république. Sa dernière heure arrivée, M. Legagneur ne fut point ébranlé dans sa foi monarchique. Privé du siége qu'il occupait à la chambre des pairs, il se concentra tout entier à ses devoirs de magistrat. Sa science juridique, sa haute raison, la vigueur et la sagacité de son esprit ne

tardèrent pas à lui assurer à la Cour de cassation un rang élevé. Ses collègues lui donnèrent des preuves répétées de leur estime en le nommant membre de la haute cour. On parla même pour lui, de bonne heure, d'une présidence de chambre. Par un retour de fortune, sur lequel il ne comptait pas, elle lui advint lorsqu'il ne l'attendait plus (1). Le jour où l'empereur, qui, après le débarquement de Boulogne, avait été fait prisonnier sur les ordres de M. Legagneur, alors procureur général à Douai, signa le décret qui investissait de cette fonction le magistrat fidèle à son devoir, s'il se souvint de ce vers du poëte :

Qui pardonne aisément invite à l'offenser,

il ne crut avoir ni à pardonner une faute, ni à redouter une offense.

M. Legagneur considéra son élévation comme une aggravation de servitude. Chez lui, l'ardeur pour le travail ne s'était point affaiblie ; il l'avait conservée jusqu'à un âge où chez d'autres elle est éteinte. Ses nouvelles fonctions l'absorbèrent ; du reste, il n'avait jamais su se distraire des obligations que ses charges lui imposaient. Dans tous les ressorts qu'il a dirigés, il a laissé l'empreinte d'un chef vigilant et d'un habile organisateur; il croyait n'avoir rien fait s'il voyait quelque chose à faire ; il pénétrait dans tous les détails, et quelquefois à la fin de la journée, la voyant si bien remplie, il se félicitait d'être délivré de toute sollicitude domes-

(1) 1868.

tique, en disant que jamais un père de famille n'aurait pu expédier pareille besogne. Il possédait l'art difficile d'*attremper la douceur avec la rigueur*. S'agissait-il de pourvoir aux vacances judiciaires, il ne demandait l'investiture que pour ceux dont l'instruction et la moralité lui offraient des garanties; il ne fouillait dans le passé des candidats que pour y rechercher ce sentiment d'honneur qui élève les cœurs au-dessus de l'ambition et de l'intérêt. Sa modération était si grande, que lorsqu'il prit possession dans le Dauphiné, pays ardent, des fonctions de procureur général, on dit de lui : « Ancien avocat général, ancien président de » chambre, il paraît avoir conservé de ces der» nières fonctions une empreinte beaucoup plus » forte que des premières. »

C'est par l'utilité, plus encore que par l'éclat de ses travaux, qu'il toucha au sommet de la magistrature. Dans les occasions solennelles, il ne demanda le sujet de ses harangues qu'à ses méditations journalières. Il traitait, en 1829, devant la cour de Metz, de *la justice du magistrat*, justice qui n'est pas l'instinct naturel à l'homme pour le respect des droits de chacun, mais qui s'élève au-dessus de la volonté d'être juste, car elle est la justice même, toujours debout, imprimée sur le sol, vivante au foyer domestique, dépositaire de tous les droits, mais ne disposant d'aucun. En 1837, devant la cour de Grenoble, il développait *les devoirs du magistrat*, et, pour en parler en maître, il n'avait qu'à se peindre lui-même. Il ne porta jamais la parole avec plus d'autorité et de noblesse que lorsqu'il prit place à la tête de la cour de Toulouse.

Elle parut grandir avec sa charge, et l'Académie dut en entendre l'écho et en estimer la valeur, puisqu'elle ne tarda pas à lui accorder ses suffrages.

M. Legagneur aimait les lettres; il les aimait d'un amour tout à fait domestique, comme un délassement et pour le seul attrait des jouissances qu'elles procurent. L'Académie leur donne du prix, mais elle sait aussi distinguer les caractères dignes et les vies qui peuvent servir d'exemple. Ces mérites, M. Legagneur les possédait. En l'accueillant, elle espérait qu'il adopterait définitivement Toulouse, où, comme premier président et pair de France, il jouissait d'une grande situation; mais bientôt après, quelques mois à peine, il s'en éloignait. Elle n'avait pas compté avec l'attachement qu'il avait conservé pour son pays natal et les enfants d'une sœur qu'il avait tendrement aimée (1). Comment vivre loin d'eux! A Hattonchâtel, terres, prés, vignes, jardins, maison, tout était demeuré en commun pendant trois générations, et il était devenu le chef d'une famille patriarcale. Dès que ses fonctions lui laissaient des jours libres, il s'empressait de les donner à ceux qui le respectaient comme un aïeul et qu'il appelait ses enfants. Là, il se livrait à la lecture, à la contemplation des splendeurs de la nature et de l'immense horizon qui se déroulait devant lui. Il aimait surtout, en méditant, à se plonger dans la profondeur des forêts; il variait ses excursions suivant le temps dont il pouvait disposer, les forces qu'il se sentait, le vent qui soufflait, la température qui régnait, les impressions qu'il recherchait. La majesté d'un grand

(1) Mme Henri Legagneur.

arbre, le pittoresque du paysage excitaient son admiration. Toutes les saisons lui convenaient, ou du moins il s'en accommodait. De tous côtés, on réclamait ses conseils, son appui. Il était heureux des biens qui étaient dans sa main. A ses yeux, *l'envie était sœur germaine de la haine*, et il lui était bien avéré que, *pendant que les envieux regardent de travers le bien d'autrui, ils gâtent le leur.*

A Hattonchâtel aussi il se retrempait dans les sentiments qui avaient entouré son berceau. Pendant les derniers temps de sa vie, il sentit si vivement le besoin de chercher un point d'appui au-dessus de la terre qu'il ne lui arrivait jamais de prendre du repos, en quelque lieu qu'il fût, sans s'être fortifié par une lecture chrétienne dans la pratique de ses devoirs envers Dieu. Dans sa vie publique, il manifesta, en toute occasion, son respect pour la religion; c'est ainsi qu'après une interruption de plus de dix ans, il fit rétablir à la cour de Grenoble la coutume d'inaugurer l'année judiciaire par un office religieux. Le même sentiment le portait aussi à braver souvent les escarpements des Alpes et à franchir les torrents pour aller visiter le sévère monastère des religieux de Saint-Bruno.

Il est mort en chrétien et il est enseveli près de ses pères. On s'incline avec respect sur son tombeau, où, suivant ses dernières volontés, le titre qu'il tenait de l'Académie est gravé à côté de ceux qui rappellent les grands emplois qu'il a remplis dans l'État.

Plus d'une fois, Monsieur (1), en parlant de

(1) M. de Cambolas.

M. Legagneur, j'ai dû réveiller chez vous des souvenirs que vous avez conservés. Votre famille a été célèbre au palais, et c'est par là surtout qu'elle a jeté de l'éclat sur votre nom. On ne vous connaît pas au palais; vous lui avez préféré le domaine de l'imagination, le théâtre, la poésie. L'Académie ne peut vous accuser d'avoir dérogé; elle se réjouit, au contraire, d'un changement de voie qui lui promet de votre part une fidélité sans partage. Elle attache à cette fidélité un prix d'autant plus grand qu'elle sait qu'avec l'élévation des sentiments et la distinction des manières, vous lui apportez un esprit éclairé et ami du progrès, non pas assurément d'un progrès présomptueux et injuste envers le passé, mais de celui qui, au lieu de le mépriser, y cherche l'expérience nécessaire pour donner à l'avenir un fondement solide.



REMERCIEMENT

DE M. LE COMTE DE CAMBOLAS,

NOMMÉ MAINTENEUR,

Lu en séance publique le 3 février 1878.

MESSIEURS,

Depuis le jour où vous m'avez si généreusement tendu la main pour m'introduire dans votre célèbre Compagnie, ma pensée médite avec effroi cette maxime du vieux Montaigne :

Fais ton faict et te connais.

Ai-je donc suivi le conseil du grand philosophe et mérité l'honneur d'élever la voix dans cette enceinte, sous ces voûtes qui gardent les échos de tant d'éloquence, la mémoire de tant de savoir? Hélas! Messieurs, non-seulement je n'ai pas produit mon œuvre, je n'ai pas « fait mon faict, » mais, plus coupable encore, j'ai échoué dans des essais sans valeur, et je me présente devant vous

obsédé par la crainte de vous apporter la preuve de ma faiblesse. Il me restera, du moins, après cet aveu, la consolation de me dire qu'obéissant au deuxième précepte de Montaigne, j'ai appris aujourd'hui à me connaître tel que votre extrême indulgence n'a pas voulu me juger.

De votre côté, Messieurs, vous avez voulu prouver, en m'offrant une place dans vos rangs, que l'amour des lettres, même lorsqu'il est malheureux, peut encore nous donner le droit de les servir et de les faire aimer dans le beau, dans le vrai, dans le bien. Encouragé par cette conviction, j'ose m'asseoir à vos côtés sans remords, car j'aime ceux que vous aimez, ma foi est la vôtre, vos espérances sont les miennes, et je mettrai la même ardeur à les faire triompher.

S'il existait auprès de vous un siége obscur, je vous demanderais à l'occuper comme un voyageur pauvre et sans bagage, auquel sa bonne étoile donnerait pour demeure le palais d'un souverain ; mais ici toutes les places sont en pleine lumière, celles qui sont vides resplendissent encore de l'éclat dont leurs possesseurs disparus les ont fait briller.

Mon prédécesseur était l'un des nombreux magistrats dont le savoir et les vertus ont honoré de tout temps votre Académie ; Toulouse conserve le souvenir de son intégrité et de ses talents, retracés tout à l'heure devant vous par une parole plus éloquente et plus autorisée que la mienne.

Qu'il me soit permis, après avoir salué la mémoire de M. le président Legagneur, de m'incliner avec un profond respect devant cette magistrature française, qui fut toujours pour notre patrie, malheureuse ou

coupable, le dernier refuge de l'honneur, de la justice et de la liberté.

Le chancelier de l'Hospital, fuyant les discordes civiles contre lesquelles il venait d'user en vain toutes les forces de sa grande âme, s'était retiré dans sa maison des champs. Il vit tout à coup son refuge entouré par la foule des ligueurs conjurés contre sa vie; mais au moment où il allait mourir, une troupe de soldats vint le délivrer. L'officier commandant cette troupe dit au chancelier de la part de la reine Catherine : « Monseigneur, S. M. la reine régente m'a donné l'ordre de vous secourir et de vous assurer qu'elle vous pardonne votre zèle pour les hérétiques. » Michel de l'Hospital répondit : « Monsieur, dites à Sa Majesté que j'ignorais que j'eusse jamais mérité la mort ou le pardon. » Dans les quelques mots de cette fière réponse est contenue l'histoire de la magistrature française jusqu'à nos temps troublés : quel que soit l'avenir, ils resteront toujours comme le symbole de sa foi et de son honneur, car de même que le règne de la véritable Eglise, le règne de la justice est impérissable.

Je finirais ici mon remerciement, bien convaincu qu'après avoir évoqué la mémoire de mon prédécesseur ma parole serait coupable en essayant de faire succéder d'autres pensées à ces chers souvenirs; mais les usages académiques m'ordonnent de poursuivre, avec mes seules forces, l'étude des sujets littéraires qui font l'objet de vos réunions.

Je vous parlais tout à l'heure, Messieurs, des amours malheureux. Ces amours-là, si grandes qu'aient été leurs peines, se plaisent encore à s'en-

tretenir de ce qu'ils ont aimé. J'hésite cependant à prononcer le nom de cette branche des lettres à l'assaut de laquelle j'ai essayé de conduire mon impuissance : le théâtre! *Faire du théâtre* est un beau rêve! mais combien de rêveurs n'ont pas été victimes de leurs illusions! pourquoi m'attarder dans des regrets inutiles? la vie n'est pas assez longue pour nous permettre de rechercher la trace des routes perdues. Accordez-moi, du moins, Messieurs, que les beautés de cette route et ses brillants horizons peuvent servir d'excuse au voyageur témérairement engagé sur ses pentes.

Comment l'esprit entraîné vers les lettres ne se passionnerait-il pas pour le théâtre? Le théâtre tragique ou comique ne présente-t-il pas dans ses tableaux le résumé des autres genres littéraires? La pièce ne renferme-t-elle pas tout ce que peut contenir le livre, la narration, la poésie, le dialogue, la science des mœurs et des caractères? Plus grande encore que le livre, elle donne la vie par sa propre force, et cette faculté n'est-elle pas la source de son irrésistible puissance?

L'œuvre dramatique se trouve en face de spectateurs qui, pendant sa durée, ne vont agir que dans son action, n'exister que dans ses personnages. Aussitôt qu'elle paraît sur la scène, elle s'empare du public, et, si elle est née vivante, elle fait pénétrer dans le cœur, dans l'esprit de ceux qui l'écoutent, quelques brillants rayons de cette lumière au milieu de laquelle elle se meut. La pièce sort des mains de son auteur comme Minerve, tout armée pour le combat. Dès son apparition elle meurt ou triomphe, et triomphe pendant toute sa carrière. Le jour où

l'œuvre dramatique ne peut plus vivre dans la radieuse beauté de sa première jeunesse, elle succombe, car sa noble destinée lui permet d'échapper à la décrépitude.

Eschyle nous dit : « Je consacre mes tragédies au » temps ! »

A certaines époques décisives dans l'histoire des nations, le théâtre peut en un jour soulever tout un peuple, le transporter dans des accès de fureur ou d'héroïsme comme un vent de tempête qui, passant sur une mer calme, en soulève les flots en quelques heures. Napoléon Ier disait de Figaro que c'était déjà « la révolution en action ; » Sainte-Beuve, dans sa causerie sur Beaumarchais, nous dit : « Figaro est » comme le professeur qui a enseigné systématique- » ment aux parvenus et aux prétendants de toutes » les classes l'*insolence!* » Et ne peut-on ajouter, avec ce personnage de Montesquieu dans les *Lettres persanes* : « Voici les poëtes dramatiques, qui, selon moi, sont les poëtes par excellence et les maîtres des passions. » Mais quelle force vitale, quelle puissance de conception ne faut-il pas à l'auteur dramatique pour arriver à de pareils effets ! Doit-on s'étonner ensuite que ces auteurs se passionnent pour leurs ouvrages au point de rester toujours inconsolables de leur chute ? Corneille, vieux et abandonné, adressait au roi qui, seul, admirait encore ses tragédies, ces vers touchants et désolés :

Le peuple, je l'avoue, et la cour les dégradent.
J'affaiblis, ou du moins ils se le persuadent !
Pour bien écrire encor j'ai trop longtemps écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit !

Mais contre cet abus que j'aurais de suffrages,
Si tu donnais le tien à mes derniers ouvrages !...
Tel Sophocle à cent ans charmait encore Athènes,
Diraient-ils.....

Et le grand tragique n'est-il pas mort de douleur pour avoir vu son œuvre délaissée un instant en faveur de celle du jeune Racine !...

On prête à Barrière, le plus passionné il est vrai des auteurs dramatiques de notre époque, le propos suivant : « Le succès d'une grande comédie qui me donnerait la gloire de Molière ne me ferait cependant pas oublier le mortel chagrin dont j'ai souffert à la chute du plus petit de mes actes. »

C'est qu'en effet, Messieurs, il n'est pas une création de l'esprit où l'homme mette plus de sa chair et de son sang : je ne veux parler ici que des puissantes œuvres et des grands caractères dont notre époque fournit malheureusement si peu de modèles. Le théâtre moderne a, ce me semble, déserté sans retour la voie superbe et féconde qu'il avait suivie dans les siècles précédents ; il descend une pente rapide sur laquelle, d'après un critique de talent, il se trouve entraîné par « la décadence de la force » morale, le progrès indéfini de la passion fausse et » malsaine. » L'œuvre dramatique est devenue moins morale et moins parfaite à mesure qu'elle est tombée dans le réalisme et le pathétique, lorsque les passions qui lui donnent la vie, abandonnant les nobles régions de l'idéal, ont cherché leur nouvelle origine dans le matérialisme, cet éternel ennemi de l'art, du sentiment et de l'idée.

Une rapide course à travers les conceptions tragi-

ques du vieux monde et du monde nouveau m'aidera, je l'espère, à confirmer cette vérité.

La tragédie est-elle née des fêtes de Bacchus? avait-elle été déjà chantée dans les temps les plus reculés de la Grèce par Théognis ou Phrynichus, avant le grand maître de la tragédie, avant Eschyle? D'où procédait Eschyle?

Rassurez-vous, Messieurs; je ne compte pas faire de l'érudition aux dépens de la complaisance que vous voulez bien mettre à m'écouter. Il est facile d'être érudit pour un jour, et ce n'est pas à l'aide de cet appareil de connaissances si rapidement conquises que je voudrais m'attirer des éloges... Qu'importe, d'ailleurs, de savoir si le génie d'Eschyle avait une origine? Pourquoi ne pas admettre qu'Eschyle était le fils de ses œuvres et personnifiait en lui les temps héroïques au milieu desquels il avait vécu? Soldat victorieux à Marathon et à Salamine, il célèbre dans *les Perses* la gloire de sa patrie. Citoyen passionné pour les légendes héroïques et les lutte civiles, il créa sa grande œuvre, la plus grande de tous les siècles, l'*Orestie*.

Devant le peuple assemblé sur les gradins du cirque, au milieu d'une scène dont les frises se perdaient dans le ciel éclatant de l'Attique, du haut de ce théâtre qui n'avait pour barrière que l'horizon, acteurs et spectateurs pouvaient apercevoir les cimes de l'Hymette, les murailles sacrées d'Eleusis et les vagues de la mer. Enveloppée dans ce décor sublime, la tragédie d'Eschyle déroulait devant le peuple enthousiasmé les grandes lignes de son épopée historique ou bien les sombres mystères de ses crimes. Ses dieux, ses rois, ses héros, ses esclaves apparais-

saient tour à tour sous le masque et le manteau tragique. Autour des héros et des rois sortis de leur sépulcre, pour revivre de leur ancienne et véritable existence, le chœur, symbole du peuple, chantait des hymnes de louange, d'imprécation, de douleur. Quelle idée grandiose que de faire renaître sur un pareil théâtre et devant tout un peuple l'histoire de ce peuple même! Eschyle fut-il le premier à comprendre de cette manière l'œuvre dramatique? Qu'importe, puisqu'il fut le premier à la produire avec cette grandeur.

L'*Orestie* a servi et servira, peut-être, éternellement de modèle aux grands tragiques de tous les siècles. Ses épisodes, ses personnages, ses chœurs ne se sont ils pas imposés d'eux-mêmes aux génies du vieux monde et du monde moderne? C'est donc bien de l'œuvre d'Eschyle que naquirent la véritable conception tragique et les lois qui président à sa composition.

La Grèce posséda cette fortune divine de créer partout, dans les lettres et les arts, la perfection dans le beau. Elle a fourni au monde ces modèles éternels dont les peuples ne purent jamais modifier les lignes sans s'écarter de l'idéale perfection et de l'idéale vérité.

Sophocle, après Eschyle, suivit avec plus de souplesse et d'élégance la grande voie que venait de tracer son prédécesseur et son rival. A cette force, à cette grandeur, il a ajouté la grâce, et, après avoir étudié l'*Œdipe à Colonne*, son chef-d'œuvre, ne pourrait-on dire de Sophocle qu'il fut le Racine de ce Corneille, le Raphaël de ce Michel-Ange?

Sophocle jeune lutta dans les concours contre Eschyle vieux; il engagea contre la gloire du grand homme, arrivé au terme de sa carrière, la même lutte qu'à plus de vingt siècles de distance Racine devait engager contre le vieux Corneille. Le peuple d'Athènes se divisa en deux camps, ou plutôt parut oublier un jour la renommée du vieillard pour la célébrité naissante du jeune homme. Mais Eschyle trouva bientôt un vengeur dans un poète aussi puissant que lui au théâtre, dans Aristophane, qui, à l'aide de sa comédie des *Grenouilles*, rétablit, par l'ordre du dieu Bacchus, la mémoire du tragique à la hauteur d'où le peuple oublieux l'avait fait descendre.

On peut résumer en quelques mots le but et le moyen de la grande tragédie héroïque dans l'œuvre d'Eschyle comme dans celle de Sophocle. Son but est l'ennoblissement et la purification des âmes par le moyen du sentiment religieux, de l'héroïsme et de la force morale. Le pathétique est presque toujours idéalisé dans les œuvres de ces deux poètes; quand il y apparaît, ce n'est jamais pour descendre jusqu'aux désordres produits par la passion humaine abandonnée à ses seules forces.

Après les deux créateurs de la forme et des règles de la tragédie, apparut sur la scène du théâtre grec un homme également doué d'une puissante inspiration dramatique, mais qui suivit une tout autre voie que ses devanciers. J'ai nommé Euripide. L'élève d'Eschyle et de Sophocle tomba des hauteurs olympiennes où planaient ses maîtres et vint s'abattre dans le réalisme, qu'il découvrit le premier.

Il n'hésita pas à se détourner des héros demi-dieux pour descendre jusqu'à l'homme réel, le présenter dépouillé de son auréole divine et l'offrir aux regards laid ou beau, mais tel qu'il l'apercevait devant lui.

Euripide lança audacieusement ses drames humains, remplis de charme et d'émotions sensuelles au milieu du peuple d'Athènes, encore ébloui pai l'éclat des tragédies héroïques de Sophocle... de même à vingt-trois siècles de distance, Shakespeare met à nu le cœur de l'homme, le regarde curieusement se tordre de douleur pendant que sa main de fer en fait jaillir tout ce qu'il peut renfermer de plus noble ou de plus vil, puis jette au public son œuvre pétrie de chair humaine à côté des conceptions sublimes du grand Corneille.

Ce nom de Corneille vient, tout à coup, après les longs siècles de silence gardés par la scène tragique, en réveiller les échos et renouer sans effort la chaîne brisée sur les théâtres d'Athènes. Pendant cette immense période qui suit la chute de l'antique civilisation grecque et romaine, l'univers paraît entièrement plongé dans l'obscurité, la barbarie, la confusion. Ne pourrait-on cependant découvrir au sein de cette barbarie le germe de la civilisation future?

Je regrette que la mesure de ce discours ne me permette pas d'aller visiter avec vous, Messieurs, quelques-uns de ces asiles au fond desquels les serviteurs de Dieu réunirent les débris dispersés des lettres, des sciences et des arts. Je regrette de ne pouvoir attirer longtemps votre attention sur les étincelles encore bien pâles qui percent les ombres du moyen âge et vont éclairer tout à coup quelques

précieux souvenirs du passé. Ces faibles lueurs nous venaient toutes de l'Eglise : on pouvait les apercevoir répandues sur le monde, comme on voit briller dans la nuit, à travers les vitraux des cathédrales, la lampe qui brûle aux pieds du tabernacle. L'Eglise silencieuse, recueillie, ne sortant de ses cloîtres et de ses temples que pour combattre les ennemis de la civilisation, parvint à sauver le monde en lui conservant l'histoire de son passé. Ses adversaires l'accusent cependant d'obscurantisme, oubliant que si le monde moderne se meut dans une éclatante lumière, c'est au feu béni de l'Eglise qu'il est venu allumer son flambeau.

Mon sujet me fournit une preuve nouvelle de cette vérité, puisque notre époque doit à l'Eglise seule la renaissance du théâtre. Je sais bien que dans les *Mystères* le théâtre tragique bégaye plus qu'il ne parle, je sais qu'il est informe et sans gloire; cependant, si on le serre de près, on pourra, en dépit de Boileau, retrouver dans son action diffuse plus d'une beauté inattendue. La critique littéraire a souvent tourné en ridicule cette première forme de notre théâtre; elle n'a su y découvrir que des platitudes indignes d'être analysées. Ne serait-ce pas que son scepticisme a voulu atteindre au-delà des *Mystères* la foi chrétienne qui leur a donné naissance? Cette tragédie du moyen âge, tout informe qu'elle est, n'en demeure pas moins le lien bien faible, bien léger, ce fil de la Vierge qui, sans se laisser apercevoir, unit le passé du grand théâtre grec à l'avenir du théâtre moderne. Elle conserva dans le peuple l'amour de la forme dramatique, et, malgré ses nombreuses défaillances, le culte des beautés scéniques.

Je n'ai certes pas voulu prétendre, dans ce court aperçu des essais dramatiques du moyen âge, que les *Mystères* et leurs auteurs avaient préparé la venue de Corneille. Ils ont, tout au plus, préparé le public à le recevoir, à le comprendre, à l'admirer. De même qu'Eschyle, Corneille est son propre créateur; il surgit tout à coup au milieu d'une époque où le théâtre reste muet dans le monde civilisé. L'Allemagne est éloignée de plusieurs siècles de Schiller et de Gœthe; l'Italie donne seulement de temps à autre quelques informes comédies. L'Angleterre, il est vrai, vient de mettre au monde le génie novateur de Shakespeare, mais il faudra deux siècles à cette semence nouvelle avant de germer. L'Espagne des seizième et dix-septième siècles, à l'époque de sa plus grande puissance, influente comme toutes les forces incontestées qui inspirent le respect par la crainte et l'admiration par la valeur, créatrice comme toutes les nations parvenues au faîte de leurs destinées, l'Espagne, seule, possède une littérature dramatique. Lope de Vega, Calderon, Guilhem de Castro, Tirso de Molina ont déjà donné au théâtre des drames et des comédies dont la scène française va ressentir l'influence. De même que les modes espagnoles sont en faveur, le théâtre espagnol est à la mode en France. Guilhem de Castro vient à peine d'écrire son drame du *Cid*, voilà que Corneille se révèle sur le Théâtre-Français par son chef-d'œuvre, par la tragédie du *Cid*, qui est en même temps le chef-d'œuvre tragique incontesté. Quelle part le théâtre espagnol et Guilhem de Castro peuvent-ils revendiquer dans cet événement grandiose et inattendu de la renaissance de la tragédie héroïque?

Une part bien faible, ce me semble, celle de la mode tout au plus, de l'engouement du costume et de l'attraction romanesque. Je ne crois pas qu'aujourd'hui, aucune critique littéraire soutienne que Corneille a été le second à faire le *Cid*, ou bien que l'auteur espagnol ait eu sur le *Cid* français une influence décisive. Dans une lettre à la duchesse d'Aiguillon, Corneille dépeint ainsi le *Cid* : « Sa » vie a été une suite continuelle de victoires, son » corps porté dans son armée a gagné des batailles » après sa mort, et son nom, au bout de six cents » ans, vient encore triompher en France. » Il y triompha, en effet, comme une gloire vraiment française, malgré les jalousies mesquines de Scudéri, du cardinal de Richelieu et du jugement intéressé de la nouvelle Académie. Le *Cid* fut représenté vers la fin de décembre 1636 ; la cour et le public l'accueillirent avec un enthousiasme perpétué jusqu'à nos jours, où l'on dit encore : « Beau comme le *Cid.* » Le Théâtre-Français n'oubliera pas cette date qui, selon la belle expression de Sainte-Beuve, « marque » le commencement d'un homme, le recommence- » ment d'une poésie et l'ouverture d'un grand » siècle ! »

L'avénement du *Cid* eut, en effet, une influence décisive sur la langue future et le mouvement dramatique qui l'a suivi. De même que la tragédie antique naquit de l'œuvre d'Eschyle, la tragédie moderne naît de l'œuvre de Corneille : tant il est vrai que les génies créateurs enfantent, non-seulement des chefs-d'œuvre, mais semblent encore provoquer la naissance des esprits destinés à les perpétuer.

Après le *Cid*, Corneille prouva qu'il n'avait pas besoin d'autres inspirations que les siennes propres; il créa *Horace*, qui est peut-être la plus vigoureuse production de son esprit. Avec ce personnage, il pénètre, à la suite de Tite Live, dans la famille romaine et en tire ces sublimes accents d'héroïsme, de piété, de patriotisme, qui, à l'exemple de la tragédie antique, forment le plus puissant ressort de ses compositions. Le vieil Horace n'est-il pas un véritable héros de l'ancienne tragédie? et ne peut-on dire avec Jules Janin : « La boussole et l'électricité » seront dépassées; on ne dépassera jamais le « Qu'il » mourût » du vieil Horace? »

Corneille dépouille l'âme de son enveloppe mortelle, et la présente à nos regards grande, noble, sans tache, telle qu'elle doit apparaître dans sa liberté; le tragique moderne n'ayant plus, comme Eschyle et Sophocle, des demi-dieux à faire descendre de l'Olympe, élève des âmes humaines jusqu'aux cieux.

Du vivant de Corneille avec Racine, comme du vivant d'Eschyle avec Euripide, la tragédie devait abandonner la région héroïque pour venir retrouver sur la terre les faiblesses humaines et les transports de la passion. Racine va chercher des modèles et des exemples dans le réalisme d'Euripide : l'élève reste, cependant, presque toujours plus grand que le maître, et si Racine eût vécu à l'époque de la tragédie antique, il aurait pu servir de trait d'union entre Sophocle et Euripide.

Après ses magnifiques imitations du théâtre d'Euripide, Racine demeura de longues années dans le recueillement et le silence. Son âme, si tendre,

si pieuse, que sa lutte contre Nicolle et Port-Royal avait momentanément éloignée des pratiques de la religion, fut définitivement envahie par une ardente piété. Le poëte alors se jeta dans l'étude des livres saints et tira de cette étude des trésors de poésie pour *Esther*. Avec *Esther*, l'heureux rival de Corneille revient à la véritable forme tragique de l'antiquité; à l'aide du langage le plus pur, le plus harmonieux, il réalise l'alliance de la poésie lyrique où il montre sa supériorité, et du drame dans lequel il vient faire ses preuves. *Esther*, qui avait été écrit seulement pour les jeunes filles de Saint-Cyr, fut acclamée par le roi et toute la cour. *Athalie*, œuvre plus puissante peut-être, fut moins heureuse que sa rivale; elle ne réussit pas à plaire au roi et sembla condamnée par le public. Cette belle tragédie contenait des allusions blessantes pour le pouvoir sans limites de Louis XIV. Le succès de l'œuvre ne résista pas à un froncement des sourcils du grand roi. Boileau, à la suite de son injuste et cruelle défaite, essaya de consoler le désespoir de Racine par cette véridique prédiction : « Je m'y » connais, ami, le public y reviendra. » Ce fut en vain, la blessure était mortelle; le grand tragique devint stérile, son génie, blessé, ne put guérir. Le roi, qui le protégeait et l'aimait, lui retira sa faveur et laissa tomber un jour de sa bouche, sans le vouloir peut-être, un mot cruel qui finit de tuer le poëte, déjà languissant loin de la protection royale. De même que Corneille, Racine mourut de douleur avec la désolante croyance que sa renommée le précédait dans l'oubli!

Les siècles qui suivirent l'apparition de Corneille

et de Racine dans le monde moderne, de même que ceux qui étaient venus après la mort d'Eschyle et de Sophocle, ne produisirent aucun tragique digne de leur être comparé. Malgré les efforts consciencieux d'hommes de talent, la tragédie ne put que déchoir, comme si elle fût parvenue, dès sa naissance, aux sommets les plus élevés qu'une œuvre humaine puisse atteindre. Le théâtre, alors, se recueillit pendant un demi-siècle dans la seule jouissance des œuvres des deux seuls tragiques. Ce n'est certainement pas le sombre drame de Crébillon qui put l'en distraire ; la tragédie d'*Electre* aurait plutôt éloigné le public de ce nouveau spectacle pour le ramener aux saines et nobles émotions dont il connaissait la source.

Mais sur la scène du monde apparut bientôt un poëte tragique qui devait dans toutes ses œuvres, comme dans tous ses actes, attirer l'attention des peuples et soulever leurs passions. Cette étude m'amène, presque malgré moi, à parler de cet homme, qui fut un puissant esprit. Lorsqu'on traite d'une matière quelconque à laquelle Voltaire a touché, on est contraint de parler de l'homme, parce qu'il fait, malgré nous, du sujet sa personnalité. Aussitôt que cette figure vous apparaît, il faut la signaler au passage. Il en est qui la saluent ; je ne puis m'y résoudre. Quels que soient l'admiration et le respect que je professe pour le génie, si désireux que je puisse être de m'incliner devant sa puissance, je relève la tête et passe le front haut, avec douleur et mépris, lorsque l'âme et le cœur, d'où il tire sa force, se montrent à mes regards sans grandeur, sans pitié, sans noblesse, indignes de mon respect.

En me plaçant vis-à-vis de la célèbre figure au ricanement douloureux, il m'est impossible de ne pas retrouver la trace des honteuses flétrissures imprimées sur le front du courtisan de tous les rois, de toutes les grandesses, de l'insulteur de toutes les majestés, de toutes les grandeurs ! Notre temps, épris des basses origines, se dit fils de Voltaire, et c'est, sans doute, pour flatter notre temps que la Comédie française a donné à Voltaire, au milieu de son foyer, la place d'honneur que devrait occuper Corneille. Je m'étonne d'autant plus d'un pareil hommage accordé par le Théâtre-Français au souvenir de Voltaire que ce poëte ne fut pas un véritable tragique. Il demanda tout d'abord, il est vrai, la célébrité au théâtre, mais s'il n'eût abordé que cette branche des lettres, son nom serait presque oublié aujourd'hui. De nos jours, la critique est bien revenue des jugements de Laharpe, et s'accorde même à reconnaître que ce tragique a plutôt dénaturé qu'imité le théâtre grec.

Dans le genre dramatique, Voltaire est le premier qui ait attiré l'attention sur Shakespeare. Après son séjour en Angleterre, il subit l'influence du poète anglais, et composa plusieurs tragédies procédant de son école, entre autres celle de *Brutus* dont le personnage l'avait séduit. Cette médiocre tragédie de *Brutus* contenait beaucoup de hardiesses et de violences démagogiques qui la préservèrent de l'oubli. Elle fut reprise avec enthousiasme pendant les plus mauvais jours de notre révolution ; la censure de la terreur, nous raconte M. Villemain, y fit même un singulier changement ; Brutus dit quelque part :

Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
C'est agir en tyran, nous qui les punissons!

A une époque où on emprisonnait *tout le monde*, sans rime ni raison, ces vers devaient être trouvés criminels; aussi furent-ils remplacés par les suivants sur le théâtre de la République :

Arrêter un Romain sur de simples soupçons
Ne peut être permis qu'EN RÉVOLUTION !

Comme tant d'autres innocents, la rime fut massacrée, mais en revanche la morale *conventionnelle* fut bien établie.

Voltaire, en se rapprochant du théâtre anglais, fit une heureuse rencontre; la tragédie de *Zaïre*, son chef-d'œuvre, est un beau drame, plein d'émotions fortes et vraies, qui reste pourtant encore bien éloigné de la grandeur dramatique de l'*Othello*, son modèle. Il est vrai que, pour Voltaire, Shakespeare est un barbare, et que la puissante énergie du tragique anglais lui semble un manque de goût.

Cette influence de Shakespeare, qui se fait sentir si violemment, si inconsciemment, chez le premier tragique survenu après Corneille et Racine, ne cesse de dominer le théâtre moderne. Le drame, dès ce jour, fait oublier la tragédie. Le réalisme romantique chasse l'idéal devant ses violences : l'homme est descendu dans l'homme; le génie est descendu sur terre comme pour nous montrer toutes les misères, toutes les souffrances de la vie terrestre. Avec quelle puissance le poète anglais n'a-t-il pas dévoilé à l'homme ses plaies les plus incura-

bles, ses difformités les plus cachées!... Eschyle, Sophocle, Racine, Corneille, n'avaient-ils donc qu'une science incomplète de l'âme humaine, puisqu'ils n'osèrent pas ouvrir tout entière cette âme sur leur théâtre et craignirent de mettre à nu toutes ses faiblesses? Shakespeare a-t-il été suscité pour apprendre à l'homme à s'humilier dans l'entière connaissance de lui-même, ou bien les grands tragiques sont-ils venus pour guérir l'homme de ses vices en les lui faisant détester par le culte de ses vertus?

Ecoutez! Voltaire le dit, Shakespeare est un barbare; et après Voltaire, le dix-huitième siècle, si élégant, si raffiné, répète encore: Shakespeare est un barbare! Ce jugement est-il fondé? Il serait plus juste de dire que Shakespeare vivait à la fin d'un siècle de barbarie relative, dans un milieu, dans un pays, où le reflet des peuples éclairés n'était pas encore parvenu. Lui, le grand homme, il s'est levé un jour comme un soleil, sans se douter qu'en dehors de son foyer il existât d'autres flammes. Il a fouillé de ses rayons l'immense espace répandu autour de son auréole. Par l'effet de cette éclatante lumière, toutes les faiblesses, tous les crimes de son époque sont apparus subitement pour faire reculer d'effroi les hommes qui, plus heureux, étaient déjà sortis du chaos.

Shakespeare connaissait-il le théâtre? Avait-il eu des révélations sur son histoire, sur sa forme, sur ses lois? Comme Corneille, comme Racine, avait-il étudié et annoté l'antique? Nullement; en un jour il crée sa propre histoire, ses lois et sa forme, et marche sublime, exécrable, noble ou vil, dans son

œuvre colossale. Le spectateur, presque toujours sa victime, se prosterne ou se révolte, prie ou blasphème, pleure ou ricane, mais se passionne toujours. Cette palpitation constante ne lui laisse pas de repos, et, à la fin de l'œuvre, il tombe épuisé par la violence de son émotion, mais avec le désir invincible de l'éprouver encore, de l'éprouver toujours! Voilà bien la forme de cette passion toute terrestre et matérielle qui finit à l'heure suprême par tuer l'homme sans jamais l'avoir rassasié!

Le champ de l'invention de Shakespeare ou de ses recherches est infini. L'antiquité, le monde de son époque, l'histoire et la légende de l'Angleterre, comme celle de tous les peuples, lui servent de sujets; il ne s'inquiète guère de savoir si cette histoire ou cette légende n'est pas défigurée. Que lui importe!... Dans ses drames du Danemark, dans ses légendes italiennes, dans ses tableaux de l'histoire d'Angleterre, il n'a pas la prétention de rester Romain, Danois, Italien ou Anglais. Brutus, Antoine, Cléopâtre, Juliette, Macbeth, le roi Lear, Hamlet sont d'abord et avant tout des personnages humains, dont les vices, les vertus, les passions et les crimes doivent appartenir à tous les temps, à toutes les nations.

A quels sentiments obéit Shakespeare? Quel est le principe moral qui le dirige? Il les invoque tous, les fait tous comparaître devant sa puissante investigation. Il est un principe cependant qui, dans ce drame, paraît dominer tous les autres, le fatalisme. Quant aux passions, il les aborde avec une égale puissance et semble les éprouver lui-même avec chacun de ses héros. Jamais l'ardeur d'un amour

jeune n'a été décrite avec plus d'émotion, plus de fougue, plus de larmes; jamais amour n'a été embelli de couleurs plus belles, plus chatoyantes, que cet amour de Roméo et de Juliette, dont il semble avoir dépeint les ivresses à l'aide d'un rayon du soleil d'Italie. Quels sont les drames qui peuvent reproduire avec plus de terreur et de vérité les fureurs jalouses d'Othello, avec plus de force le devoir qui inspire la terrible vengeance d'Hamlet, avec plus d'horreur les criminelles ambitions de lady Macbeth et l'infamie d'Yago, avec plus d'enthousiasme la folie patriotique de Brutus? Quel poète a jamais contenu dans son cœur plus de tendresse native que celui qui fait dire à Coriolan cette ravissante parole : « Pour ne pas devenir faible et sensible » comme une femme, il ne faut pas voir le visage » d'une femme ou d'un enfant! » Ah! s'il ne s'agissait que de l'homme, de ses passions et de ses destinées terrestres, comme on admirerait sans réserve ce géant du réalisme humain; comme le monde serait excusable de s'incliner devant sa puissance! Le monde vaincu par cette force n'a pas invoqué d'excuse; il s'est courbé, il s'est soumis, il a oublié les grandes leçons des siècles de poésie épique pour tracer une route nouvelle, faite de rire, de larmes et de sang, à travers les champs incultes de la vie.

Le théâtre a suivi Shakespeare et le suivra longtemps encore dans cette course douloureuse; peut-être n'abandonnera-t-il plus jamais sa nouvelle voie! Au fond de ce drame toujours poignant, la douleur ne règne pas seule, le rire s'y donne libre carrière aussi. Comment l'homme, qui retrouve avec une pareille forme tragique les scènes émouvantes dont

son cœur est toujours altéré, ne se passionnerait-il pas pour elle?... La comédie, dans l'œuvre de Shakespeare, ne cesse de se mêler au drame le plus sombre, d'en faire jaillir le rire le plus éclatant. Falstaff marche à la suite d'Henri V, Dorothée Tear-Sheet à la suite de Falstaff; les comédiens et les joyeux fossoyeurs n'escortent-ils pas Hamlet? Le tragique et le comique se réunissent quelquefois dans le même personnage comme dans Shylock : De tous côtés, le peuple entoure les rois et jette en riant sa note gouailleuse. Drame et comédie ne se séparent plus; mais si le drame est terrible, cette comédie n'est-elle pas aussi puissante que celle d'Aristophane, aussi humaine que celle de Molière?

Cependant, le poète passa longtemps, même dans son pays, pour un barbare : cinquante ans après sa mort, il était rejeté de ses compatriotes avec un mépris mal dissimulé. L'Angleterre était alors imprégnée du goût français et suivait les modes françaises. La France des dix-septième et dix-huitième siècles ne pouvait comprendre cette violence de langage, ce bon sens inexorable, cette raison inflexible.

La pensée jaillit de l'esprit et du cœur de Shakespeare, comme la lame du fourreau; elle ne daigne, le plus souvent, s'envelopper que de sa propre lumière, et s'impose au regard comme les plus belles statues antiques avec l'audace calme et sereine de sa nudité.

La révolution nous a rapprochés de Shakespeare; elle nous l'a fait aimer d'instinct, peut-être même avant de nous laisser le temps de le comprendre.

A chaque apparition d'un nouveau poète tragi-

que, nous allons trouver en lui la forte empreinte de Shakespeare; bientôt même tous les auteurs dramatiques vont la subir.

A la fin du dix-huitième siècle; sur le seuil du dix-neuvième, l'Allemagne donne naissance à deux hommes dont l'influence lancera définitivement le théâtre dans la voie du réalisme anglais. Gœthe, le premier, le plus illustre, débute sur la scène par l'imitation de Shakespeare. Il ne croit pas pouvoir trouver pour son génie une route qui le conduise plus sûrement à la gloire. Le poète allemand, tout comme son maître, appartient à un âge, à une nation relativement peu civilisés, si on compare l'Allemagne d'alors à cette société française, la plus élégante, au goût le plus pur qui fût jamais. Lorsque Gœthe eut composé son beau drame de *Gœtz de Berlichingen*, il fut si préoccupé du jugement que porterait la France sur son œuvre, qu'il écrivit à un officier français en garnison à Neufbrisach, en lui adressant sa pièce, ces lignes dictées par une bien étrange modestie : « Mon œuvre plaira-t-elle à des soldats? Peut-elle plaire à des Français? C'est ce que je tiens à savoir par vous. » Il redoutait nos goûts délicats de cette époque, qui nous éloignaient encore d'une juste appréciation de la nouvelle école. Shakespeare, sur lequel Gœthe avait concentré toute son étude, toute son admiration, possédait si fortement le célèbre réaliste allemand, qu'à propos du même drame, Gœthe recevait de Herder, son ami, cette réponse laconique : « Shakespeare vous a gâté. » Sous cette sévère remontrance, le poète resta longtemps accablé; mais le génie à son aurore ne meurt

pas d'une blessure faite à son orgueil. Gœthe refondit sa pièce, et si le drame féodal garda toujours l'empreinte shakespearienne, *Gœtz de Berlichingen* n'en reste pas moins, avec sa main de fer rivée à son épée, une œuvre originale et bien allemande dans sa forme dramatique.

L'influence de Shakespeare ne fit que rendre plus grand le poète germain sans rien lui ravir de sa vigoureuse personnalité. Gœthe fut un amant passionné de la nature, de la nature physique, humaine, terrestre; il la cherchait, la fouillait dans ses replis les plus cachés. *Faust* est un gigantesque monument élevé par son génie en l'honneur de sa déesse qu'il faisait l'égale de Dieu. N'a-t-il pas dit cette parole : « L'homme est le premier entretien de la nature avec Dieu ! »

Schiller, le contemporain, l'ami de Gœthe, suit la même voie. Il s'élance sur les traces de Shakespeare, et entraîne à la suite du drame réaliste les peuples désormais désintéressés de la noble et sereine tragédie. *Don Carlos*, cette œuvre étincelante et sombre, toute brillante d'élégances et de joies, toute noire de terreur, toute rouge de sang, n'est-elle pas une création vraiment shakespearienne? Voilà bien le drame dans son pêle-mêle plein de charme et d'émotions diverses, dans sa bizarre et séduisante contexture, qui, pour une tragédie, ne serait que de la confusion. *Don Carlos* est la création d'un shakespearien de génie; pourquoi *Hernani* et *Ruy-Blas* ont-ils voulu de nos jours rappeler ce grand drame sur la scène française, puisqu'ils ne pouvaient parvenir à l'égaler?

Aujourd'hui, le peuple s'est tellement épris de

cette forme nouvelle de l'art dramatique, que les auteurs, pour se faire écouter et applaudir, ont été contraints d'apporter au théâtre des drames semblables aux pièces réalistes de la fin du siècle précédent. Pourquoi le drame romantique, qui nous montre l'homme dans toute l'exagération de ses vices, est-il aimé du peuple? C'est que le peuple aime à se faire un piédestal de l'abaissement des personnages que la scène offre à sa colère ou à son mépris : devant le noble héroïsme tragique, il s'incline avec respect : devant les passions furieuses du drame réaliste, il se redresse avec orgueil, il frémit; mais, en secret, il triomphe, car il trouve abondamment à mépriser.

Victor Hugo est venu dans notre siècle pour mettre sur la scène française son génie poétique au service du nouvel engouement populaire. C'est bien de son apparition que date l'avénement de la passion *fausse et malsaine, du pathétique sans limites,* dont je parlais au commencement de ce discours pour caractériser la chute de l'art dramatique.

Le public, sans se douter de la faute, peut-être irréparable, dont il se rendait complice, a fait de Victor Hugo son idole; il a reporté son admiration sans bornes, ses applaudissements ininterrompus sur notre poëte lyrique, qui possédait, cependant, bien moins encore que Voltaire le génie du théâtre. Le théâtre n'est pour Victor Hugo qu'un prétexte à de superbes images réfléchies par de beaux vers. Ses personnages ressemblent aux mannequins des ateliers de peinture, sur les épaules desquels l'artiste jette avec négligence un manteau de pourpre et d'or : sous ce magnifique vêtement, le sang peut couler,

mais la vie ne circule pas. Victor Hugo ne pouvait réussir dans le drame réaliste : le vol puissant de son génie ne lui permet pas de se traîner si près de terre et l'emporte malgré lui vers l'idéal.

Mais le public, aveuglé par sa passion nouvelle, s'était jeté à la suite du poète sans se soucier de revenir à la lumière. Il continue sa course, guidé par une foule d'auteurs qu'il contraint de se mettre à sa tête, ne se préoccupant pas plus du talent de ceux qui le dirigent que du but qu'ils vont atteindre.

Au milieu de cette véritable nuit, où le théâtre est plongé, il n'est presque plus possible d'ailleurs de se conduire. Le théâtre s'enfonce tous les jours davantage dans l'étude du réalisme matérialiste, et le drame, qui est la véritable expression de la forme réaliste, a tout envahi. Après avoir absorbé la tragédie, il a détruit, il a anéanti la comédie telle que les grands comiques l'avaient comprise jusque vers le milieu du dix-neuvième siècle. Notre ancienne comédie, au rire éclatant, à l'allure cavalière et joyeuse qui, dans sa mordante gaîté, flagellait si terriblement tous les vices et tous les ridicules, cette œuvre grandiose d'Aristophane, de Térence, de Molière, de le Sage, de Beaumarchais, n'est plus qu'un souvenir dédaigneusement rejeté du public. Le drame avec Shakespeare et ses succesesurs vient de s'assimiler la comédie ; à son tour, la comédie s'empare de la forme dramatique, et c'est à l'aide de la femme que cette transformation va s'accomplir.

Depuis le bon Jodelle, qui amusa, par les joyeusetés galantes de son Eugène, les cours de Henri II et de Charles IX, jusqu'aux derniers échos des spi-

rituels refrains de Scribe, la comédie resta constamment séparée du drame. Elle vécut seulement de rire, d'intrigue légère, de galanterie plus rieuse, plus grivoise que passionnée. L'amour, cet esclave de la femme qui, dans le drame de la vie dépeint par le théâtre, conduit l'homme au désespoir ou au bonheur, au crime ou à l'héroïsme; toutes ces terribles passions qui font de l'homme un personnage dramatique, ne quittèrent jamais le domaine de la tragédie. La femme n'eut, par conséquent, dans la comédie, qu'un rôle secondaire avec l'esprit d'intrigue; elle y fut presque constamment dépouillée de son cœur, de sa grâce, de son autorité. Les Angélique, les Araminthe, les Rosine, toutes ces jolies créations qui traversent, en sautillant, l'ancien théâtre comique, ne peuvent être couronnées du titre de femme. Il en est une cependant, une seule, qui est femme et bien femme : elle apparaît tout à coup comme la reine de la pièce qu'elle conduit. L'homme est son esclave et sa victime. Pour la première fois, sur la scène comique, l'homme est vaincu par elle et l'implore contre sa douleur. Cette grande et terrible femme est Célimène; la puissante comédie dramatique est le *Misanthrope*. Molière a su, pour la première fois, associer le drame à la comédie sans enlever à celle-ci aucun de ses avantages, aucun de ses traits. Dès le jour où un auteur dramatique osa de nouveau introduire dans la comédie la femme parée de tout son charme et de toute sa grâce, armée de cette faiblesse qui fait sa force, le jour où on osa opposer son cœur à celui de l'homme, la femme et le drame conquirent définitivement la comédie. Le drame moderne n'est-il pas,

en effet, le triomphe exclusif de la passion dont la femme est l'origine?

Notre siècle, bien moins galant, mais plus passionné que les précédents, devait donner à la femme le sceptre dramatique. Depuis l'envahissement de la scène par le drame réaliste, tous les genres, il est vrai, se trouvent confondus; mais la femme est au théâtre la reine incontestée, sous le sceptre de laquelle le peuple souverain s'incline avec amour et respect. Est-elle intervenue, à l'heure du danger, pour nous aider à le combattre? A l'aide de l'irrésistible séduction qu'elle exerce sur nos esprits, veut-elle détourner nos regards de l'abîme de réalisme vers lequel nous semblons attirés? N'est-elle pas apparue pour arrêter notre folle course, et nous retenir de sa main délicate sur cette pente?

Ce n'est certainement pas nous, Messieurs, qui voudrions mettre en doute cette bienfaisante influence. Parmi ceux qui m'écoutent, personne n'oublie qu'un jour une femme, en nous rapportant au milieu de sa corbeille de fleurs l'amour de la poésie, nous rendit le culte du beau. Nous aussi nous avons élevé à une femme, à Clémence Isaure, un trône à l'abri duquel viennent se grouper, le cœur plein d'amour, de respect et de reconnaissance, tous ceux qui, dans notre pays, honorent encore le culte des belles-lettres.

Arrivés au terme de ce discours, après avoir eu la douleur de constater la décadence du théâtre moderne, il m'est impossible, Messieurs, de conclure et de vous dire quelle marche suivra cette décadence ou bien dans quelle voie nouvelle entrera

la scène française pour s'en détourner. Le réalisme sera-t-il rejeté ou purifié ? Un génie dramatique viendra-t-il découvrir au monde une nouvelle forme du théâtre ?

Au milieu de ces doutes et de ces craintes, ma foi dans l'heureuse influence de la femme me permet d'espérer que sous son égide le théâtre résistera longtemps encore au vertige qui paraît l'emporter. Aussi longtemps que des hommes tels que MM. Emile Augier, Ponsard, Bornier, Octave Feuillet, Sardou, Dumas, maintiendront la femme à la hauteur où ils l'ont placée; aussi longtemps que le culte universel pour cette dernière royauté ne sera pas atteint par l'aveugle niveau qui abat tous les sommets, le théâtre pourra nous donner encore de belles et touchantes scènes, nous offrir de nobles exemples, nous présenter de grands caractères.

Je ne crois pas que la femme se laisse jamais séduire par le réalisme démocratique. Elle reculera toujours instinctivement au contact de cette *égalité* sans bornes, de cette *liberté* trop familière, de cette *fraternité* sans réserve qui, dans leurs brusques élans, pourraient la meurtrir ou la souiller. La femme est comme l'hermine ; elle veut bien explorer tous les chemins, à la condition cependant de ne jamais déchirer ni tacher sa robe.

Les auteurs dramatiques encore épris de l'idéal et du beau ont placé le théâtre sous la protection de la femme, espérant que les excès du réalisme moderne ne prévaudront pas contre sa délicatesse.

Messieurs,

Dans cette étude bien incomplète quoique trop étendue, j'ai essayé de vous montrer quelle route avait suivi le théâtre tragique depuis sa naissance jusqu'à ces derniers jours. Je vous ai entretenus de préférence de la tragédie et du drame, parce qu'il m'a semblé que cette forme du théâtre était la plus vraiment humaine, la seule qui dût survivre à toutes les transformations.

N'est-ce pas, en effet, sur la scène tragique que vient se refléter la vie de l'homme, la comédie n'étant, comme le rire, qu'un très-court repos au milieu des souffrances de l'humanité?... Le rire, c'est l'oubli, et Pascal, le grand philosophe chrétien, a pensé que « l'oubli n'est que la distraction » de l'âme. »



RÉPONSE

AU

REMERCIEMENT DE M. LE COMTE DE CAMBOLAS,

Lue dans la séance publique du 3 février 1878;

Par M. D'HUGUES,

MODÉRATEUR.

MONSIEUR,

Quoi que vous en disiez, vous ne vous connaissez pas bien quand vous vous présentez à nous comme un « voyageur pauvre et sans bagage ». Permettez-moi de restituer ici, devant ce public qui vient de vous applaudir, la vérité d'une situation que votre modestie a quelque peu dénaturée.

Depuis le jour où La Bruyère a dit que de bien des gens il n'y a que le nom qui vaille quelque chose, l'axe de la vanité humaine s'est déplacé sensiblement, et il y a tant de gens aujourd'hui qui se font gloire d'être sortis de rien et d'être uniquement les fils de leurs œuvres, que les autres en sont presque réduits à se faire pardonner de n'être pas les

premiers venus et d'avoir des ancêtres. Vous êtes de ceux-ci, et nous vous le pardonnons. Ce n'est pas votre faute, si votre aïeul François de Cambolas, qui négocia la paix de Bergerac au temps de nos guerres religieuses, fut nommé par la reine Catherine de Médicis conseiller en son conseil privé. Vous êtes parfaitement innocent des services qu'ont pu rendre à la religion, à la patrie, à la science ou aux lettres, ce Jean de Cambolas qui rédigea, sous le titre de *Décisions notables*, un recueil d'arrêts destinés à éclairer la jurisprudence du Parlement qu'il présidait ; et cet autre François, dont le nom se trouve associé à celui de Fermat parmi les fondateurs de notre Académie des Sciences ; et cet autre Jean, qui fut chanoine au chapitre de Saint-Sernin, où il mourut en odeur de sainteté. Mais ces souvenirs, Monsieur, vous accompagnent au milieu de nous, et, au moment où nous nous applaudissons de vous recevoir dans cette compagnie, il nous sied de dire que, si rien ne manquait à la considération de votre nom, votre nom lui-même manquait à la nôtre.

J'accorde que l'hérédité ne saurait créer des droits dans l'ordre intellectuel, comme elle en crée dans l'ordre civil. Il n'en est pas moins vrai que les deux éminents mainteneurs qui vous ont précédé dans ce fauteuil auraient souri à la perspective d'y être remplacés, l'un, M. Alexandre Soumet, par un descendant du gracieux poète Maynard, — l'autre, M. Legagneur, par un petit-fils du grand président Duranti. En de telles conditions, si « pauvre » et si « dépourvu de bagage » que l'on soit, on est déjà le bienvenu partout. Mais vous avez jugé digne de la

race et du sang dont vous êtes de « faire aussi vostre faict » , et d'ajouter votre mérite personnel à l'éclat héréditaire de vos ancêtres. Vous nous apportez, avec des souvenirs qui nous sont chers, des œuvres dont la valeur reste entière après le jugement un peu désenchanté que vous en avez porté vous-même. Vous êtes ici chez vous, par droit de naissance et par droit de conquête.

Dès lors que de nobles scrupules vous tenaient éloigné des fonctions publiques, ne sachant que faire des dons excellents que la nature vous a départis, vous vous êtes voué aux lettres, et ce n'est pas moi qui vous en blâmerai. Je ne sache pas pour un gentilhomme, quand il a remis son épée au fourreau, de plus honorable service, ni de plus utile chevauchée. « Il fait beau, disait un jour Sainte-Beuve à quelque écrivain de qualité, le temps sourit, l'été est radieux et splendide, tout vous appelle : jeune homme, laissez ces choses à ceux du métier, et si le trop de loisir ou d'activité vous tente, si le sang vous chatouille, dépensez votre zèle ailleurs, allez à Ems, allez à Spa, et laissez-nous le soin, par ce soleil d'août, d'ajuster nos phrases qui nous clouent à notre fauteuil. » Voyez comme Sainte-Beuve jouait de malheur ce jour-là : c'est à propos d'une édition de la Rochefoucauld qu'il s'exprimait ainsi, sans prendre garde que la leçon donnée à l'éditeur recevait du propre nom de l'auteur le plus éclatant démenti. Qu'eût-il pensé lui-même d'un Furetière ou d'un Ménage, qui étaient comme lui du métier, s'ils s'étaient avisés de tenir un tel langage au duc et pair à qui nous devons les *Maximes*? Vous n'êtes pas duc et pair, et vous n'avez pas fait les *Maximes*;

mais vous étiez de loisir, et vous avez fait des comédies comme un marquis de Pezai, des poésies comme un marquis de Boufflers, des articles de journal, où l'on retrouve la grâce et le bon sens d'un *honnête homme*, comme le chevalier de Méré; enfin, vous avez cru, comme le comte de Bussy, que « ce n'est point déroger à la noblesse que d'avoir de l'esprit. » Quel est le pédant qui aurait le mauvais goût de vous en vouloir ?

Si le mystère dont il vous a plu d'entourer les œuvres de votre jeune Muse n'était pas un peu « le secret de la comédie », votre discours d'aujourd'hui aurait suffi, Monsieur, à trahir votre incognito et à justifier notre choix. Vous y parlez du théâtre, non pas en amateur ou en dilettante, mais (passez-moi ces termes peu académiques, qui disent bien ce que je veux dire) en homme qui a mis la main à la pâte et qui sait ce que vaut l'aune. Je fais la part du lieu, du jour et des circonstances, je dégage votre pensée de la forme solennelle où vous avez dû l'envelopper, je vais au fond des choses, et je vois que votre grand goût pour l'art dramatique n'a d'égal que l'immense regret qui vous vient de sa déchéance et de sa détresse actuelle. Que sont devenus l'inspiration sacerdotale et guerrière d'Eschyle, le souffle grandiose et pur de Sophocle, la touche naïve des mystères du moyen âge, la verve héroïque de Corneille? Comment le théâtre, qui s'était annoncé, à ses débuts et à son renouveau, comme l'éducateur du genre humain, comme son initiateur à toutes les hautes croyances, à toutes les fortes pensées, à toutes les mâles vertus, comment est-il devenu le démoralisateur et le corrupteur par excellence que nous

voyons à l'œuvre ? C'est l'histoire, tragique aussi dans son genre et vraiment lamentable, que vous venez d'exposer avec autant de conviction que de tristesse.

Mais je vous demanderai, à mon tour : Comment se fait-il que les hommes d'aujourd'hui ne vaillent pas à beaucoup d'égard ceux d'autrefois? Où sont allées ces vertus dont nous parlent les histoires, le patriotisme qui armait une poignée d'Athéniens contre les hordes de l'Asie, le stoïcisme qui défendait à Caton de vivre lorsque César régnait, la foi qui poussait les peuples de l'Europe à la délivrance du Saint-Sépulcre, et cette autre religion de l'honneur qui courbait sous le sceptre des rois l'âme républicaine du grand Corneille? Il ne m'appartient pas d'être pessimiste ; mais vous, Monsieur, qui en avez le droit, regardez autour de vous, et voyez un peu la figure que ferait le grand art des Grecs en un temps où il n'y a plus rien de grand, même dans le mal, où les intérêts se substituent partout aux principes, où la philosophie elle-même se pique d'être positive, quand, sous un ciel vide, devant un horizon retréci, les nations vivent au jour la journée, inquiètes de leur lendemain, ne considérant plus si la chose qu'elles entreprennent est juste, honorable et nécessaire, mais simplement si elle est opportune. Ceci vous explique cela. Ce n'est pas le théâtre qui fait les hommes, ce sont les hommes qui font le théâtre.

Vous ai-je bien compris ? Vous aviez rêvé un art placé au-dessus et en dehors des vicissitudes de l'opinion et des fluctuations de la mode, un art indépendant des races, des milieux et des moments, un

art supérieur à toutes les idées comme à toutes les passions que produit, d'un siècle à l'autre, ce mouvement incessant des lumières et des mœurs qui est le progrès, dit-on, qui n'est peut-être que la décadence de l'humanité. Volontiers vous reviendriez au temps dont parle le poète :

..... Où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté,
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité.

S'il n'eût tenu qu'à vous, le théâtre se serait immobilisé dans cette forme première, supérieure et divine, où réside le beau que vous cherchez, et où vous n'admettez la passion qu'à bon escient, sous bénéfice d'inventaire, et moyennant des garanties qu'il n'est pas toujours en son pouvoir de vous donner. Ne le niez pas, on le sent même au ton dont vous louez ces grands maîtres de la passion qui se sont appelés Euripide, Racine, Shakespeare. Ce sont eux, n'est-il pas vrai ? les grands coupables, eux qui ont détourné l'art de ses voies naturelles, eux qui lui ont fait abdiquer sa mission auguste et sainte, eux qui l'ont comme chassé du temple, où il s'offrait à la vénération des initiés, pour l'exposer, dans les carrefours et sur les tréteaux, à la curiosité banale et à la sensibilité indiscrète de tout le monde. Vous n'auriez pas dénoncé Euripide à la vindicte des tribunaux d'Athènes, comme le fit Aristophane; avouez que vous l'auriez, comme Platon, banni de votre cité idéale, et sans le couronner de fleurs.

Il y a de la grandeur dans ce rêve, et l'Académie est fière de vous avoir inspiré une telle manifes-

tation, si sérieuse et si complète, quoique un peu hautaine, de vos opinions, de vos principes, de votre foi littéraire. Elle partage vos admirations et vos regrets, si vaillamment exprimés ; elle s'associe à vos griefs légitimes touchant les abaissements du théâtre contemporain; elle en demande elle-même les causes aux lauréats de ses concours. Quant au surplus, je ne crois pas aller au delà de sa pensée, en vous déclarant qu'elle serait moins sévère que vous ne semblez l'être pour la passion , cet éternel aliment, j'allais presque dire cet unique élément de l'art dramatique.

J'en appelle à vos souvenirs mondains, à vos impressions les plus récentes. Vous avez vu jouer plus d'une fois les *Huguenots*, ce chef-d'œuvre de notre scène lyrique, et vous avez ressenti, comme nous tous, l'effet de cette musique admirable, large comme le génie, grave comme la prière, compliquée sans doute dans ses modulations comme le cœur humain dans son jeu ondoyant, mais harmonieuse dans ses contrastes comme la nature elle-même, et suave comme le printemps, et passionnée comme la jeunesse. Il y a là de quoi vous agréer, ne fût-ce que ce fond de tableau d'une majesté incomparable, et qui rappelle en vérité les temps d'Eschyle et de Sophocle. On peut douter que les *Sept devant Thèbes* apportassent plus de haines dans leur guerre impie qu'on n'en voit sourdre dans ces âmes de huguenots et de ligueurs. Voici l'esprit sacerdotal qui revit, avec la physionomie étrange que lui imposaient les mœurs du siècle, dans le chœur tourmenté de la *Bénédiction des poignards*. Voilà l'héroïsme chevaleresque qui ressuscite sous le

pourpoint du vieux Marcel, avec ses abnégations, ses sacrifices et ses luttes. N'est-ce pas même le propre génie de la Renaissance qui s'épanouit et s'enroule capricieusement dans les strettes et les trilles de la reine Marguerite? Mais ce n'est rien que tout cela. Quand la passion de Valentine et de Raoul se fait jour à travers ces complots, ces intrigues, ces duels et ces batailles, elle emporte, comme d'un coup d'aile, elle ravit nos cœurs dans la région sereine de l'idéal; elle est le rayon de soleil qui illumine la partition, la flamme qui spiritualise et transfigure cette matière, l'âme enfin de ce corps, et c'est par elle que vit le drame. *Mens agitat molem.*

Pardonnez-moi, Monsieur, d'être allé chercher si loin un argument que vous me fournissez vous-même, et dont j'aurai garde de ne pas me prévaloir. Vous étiez jeune encore, ce me semble, — je veux dire plus jeune que vous n'êtes, — quand vous écrivîtes votre premier essai dramatique, intitulé : *Le Devoir*. Ce grand mot, expression d'une grande chose, courait alors sur toutes les lèvres comme l'écho d'une belle œuvre que lui avait consacrée un philosophe éloquent. L'idée vous vint de faire passer la chose du domaine spéculatif et métaphysique, où on l'avait prudemment enfermée, dans la sphère de l'action réelle et de la vie pratique. Sans sortir de chez vous, vous trouvâtes votre héros : c'était le président Duranti, votre aïeul; vous le mîtes hardiment à la scène; vous lui dites : « Lève-toi et marche, montre à ce peuple comment on meurt pour son roi et pour la loi! » La leçon était magnifique, et certes votre drame avait un fort grand air avec ses souvenirs de famille, ses traditions locales et son

cortége obligé de bohémiennes et de moines, d'arquebusades et d'estocades. Il vous sembla néanmoins que votre action, si pittoresque et si bien encadrée, ne pourrait se soutenir sans l'appoint de la passion. Est-ce une concession que vous faisiez à la mode, au préjugé, aux habitudes du théâtre ? Non, je ne vous crois pas homme à capituler de la sorte, ni à prendre un tel souci du goût des autres. Votre seul instinct d'artiste vous avait indiqué la valeur des contrastes et la haute poésie d'un amour qui germe au milieu des haines politiques comme une fleur sur un tombeau. Angèle Duranti n'a pas pu préserver son père du poignard des assassins : elle eût préservé votre drame des malveillances du parterre, qui aime pourtant mieux qu'on lui parle de ses droits que de son devoir.

Pourquoi donc ce drame est-il resté dans vos cartons, et n'a-t-il pas vu le feu de la rampe? Auriez-vous pris au pied de la lettre le conseil donné par Horace à l'aîné des Pisons ? Mais il y a beau jour, Monsieur, que les neuf années réglementaires sont expirées, et il serait temps, je crois, que la période d'éclosion succédât à la période d'incubation. Qu'attendez-vous encore ? J'aperçois, au fond de cet écrin poétique que vous avez bien voulu entr'ouvrir en ma faveur, des bijoux d'un assez grand prix, et dont plus d'un auteur en vogue ne dédaignerait pas de se parer. La forme en est de l'an passé, j'en conviens, mais le titre en est bon, les reflets en sont chatoyants, et l'esprit français les a bien marqués de son irrécusable poinçon : c'est du Scribe rajeuni, avec la pointe d'humour de Barrière et quelques brins de l'élégant marivaudage d'Octave Feuillet. Filles

de la fantaisie, vos comédies ont toute la grâce de leur mère. Elles sont lestes et pimpantes, « légères au pourchas et hardies à la rencontre », point prétentieuses ni prêcheuses, comme il convient à des œuvres conçues dans une heure de nonchaloir, entre deux bouffées de cigare, au sortir du club, — assez sérieuses cependant pour laisser entrevoir, à travers leur caquetage exquis, un esprit voué et fidèle à tous les meilleurs sentiments; d'autant mieux assis dans ses convictions qu'il découvre chez les autres plus d'hésitation ou d'indifférence; croyant à Dieu que tant de Rollas insipides s'essaient vainement à renier; croyant à la famille dont il a tort de répudier les douceurs pour son propre compte; aimant l'homme enfin, et la femme aussi, à l'inverse d'Hamlet, parce qu'il sait bien que l'humanité tout entière n'est pas au cercle ou au café, et que toute la flore féminine ne se réduit pas à l'espèce dite des camélias.

Seulement il faut vous hâter. Pendant que vous vous attardez sur la rive, espérant un vent favorable qui ne soufflera peut-être jamais, le temps marche, les révolutions vont leur train, les visages et les masques se renouvellent. Encore un peu, et, si vous n'y mettez ordre, vos comédies seront de la littérature ancienne. Déjà pour quelques-unes d'entre elles des retouches seraient indispensables; car ce ne sont plus les morts, comme dans la ballade, ce sont les vivants qui vont vite, comme si le monde tirait à sa fin. Voilà votre comte Henri de Maran, celui que vous appelez *un Homme posé* : son œil est vif, son jarret bien tendu, ses cheveux noirs, sa moustache brune, sa physionomie souriante. J'ai le

regret de constater qu'il n'est plus, comme on dit, dans le mouvement. Il a sué sang et eau à la recherche d'un mandat de député, auquel il a sacrifié son repos, ses affaires, son whist, le bonheur de sa femme, l'avenir de sa pupille, et je le crains, quelques parcelles de l'estime qu'il s'accordait à lui-même. Ne vous semble-t-il pas que le public d'aujourd'hui rirait un peu de tout le mal qu'il s'est donné? Son élection était assurée, je le veux bien : il est noble, riche, distingué, éloquent à ses heures, disert à l'ordinaire, il aime le travail, il adore son pays, il s'inquiète des intérêts de ses commettants. Mais il a dîné chez M. le préfet : il serait invalidé, pour sûr, et votre comédie finirait avant d'avoir commencé.

Je m'empresse d'ajouter que tous vos héros ne ressemblent pas à celui-là. Ils vivent, comme vous, dans un monde moins agité, où l'on ne se désintéresse pas sans doute de la chose publique, mais où l'on pense avec raison que la vie ne doit pas être comme un scrutin perpétuel, et que, dans ces routes obscures vers un avenir que Dieu seul connaît et dont il disposera tout seul, il ne faut pas laisser dépérir les facultés délicates, brillantes ou tendres, oublieuses d'ici-bas, l'imagination, le cœur, l'âme, l'art et toutes les cultures qu'il suggère. Ce monde-là a ses faiblesses et ses défaillances, tout comme les autres ; de singulières impatiences, d'irrésistibles démangeaisons y prennent parfois aux plus honnêtes; mais, en vérité, la tentation est tellement à fleur de peau et la velléité si peu durable qu'il n'est personne qui ne dirait comme Blanche d'Arcy à son mari : « A tout péché miséricorde! » Les fau-

tes y sont rachetées d'ailleurs par de touchantes résipiscences et de glorieux repentirs. Quand on est jeune, on s'imagine que le cœur n'a point de prix et qu'il peut s'éparpiller au hasard, sans péril, sans abaissement; on se laisse aller à la pente des amours faciles et banales; on donne toutes ses facultés en holocauste à la beauté sans âme, souvent même à la licence sans beauté. Puis, un jour, la conscience se réveille, on a honte de son état, on se sent amoindri, et alors, comme votre Henri de Sever, on endosse le bourgeron du peintre et l'on demande au travail, à l'étude, à la pratique d'un art austère et grave, cet oubli, qui n'est pas seulement la distraction de l'âme, comme vous l'avez répété tristement après Pascal, mais qui en est aussi le réconfort, le relèvement et le salut.

Vienne maintenant le temps des épreuves, viennent ces heures d'angoisse où la patrie en danger demande à ses enfants, non des paroles, dont elle n'a plus que faire, mais des actes. On verra ce qu'il y a d'énergie, d'activité salubre et d'exemplaire abnégation chez ces enfants gâtés de la fortune, qui ne se sont donné, dit-on, que la peine de naître. Eh! qui ne les excuserait de tirer quelque vanité d'un sang dont ils savent à l'occasion se montrer si spontanément et si largement prodigues? Leurs mains délicates sont les premières à s'armer du mousquet, et souvent les plus habiles à le manier. Ils naissaient colonels autrefois, et les voilà qui se glorifient aujourd'hui de porter l'épaulette de laine du simple volontaire. S'ils réclament le premier rang quelque part, c'est là où il y a quelque corvée pénible à endurer, quelque danger

de mort à courir, et, quand ils n'ont pas la gloire de succomber à Beaune-la-Rollande, ils ont la consolation de brûler leur dernière cartouche à Schelestadt ou à Belfort.

Vous avez compris, Monsieur, que je suis sorti du domaine de vos fictions charmantes pour rentrer dans celui de la réalité, et que ce n'est plus à vos héros, mais à vous-même que mon discours s'adresse. Ah ! je ne m'étonne pas qu'après avoir joué votre rôle dans cette tragédie sanglante de l'invasion et de la guerre, vous n'ayez plus eu le cœur ni la tête aux comédies. L'heure était sombre, elle l'est encore assez :

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle !

Et la Muse aux joyeux devis s'est envolée. Mais, à défaut de l'épée que le général Von Schmeling avait brisée entre vos mains, il vous restait une plume non moins vaillante, et, à l'exemple des preux du seizième siècle, la campagne une fois achevée, vous avez rédigé le Mémorial de vos gestes. De telles pages ne s'analysent pas : il faut les lire, et l'on y prend une juste idée de ce que fut cette abominable guerre de 1870. Ce n'est pas de ces histoires faites de pièces et de rapports par des gens qui n'ont rien vu et qui ne parlent que sur la foi des autres. Vous dites : « J'étais là, telle chose m'advint ; » nous y croyons être nous-mêmes. Nous vous voyons, avec votre compagnie, à l'avancée de la « porte de Brisach, » intrépide et serein sous le feu de l'ennemi; nous prêtons l'oreille, comme vous, à un bruit lointain de canonnade, au glas

funèbre de Strasbourg qui succombe; comme vous, nous maudissons les effets destructeurs de cette lâche artillerie prussienne qui décime impunément vos hommes, de loin, à l'abri de ses blindages, sans que les bras ni les cœurs se puissent mettre de la partie, et nous comprenons le mot de cet ancien qui s'écriait, à la vue des catapultes nouvellement apportées de Sicile : « Par Hercule ! c'en est fait de » le vertu de l'homme ! » Oui, la vertu n'est plus d'oser ni de se battre, elle est de pointer avec précision une pièce de fort calibre. La victoire n'est plus aux plus braves, elle est à la plus longue trajectoire des boulets. Ce n'est pas la Prusse, c'est M. Krupp qui triomphe. Et alors vous nous faites assister à la capitulation de la place, au défilé des prisonniers de guerre ; nous entendons le *vorwærts* des soudards bavarois et badois qui vous poussent, l'épée aux reins, dans la neige, dans la boue, sur le chemin de la captivité ; et nous comptons avec vous toutes les étapes de cette douloureuse odyssée qui a commencé au pied des Vosges pour finir dans une casemate de Breslau.

Tout cela dit simplement, sobrement et sans phrases, dans cette forte langue des hommes d'action, que les Grecs appelaient la langue *pratique*, brève comme un mot d'ordre, ponctuelle comme une consigne, émue pourtant et vibrante comme l'âme d'un vaincu qui n'a pas mérité de l'être.

C'est que vous aviez beau être soldat, vous portiez encore en vous

Le poète endormi, toujours jeune et vivant.

Un jour, vous nous racontiez, dans le propre idiome du terroir, le retour d'un mobile de Gascogne, et dans ce récit, que Jasmin vous eût envié, vous nous faisiez pleurer sur le sort du pauvre *Janou* mort là-bas, à Héricourt, dans une embuscade, loin des siens, loin de sa fiancée :

Encaro, Pierril... té préï
D'ana bézé la Martriou...
Moun cor, qu'un soir y dounéï...
Diras... qué l'aï... rendut à Diou.

Un autre jour, vous présentiez à Clémence Isaure un des plus beaux épis de votre gerbe, un des plus poétiques souvenirs de votre vie militante, et je me rappelle bien, Monsieur, l'impression que fit sur moi cette élégie à l'*Alsace*, quand il me fut donné de l'entendre pour la première fois. Vous nous parliez de ce cher et beau pays, que tant de verdure colore, que tant de moissons enrichissent, et qu'enveloppe un si grand deuil. Et tandis que vous narriez cette inénarrable douleur d'un peuple qui ne veut pas être consolé, je la revoyais par la pensée, notre noble Alsace, telle que je l'avais vue autrefois, il y a plus de vingt ans, des hauteurs du Neunten-Stein, par un beau soir de septembre : son Rhin, aux îles vertes, qui la bordait à l'horizon vaporeux comme un ourlet d'argent ; sa flèche de Strasbourg qui se dressait, visible encore, au fond du paysage déjà noyé dans la brume ; plus près de moi, de larges plaques sombres, les forêts de Barr, de Grendelbruch et de Bœrsch, où ne scintillait pas encore, dans les profondeurs pleines d'embûches, le sinistre et fauve éclat des fusils à aiguille ;

çà et là, des hameaux disséminés dans la plaine avec leur panache de fumée, et, par moments, la mélopée argentine et plaintive des cloches de Sainte-Odile, qui me rendait la sensation délicieuse de l'*Isolement*, de Lamartine, — en pleine salle des Illustres, en pleine fête des Fleurs. Je ne fus tiré de ma rêverie que par le bruit des applaudissements qui accueillaient votre lecture. Mais, quand vous vîntes ensuite recevoir des mains de notre modérateur la fleur qui vous était destinée, je me promis bien, si vous vous sentiez encouragé quelque jour à faire violence à nos suffrages, que le mien, tout humble qu'il est, ne vous ferait pas défaut.

Donc, votre modestie, Monsieur, n'avait pas de raison d'être, et j'aurais été bien malheureux ou bien maladroit si je n'avais pas réussi à vous persuader que vous êtes tout à fait digne de vous asseoir dans cette compagnie, à côté des Rességuier, des Toulouse-Lautrec, des Adhémar, des Aragon, vos parrains et vos pairs. Dame Isaure n'aime pas que les trouvères, elle a gardé souvenance des tournois et des passes d'armes qu'on donnait en son honneur, et le cliquetis des lances ou des épées n'a rien qui l'effarouche. Le laurier poétique, que vous avez su conquérir, vous a ouvert les portes de son cénacle du Gay savoir; vos états de service vous y mettront en meilleure posture. Mais elle est femme, songez-y bien, et elle ne vous pardonnerait pas les infidélités qu'on se croit peut-être permises à votre âge. Le chemin de l'Académie est un de ceux qu'on oublie le plus volontiers, dès lors qu'on s'est fait l'honneur d'y entrer une première fois. Pourquoi?

Je n'en sais rien. Je ne discute pas le phénomène, je le constate. Interrogé un jour sur quelque fait ou quelque vote de l'Académie française, dont il faisait partie, M. l'abbé de Montesquiou, avec cet esprit fin, particulier aux gens de sa qualité, et dont vous perpétuerez ici la tradition, M. de Montesquiou, dis-je, répondit : « Suis-je donc académicien ? » Il en doutait. Le *que sais-je* de Montaigne et le *grand peut-être* de Rabelais ne valent pas ce doute sublime, qui suffisait presque pour mériter le fauteuil et en justifier la possession à l'abbé gentilhomme.

Je m'assure bien que votre honoré prédécesseur n'eut jamais à notre égard de ces tristes défaillances de mémoire; mais, si par hasard il les avait eues, nous n'aurions pas le droit de lui en vouloir. Presque au lendemain de son élection, il nous fut ravi, et il alla s'asseoir sur un des plus hauts siéges de la magistrature française. Ce qu'il y fit, ce qu'il y fut, on nous l'a dit tout à l'heure avec l'autorité persuasive du souvenir affectueux. Nous en sommes réduits à conjecturer qu'il eût été à l'Académie des Jeux Floraux ce qu'il fut à la Cour de cassation, un juge éminent dans les choses de notre juridiction, un conseiller expert en matière de goût, un lecteur écouté et applaudi, un confrère aimé et respecté. Quant à vous, Monsieur, qui n'avez pas et qui n'aurez vraisemblablement jamais les mêmes dispenses, nous vous tenons et nous vous garderons. Il ne dépendra pas de nous que cette captivité-là ne vous semble plus confortable et plus douce que celle de Breslau.

LE THÉATRE RÉALISTE.

ÉPITRE A MOLIÈRE

Lue en séance particulière ;

Par M. E. VAÏSSE-CIBIEL,

Un des quarante Mainteneurs.

O poète pensif, quand ta verve comique,
Semant de sel gaulois la mordante réplique,
Sur la foule répand la joie et la gaîté;
Lorsque le trait malin par ta plume apprêté
Du public en liesse éveille le fou rire;
Quand, des sots à nos yeux étalant la satire,
Tu nous peins le bourgeois bouffi de vanité
Qui prétend au bel air des gens de qualité;
Le poète essoufflé qui, torturant sa verve,
Rime un fade sonnet en dépit de Minerve;
La coquette essayant par d'indiscrets appas
D'inspirer un amour qu'elle ne ressent pas;
Et la femme savante, au précieux langage,
Que Trissotin adore et dont Chrysale enrage;

Le fourbe recouvrant de dehors vénérés
La noirceur de desseins justement exécrés;
Le médecin en *us*, docteur de comédie,
Que ton latin burlesque en riant parodie;
L'avare, qu'un voleur dépouilla de son or,
Et qui va réclamant, en tous lieux, son trésor;
Et ces maris enfin, innombrable famille
Dont peut-être à l'excès ton théâtre fourmille,
Et que, gratifiant d'ornements superflus,
Tu désignes d'un mot qu'on ne prononce plus;
Quand sur la scène il voit ces enfants de ta muse,
Le peuple bat des mains, le parterre s'amuse.
Des folles vanités quand tu conduis le chœur,
Nul ne songe à l'effort qu'il fallut à ton cœur
Pour se vaincre et cacher sous le rire, ô Molière,
Les maux dont tu souffris pendant ta vie entière.
Oui, cet amant jaloux, dont tu fais le portrait,
Peut-être de ton cœur donne-t-il le secret,
Et tous ces mots plaisants, ces lazzis, que la foule
Applaudit, sont des pleurs que ton âme refoule.
Sous ce voile de l'art vainement obscurci,
Sous ce masque d'acteur je vois un homme aussi,
Un homme qui connut l'amour et ses morsures
Et qui mourut martyr de ses propres blessures.
Tel, à Rome, jadis un public frémissant,
Mettant sa joie à voir couler à flots le sang,
Veut qu'un gladiateur, rude enfant de la Thrace,
Souffre avec élégance et succombe avec grâce;
Ainsi, de notre temps, un parterre blasé
Par de réels tourments prétend être amusé.

Il faut, des fictions évitant l'artifice,
Qu'un acteur, pour lui plaire, éprouve un vrai supplice,
Que sa lèvre frémisse et mette dans son pli
Toutes les passions dont le rôle est rempli.
Car, ne l'oublions pas, l'époque est positive.
La femme de nos jours n'est plus la sensitive
A laquelle longtemps les poètes ont cru,
Fleur qu'offense un regard, qu'effarouche un mot crû,
Ame, d'où toute image indiscrète est bannie,
Se plaisant au récit de Paul et Virginie,
Et qui, pour toute audace, écoute en souriant
Les champêtres amours que peignait Florian.
Nous avons enterré toutes ces bergeries.
Les femmes que l'on voit, le soir, aux galeries,
Rehaussant leurs cheveux d'un fastueux chignon,
Ne s'en vont pas rêver sur les bords du Lignon.
Les pages de leur cœur ne furent pas ouvertes
Le long des clairs ruisseaux, sous les ramures vertes,
Par des bergers poudrés à frimas, Céladons,
Dont en nymphe pudique on repoussa les dons.
Les femmes aujourd'hui chantent une autre antienne.
Il n'est point de regard que leur front ne soutienne.
Aux orages du cœur leur courage aguerri
De ces naïvetés est maintenant guéri
On les voit, sans souci des préceptes moroses,
Se pâmer aux accents des jeunes virtuoses;
Au mépris des propos médisants et bavards
Sans gêne se montrer, le soir, aux boulevards,
Et là, reines d'un jour, trônant à l'avant-scène,
Applaudir le mot leste et l'ariette obscène.

Le drame, où les excès du fer et du poison
Eussent jadis jeté la femme en pamoison,
Est un menu régal pour la beauté robuste
Qui maquille ses yeux et cuirasse son buste.
La morale de l'art prend pour elle un aspect,
Qui dérouterait fort un bourgeois circonspect.
Indifférente aux pleurs de la tendre ingénue
Qui, naguère à Paris du village venue,
Conte au public comment un séducteur pervers
Fit mettre à sa vertu le bonnet de travers,
Elle accorde au contraire à l'artisan du crime
La pitié qu'à grands cris implore la victime.
Plaignant moins les martyrs que n'aimant les bourreaux,
Pour elle du roman le traître est le héros.
A trouver une excuse à l'amour toujours prompte,
Elle place l'honneur où nous plaçons la honte,
Estimant qu'un Werther solidement épris
Peut sans peur des bourgeois affronter le mépris.
Le public de nos jours, tu le vois, ô Molière,
Accuse franchement son humeur financière.
Si du spectacle on veut qu'il s'en aille content,
Il faut, en pleurs, en cris, qu'il soit payé comptant.
Loin d'Horace et Boileau, maussades moralistes,
Qui, pressentant déjà ces penchants réalistes,
Enseignaient qu'au théâtre un tendre sentiment
Doit en vers châtiés s'exprimer décemment.
Ils croyaient, ces barbons, dont un public crédule
A trop longtemps subi la pédante férule,
Qu'au lieu de présenter la rue en raccourci,
L'art doit peindre des mœurs le symbole adouci;

Que la scène française, élégante et courtoise,
Doit mesurer les gens autrement qu'à la toise;
Qu'en abaissant la muse aux fanges du ruisseau,
On n'improvise pas un sublime morceau,
Et qu'en somme il vaut mieux se perdre dans les nues
Qu'étaler du réel les laideurs inconnues.
En vain pressant mon luth sur la corde d'airain,
Je lancerais ma flèche au goût contemporain.
A l'importune ardeur du censeur incommode
Une voix répondra : « La mode! c'est la mode ! «
Un directeur, s'il veut remplir son coffre-fort,
Sur les nerfs du public a soin de frapper fort.
Vainement défenseur de la saine morale,
Il voudrait exhumer la vieille pastorale,
Plaisir que se donnaient nos grand'mères souvent
En jouant la charade auprès d'un paravent.
Autres temps, autres mœurs. Le satin et la soie
Bien mieux que les beaux vers du public font la joie.
On risque d'être pris pour un esprit caduc,
Si dans la pièce on voit autre chose qu'un truc.
La peinture des mœurs, les traits du dialogue
Sont prisés à l'égal d'une insipide églogue,
Et si parfois survit encore un mot touchant,
Ce qui le fait passer, croyez-le, c'est le chant.
L'auteur sous l'ouvrier doit courber son échine;
L'ouvrage que l'on joue est fait pour la machine.
L'esprit, la poésie, on les tolère encor
Pourvu qu'ils fassent mieux ressortir le décor.
Quand venu de l'Azur, pays des blondes fées,
Un essaim de houris, divinement coiffées,

Couvertes du maillot rose ou couleur de chair
(Aux amateurs de l'art déshabillé si cher),
Etalent aux regards d'un public qu'on régale,
Sous les reflets du gaz et des feux de Bengale,
Des charmes qu'on n'a pas de peine à découvrir,
Et dont jamais amant épris n'eut à souffrir,
Quel est en ce moment le hibou ridicule
Qui, mieux que la lumière aimant le crépuscule,
Devant ce paradis tout ruisselant d'appas,
Songe aux vers que l'on dit et que l'on n'entend pas?
Ce Caton de théâtre, horreur du monde affable,
Ce censeur incommode appartient à la fable.

Il aurait beau tonner contre les mœurs du temps
Qu'il n'entraînerait pas même les mécontents.

Aussi, désespérant qu'à ces goûts on renonce,
Je ne pousserai pas plus avant ma semonce.
L'encre serait perdue et mon épître aussi.
Mais je sais un endroit encore où, Dieu merci,
Le vers n'a pas besoin pour capter le suffrage
De ce clinquant pompeux qui maintenant fait rage,
Où l'art divin, jadis prisé du monde entier,
Est autrement jugé qu'un vulgaire métier,
Où le poète peut, sans crainte du sarcasme,
Donner un libre essor à son enthousiasme,
Et loin de ces faux dieux dont on raffole tant
Professer pour la muse un culte impénitent.

C'est au temple d'Isaure, enceinte hospitalière,
Que je porte mes pas, ô regretté Molière,
Certain d'y rencontrer en mainteneur féal
Un cénacle qui croit encore à l'idéal.



SONNETS

Lus en séance particulière;

Par M. E. VAÏSSE-CIBIEL,

Un des quarante Mainteneurs.

NOËL.

Rorate cœli desuper...

Cieux, épanchez sur nous votre onde salutaire
Et baignez notre front dans l'attente incliné.
Nuages, en versant vos urnes sur la terre,
Versez aussi le Juste à nos cœurs destiné.

Terre, que de ton sein, où tressaille un mystère,
Sorte le Rédempteur que Dieu nous a donné.
Que le germe fleurisse et que son fruit austère
Apprenne à l'univers que le Sauveur est né.

Déjà vers Bethléem, que la flamme illumine,
Des rois et des bergers la troupe s'achemine,
Mystiques pèlerins que l'Étoile amena.

Les airs sont traversés par des clartés étranges.
Il semble qu'on entend les divines phalanges
Chanter du haut des cieux : Hosannah ! Hosannah !



SONNET PLATONIQUE.

« J'avais une marraine. »

Voir, sous l'ombre du parc, votre écharpe flottante
Et ce nœud de ruban par le vent agité.
Suivre inquiet, de loin, la course haletante
De votre beau hunter par sa fougue emporté.

Compter en soupirant les heures de l'attente.
Assis auprès de vous, par un beau soir d'été,
Respirer ces parfums qu'une femme élégante
Répand, mystérieux aimant de sa beauté.

Ce sont là les bonheurs qu'aux pieds de sa marraine,
Sous les élans confus, dont son âme était pleine,
Le page Chérubin, amant naïf, rêva.

Ce sont les seuls bonheurs auxquels j'ose prétendre,
Madame, pour le prix d'un respect bien plus tendre
Que celui qu'inspirait Rosine Almaviva.

CONTRE LE PRINTEMPS.

Oh! oui, je les connais, tes trompeuses promesses
Et tes baisers menteurs, ô perfide saison!
De tes soleils hâtifs je connais les caresses
Et de tes claires nuits la noire trahison.

Prenant au sérieux tes effluves traîtresses,
Hier le bourgeon ouvrait les murs de sa prison,
Et l'oiseau, réveillé de ses longues tristesses,
Jetait sa note vive aux vents de l'horizon.

Au sourire aujourd'hui succède la grimace.
Sur les rosiers le givre étend ses fils de glace,
Et la neige de poudre estompe les vieux ifs.

Printemps, je te le dis : Tu n'es qu'une imposture.
Tes charmes, inventés par la littérature,
Ne sont que vieux clichés de poèmes poncifs.

31 mars 187....



AMENDE HONORABLE.

Printemps, pardonne-moi mon brutal anathème ,
Pardonne mon injure, ô splendide saison!
Quand j'osai contre toi proférer mon blasphème,
Ton astre n'avait point brillé sur l'horizon.

Mai, qui fleurit encor, par son éclat suprême,
M'apprend à détester ma noire trahison.
Accueille le retour d'un poète qui t'aime
Et dont le dépit seul irrita la raison.

Quand un amant jaloux trouve auprès de sa belle,
Au lieu d'un doux sourire, un visage rebelle ,
Il gémit et s'emporte en un courroux plaintif.

Mais la belle connaît ce détracteur farouche,
Elle sait qu'un mot tendre échappé de sa bouche
Le ramène à ses pieds repentant et captif.

31 mai 187....



LE VENT D'AUTAN.

Je t'aime, ô vent d'autan, quand de tes outres pleines
Tu déchaînes sur nous les courants embrasés,
Quand, des sommets neigeux aux verdoyantes plaines,
La nature se tord sous tes brûlants baisers.

Je me ris des vapeurs dont tes chaudes haleines
Frappent, dit-on, les nerfs des philistins blasés.
Sous ton souffle, le sang bouillonne dans les veines
Et la séve remonte aux membres épuisés.

Moi, poète, vengeur de ceux qu'on calomnie,
J'aime, ô vent du désert, ta douceur infinie
Et tes parfums venus des vertes oasis.

Balance sur nos fronts l'aigrette des platanes
Et dis-nous les secrets qu'à Stamboul ou Memphis,
Tu surpris, en passant, aux lèvres des sultanes.

Juin 1877.



Dans ce pauvre hameau sis aux bords de la dune,
Apportant à la main son immense fortune,
Un jour, seule, arrivait la dame de Sabran.
Elle y vécut priant et pleurant, près d'un an,
Chercha de tout côté les plus grandes misères,
Soulagea tous les maux, pansa tous les ulcères,
Et partout de ses doigts laissa couler son or.
Puis quand elle eut ainsi dispersé son trésor;
Quand elle n'eut plus rien, obscure et résignée,
Comme le laboureur qui finit sa journée,
Elle mourut, au ciel emportant sans regret
De son étrange sort la cause et le secret,
Et resta sur son lit, silencieuse et grave,
D'un orage inconnu mystérieuse épave.

La nuit suivait son cours, et le prêtre anxieux
Cherchait toujours en vain un tour ingénieux
Pour expliquer cette humble et sublime agonie.
Ses yeux, sur le matin, brûlés par l'insomnie
Autour de lui, sans but, se fixaient par moment,
Et son regard distrait contemplait vaguement
Au-dessus du foyer, sur une crémaillère
De l'eau qui bouillonnait dans un vase de terre,
Et qui de sa prison escaladant les bords
Sautait étourdiment sur la flamme, au dehors.
Il suivait, absorbé par ce duel folâtre,
Les évolutions et du vase et de l'âtre.
Tantôt l'onde en sifflant éteignait le foyer.
Tantôt avec fureur rallumé tout entier,
Le feu recommençait et prenait sa revanche;

Si bien qu'ayant par trop chauffé le vase étanche,
Celui-ci se brisa sous les yeux du pasteur
Qui se leva, disant : « Je vous bénis, Seigneur;
» De votre serviteur vous saviez la faiblesse,
» Et vous êtes venu l'aider en sa détresse.
» Oui, de ce cœur ardent ce vase est le tableau.
» La dame versait l'or comme il répand son eau,
» Sous le feu de l'amour qui consumait son âme.
» Puis quand elle n'eut plus pour amortir sa flamme
» Ni trésors, ni secours, ni vêtements, ni pain,
» Qu'en vain les indigents lui tendirent la main,
» N'ayant rien qu'elle pût pour eux céder ou vendre,
» La douleur éclata dans ce cœur embrasé.
» Son amour en bienfaits ne pouvait plus s'épandre,
» Le vase s'est brisé. »



NOUS NE FAISONS PLUS QU'UN.

LLIED;

Par M. Albert VILLENEUVE,

Mainteneur.

Nous ne faisons plus qu'un à tous deux, âme et corps,
Et semblons être mus par les mêmes ressorts.
La douleur qui l'atteint me frappe à l'instant même;
Mes désirs sont les siens. Elle aime ce que j'aime ,
Je vois ce qu'elle voit, j'entends comme elle entend.
Au gré de son humeur, je suis triste ou content.
Son esprit et le mien sont en constant échange;
Et voici la raison de ce charmant mélange.
Dans une humble maison perdue au fond des bois
Nous reçûmes le jour tous les deux à la fois.
Nos mères, sans dessein et sans accord entre elles,
Nous donnaient, au hasard, le lait de leurs mamelles,
De deux mères ainsi dotant chacun de nous.
Ensemble nous croissions; moi grave, austère et doux;
Elle avec ses yeux bleus, pure, naïve et douce.

Dans notre abri caché comme un nid dans la mousse
Toujours seuls, nous lisions, nous aimions, nous rêvions,
Et dans les verts sentiers ensemble nous allions
Chantant le vieux refrain d'un virelai rustique,
En versets alternés égrainant un cantique,
Et la main dans la main, et l'un à l'autre uni,
Nous nous perdions toujours dans le même infini.
Or, un jour qu'à la fois nos âmes dans les nues
Montaient comme l'encens et flottaient suspendues,
Je ne sais plus quel bruit importun, odieux,
Sur terre brusquement nous rappela tous deux;
Et nos âmes des cieux descendant pêle-mêle,
La sienne vint en moi, la mienne alla chez elle...
C'est depuis ce moment que tout nous est commun;
Et depuis ce jour-là nous ne faisons plus qu'un.

Décembre 1877.

MA VOISINE.

LLIED;

Par M. Albert VILLENEUVE,

Mainteneur.

Nous habitions le même étage.
Son logis était près du mien.
Grâce à ce charmant voisinage,
De son temps je savais l'usage,
Et d'elle je n'ignorais rien.
Sa vie était comme un ouvrage
Où je lisais à chaque page
Auprès de son ange gardien.
J'avais appris à reconnaître
Son pas au milieu d'autres pas.
Quelquefois je voyais son bras
Quand elle entr'ouvrait sa fenêtre.
Je sentais mon cœur tressaillir
Au tintement de sa sonnette,
Au frôlement de sa toilette,

A son parfum de violette
Lorsque le souffle du zéphyr
Par quelque senteur indiscrète
En passant venait la trahir.
Et lorsque ses sœurs, en mesure,
A sa voix sympathique et pure
Mêlaient leurs voix à l'unisson;
Dans leur chœur je n'entendais qu'elle :
Jamais mon oreille fidèle
De sa voix ne perdait le son.
Maintenant elle y reste encore.
La cloison est toujours sonore,
Et chez elle comme autrefois
S'agitent des pas et des voix.
J'entends sa sonnette qui danse.
J'entends sa fenêtre s'ouvrir;
Et dans ce bruit qui recommence
Je ne saurais plus découvrir
Son pas, sa voix, ni sa présence.
D'où vient donc cette différence?
C'est que l'amour a dû s'enfuir.

CHUTE DU SOLEIL.

FABLE ;

Par M. Albert VILLENEUVE,

Mainteneur.

Un matin, dans son lit Michel se tourmentait
A suivre sa pensée errante à tous les pôles.
Un terrible problème, il est vrai, l'agitait,
Et son trouble secret
Se traduisit par ces paroles :

« C'est singulier vraiment, et l'on a bien raison
» D'affirmer que tout change ici-bas et s'altère.
» Le ciel s'userait-il aussi bien que la terre ?
» Car comment expliquer de quelqu'autre façon
» Ce qui se passe à l'horizon ?
» Jadis, je me souviens qu'à ce temps de l'année
» Le soleil dans ma chambre envoyait sur ce mur
» Un de ses beaux rayons pour ouvrir ma journée ;
» Et maintenant tout reste obscur.

» Ne devrait-il donc pas tenir la même place
» Qu'il occupait, autrefois, dans l'espace ?
» Le soleil, comme nous, vieillit, s'affaisse et passe.
» Quand on pense qu'aucun savant
» N'a constaté le désordre céleste
» Que dans mon lit je découvre en rêvant !
» Le sens commun humble et modeste,
» Quoiqu'on en dise, aura toujours le pas
» Sur la science et ses compas,
» Ses télescopes et le reste.
» Feu Leverrier n'était qu'un faiseur d'embarras. »
Ainsi parlait Michel qui ne remarquait pas
Qu'un peuplier du voisinage
Avait grandi si bien que son feuillage,
Arrêtant le soleil,
Empêchait celui-ci d'éclairer son réveil.
Voilà comment on résout maint problème.
Sur la moindre apparence on bâtit un système.
On juge vite, et l'on réfléchit peu.
L'homme aime mieux douter des astres et de Dieu,
Que douter de lui-même.

LE POIRIER ET LE BUISSON.

FABLE;

Par M. Albert VILLENEUVE,

Mainteneur.

1877.

Quand les passants, le nez en l'air,
Admiraient son feuillage vert
Et ses fruits mûrs pendant comme des girandoles,
Un beau poirier, pour son malheur,
Croissait près d'un buisson épineux et railleur
Qui le lardait de piquantes paroles.
« Parbleu ! disait notre buisson,
» Voilà bien les badauds de tomber en extase
» Devant cet arbre nain qui porte avec emphase
» Quelques produits de sa façon
» Minces par le sommet, énormes par la base.
» Leur aspect et leur goût sont bien à l'unisson.

» Au lieu de leur couleur livide
» Et de leur arôme insipide,
» Que n'a-t-il pris pour leur honneur
» A la pomme sa forme, aux pêches leur saveur,
» A la cerise sa splendeur ?
» Le bel arbre d'ailleurs pour faire ce tapage !
» Le moindre ormeau du voisinage
» A plus de dix fois sa hauteur,
» Et sa feuille qui se croit belle
» Fait pauvre mine auprès de celle
» De l'oranger lustré, si fier et si vainqueur.
» Ami, dit d'un ton stoïque
» Le poirier de bon chrétien,
» Que veux-tu que je réplique
» A toi qui n'as pour tout bien
» Que l'épine qui nous pique ?
» Celui qui ne produit rien
» A-t-il le droit de critique? »



LE HIBOU ET LE RENARD.

FABLE;

Par M. Albert VILLENEUVE,

Mainteneur.

Un vieux lion mourut. La terre respira
De ce despote délivrée,
Et la gent animale aussitôt espéra
Voir refleurir l'âge d'Astrée.
Par le suffrage universel,
Sans candidat officiel,
Chaque espèce avec joie au congrès politique
Députa l'un des siens
Afin de décider quels sont dans la pratique
Les meilleurs, les plus sûrs moyens
D'administrer la république
Pour le plus grand bonheur de tous les citoyens.
Là, plus d'un orateur candide ou famélique
Exalta les douceurs de la fraternité.
Le chien voulait la liberté,
Le vermisseau l'égalité.

Chacun eut près des siens un succès magnifique.
Mais un hibou penseur et philosophe abstrait
A la tribune alors paraît,
Et dit à l'auditoire :
« Au haut des vieilles tours, en méditant l'histoire,
» J'ai sondé les besoins du bon peuple animal.
» Le lion, selon moi, n'administrait pas mal;
» Mais il n'entendait rien au choix de ses ministres.
» Tous les siens n'ont été que des sots ou des cuistres;
» Et vous aurez beau faire et défaire les lois,
» Ce sera temps perdu, tant qu'aux plus hauts emplois
» On pourra se glisser par brigue ou par manœuvres,
» Croyez-moi, coupons court à cette indignité.
» Classons les animaux par leur capacité,
» La capacité par ses œuvres. »
Bravo ! gloire au hibou, la perle des docteurs !
Cria-t-on. Et chacun, certain de son génie,
Se promit qu'en vertu de cette théorie
Il allait de plein vol au sommet des honneurs.
On fête l'orateur, on l'acclame, on le flatte.
On estime à haut prix de lui toucher la patte;
Et tout le monde est enchanté
Qu'on rende enfin justice à la capacité.
Un renard écoutait, l'œil contrit, l'air oblique.
» Frères, dit-il, l'avis n'est pas à dédaigner.
» Si la nouvelle république
» Par les plus avisés se laisse gouverner,
» La gent renard, je crois, ne pourra qu'y gagner.
» J'aime fort le hibou philosophe émérite,
» Et voudrais sur mon cœur le presser tout de suite.

» J'éprouve cependant un scrupule léger,
» Et cherche dans ce cœur qui n'a rien d'hypocrite
» Qui pourra nous classer d'après notre mérite.
» Si c'est vous, ô hibou, qui devez vous charger
» D'appliquer à chacun la règle,
» Je plains fort le vautour et l'aigle
» Qui dénichent souvent vos petits dans leur trou,
» Et leur tordent le cou.
» Si vous les exaltiez vous seriez vraiment fou.
» Oui, je crains que l'agneau, malgré sa bonhomie,
» N'ait parfois pour le loup un peu d'antipathie;
» Que d'un autre côté les poules et canards
» Ne prisent assez peu les talents des renards;
» Et que sur leur valeur si, quelque jour, ils votent,
» Ils n'aillent se venger des crimes qu'ils leur cotent.
» Donc quoique du hibou l'avis soit excellent,
» Lumineux, bien déduit, et prouve un vrai talent;
» J'aurais peur qu'il ne fît notre sort encor pire.
» Au moins, en ce moment, tout malheureux se dit :
« Je suis pauvre d'accord; mais j'ai bien plus d'esprit,
» Plus de valeur, sans contredit,
» Que ceux qui gouvernent l'empire.
» Il porte ainsi gaîment la misère et ses maux.
» Mais s'il était forcé de dire :
« Si je suis le dernier parmi les animaux,
» C'est qu'aussi j'en suis le plus bête;
» Ce serait à perdre la tête.
» D'ailleurs, que d'insensés, s'emparant du pouvoir,
» N'ont eu que trop d'esprit, de blague et de savoir ! »
Le hibou se hérisse. Il réplique. Il tempête.

Mais, malgré son courroux, le congrès consulté
Vote l'ordre du jour à l'unanimité.

Pour bien gouverner notre espèce
La capacité n'est pas tout.
Fermeté, droiture et sagesse
Ont le pas sur elle, à mon goût.



PURGATOIRE DU DANTE.

Par M. DE MARION-BRÉSILLAC,

Un des quarante Mainteneurs.

Chant XIXe (Terc. 1 à 23).

A l'heure matinale où la chaleur diurne,
Impuissante à tiédir les nocturnes rayons,
Cède au froid de la terre et, parfois, de Saturne;

Quand monte à l'Orient le signe des poissons,
Constellant dans le ciel, avant l'aube éclaircie,
Ses lignes de fortune à la géomancie;

En songe, m'apparut bègue, au louche regard,
Une femme sans bras, torte et le teint blafard.
Je la considérais; et, comme la lumière

Du soleil réchauffant, dans la nature entière,
Les êtres qu'elle arrache aux nocturnes vapeurs,
Leur rend soudain la vie active et ses ardeurs,

Ainsi de mes regards l'influence magique,
Redressa dans ce monstre, et taille et vue oblique,
Lui dénouant la langue et colorant son teint

Pâle, de l'incarnat, reflet d'un cœur atteint.
Dès qu'elle se sentit la langue déliée,
Comme un gazouillement d'oiseau sous la feuillée,

Sa voix se répandit en rhythmes si touchants,
Que mon âme restait suspendue à ses chants.
Elle disait : « Je suis l'attrayante sirène

» Qui des flots inconstants sus me faire un domaine :
» C'est moi qui sur les mers égare le nocher,
» Tant mes enchantements savent où le toucher.

» Ainsi, mes chants d'Ithaque éloignèrent Ulysse;
« Qui les goûte un moment s'enchaîne à leur caprice. »
Et sa voix m'agitait encor d'un tendre émoi,

Quand une femme austère et sainte, près de moi
Parut, d'un seul regard interdisant l'infâme,
« Oh! Virgile, Virgile! oh! quelle est cette femme? »

S'écriait-elle : Et lui, sans répondre à ses cris,
S'approchait, — la couvrant de regards attendris : —
Mais la sainte aussitôt, saisissant l'impudique,

D'une main frémissante entrouvrait sa tunique,
Lui dénudait le sein et de la puanteur
Qu'il exhala soudain, me suffoquait! D'horreur

En sursaut réveillé, du côté de mon guide
Je me jetai, chassant l'exhalaison fétide.
Et lui, m'interpellant avec sa douce voix :

« Que fais-tu, me dit-il; pour la troisième fois,
» Voici que je t'appelle en vain! Lève-toi vite;
» A nous mettre en chemin le soleil nous invite;

» Viens! cherchons quel passage en haut peut nous mener. »
Je me levai, par lui me laissant entraîner :
Nous marchions. Le soleil que nous laissions derrière,

De la montagne sainte inondait la clairière ;
Les sept cercles brillaient de tout l'éclat du jour.
Tandis que, tel qu'un pont dont l'arche avec amour

Se courbe, tout chargé du poids de mes pensées,
Je croisais sur mon front mes mains entrelacées ;
Une voix nous disait : « Venez ; c'est par ici ! »

Et ces mots étaient dits d'un ton si radouci,
Si pur, si plein de grâce et de miséricorde,
Qu'ici-bas, n'a jamais vibré pareille corde.

L'ange, après nous avoir fait cet appel benin,
Dans les flancs du rocher nous montra le chemin,
Déployant au soleil ses deux ailes de neige

Dont le voile sacré nous guide et nous protége.
Mais, avant d'aborder les abruptes degrés,
Qui se creusent au roc de sentiers ignorés,

L'ange, épurant mon front des plumes qui l'effleurent,
Avait dit : « Bienheureux les affligés qui pleurent !
Leur âme magnanime au ciel aura sa part ! »

« Qu'as-tu, me dit Virgile, et pourquoi ton regard
Se fixe-t-il à terre? » Ainsi parlait mon guide,
Quand l'ange devant nous marchant d'un pas rapide,

Nous distançait un peu. « Si mon front, en effet,
« Se courbe, cela tient au rêve que j'ai fait, »
Répondis-je, « affreux rêve, et qui, durant la route,

» En mes sens captivés jette terreur et doute :
» Voilà ce qui m'absorbe; et mon présent souci
» Est de voir, à ta voix, ce grand doute éclairci. »

Et lui : « Tu l'as bien vue à l'œuvre, la sorcière,
Magicienne antique et du mal nourricière,
Qui seule fait verser les pleurs les plus amers

Aux cercles de là-haut, sur nos têtes ouverts !
De ses chaînes tu vois comment on se détache;
Que cela te suffise, homme ! accomplis ta tâche !

Frappe en brave le sol de ton pied généreux;
Et, tournant tes regards vers l'appât glorieux
Que le bras Eternel te tend des hautes sphères,

Ne le perds plus de vue et dompte tes misères ! »
Comme un vaillant faucon qui, tenu sur le poing,
Se dresse au cri du maître, épiant avec soin

Si de leur chaîne encor ses pattes sont serrées ;
Et qui, de tout lien les sentant délivrées,
A l'appel qu'il connaît, s'élance et fond soudain,

Avide, sur la proie indiquée à sa faim ;
Tel, l'âme retrempée aux leçons de Virgile,
De mes pieds engourdis je secouai l'argile ;
Et dans le col étroit m'élançant de plein gré,
Je franchis ardemment jusqu'au dernier degré.



HÉCOS DES FLEURETTES DE SAINT FRANÇOIS.

Par M. DE MARION-BRÉSILLAC.

(Sancta simplicitas!)

Ne demandons pas à l'esprit
Ce que le cœur, lui seul, peut rendre:
Le chant du rossignol n'est tendre
Que pour l'âme qui s'attendrit.

O sentiment de la nature!
Voilà le réservoir divin,
Où jamais, le génie en vain
Ne retrempe son aile impure!

Quel barde aimé des jouvenceaux,
N'a célébré sur sa mandore,
Le chaste lever de l'aurore
Et le doux concert des oiseaux,
Et le murmure des ruisseaux
Dans les prés verts qu'émaille Flore?

Quel trouvère, quel troubadour
(Qu'il redît sirvente ou romance)
Selon l'antique convenance,
Au mois de mai n'a fait sa cour?
Ce thême allait au lai d'amour,
Comme aux penchants de l'assistance.
. . . .
. . . .

Mais, aux rayons d'un autre jour,
Chercher de célestes vestiges;
Ne voir dans les fleurs, sur leurs tiges,
Ou sur l'aile du papillon
Qui butine leur vermillon,
Qu'une émanation sereine,
De cette beauté souveraine
Dont le ciel est le pavillon!..

Jour et nuit, poursuivre sa trace,
Et jusqu'aux plaines de l'espace,
Dans un souffle la retrouver;...
Des plus hautes aux plus obscures,
Chérir l'ordre des créatures,
Au point de tout vouloir sauver,
Même le ver qui rampe à terre;
Le regarder comme son frère;

Appeler les brebis : « mes sœurs » ;
Prêcher aux fauves ravisseurs
La paix, comme aux hommes de guerre ;...
Et d'un cœur débordant d'amour
Embrasser la nature entière,
Comme si la candeur première,
Sur la terre était de retour ;...

Etre en paix avec toutes choses,
Avec les aspics et les roses,
Les ours et les mouches à miel,
(Faisant de notre terre un ciel
Qu'enchantent ces métamorphoses) ;...

Adjurer rochers et forêts,
Moissons, vignes, jardins, guérets,
Air et vents, cours d'eaux et verdure,...
Tous les êtres de la nature,
De rester fidèles aux lois
Qu'ils tiennent du maître des Rois
Dont la sagesse est sans mesure ;

N'aspirer le parfum des fleurs
Qu'en songeant à la fleur mystique
De cette racine angélique,
Dont Jessé seul eut les douceurs ;
En rêver pour nous de pareilles ;

S'extasier sur les abeilles,
Louer leur art industrieux;
Et, l'hiver, d'un vin généreux
Aider leurs diligentes veilles;

A ses disciples désireux
D'imiter les Anachorètes,
Dire: « Imitez les alouettes,
Comme elles, soyez matineux.
Imitez surtout l'innocence
Des tourterelles de nos bois:
Dieu nous fit de bénignes lois,
Vouons-lui notre obéissance » !...

Voilà ce que la charité
Tirait des âmes franciscaines,
Palpitant d'ardeurs surhumaines,
Et folles de la Pauvreté !!!
Noble Dame, tu fus la sienne:
Assise a dépassé Sienne
Qu'on disait la ville des saints;

François, le chevalier modèle,
Pour s'attacher à cette belle,
Changea son cœur et ses desseins.
On le vit dans la fleur de l'âge,
Lui qu'on acclamait au passage,

Comme le roi des jouvenceaux,
Préférer l'insulte à l'hommage,
Aux beaux pourpoints des oripeaux,
Les pierres, la boue au visage,
Au bâton de gais commensaux.

Fou du Christ, fou de la nature,
Adorant dans sa créature
L'ineffable auteur de tout bien;
Le faible, l'ignorant, le rien
Qui mendie et geint sous la bure,
Et qu'on traite à l'égal d'un chien,...
C'est ce qu'il aimait sans mesure!
Et Dieu, par un touchant retour,
Lui renvoyait avec usure
L'écho de ce divin amour!!

Voyez ce fou — comme on l'appelle —;
Quand il passe, la brebis bêle,
Quittant son berger médusé.
Le moineau vient, à tire d'aile,
Se blottir en son froc usé,
Et le lièvre non moins osé,
A la meute acharnée échappe
En disparaissant, le rusé,
Sous l'abri sauveur de sa chappe,
Terrier de serge improvisé!

A ce merveilleux qui l'arrête,
Chacun se dit, hochant la tête,
« Par un rêve suis-je abusé ?
François a donc apprivoisé
L'oiseau du ciel comme la bête?... »

—

Un jour qu'il allait à Spolète,
Voici qu'un nuage d'oiseaux
(Hirondelles, pinsons, moineaux
Fauvettes, merles, étourneaux)
L'entoure pour lui faire fête.
Emu de les voir à l'envi,
Sans frayeur encombrer sa voie,
Le bon saint leur dit tout ravi,
En versant des larmes de joie :
« C'est le bon Dieu qui vous envoie,
Mes chers petits frères, merci !
Votre accueil dont je suis indigne
M'est un saint et fortuné signe :
J'en rends grâce à mon doux Seigneur.
Il vous faut d'une ardeur extrême
Le louer, ce bon créateur,
Et l'aimer de tout votre cœur,
Car voyez combien lui vous aime !
Il vous donne, pour vous couvrir,

Ces plumes qui vous font des ailes
Vous permettant d'aller quérir
Partout, les faveurs paternelles
Dont sa grâce vous fait jouir.
Nobles, entre tous ses ouvrages,
Vous êtes sortis de ses mains,
Pour résidence et pour chemins
Ayant l'air pur et les nuages.
Vous ne creusez point de sillons;
Sans semailles et sans moissons,
Sur les monts, comme dans la plaine,
Vous avez la mesure pleine,
De ces biens que nous ne cueillons
Qu'à force de soins et de peine.
Ainsi, bons petits oisillons,
Cette bénignité paterne,
Qui vous nourrit et vous gouverne
A bien droit que nous la louions ! »

Alors, dit l'histoire fidèle,
Enflant la gorge à qui mieux mieux,
Les oisillons fiers et joyeux
Sautillaient en battant de l'aile.
Et le saint, ravi de leur chant,
A travers la gente cohue,
Allait et venait — l'âme émue —
De son froc presque les touchant.
. . . .

O poésie ! ô prisonnière
Qu'en laisse on mena si longtemps !
Il a donc fleuri, le printemps
Qui t'arrache à l'antique ornière !
La Grèce et Rome moutonnière
N'y furent pour rien, cette fois.
Ont-elles reconnu ta voix
Quand le saint, pour faveur dernière,
Renvoya, d'un signe de croix,
Son assistance ailée aux bois,
En lui conseillant la prière ?...

Août 1876.



CHARITAS!

IAMBES

Par M. DE MARION-BRÉSILLAC.

Il est de tendres fleurs qu'on aime et qu'on admire
Sans oser y toucher,
Tant leur frêle existence où l'Infini se mire,
Est facile à trancher.

Jamais sous un châssis, ni dans un vain parterre
On ne les vit fleurir;
Il leur faut, à l'air libre, un endroit solitaire,
Pour vivre et pour mourir.

Pauvres fleurs!.. quelquefois, l'hirondelle qui passe
Les rasant dans son vol,
En poursuivant l'insecte aux plaines de l'espace,
Leur fait pencher le col.

D'autres fois, c'est un pâtre errant dans la vallée,
Aux approches du soir,
Qui, de son pied distrait, à leur tête étoilée
A fait un lourd pressoir!

Et leur âme aussitôt, en doux parfum, s'exhale
Dans l'éther embaumé,
Comme si d'un trépied à la coupe d'opale,
Le nard avait fumé.

Douces fleurs !.. Dans le monde il est de vos pareilles,
— Mystérieux lien —
Donnant, ainsi que vous, tout leur miel aux abeilles,
Sans en attendre rien.

Dans une humble retraite elles vivent obscures :
Ni le bruit des plaisirs,
Ni le faste ondoyant des mondaines parures
N'excitent leurs désirs.

Le cycle de leurs jours s'accomplit sans orages,
Calme, limpide, uni
Comme un lac ignoré, des immortelles plages
Qui n'est jamais terni.

Et, dans leur doux regard où la bonté rayonne,
Un seul mot est écrit :
Charitas !.. c'est l'amour que la grâce nous donne...
L'amour de Jésus-Christ !

LES DEUX PRIÈRES.

Par M. Cyrille FISTON,

Maître ès-Jeux Floraux.

I

Vingt mille hommes, là-bas, dorment leur nuit dernière;
Soldats, chevaux, canons couchés sur leurs affûts,
Pêle-mêle entassés gisent dans la poussière.
— Dans la plaine on entend un murmure confus
Où la brise du soir, dans ses rumeurs éteintes,
Mêle en un long sanglot les râles des mourants,
Et les cris des blessés, et les dernières plaintes
Des soldats tombés dans les rangs.

La victoire a passé dans ces plaines fécondes
Et des ruisseaux de sang coulent dans les sillons.
Les blés qui se berçaient au vent comme des ondes
Sont foulés sous les pas pressés des bataillons.

Et l'incendie au loin se reflète et s'allume,
Et, d'un cercle de feu couronnant les coteaux,
Sur la maison du pauvre et le clocher qui fume,
Sinistre, tord ses noirs anneaux.

Les champs sont ravagés, les murs brûlés ! — Qu'importe ?
Gloire au vainqueur ! — Après le combat achevé
De la ville conquise il a franchi la porte
Et ses éperons d'or sonnent sur le pavé.
— Les pleurs des orphelins, des vieillards et des femmes,
Les villages détruits et vingt mille hommes morts,
Et les jaunes moissons que dévorent les flammes,
Qu'importe ? — Le droit est aux forts !

Pour qu'à jamais son nom, aux fastes de l'histoire,
Dans les âges futurs passe en retentissant,
Il faut que le vainqueur achète sa victoire
Par le feu, par la mort, les larmes et le sang !
— Il marche ; et les drapeaux conquis dans les mêlées
Courbent leur front noirci devant ses escadrons,
Et les cloches dans l'air essaimant leurs volées
Répondent au chant des clairons.

Mais lui, — lui que la foule avec terreur contemple, —
Il s'avance à pas lents vers les parvis sacrés,

Ses chefs et ses soldats l'entourent, et du temple
Avec eux, le front haut, il monte les degrés.
Le prêtre au seuil l'attend; — l'antique cathédrale
Frissonne dans ses murs et tremble sous leurs pas,
Pendant qu'aux fiers accents de l'hymne triomphale
Il rend grâce au Dieu des combats.

« Seigneur, Dieu de Clovis, de saint Louis, de Moïse,
» Toi dont le trône d'or resplendit dans les cieux,
» Dieu des grands et des forts, je viens dans ton église
» Incliner devant toi mon front victorieux !
» Sur l'ennemi qu'hier combattait mon armée
» Ton bras s'appesantit, et c'est toi qui guidas,
» A travers l'incendie, le fer et la fumée,
» Mes étendards et mes soldats !

» Puisque tu m'as choisi, dans ta clémence auguste,
» Pour être l'instrument de ton secret dessein,
» Nous venons humblement, ô Dieu puissant et juste,
» Adorer ta grandeur et ton nom trois fois saint.
» Mes vaillants compagnons que le monde redoute,
» Et dont tu fais les noms pour toujours immortels,
» Viennent avec leur roi fléchir sous cette voûte
» Les genoux devant tes autels ! »

— Et pendant qu'aux accents des fanfares guerrières
L'orgue aux tuyaux d'argent mêlait sa grande voix,

Pendant que vers le ciel les chants et les prières
En un long Te Deum s'élevaient à la fois,
Pensif et méditant des conquêtes nouvelles,
Le roi songe aux combats qu'il livrera demain,
Et va, se demandant quelles villes rebelles
        Il brûlera sur son chemin.

II

Le printemps est venu sous ses tièdes haleines
Réveiller dans ce sol les germes assoupis,
Et puis dans les vallons, sur les monts, dans les plaines,
Juillet a répandu les fleurs et les épis.
Le vent passe en courbant au loin les blondes gerbes,
Et sous le clair soleil qui baigne les sillons
La nature est en fête, et dans les hautes herbes
        On entend chanter les grillons;

Et partout la lumière et les chants et la joie,
Car la moisson est belle, et les gerbes des blés,
Dont le poids fait gémir le chariot qui ploie,
Dormiront cet hiver dans les greniers comblés.
Là-bas sur les coteaux aux ondoyantes lignes
Où les prés suspendus jettent leur vert décor,
Les pampres aux ormeaux se mêlent, et les vignes
        Gonflent déjà leurs grappes d'or.

Les grands bœufs résignés dont la tâche s'achève
Gravissent lentement les détours du sentier,
Et passent sans troubler la mésange qui rêve
Dans son doux nid de mousse, au creux d'un églantier,
Et la source murmure et l'alouette égrène
Sa joyeuse chanson en montant vers le ciel,
Tandis que dans le thyrse embaumé du troëne
L'abeille va cueillir le miel.

— Cependant aux rayons du soleil qui décline,
Les ombres s'allongeaint au loin sur le gazon.
Le laboureur lassé marche vers la colline,
Qui dans ses frais replis cache l'humble maison
Où, courbé sous les ans, chaque soir, son vieux père,
Sur le banc de noyer, au couchant, vient s'asseoir,
Où ses petits enfants l'attendent, où leur mère
Prépare le repas du soir.

Vers le toit d'où montait une blanche fumée,
Il allait; —l'Angelus au clocher du hameau
Balançait dans les airs sa note accoutumée,
Et le soir s'étendait déjà sur le coteau.
— Pourtant il s'arrêta sur le seuil de l'église,
Debout et découvrant son mâle front bruni
Par les feux du Midi, par la pluie et la bise,
Et dit : « Seigneur, soyez béni !

» Soyez béni, mon Dieu! dont la main paternelle
» Féconde les sillons où nous semons le grain!
» Vous par qui la moisson monte et se renouvelle,
» Vous qui donnez au pauvre et le lait et le pain,
» Et le sommeil paisible, à l'ombre des grands chênes,
» Au laboureur vaincu par l'ardeur du soleil,
» Vous qui donnez aux prés l'eau pure des fontaines,
Où l'oiseau vient boire au réveil!

» Et si parfois la terre, âpre et dure nourrice,
» Marchande à nos sueurs les trésors de ses flancs,
» Adorant à genoux votre sainte justice,
» Nous attendons des jours meilleurs et plus cléments,
» Seigneur! — Car nous savons que votre main protége
» Le semeur qui confie aux sillons entr'ouverts
» Le grain mûr d'où bientôt monteront sous la neige,
» Tremblants, les premiers épis verts! »

— L'Angelus éteignait sa voix grave et sonore
Dans les échos discrets des vallons d'alentour;
Il reprit le sentier en se signant encore
Devant la vieille croix qui veille au carrefour.
— Et le soir descendant sur la plaine plus sombre,
Pendant qu'il cheminait vers sa blanche maison,
Sous un vague reflet semblait grandir dans l'ombre
Sa silhouette à l'horizon.

III

Vers le trône de Dieu montaient les deux prières,
L'une au fracas des chars brisés sur leurs essieux,
Dans les cris des enfants et les sanglots des mères,
Et les flots de fumée obscurcissant les cieux,
Et l'autre dans ces voix qui sortent du silence,
Dans les parfums des fleurs et les chants des oiseaux,
Et la brise du soir qui passe et se balance
En murmurant dans les roseaux.

— Mais l'ouragan qui gronde en passant sur les cimes
Et qui porte la foudre attachée à son flanc,
Entraînait sous la nue, au fond des noirs abîmes,
L'hymne que le vainqueur, aux mains teintes ds sang,
Lançait comme un blasphème aux voûtes éternelles,
Et les anges du ciel apportaient au Seigneur
Dans leur robe étoilée et sur leurs blanches ailes
L'humble prière du semeur.



ÉLOGE

DE CLÉMENCE ISAURE

Lu en Séance publique, le 3 mai 1878;

Par M. DE MARION-BRÉSILLAC,

Un des quarante Mainteneurs.

C'est bien tard que du gai parterre
On m'a délégué les honneurs,
Dame Isaure, et vos Mainteneurs
Ne s'en féliciteront guère!

A peine si mon luth jaloux
A pu méditer vos louanges,
Et s'inspirer du chant des anges
Toujours un et toujours plus doux.

A ne consulter que mes goûts,
J'aurais dû vous demander grâce :
Il faut plus de temps et d'espace
Pour parler dignement de vous.

J'ai pourtant obéi, Madame,
A l'appel tardif qui m'est fait;
Préférant au piteux effet
De paraître un félon vidame,

Les lazzis du premier venu
Se gaussant de voir dans l'arène,
Un tenant de sa suzeraine
Dans un armet si mal tenu.

« Me voici! » c'est notre devise,
En champ-clos comme à Montréal. (1)
Ne soyons discourtois vassal
Dans la redevance promise.

(1) Allusion à Jacques de Marion, seigneur de Payra, qui, en 1683, força le vicomte de Joyeuse à lever le siége de Montréal, petite place du Razès qu'il commandait. (V. Annales de Laffaille, t. 2, p. 378.)

Quand l'honneur est si bas prisé,
Ayons au moins, cure du nôtre :
Loyal sire et féal apôtre
Font passer pourpoint reprisé (2).

Il n'est pas d'ailleurs, fort aisé
D'être admis en votre service;
Et d'y tenir le grave office
Dont je me vois embarrassé.

Car, vous êtes, pudique emblème,
La prêtresse du Gay-Savoir,
Enchaînant aux lois du devoir
Par l'attrait de la vertu même.

En vous, la douce austérité
S'embellit de grâces naïves;
Vous laissez empreints sur nos rives,
Des pas d'une auguste beauté.

(2) Rodolphe de Hapsbourg se vit un moment réduit à raccommoder lui-même son pourpoint gris. (Oz., t. 9e, p. 328).

Vous avez la grâce suprême
Qui fait les vierges et les forts,
Portant, sous d'innocents dehors,
Patrie, et croix, et diadème.

Quand tout s'ébranle à nos côtés,
Quand tout change, passe ou s'altère,
Vous seule, amante du mystère,
Vous seule, Isaure, nous restez.

Bien mieux que ceux de la sibylle,
Vos oracles nous sont des lois :
Ce n'est plus aux feuilles des bois
Qu'est livré l'arcane fragile;

En vous est un gage, un espoir
Pour votre fidèle contrée :
Au lieu de la fuir, comme Astrée (3),
Vous vous plaisez à la revoir.

Et chaque année, à cette fête,
Quand mai nous ramène les fleurs,
Des insignes de vos couleurs
Vous décorez l'heureux athlète.

(3) Astrée, fille de la Justice, que les crimes des hommes chassèrent de la terre, après l'âge d'or.

Souffrez donc que, massier de tour,
J'annonce — en battant — l'audience;
Et, bien que léger de science,
Je vous fasse mon humble cour.

C'est, du reste, un antique usage
Auquel nul ne peut déroger,
Et dont aurait dû m'alléger
L'infirmité de mon langage.

Je tremble qu'une fois de plus,
En vous voyant défigurée,
De la langue dite sacrée,
Vous n'alliez maudire le flux!

Mais que faire, lorsqu'on exige
Que je redise vos vertus?
Au ton des courtois impromptus
Montez ma vielle d'homme-lige!!

Je vais m'efforcer d'être court,
Dans la mesure du poète,
Peu jaloux d'allanguir la fête
Où Toulouse élégante accourt.

Hâtons-nous, cela dit, d'être homme de parole,
Pour esquisser en vous le plus heureux symbole.
Osons nous escrimer en un triple sonnet,
Cette autre antiquité dont la mode renaît!
Jadis, un lai touchant eût célébré vos grâces :
Nous avons déserté d'aussi naïves traces.
Arnaud Vidal n'est plus; et les sept Troubadours (4)
De leur verve gasconne ont vu tarir le cours.
Détachons cependant, l'indolente cithare!
Les siècles, pour l'esprit, n'ont rien qui les sépare.
David, Homère, Dante, et Virgile et Milton
Aux poètes du jour donnent encor le ton;
Car, ils furent doués d'une voix immortelle!
C'est d'eux que nous tenons la divine étincelle,
Germe éclos du génie aux champs de l'avenir
Et que la mort n'a pu glacer ni retenir.

« Chante donc, ô trouvère! et qu'on entende encore,
Sous tes doigts affaiblis, résonner la mandore!
En modernes accents redis-nous les vieux airs;

(4) Les véritables fondateurs des Jeux Floraux qui s'appelèrent d'abord, Jeux d'amour; leurs noms étaient Bernard de Panassac, *donzel*; Guilhem de Lobra, *bourgès;* Béringuier de Saint-Plancat; Peyre de Majanasserra, *cambrayré;* Guilhaume de Gontaut; Peyre Camo, *mercadié;* et mes re Bernad, *oth. notart dé la Cort* del Viguié dé Tholosa. Ces noms se trouvent inscrits sous cette forme, dans le registre de l'Académie (Archives de la commune).

Et qu'un autre spectacle apparaisse en tes vers.
Evoque à nos regards, la foule qui se presse :
Clercs, Bourgeois, Capitouls, Parlement et Noblesse;
Manants, Arquebusiers, Carmes deschaux, Curés,
Gens de cape et de robe en tous sens affairés;
Et jusqu'à Monseigneur que traîne un lourd carrosse
Auquel Messieurs du guet font place à coups de crosse.
Noël!!! oyez les cris joyeux des bazochiens
Bousculant au passage hommes, femmes et chiens :
Vont-ils prendre d'assaut le vieil hôtel de ville ?
La besogne du guet n'est pas chose facile :
Il a pu les connaître en mainte occasion,
Et garde sur le cœur plus d'un dur horion.
Mais, silence! voici que l'on entend l'aubade
Des fifres et hautbois rentrant de la Daurade.
Six Mainteneurs en robe en rapportent les prix:
Place!! — Dans la grand'salle expirent tous les cris :
Ici, ce ne sont plus que fleurs, dames, parures :
Les damoiseaux galants offrent des confitures (5).
On rit, on croque, on glisse un gai remercîment;
L'assemblée est ravie!.. Et tout le Parlement,
Comme en ses plus grands jours, revêtu de sa toge,
Vient de Clémence Isaure ouïr un bel éloge.
Cette oraison latine est de Jehan Bodin (6),

(5) Il est relaté dans les registres des comptes de notre hôtel de ville, qu'en 1685, on dépensa seulement pour les *boëtes* de confitures (confiseries), 210 liv. 16 sols.

(6) Imprimée à Toulouse en 1559, cette oraison est intitulée : *Johannis Bodini oratio de instituendâ in Republicâ juventute, ad senatum populum que Tolosatem.*

Le style est grandiose et n'a rien de badin ;
Mais je vous en fais grâce et m'en tiens à l'histoire
Qui dit que ce chef-d'œuvre enchanta l'auditoire.
Il fut loin cependant, de l'éloge nourri,
Que prononça plus tard, Dufaur de Saint-Jory (7).
Car Thémis, en tout temps, à Clémence fut chère :
Près d'elle, pour rivale, elle n'eut que la chaire.
On voit combien fidèle à la tradition....
Mais, où vas-tu, poète, et quelle ambition
Peut te rendre à ce point esclave de ta veine?
Qu'un rappel opportun, au sujet te ramène :
En bas, le peuple attend andouilles et gâteaux;
Les buffets sont chargés et le vin coule à flots;
Il est temps de répondre à la joie en démence
Du bruyant commensal que se donne Clémence :
Elle lui fait liesse; et la commune voix
Dit qu'il en coûte au moins, mille livres tournois (8).
Ajoute à ces régals d'autres délicatesses :
Provençal ou Gascon, lis-nous d'honnêtes pièces;

(7) Le célèbre président Dufaur de Saint-Jory, une des illustrations du vieux Parlement de Toulouse, contemporain, au surplus, de l'érudit Jean Bodin, dont il vient d'être question.

(8) On lit en effet, dans le même registre des comptes de la commune cité plus haut, qu'indépendamment des prix donnés aux lauréats, il en coûta 675 liv. pour le traiteur ; 315 liv. pour les gâteaux; pour les fruits confits (nous l'avons déjà dit), 210 liv. 16 s. ; 100 liv. pour celui qui fit l'éloge de Clémence Isaure et 39 livres pour les gardes. On peut s'assurer, en additionnant ces diverses dépenses, que nous sommes resté au-dessous de la vérité.

Et, sans rendre à nos murs le brave Duguesclin (9),
De la muse romane étale-nous l'écrin.
Fuis, surtout, dans tes vers, les allures moroses;
Sur la pierre d'Isaure on doit jeter des roses :
Chante! Et qu'il soit notoire, au vœu de son tombeau (10),
Que tu n'as déserté ni le bien, ni le beau! »

Hélas! tout est passé, de ces temps qu'on regrette!
Tout... excepté Clémence et sa riante fête :
Comme autrefois encore, elle nous réunit.
La colombe épargnée a pu garder son nid!!
Montrons, puisqu'elle y veille avec des yeux de mère,
Que son cœur, toujours pur, n'aima rien d'éphémère;
Qu'il ne goûta jamais aux flots empoisonnés;
Et que de cet amour nous sommes les puînés.

(9) Allusion au passage de Duguesclin à Toulouse, lors de son expédition d'Espagne. L'un des *quatre cents* Toulousains qui s'enrôlèrent sous sa bannière composa, dans l'idiome national, une pièce de vers ou *dictat*, en l'honneur de Clémence Isaure. De graves érudits prétendent y trouver une preuve de plus de son existence, et du temps où elle vivait. Ce document précieux se trouve imprimé dans l'appendice des œuvres de Goudelin, de 1694.

(10) *Rhosas ad monumentum ejus deferant; et de reliquo ibi epulentur*, dit une clause de son testament, expliqué et rapporté textuellement dans le Recueil de l'Académie des Jeux Floraux, de 1742 (page 198).

PREMIER SONNET.

Lorsque une trombe humaine aux immenses ravages,
De l'Empire romain n'eut laissé que débris;
Et qu'un nouveau chaos, plein de muets présages,
Eut plongé dans sa nuit, notre univers surpris!

Quand, du sayon vêtu, chef de hordes sauvages,
Le Hun parmi les rois put se croire compris;
Que des bords du Danube à nos plus chers rivages,
Il eut plié l'Europe aux lois de son mépris;

Sur cet amas confus, de races ennemies
(D'une autre humanité semences endormies)
Plana, comme jadis, l'esprit générateur;

Et le jour vint, Isaure, où, nouvelle Aréthuse (11),
Sous le baiser divin tu jaillis — chaste muse! —
Sans laisser de tes flots s'altérer la candeur.

(11) Aréthuse, compagne de Diane, métamorphosée en fontaine, au moment où elle allait être victime des poursuites du chasseur Alphée. Elle avait supplié les dieux de préserver sa virginité; ils lui gardèrent même celle de ses flots qui purent traverser le détroit de Sicile, sans jamais se mêler aux eaux de la mer, ni en contracter l'amertume.

DEUXIÈME SONNET.

C'était l'heure où René tenait sa cour plénière;
Palerme avait déjà vu flotter la bannière
De Frédéric, roi maure, enté sur un chrétien (12).
Mais son art corrompu, ne fut jamais le tien :

Et ces chants qui des cours rappellent la manière,
— Voix d'Armide entraînant les Renaud à l'ornière,
En leur jetant au cœur un amoureux lien,—
Tu n'en pus tolérer l'abus régalien.

Ta pudeur eût rougi du roman de la Rose :
Elle lui préférait quelque naïve glose,
Des Jeux dont Béatrix fut l'idéal nouveau;

Ainsi tes flots bénis, gardant leur transparence,
Vinrent-ils à travers un gouffre de licence
Arroser dans nos murs les fleurs de ton préau.

(12) Frédéric II qui vint tenir sa Cour en Sicile (1236) : Mauvais prince (dit Ozanam), capable de toutes les affaires et de toutes les voluptés. S'entourant de belles captives et d'une Académie où les érudits mahométans se mêlaient aux jongleurs et aux troubadours. C'est de là, semble-t-il à l'attachant critique, que partirent ces premiers chants de poésie qui réhabilitèrent parmi nous l'amour païen. (Oz., t. 9, p. 263.)

0

TROISIÈME ET DERNIER SONNET.

Telle dans ton passé, notre siècle t'honore !
Ce que tu fus jadis, Muse, tu l'es encore.
Je contemple, attendri, ton marbre virginal,
En renvoyant le doute au chaste original.

De l'astre à son midi peut-on nier l'aurore ?..
Le tien est radieux ; il éclate, il dévore
Des malsaines erreurs le nuage fatal ;
Il nous rappelle en haut, quand tout dérive au mal !

Sois-en bénie, ô Vierge ! et montre-toi jalouse
D'éclairer à jamais le beau ciel de Toulouse !
Florence, après l'exil, donne à Dante un tombeau ;

Mais ta cité fidèle a traversé les âges,
Sans que, toujours ravis, les fils des Tectosages
Aient à tes pieds sacrés retiré l'escabeau.

RAPPORT SUR LE CONCOURS,

Lu en séance publique le 3 mai 1878;

Par M. le Comte Fernand de RESSÉGUIER,
Secrétaire Perpétuel.

Messieurs,

Alors que si peu de joies sont motivées, c'est faire un acte bien téméraire que de célébrer les joies du Gai Savoir, et de venir aujourd'hui parler d'art et de poésie.

Toutefois, il faut le constater, cette année encore, ce n'est pas à l'Académie des Jeux floraux, dont les fêtes sont si brillantes et les concours si suivis, que l'on s'aperçoit jamais que les lettres idéales, que les lettres glorieuses et poétiques sont délaissées de nos jours.

Si nos réunions donnaient la mesure exacte de l'intensité du courant poétique moderne, on se croirait plutôt menacé des dangers d'une inondation que des rigueurs d'une sécheresse. — A voir tout ce qui répond à votre appel, à entendre tout ce qui chante autour de vous, épuisant tous les modes et jetant

dans votre corbeille des poèmes à pleines mains, on serait tenté d'affirmer que la poésie coule comme la démocratie et même que toutes deux font bon ménage ensemble. — La France, comme une Arcadie nouvelle, serait peuplée d'une foule idéale, se couronnant de myrtes et de lauriers et faisant retentir les échos des accords de la lyre d'ivoire.

Hélas! ai-je besoin de le dire? la France n'a pas cette physionomie poétique et ce portrait de fantaisie s'évanouit comme un songe au contact de la triste réalité. Non, ce peuple de poètes n'existe pas; non, Apollon n'est pas encore devenu Président de la République.

Mais ce qui existe, ce qui est un fait indiscutable, mis en lumière par les concours de poésie, c'est que le besoin de faire des vers est impossible à refréner. C'est, paraît-il, une ivresse tout comme une autre, et je m'étonne qu'au lieu de fonder des académies, on n'ait jamais pensé à organiser des sociétés de tempérance pour réprimer cet excès-là!

Lorsque l'on considère toutes les bonnes raisons qu'on a de ne pas faire des vers ou de n'en faire que d'excellents, on reste vraiment confondu de l'obstination que tant de gens mettent à en faire de mauvais, et l'on se demande si notre Académie des Jeux floraux en particulier ne devrait pas être poursuivie comme excitant à cette débauche générale?

Boileau signalait déjà de son temps cette grande démangeaison de rimer. Au grand siècle cependant elle était facile à expliquer. Sous l'éclat de la Monarchie, les vers avaient leurs grandes entrées dans le monde. A la cour et à la ville, au théâtre, et

dans les ruelles on rimait avec enthousiasme. Les vers qui aimaient la gloire, qui célébraient les élégances, les victoires d'un peuple puissant et magnifique faisaient partie de la pompe nationale. C'était non-seulement l'époque des chefs-d'œuvre, des épîtres, des madrigaux, des couplets et de toute cette floraison rimée dont on ne pouvait se passer, mais encore l'époque des poèmes en vingt-quatre chants qui nous apparaissent aujourd'hui comme des phénomènes non moins invraisemblables dans l'ordre littéraire que ces gigantesques animaux dont les géologues modernes peuplent la terre primitive. Il se trouvait des écrivains de talent pour les écrire, mais chose qui nous semble presque incroyable, il se trouvait des lecteurs pour les lire et pour les savoir par cœur !

Aujourd'hui les temps sont bien changés, la prose est devenue le costume privilégié de la pensée humaine, on n'accorde aux vers signés des noms les plus vaillants qu'une place secondaire, et cependant les poètes s'obstinent et ils continuent à chanter. D'où je conclus que les poètes ont raison ; que leur œuvre est nécessaire, que sans eux la langue et la pensée seraient privées d'une couronne, et qu'ils sont la véritable aristocratie que les révolutions ne détruiront pas.

J'applaudis donc les poètes lorsque je les vois laisser la foule courir aux professions lucratives. Celui-ci se hâter de devenir un homme positif et pratique. Cet autre, qui ne peut rien faire, s'enrôler dans le monde politique où il y a toujours tant de besogne et tant de besoigneux, tant à faire et surtout tant à défaire, et je leur dis : Courage ! A Toulouse,

retirée dans son Capitole, Clémence Isaure prête l'oreille, cultive ses fleurs et vous attend. Arrivez donc, soyez en verve ; prenez tous les chemins et tous les trains : ode, sonnet, poème, coche, wagon, le vieux Pégase lui-même, que tout vous conduise et qu'ensemble nous passions une heure sereine qui nous fasse oublier la prose et la politique !

Commençons par le groupe des poètes lyriques et donnons-leur la place d'honneur. Les grands prêtres de l'ode sont en effet les premiers sujets de notre troupe poétique. Comme toujours, il y a dans leur répertoire une grande variété d'inspirations renouvelées des anciens et des modernes. Mais, s'il y a en littérature des gens qui travaillent en vieux, comme dans les petits états, il y a aussi des artistes qui ont le secret du génie et dont l'imagination, comme un miroir magique, prête à des traits flétris tout le charme de la jeunesse.

Aussi nous intéressions-nous à ce vieux sujet de *Vercingétorix* que tant de plumes ont fatigué, et que deux auteurs ont pris pour thème. Synonyme de patriotisme, cette donnée a ses racines dans le sol, et tant que nous aurons une patrie, le drame de ce chef gaulois, luttant contre les légions de César, restera inépuisé. A côté du récit historique qui ne change pas et où les auteurs pourront se rencontrer, il y aura toujours le développement des caractères et du patriotisme, et dans cette peinture ils pourront rivaliser. — Malheureusement ils pourront aussi succomber les uns et les autres et ne pas triompher de ces difficultés.

La pièce de M. Pierre Mieusset, de Besançon, est

vaillante mais abrupte. On y rencontre des strophes vigoureuses, mais elle est moins originale que celle de son rival, M. Alexandre Rocoffort, de Paris, qui fait preuve d'invention. — En effet, regretter que Vercingétorix n'ait pas été chrétien et qu'il n'ait pas eu pour soutien et pour mobile la défense des idées qui devaient un jour émanciper son pays était une pensée neuve et inattendue. Peut-être même l'était-elle trop? — Car cette donnée conventionnelle, si en dehors de l'histoire et de la réalité, n'est point parvenue à voiler à nos yeux les inégalités d'une œuvre hardie d'allure mais d'un mérite intermittent.

Nous placerons près de ces compositions héroïques la pièce, à l'envergure plus modeste, de M. Henri Mériot, intitulée : *La Cathédrale*, et nous y remarquerons un talent descriptif et de l'imagination.

Le vers s'épanouit en rosaces élégantes et brille de tout l'éclat des grandes verrières. Les strophes se prolongent comme les nefs mystérieuses. Sur les autels brillent les chefs-d'œuvre du peintre et du sculpteur, et cependant nous inclinons à croire que les noms de Giotto, de Rembrandt ou de Véronèse sont évoqués ici plus pour satisfaire à la rime que pour signaler le trait distinctif du pinceau de ces maîtres. — Ce qui reviendrait à dire que cette cathédrale majestueuse, où l'on voit aussi des dômes supportés sur des ogives, manque peut-être de style et de solidité.

Vaincue comme elle, mais honorée cependant, voici l'ode qui a pour titre *Reischoffen*, de M. Belloc du lycée de Lyon. Sans doute, c'était un tableau vigoureux, des cavaliers vivants, de la bravoure mêlée

à l'intérêt de la lutte et à tout l'appareil de la guerre que cette charge impétueuse. Pourquoi faut-il que le souvenir d'une pièce de même allure et du même titre, distinguée naguère par l'Académie, vienne nous obliger à des comparaisons et à ne pas couronner deux fois le même mérite sur la même donnée ?

Un lyrisme plus accusé, une passion plus véhémente et plus directe devrait circuler dans l'ode intitulée : *Réponse aux enterrements civils*, adressée par M. Louis Boué à Victor Hugo. — Les premiers vers sont pleins de promesses et de réalités :

O barde, quels transports, tes magiques accents,
En mon cœur subjugué, maintes fois ont fait naître !
Hugo ! ton large souffle a remué mon être,
Comme le bruit des flots et des bois mugissants.

Tu planais tel qu'un aigle au-delà de son aire,
Mais ta voix formidable, aux éclats de tonnerre,
Ta voix, qui se mêlait à tous les infinis,
Devenait à ton gré si suave et si tendre,
Que les mères croyaient elles-mêmes l'entendre
Claire et pure monter des berceaux et des nids.

N'est-ce pas un poète que celui qui se présente de la sorte rappelant le modèle qu'il chante? Mais n'est-ce pas aussi, après ce début, une pièce qui, dans un sujet dangereux et brûlant pour l'Académie, se dérobe, discute, plaide, argumente, une ode enfin qui finit juste au moment où nous espérions qu'elle allait commencer?

Il faut, en vérité, beaucoup de courage lorsque l'on parle à des hommes de talent, pour être sincère. Il faut avoir aussi la conviction profonde

qu'on a raison contre eux et qu'on peut leur être utile. — On est si certain d'avance de ne pas leur être agréable.

Voilà pourquoi nous hésitons à dire à M. Antoine Camus que son ode l'*Enchanteresse*, dont le sens est si longuement suspendu et où l'esprit du lecteur résiste à l'enchantement des épithètes et à la magie des images, ne vaut pas les vers et les excellents discours qu'il nous a envoyés précédemment. Voilà pourquoi nous ne dirons pas à M. l'abbé Justin Besson, de Marcillac, auteur d'une ode *A Pie IX*, qui a disputé à vingt-cinq pièces de même titre une fleur qu'aucune d'elles n'a obtenue, que nous attendions une couronne plus digne encore du grand champion de la justice et de la vérité dont l'Eglise est en deuil.

Cherchons donc ailleurs un triomphe plus éclatant et une lutte plus attrayante. Deux poètes rivaux semblent s'être entendus pour nous la présenter. Tous deux ont, en effet, parlé de *Roncevaux*. — Avec l'un nous sommes en pleine chanson de geste. Nous entrons dans le val funèbre où va s'accomplir la célèbre hécatombe. Un écho d'Henri de Bornier répond au son du cor légendaire. Les strophes sont diverses, coupées avec adresse, richement rimées, et à voir avec quel plaisir et quel entrain le poète, frappant d'estoc et de taille, manie Durandal qui se brise et vole en éclats, on dirait que M. Armand Dupeyron descend de Roland lui-même. Avec l'autre, nous sommes en rêve au pied du Marboré, ce témoin géant des vieux combats. Le poète interroge sa cime couronnée de frimas, sur le mode qu'aimait Ossian, et il évoque par le souvenir une

vision pleine de verve et de patriotisme. Ici il y a plus d'art, plus de concision, plus de perfection poétique; là il y avait peut-être plus d'action, plus de diversité et plus de jeunes promesses. Mais la pièce de M. Dupeyron est longue, confuse, parfois même l'intérêt languit et elle cède le pas à sa rivale, dont le vol est plus haut et les proportions plus justes.

En décernant une violette à M. Emmanuel Besson, qui en est l'auteur, l'Académie regrette de ne point encourager autrement que par l'impression dans son Recueil l'œuvre de son concurrent.

L'amarante reste donc dans nos mains; et si M. Besson nous demande pourquoi, nous lui dirons qu'il l'eût obtenue, si quelques taches ne se fussent glissées dans sa versification et si l'allusion qui termine sa pièce eût été supprimée. Flétrissons les Ganelons du passé; mais n'ajoutons pas à nos infortunes présentes les invectives aux Ganelons modernes. — Ce sont là de tristes passe-temps de vaincus auxquels nous préférons les franches aspirations vers la victoire.

Nous ne saurions trouver un meilleur trait d'union entre les odes et les poëmes que la pièce lyrique de M. Pierre Mieusset, de Besançon, qui participe des deux genres et que nous avons classée comme ode.

Elle est adressée : *A André Chénier*. L'Académie française avait choisi ce sujet pour son concours de l'an passé; aussi nous demandons-nous si nous bénéficions d'une épave ou d'un fruit d'arrière-saison? Quoi qu'il en soit, il n'est pas trop tard pour témoigner à l'auteur l'intérêt que nous a

inspiré un travail consciencieux plein d'accent grec, où tour à tour des vers fins et habiles rappellent Théocrite, qui fut le Chénier de l'antiquité, et Chénier qui fut le Théocrite moderne. Tel qu'il est, c'est-à-dire ému, passionné et sincère, cet ouvrage a droit à tous nos encouragements et obtient une de nos fleurs, le souci.

Le concours des poèmes a offert, cette année, un attrait particulier, qui tient certainement aux données épisodiques et touchantes que chacun d'eux a choisies, et où une émotion saisissante, devenant le ressort principal, passe avec vivacité de l'œuvre dans l'âme du lecteur.

C'était d'abord avec M. Joseph Combes, professeur au collége de Foix, le poème intitulé : *le Turco noir*, ou l'histoire touchante d'un aumônier de régiment. L'auteur, faisant preuve d'un talent réel à dramatiser son récit, nous faisait presque oublier, par la vivacité de l'action, le négligé de sa diction. Si le secret d'émouvoir était le seul que dût posséder le poète, nul doute que M. Combes n'eût remporté le prix ; mais ne sommes-nous pas tenus aussi d'exiger de lui une touche plus délicate, un langage moins *turco*, alors que ces locutions d'avant-garde, qui font parfois d'heureuses et énergiques trouées dans la langue admise, abaissent le ton du poème sans utilité pour l'intérêt?

C'était encore Raoul de Navery, l'aimable conteur, arrivant les mains pleines et nous présentant deux poèmes intéressants : l'un, conception hardie, saine, éloquente, prise dans le vif de la vie industrielle moderne, intitulé *le Mécanicien* ;

l'autre, sous le titre *Sœur Simplice*, récit déchirant emprunté aux récentes et inépuisables annales des Sœurs de Charité, et nous laissant, chose rare, avec l'embarras des richesses, la difficulté du choix, car, sommes nous bien sûrs d'avoir couronné le meilleur? — Le poème *le Mécanicien* n'offre-t-il pas plus d'unité et plus de vigueur? L'histoire de *Sœur Simplice* a-t-elle toujours la même justesse de ton? Les digressions poétiques qui s'échappent de l'imagination du poète éclairent-elles toujours le sujet? L'auteur a-t-il tiré de la mort de sœur Simplice, qu'il nous montre calme et sereine dans son agonie, tout ce que la peinture plus vraie des convulsions de la rage pouvait fournir de dramatique? Ne semble-t-il pas aussi que la glorification de ce peuple de Paris qui a tant de courtisans et qui acclame des hommes qui proscrivent les sœurs de charité était au moins inutile? — Tout cela se peut dire et soutenir avec autorité, mais tout cela devient raisons et arguments stériles en lisant ce poème. Nous sommes entraînés par une irrésistible puissance, par l'émotion, et l'art du narrateur éclate par ce seul fait. A cela il n'y a rien à dire. Nous sommes émus, n'en parlons plus.

Si, parlons-en encore pour dire à l'auteur, dont la vie et le talent sont consacrés à l'instruction et aux délassements de la classe ouvrière et de la jeunesse, combien nous sommes heureux de le retrouver, de lui remettre un souci, et constatons qu'un concours des Jeux floraux sans vers de femme ne serait pas un concours complet.

Nous reprendrons notre voyage à travers les poèmes, par l'examen de celui de M. Léon Advier.

Il a pour titre : *le Mal du pays*, et il a remporté le prix.

La scène, mise en relief, n'est pas plus saisissante que celles que nous avons rencontrées dans les récits précédents. Seulement, pour être plus parfait et plus vrai, il a suffi au poète d'être franc, discret, et presque avare de vains accessoires.

Vous savez tous ce qu'est ce mal cruel et fatal que l'on nomme la nostalgie : l'amour du sol aboutissant à la consomption, anémie terrible qui défie la science et pour laquelle il n'y a d'autre remède que l'air du pays natal.

Donc, un pauvre conscrit breton, enlevé à son village et aux travaux de son champ, est là couché sur un lit d'hôpital. Appelé à son chevet par une lettre suprême, son vieux père est accouru. A sa vue, l'enfant se ranime, ses joues se colorent, la force revient. Il palpe de ses doigts amaigris les vêtements, le bâton noueux, la besace du voyageur, et retrouve la vie dans un morceau de pain noir pétri par sa mère! Rien n'est simple comme ce récit, rien n'est attendrissant comme cette communion mystérieuse et vivifiante qui rattache à l'existence cet enfant sevré par la loi du lait de la famille et du foyer.

Après l'avoir lu, l'Académie n'a pu s'arrêter longtemps aux épîtres qui concouraient, elles aussi, et qui lui disputaient la violette. Sans doute c'étaient des vers faciles et élégants, nommés *Provence et Bretagne*, que Mme la baronne de Pages avait choisis dans son album; sans doute c'étaient des vers rustiques, gais, un peu francs de pied, parfois même spirituels, que ceux que M. Armand

Dupeyron adresse à son *ex-Brigadier*, sans doute il y avait dans l'épître à *Clémence Isaure*, de M. Camille Rey, de Villefranche, du jet et de l'*humour*, mais ni les uns ni les autres n'ont pu soutenir une comparaison écrasante. La Violette est restée aux mains de celui qui nous a prouvé que la poésie a besoin, pour vivre, de cœur plus encore que d'esprit.

Nous voici conduits, par les cadres des classifications adoptées dans notre programme, aux genres secondaires.

L'Élégie et l'Idylle vont donc, l'une avec ses tristesses, l'autre avec ses sourires, nous introduire dans leur domaine.

Ce n'est jamais sans une certaine appréhension que nous entrons dans celui de l'élégie.

Il y a, en effet, tant de compositions de ce genre, et peut-être les plus respectables, celles que je nommerai les élégies domestiques qui se montrent si souvent à nous plus affligeantes qu'affligées. Se mettre en deuil, revêtir la livrée du malheur, appeler à son aide le crêpe, les larmes, planter des cyprès sur les tombes, et faire même, entre deux sanglots, rimer pleur avec douleur, cela n'est pas absolument impossible, — mais ce qui est moins aisé, paraît-il, c'est d'être ému sans emphase et de communiquer son émotion.

Nous ne demandons pas à tous ces désolés d'être inconsolables, à tous ces veufs de ne se jamais remarier, à la moitié du genre humain qui survit de se laisser mourir de chagrin de ce que l'autre moitié a disparu; mais nous leur demandons de la simplicité et du naturel dans l'expression de leur désespoir.

Aussi notre première parole sera-t-elle une parole d'approbation, donnée à la pièce intitulée : *la Jeune Emigrée*, dont M. Pierre Mieusset est l'auteur. Cette élégie est sincère, discrète et patriotique à la fois. La plainte de cette jeune Alsacienne, transportée en Algérie, croyant aux lauriers-roses, aux orangers, et aux moissons abondantes, et qui n'a trouvé dans sa nouvelle patrie que le sable, l'air brûlant qui la consume, et les sauterelles, se fait écouter avec charme. Au fond, c'est le thème du poème de *Mignon* orienté en sens contraire. Nous aurions aimé que la physionomie des lieux y fût plus exacte. Pourquoi des tourterelles et non pas des cigognes? Pourquoi des troupeaux si gras sur ce sol africain ? En un mot, pourquoi pas la couleur locale? Il nous semble que la vérité y eût gagné et que le sentiment n'y eût rien perdu.

Sur une donnée plus haute et d'une très-juste tonalité, M. Léonce Fabre des Essarts nous présente une élégie nommée *Délos*. Il chante dans des vers harmonieux la destinée de cette île grecque si célèbre dans l'antiquité, qui, après avoir été parée à son aurore de toutes les pompes de la nature et du paganisme, n'est plus à son déclin qu'un rocher stérile battu par les flots.

Nous trouvons ici des descriptions enchantées, de la lumière, une science voulue sous une forme délicate qui annonce un homme érudit. Il est regrettable que l'auteur, abusant de l'hyperbole, ait peuplé l'Olympe païen de 600,000 dieux.

Alfred de Musset s'était contenté de dire :

Regrettez-vous le temps.....
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée ?

Il nous semble que ce chiffre était déjà bien suffisant.

A part cela, cette pièce est antique et orientale. Or, qu'y a-t-il de plus poétique que ce vieil Orient? Terre inépuisable et privilégiée! Paradis terrestre d'où nous sommes tous sortis! Berceau de nos langues, de nos arts, de notre philosophie, tous les poètes ont chanté ses cités disparues, ses splendeurs évanouies, et tous ont laissé encore à dire à ceux qui vont après eux visiter et interroger ses lumineuses et éloquentes solitudes!

Cette pièce obtient un Souci réservé, fleur du genre, mais laisse le prix de l'année aux idylles.

Il revenait de droit à une inspiration intitulée : *Promenade au matin*, que nous devons à la plume de M. Amédée Béesau, de Mayenne, et qui a le rare privilége de désarmer la critique. Quoi de plus frais, de plus limpide et de plus naïf, en effet, que ces amoureux, traversant au matin de la vie ce paysage inondé de lumière et baigné de rosées printanières?

Nous louerons l'auteur de la sobriété avec laquelle il a disposé ses couleurs, choisi et posé ses personnages. On connaît l'abus que l'idylle fait d'ordinaire du décor qu'offre la nature, si bien que la scène est vide et que la terre a l'air de n'être habitée que par des oiseaux ou des papillons. Il existe à cet égard une regrettable émulation entre les poètes du concours, et depuis le jour où nous avons couronné une pièce qui célébrait les amours des fleurs et des insectes, c'est en foule que nous arrivent des copies

ou des doublures qui transforment l'idylle en jardin des plantes et des bestioles, et nous plongent à plaisir dans un naturalisme sans intérêt.

Ainsi la pièce de M. René Toussaint, nommée : *La Chanson des sources*, ne manque ni d'harmonie, ni de fluidité; mais il nous semble que ce plaisir de l'oreille est un empiètement de la Musique sur la Poésie.

Dans celle à laquelle M. Armand Tiffou, de Carcassonne, donne le titre : *la Source*, nous éprouvons aussi une impression très-rafraîchissante; mais c'est ici le *Frigus opacum* du poète, et c'est avec un grand charme qu'on suit l'auteur dans cette retraite ombreuse. Autour de cette source naissent toutes les plantes aquatiques, depuis la presle jusqu'au cresson, bourdonnent tous les insectes, se désaltèrent tous les oiseaux; et nous reconnaissons que si l'homme, qui y paraît à la fin, s'y fût montré plutôt, toute cette troupe ailée, fleurie, vivante, que l'auteur met si bien en scène et où rien n'est oublié, sinon peut-être que le mot *orbe* est masculin, se fût, à son aspect, enfuie effarouchée.

Nous ne pouvions méconnaître le mérite de cet ouvrage et ne pas encourager l'auteur. C'est ce que fait l'Académie en lui adressant un Œillet.

Il nous reste encore à examiner une idylle de Mlle Rosa de Bruand, intitulée : *Vieux printemps*, dont le sentiment est très-délicat, quoique la forme en soit un peu négligée. Cela vient peut-être de ce que la scène se passe dans la banlieue.

Les acteurs sont : M. Claude, âgé de soixante ans, et Mlle Jeanne, qui n'en compte pas vingt. Bras dessus, bras dessous, ils vont vers la ville : l'un pensant que Jeanne est charmante, l'autre ne pensant

à rien, sinon au beau soleil et aux fleurs du printemps.

L'un songeait à reprendre le livre
Que l'on ne croit jamais fini,
Mais que Dieu défend de poursuivre
Lorsque les feuillets ont jauni.

Elle l'entraînait à sa suite,
Alerte, ayant vingt ans encor;
Le Printemps regardait leur fuite
Etendu dans des genêts d'or.

Et quand la ville vient marquer la fin de ce joli rêve :

« Trop tôt! » fit-elle dépitée,
Tandis qu'il murmura : « Trop tard! »

Cette idylle, qui touche à l'apologue, nous laisse peut-être trop indécis sur le sentiment de Mlle Jeanne. Quant à celui de M. Claude, il n'est, hélas! que trop certain, et nous faisons des vœux pour qu'après une nuit d'insomnie l'Œillet que nous lui adressons suffise à le consoler.

Rien ne nous plairait davantage que de poursuivre cette revue au milieu des triomphes continués de nos concurrents; mais l'Académie ne décrète pas le mérite : elle se contente de le reconnaître, et si le concours qui s'est établi autour du Lis n'a présenté, cette année, qu'un intérêt limité, ce n'est certainement pas en abaissant nos couronnes que nous exciterions la valeur qui les ferait mériter à l'avenir.

Nous citerons et imprimerons cependant quelques sonnets. Le premier sera pris au hasard dans l'envoi de M. Marzale Jobert, de Courtaoult, sonnetiste ardent et généreux, qui les produit par douzaines et sous des titres très-étranges. Exemple : *Notre-Dame de l'Enluminure*, *Notre-Dame de la Texture*, ou bien les *Trois Anes de l'Evangile.* Nous en parlons à titre de curiosité littéraire, d'un goût personnel, et pour mieux faire ressortir l'archaïsme plus pur, quoique un peu maniéré, du sonnet de M[lle] Anna Roberjot nommé : *la Vierge du Vieux Missel.* L'Académie a reconnu l'esprit et la facilité du sonnet dont M. H. de Lagarde est l'auteur.

Comme convenance de ton et pureté d'inspiration, l'hymne de M. Pierre Mieusset intitulée : l'*Assomption,* a été également remarquée. D'où nous concluons que la fleur modeste que nous consacrons à la Vierge est à la fois recherchée et difficile à obtenir.

Un sort semblable a sévi sur le concours de la primevère. Pas une fable ne sera couronnée cette année. C'est sans doute une gelée tardive de notre capricieux printemps qui les aura atteintes. Cependant les 38 fables qui nons ont été adressées disent clairement que ce genre continue à fleurir et à plaire. La fable ne prétend plus, comme jadis, à être la manifestation plus ou moins voilée de l'opinion ou la protestation des faibles, mais elle se maintient comme un jeu de l'esprit. Elle fait la leçon à l'homme, son vieil élève, soit en lui prouvant que sa sottise et ses vices le font souvent ressembler à la bête, soit en consolant la bête de n'être pas aussi inférieure au roi de la terre qu'on pourrait le penser

ou le croire, si l'on s'en tenait aux seules apparences des queues et des oreilles.

Nous en nommerons deux qui ont des visées politiques fort transparentes.

La première de M. Emmanuel Besson est intitulée *La République chez les Lapins*. Elle nous apprend que les lapins gouvernés jusqu'ici par un roi ont fait eux aussi leur 4 Septembre et proclamé la République. — Nous ne savions pas que la Monarchie existât à l'état de nature chez ce peuple intéressant et nous avions toujours pensé que la forme républicaine était un peu originaire du pays lapin et même que nous la lui avions empruntée. Quoi qu'il en soit, tout le talent et tout l'esprit de l'auteur n'ont pas suffi à lui conquérir le prix.

La donnée de la seconde, mise en relief par un fabuliste distingué, M. Auguste Roussel, *La Mule et le Meunier*, est tout aussi spirituelle. S'appuyant sur le naturel bien connu des mules, l'auteur nous montre comment cette bête si rétive, bête d'opposition s'il en fut, change d'avis devant un râtelier bien garni, et, reconnaissant que beaucoup d'hommes politiques sont mules sur ce point, il en tire cette moralité plus vraie que morale, que l'estomac est le plus souvent le régulateur de la conscience. Il est en vérité très-regrettable que la forme de ces apologues ait compromis leur succès et que les fabulistes se soient contentés de ne fournir que la moitié de leur tâche.

Ici, messieurs, ne nous demandez plus de transitions littéraires et ne vous attendez plus à trouver dans ce rapport qu'un froid inventaire. Obligés de

donner une place à des pièces diverses qui son nombreuses, qui ne sont pas parfaites et qui ne sont pas sans mérite cependant, c'est en courant que nous allons les mentionner et pour l'acquit de notre conscience.

La pièce philosophique intitulée *La Vérité*, de M. Richardot, et le poème nommé *Travail*, de M. Charles Frigoult, de Cherbourg, nous font presque regretter que la poésie didactique ait fait son temps, car nous trouvons ici la preuve que deux auteurs qui ne sont pas sans valeur s'en occupent encore.

Il y a plus d'art et une mélancolie très-rêveuse dans l'œuvre de M. Charles Degoulet, de Paris, qui a pour titre *Narcisse*. Mais il y a aussi plus d'inégalités dans la marche et une sensualité risquée dans le tableau.

Sous le titre : *Un Coup de Vent*, Mlle Rosa de Bruant a saisi avec finesse une jolie scène de ménage dont le ton familier est engageant, mais dont le dénouement livre trop au hasard et au petit bonheur le sort conjugal des deux époux qu'elle a mis en scène.

Les Martyrs, de M. l'abbé Justin Besson, est une ode d'ancien régime littéraire. Elle a de l'unité dans sa composition, de la pompe, de l'ampleur, quelquefois même de l'éclat dans l'expression, mais on lui eût désiré plus d'indépendance et plus d'imprévu.

M. Louis de Lasseur de Ransay, lauréat de notre dernier concours, nous a envoyé un poème armoricain. Nous eussions reconnu l'auteur à son vers facile et à sa verve juvénile. Ce récit eût gagné cependant à être plus rapide et le poète a eu le tort

d'oublier que, si intéressantes que soient ces légendes, les courtes sont toujours les meilleures.

Enfin, dans la pièce intitulée *Le Régiment qui passe*, de M. Henri Fage, de Bordeaux, on eût voulu que l'idée plus haute que représente la nation armée se levant pour la défense du sol s'alliât à l'entrain et à la couleur de ce régiment qui défile, mais qui, au lieu de voler à la frontière, rentre sans gloire et tambour battant à la caserne.

Après quoi, jetant un long regard sur les profondeurs de cet immense ciel poétique que nous offre le concours et ne voyant plus que des nébuleuses ou des étoiles filantes, force nous est de nous arrêter, déclarant que notre perspicacité est en défaut pour discerner, parmi ces nombreuses constellations, celles qui se lèvent de celles qui se couchent.

Et cependant voici encore une surprise : c'est le charmant sonnet de M. Alexandre Rocoffort. Il est intitulé *Le Vieux Faune* et on le dirait taillé en plein marbre et surtout en pleine fantaisie.

Dans l'œil d'un de ces Faunes moqueurs qui gardent le parc de Versailles, le poète surprend une goutte de rosée que la nuit y a déposée, et du contraste de ce rire éternel et railleur et de cette larme accidentelle il fait, par un tour adroit, jaillir un effet saisissant qui donne la vie à ce marbre muet.

Comme on le voit, la donnée de ce sonnet est un peu recherchée, mais l'effet en est très-heureusement trouvé.

Nous lui accordons un Œillet, et, afin de terminer par la proclamation d'une franche réussite, nous allons demander à M. Emile Tronche de nous con-

soler de tous les mécomptes et d'égaler tous les succès de ses rivaux.

Cette dernière pièce a pour titre : *Voyage fantastique aux Grandes Indes.* C'est, il faut en convenir, quelque chose d'un peu effrayant que de partir pour un si lointain pays. Mais souvenons nous que M. Tronche est un aimable poète, et à coup sûr un voyageur à part. Il est de la famille des Xavier de Maistre et des Alphonse Karr, c'est-à-dire des voyageurs qui ne voyagent pas et qui font le tour du monde dans leur chambre ou dans leur jardin. Ayons donc confiance et prenons avec lui notre volée.

Notre voyageur a retenu sa place, non pas dans un wagon, mais au bord d'un clair ruisseau. Sur le courant, au fil de l'eau, deux feuilles se sont rencontrées et ont formé un léger radeau. M. Tronche suit de l'œil cet esquif que la rivière entraîne et s'embarque ainsi pour le pays des rêves et des merveilles. Il côtoie l'Espagne, salue Ténériffe, double le cap des Tempêtes. Calcutta, Pondichéry lui apparaissent, et comme il se voit déjà millionnaire et arrive à Golconde, c'est-à-dire, à deux pas de la rive d'où il était parti, un écolier survient qui frappe et trouble les eaux et le navire englouti périt corps et biens. Voilà M. Tronche ruiné comme Perrette, avant d'avoir connu la fortune. En effet, tout est perdu sauf la pièce, dont le tour est vif, la donnée originale et dont la moralité charmante vaut bien la Violette que nous lui décernons sans phrases ; l'auteur préfère avec raison la fleur d'Isaure à toutes les fleurs de notre rhétorique.

Les résultats que nous venons de signaler dans le concours de la poésie ne sauraient nous consoler du mécompte que nous a causé cette année le concours des ouvrages en prose.

Où nous avions espéré rencontrer des œuvres fortes et savantes nous n'avons trouvé que des essais timides ; où nous voulions de la chaleur et de la vie nous n'avons saisi parfois que des ombres et où nous avions rêvé d'allumer un vaste foyer d'érudition et d'éloquence nous n'avons trouvé que des feux de la Saint-Jean.

Ainsi, en premier lieu, l'étude dont le prix, l'Immortelle d'or, est dû à la générosité du Conseil général, et qui avait pour objet nos historiens du Languedoc et dom Vaissete en particulier est resté sinon sans réponse, du moins sans résultat.

La Commission chargée de l'examen du seul discours qui se disputait à lui-même le prix a exposé, dans un rapport que nous imprimons son jugement à cet égard. Nous en acceptons la solidarité, nous en regrettons la conclusion nécessaire et motivée et nous annonçons aussi que l'Académie remet au concours cette étude importante, pour laquelle elle double le prix, espérant ainsi décider des hommes érudits et versés dans l'histoire à s'occuper avec conscience et en pleine connaissance de cause de notre histoire locale et de notre grand chroniqueur du Languedoc.

Quant aux onze discours qui se sont efforcés de traiter le sujet proposé : l'éloge de comte Charles de Montalembert et qui luttaient autour de l'Églantine, nous reconnaissons qu'aucun des horizons qui s'offraient naturellement n'a complètement échappé

aux écrivains qui entreprenaient cette étude. Le plus grand nombre les a entrevus, sinon dans leur ensemble et dans leur profondeur, du moins partiellement et sur les premiers plans.

Toutes ces notices, tous ces essais plus ou moins avortés, qui à propos de l'éloge de M. de Montalembert ont usurpé cette année le nom de discours ne sont pas sans quelque intérêt. Ils ont subi le charme du sujet, alors même qu'ils ont peu fait pour y ajouter. Mais, dans aucun de ces ouvrages, les auteurs ne se sont emparé de ce thème, n'en ont réellement été maîtres, n'ont éprouvé dans son commerce cette ardeur, cette flamme, cette émotion, ce besoin de s'épancher au dehors qui se communique avec la double puissance de la verve et de la conviction.

Le Discours qui a pour épigraphe : *Etiamsi omnes ego non*, et que son allure juvénile, promesse heureuse pour l'avenir, nous avait fait remarquer, a de la finesse dans l'observation, mais il a été évidemment écrit avec un calme, et une patience que dominent des souvenirs de lecture. Il manque de réaction personnelle.

Il en était un autre qui, chose rare dans le concours, se recommandait par des qualités de style et même par des allures oratoires. Il porte pour épigraphe ces mots de Quintilien : *Qu'est-ce que l'orateur? Qu'est-ce que l'écrivain?* Et en effet, c'est à ces deux points de vue seuls que l'auteur a envisagé M. de Montalembert. Mais en avouant lui-même l'intention formelle de limiter son sujet et de ne le voir que de profil, il se faisait et se donnait un tort gratuit. S'il est une figure qui doive inspirer la franchise

et dissiper les timidités, n'est-ce pas celle qui pose devant nous? Elle fut l'indépendance même et se livra toujours tout entière.

On le voit, ces premiers ouvrages ne sont que des préludes. Avec le discours qu'abrite la devise *Ferrum ferro, ferro feror*, nous allons enfin marcher sur un terrain plus ferme. Ici Montalembert est étudié, cherché, souvent même connu; son action, son caractère, sa vie se déroulent dans la netteté d'une composition plus régulière et plus réfléchie. Le portrait est présenté d'ensemble, et l'œuvre, libre et modérée à la fois, a un caractère individuel qui atteste chez l'écrivain l'intention sinon la puissance de vivre de son propre fonds.

Le style et l'allure générale ne répondent malheureusement pas à ces qualités. Une plume indulgente à elle-même, prodigue de formes connues, saisit l'occasion facile de digressions inutiles, et compromet par là l'unité de l'œuvre sans que le charme ou l'éclat en soient augmentés. C'est donc à un travail plus harmonieux et dont les informations seront plus sûres, que nous devons demander la réponse que nous cherchons. Et un moment nous avons cru l'avoir trouvée en lisant l'étude, si consciencieuse, qu'un homme certainement distingué nous a envoyée. Sur la première page on lisait cette pensée de Châteaubriand : « *Notre religion a* » *été fondée et défendue par le libre exercice de la* » *pensée et de la parole* »

Cette étude, qui est presque un livre, nous tentait par tout ce que nous y trouvions. Rien de ce qui touche Montalembert ne semblait oublié. Les recherches les plus vastes mettaient à nu les ori-

gines, les mobiles, les voies parcourues, les abîmes côtoyés, les victoires, les désenchantements et les aveux de cet esprit qui fut mêlé à tant de luttes passionnées.

Comme Mémoire, ce travail laissait peu à désirer. Comme modération, convenance de ton, justesse de vues, cette œuvre était méritante. Mais, comme discours, l'Académie pouvait-elle l'admettre et la couronner? Pouvait-elle, en présence de cette vie qui parle si haut, de cette voix qui a jeté un si grand éclat, laisser louer M. de Montalembert par un effet de simple réflexion? Pouvait-elle renoncer à une satisfaction plus vive, celle de voir notre belle langue française assister elle-même à cette fête donnée à celui qui l'a si bien parlée?

L'Académie ne l'a point pensé. Après tout ce qui a été dit et écrit sur ce valeureux athlète, nous avons cru qu'il ne serait ni digne de lui ni digne de nous de lui élever un monument incomplet et de ne point présenter sa statue se détachant sur un fond lumineux. N'y aurait-il pas, d'ailleurs, une injustice ou une imprudence à ne pas accorder à ceux de nos concurrents dont les matériaux sont si prêts l'occasion de les mettre en relief et de nous apporter un discours qu'après tout il ne s'agit plus que d'écrire?

C'est pourquoi l'Académie, se fondant sur ce qu'elle a obtenu et sur ce qui lui a fait défaut, décide de remettre au concours l'éloge du comte de Montalembert et elle annonce en même temps que le prix pourra être doublé (1).

(1) C'est à dessein que l'Académie n'a point voulu connaître les noms des auteurs de ces différents discours. Elle leur a ainsi réservé le droit de prendre part au prochain concours.

Cette figure est si haute et si franche, son mérite s'est affirmé en des manières si multiples au milieu des luttes contemporaines, que nous ne doutons pas du succès de ce nouveau concours.

Parler de Montalembert c'est raviver tout un foyer d'aspirations jeunes, généreuses et croyantes. C'est ressaisir par la mémoire les luttes, les combats, les triomphes supportés ou remportés en face d'une Ecole froide et insensible qui prolongeait dans notre siècle les interprétations restrictives que la Révolution, infidèle à ses programmes, nous avait imposées. C'est, en un mot, expliquer ce que nous sommes aujourd'hui, chrétiens en pleine lumière et en pleine liberté, en disant ce que nous étions hier encore : chrétiens timides enchaînés par la loi et par le respect humain.

Ne fut-il pas un des types les plus éminents de cette phalange d'hommes utiles et nouveaux, mis en lumière par les conditions même du gouvernement parlementaire, qui, sans jamais toucher au pouvoir et en dehors de ce qui jusqu'alors donnait la puissance, exercèrent, au profit du pays, comme les Fitzjames ou les Berryer, l'ascendant désintéressé qu'assure à l'homme politique le talent mis au service d'une cause juste? Le rayonnement de leur âme et de leur intelligence a été si grand, ils ont été si réellement à tel jour et à telle heure le centre et le pivot autour duquel les événements tournaient que, si par la pensée on essayait de supprimer ces vrais acteurs et d'écrire en dehors d'eux l'histoire contemporaine, la scène paraîtrait vide.

N'est-ce pas M. de Montalembert qui, se présentant, au matin et à la fin de sa vie, avec ses deux

beaux livres de *Sainte Elisabeth* et des *Moines d'Occident* a ramené parmi nous le culte des Saints endormis sous les voûtes de nos cathédrales? N'est-ce pas lui qui, luttant pour toutes les causes opprimées, a donné une voix à la Pologne partagée et salué la délivrance de l'Irlande, de la Grèce ou de l'esclavage?

Champion valeureux, n'a-t-il pas ouvert dans la bastille légale cette large brèche à travers laquelle sont passés et le froc glorieux de Lacordaire, et la robe des enfants de saint Ignace, et la bure de tous les ordres militants, et cette loi de l'enseignement libre elle-même, conquise après tant d'efforts, à laquelle nous devons la floraison consolante qu'offre une génération renouvelée?

L'art ne doit-il rien à Montalembert, qui remit en honneur le respect de ses monuments sacrés, dédaignés et méconnus, œuvres sublimes des artistes anonymes du moyen âge?

La science serait-elle indifférente à cette vie, qu'un travail obstiné a usé et moissonné trop tôt?

N'était-ce pas l'éloquence elle-même, cette parole fougueuse, inspirée et ironique, dont les voûtes du Luxembourg sont encore frémissantes et qui ramenait à la tribune de nos parlements les témérités, les audaces et la vaillante croyance des croisés, ses aïeux?

Et en présence de cette existence féconde et pure, consacrée à sa foi, à son pays, à son foyer, où l'accord entre le précepte et l'action sont de tous les jours, le moraliste hésitera-t-il à signaler la cause et le mobile de ce devoir accompli au nom de l'Evangile pratiqué? car, c'est là le grand privilége

qu'a eu le catholicisme. Les hommes qu'il suscite plaident la cause qu'ils défendent, non pas seulement dans leurs livres, mais dans leurs actes, et s'ils ne sont pas plus grands que les hommes que la philosophie seule a formés, ils offrent du moins des types plus harmonieux, plus complets ; ils sont plus conséquents avec eux-mêmes.

Sans doute, tout ce que M. de Montalembert a fait, dit ou rêvé ne saurait être encouragé ou approuvé. Sans doute, la voie qu'il a suivie ne fut point la plus incontestablement droite. Le danger ou l'utopie vinrent parfois même de la fougueuse et guerroyante exaltation de ses pensées, ou de la générosité de ses moyens ; mais amant passionné de la liberté, c'est par la liberté qu'il comprit la lutte, et croyant convaincu de la vérité, c'est par la force seule de la vérité livrée à toutes les contradictions qu'il entendait vaincre l'erreur et ramener ses adversaires. Aspiration certainement loyale et certainement aussi permise à l'heure si différente de la nôtre où il déployait son drapeau isolé. Aspiration certainement utile, dont nous avons tous bénéficié, et dont il reconnut lui-même le danger et l'erreur. Car, à son grand honneur et à sa grande gloire, M. de Montalembert a eu un plus grand mérite que celui que donne la victoire sur ses adversaires, il triompha de lui-même et de ses préférences; s'il ne brisa pas son épée de combat, il la remit dans le fourreau. Et cette attitude même qu'il garda à deux époques mémorables de sa vie a servi la cause de l'autorité dont elle démontra la puissance et la nécessité. On ne peut donc le nier, sa soumission est là tout entière et indiscutable. A ceux qui lui deman-

daient, en face du Concile assemblé : Comment vous arrangerez-vous? — Il répondit simplement : « Je n'arrangerai rien, je me soumettrai. » Et c'est ainsi qu'après avoir été selon le mot de Pie IX le vrai champion, *il vero campione*, il s'endormit fidèle d'avance à cette Eglise catholique qu'il a tant aimée et à la voix de laquelle la sienne n'a jamais résisté.

L'Académie appelle donc de nouveau tous ces écrivains dans la lutte et elle leur dit avec confiance : Reprenez vos œuvres, n'en faites pas seulement le cadre ou l'ébauche, mais jetez-y toute votre palette et tout votre talent. Soyez émus. Souvenez-vous du dévouement que Montalembert portait à la jeunesse et, à votre tour, rendez-lui ce que vous lui devez. Ne craignez pas qu'évoquer cette mémoire à si peu de distance soit un danger pour elle. Pour juger et apprécier certaines natures, il faut les avoir connues et les avoir aimées. Or, la postérité ne saura jamais sur M. de Montalembert ce que ses contemporains ont été à même de voir et d'aimer en lui. Nous pourrons peut-être nous tromper sur la taille proportionnelle de l'homme politique ou de l'écrivain, faute de calme ou de perspective historique, mais nous sommes les témoins les plus compétents pour comprendre son âme, répondre à son cœur et en raviver les généreux battements.

Entrez donc avec fermeté dans son œuvre et dans sa vie. Parlez la langue du discours. Soyez éloquents. Louez Montalembert en lui ressemblant et alors, nos couronnes vous attendent; mais elles sont à ce prix.

Il résulte de ce qui précède que le Recueil que nous publions cette année aura une saveur exclusivement poétique. Il offrira cependant un véritable intérêt et se maintiendra au niveau des volumes précédents. Si nous remontions aux âges fabuleux de nos traditions et le comparions à ceux du siècle dernier en particulier, la métamorphose est si grande qu'on reconnaîtrait à peine dans le livre frais et vivant que nous offrons aujourd'hui au public le petit-fils de ce fascicule fané, jauni, vieillot, chamarré de mythologie, poudré à frimas et moucheté de sensiblerie philosophique qu'éditaient nos vénérés devanciers.

Les chefs de l'école moderne, les Coppée, les Sully-Prudhomme, les Soulary et la plupart des étoiles du Parnasse qui se font éditer chez Lemerre sont peut-être absents; mais leurs disciples viennent en foule et se présentent dans l'arène dans des conditions toutes nouvelles, faisant mieux le vers, trouvant mieux la rime, puisant leurs sujets en pleine actualité, bref, perpétuant en l'améliorant l'art divin de la poésie.

Ici, Messieurs, se termine ce rapport trop long sans doute à votre gré, mais trop court peut-être au gré des concurrents, car ce concours de 1878 ne comptait pas moins de 700 pièces de poésie! Oui, 700 pièces, mesurant près de 30,000 vers de tout calibre, de toute provenance, de toute valeur, déposés aux pieds de Clémence Isaure avec prière de les lire et de les couronner :

Le flot qui les porta recule épouvanté !

Et cependant l'Académie n'a pas reculé. Elle a tout lu, tout examiné avec courage, avec conscience et avec tendresse. Seulement aujourd'hui que l'œuvre méritoire est accomplie, nous qui survivons, nous prenons presque au sérieux cette invulnérable immortalité qu'une fiction courtoise se plaît à nous attribuer.

Après la distribution des prix, M. le Secrétaire perpétuel lit la communication suivante :

MESSIEURS,

Cette séance ne saurait se terminer sans que nous vous fassions part d'un événement qui intéresse vivement l'avenir de nos concours.

Tout à fait à la dernière heure, lorsque déjà notre programme était sous presse et le soleil du 3 mai à la veille de se lever, une main inconnue, une main bienfaisante est venue déposer, dans la corbeille de Clémence Isaure, un Jasmin. Cette fleur, destinée à être offerte « à l'écrivain chrétien qui répondra le plus » pertinemment à une question philosophique mise » au concours par l'Académie des Jeux-Floraux. »

est d'une grande valeur et d'un travail remarquable.

Il ne s'agit point ici de la création d'une fleur nouvelle instituée par l'Académie, chose qui serait fort naturelle, mais d'un don volontaire et mystérieux dû à l'initiative privée, fait vraiment merveilleux qui rappelle l'Orient, d'où nous viennent les fées, les bonnes marraines, et d'où le jasmin lui-même est, dit-on, originaire.

Ce Jasmin est le bienvenu dans notre bouquet traditionnel. Si nos pressentiments ne nous trompent pas, nous ne tarderons pas à le voir s'acclimater parmi nous et continuer son éclatante floraison à côté de l'Églantine et de l'Immortelle.

Essayer de percer le mystère qui environne sa naissance nous est interdit. Nous sommes condamnés à recevoir, à accepter et à devoir, sans qu'il nous soit permis de mettre une adresse à l'expression de notre reconnaissance. Toutefois, nous devinons sans peine que nous avons devant nous, couverte d'un voile, une âme noble et généreuse, une Clémence Isaure II, éprise, comme son aïeule, du goût des choses exquises, aimant, encourageant et pratiquant peut-être elle-même les lettres. Puisqu'elle nous choisit comme un intermédiaire préféré entre elle et les auteurs qu'elle convie au travail, elle s'associe à notre œuvre et nous pensons que de son coté elle ne laissera pas la sienne inachevée.

Nous vous annonçons donc comme un fait acquis que, le 3 mai 1880, un Jasmin de la valeur de mille francs sera attribué à une étude philosophique, et nous vous annonçons aussi, comme une chose si probable qu'elle nous paraît certaine, que ce Jasmin

fleurira tous les deux ans, et précèdera une fondation définitive.

Incessamment notre programme et les journaux feront connaître les conditions mieux définies de ce concours imprévu. Aujourd'hui, pressé par l'heure, nous n'avons que le temps de vous porter cette heureuse nouvelle, et d'applaudir avec vous à la mystérieuse et modeste inconnue qui nous impose silence, mais qui ne peut nous empêcher cependant de répondre à ses largesses, en lui adressant des lettres anonymes de Maître-ès-Jeux Floraux !



RAPPORT

SUR LE PRIX DU CONSEIL GÉNÉRAL (1878);

Par M. le C[te] DE TOULOUSE-LAUTREC,
Un des quarante Mainteneurs.

L'étude littéraire sur les historiens du Languedoc, et en particulier sur dom Vaissete et dom Devic, mise au concours pour la seconde fois, n'a pas donné lieu à une lutte. Un seul concurrent a répondu à l'appel de l'Académie; mais s'il n'a pas eu de rivaux, il a trouvé dans nos souvenirs de redoutables termes de comparaison.

L'énoncé de la question a-t-il induit l'auteur en erreur? Nous avons été tentés de le croire, en lisant une longue introduction consacrée à des remarques sur la formation de la langue française. Cette question difficile n'a pas trouvé, d'ailleurs, l'écrivain suffisamment préparé; en tout cas, nous lui aurions reproché d'avoir développé l'examen de l'instrument aux dépens de l'étude des œuvres qu'il a servi à accomplir. C'est surtout la forme, le style dont il s'est occupé chez nos historiens, et son étude pourrait s'appeler *littérale* plutôt que *littéraire*.

Une des lacunes les plus regrettables est celle qui concerne nos chroniqueurs du XIIIe siècle. Après une analyse rapide des récits relatifs à Charlemagne et des Mémoires manuscrits du moine Gauno, l'écrivain qualifie avec justesse le caractère général des œuvres de ces conteurs crédules et naïfs, sans critique, voyant l'intervention surnaturelle toujours et partout.

Mais les traits particuliers, les physionomies individuelles n'ont pas été cherchées. Rationalistes ou croyants, tous ceux qui ont écrit l'histoire ont marqué leurs récits d'une empreinte individuelle. L'Académie mit au concours, il y a plusieurs années, une étude sur les historiens français, et l'auteur du travail couronné sut bien distinguer et mettre en relief les nuances tranchées qui diversifient si profondément MM. Guizot, Thiers, Augustin Thierry, Sismondi, Mignet, de Barante, etc.

Ici rien de pareil, — nous ne trouvons pas même le nom de Guillaume de Puylaurens, le fidèle et loyal chapelain du comte de Toulouse, — pas une ligne pour le moine de Vaux-Cernay, le panégyriste passionné de Simon de Montfort, l'injuste et partial narrateur de nos grandes guerres ; rien sur nos chroniques rimées en langue romane, sur la *Canso* épique, traduite par Fauriel.

On peut dire que l'auteur n'entre dans son sujet qu'avec le XVIe siècle. Il analyse en quelques mots les histoires de Bertrandy et de Noguier. Plus abondant au sujet de Guillaume Catel, il juge les défauts et loue les qualités qu'il a trouvés dans l'*Histoire des comtes de Toulouse* et les *Mémoires sur le Languedoc.*

Mais on se demande pourquoi l'auteur parle

ensuite du savant président de Marca qui, écrivant l'histoire du Béarn et de la Navarre, n'a qu'incidemment touché à celle de notre province; alors qu'il a oublié Jacques de Cassan, Audocque, Louvet, Vidal et beaucoup de monographies excellentes de nos villes, et de curieux récits, comme les *Antiquitez de Castres, de Borel,* et des *Mémoires* attachants, tels que ceux de Bouffard-Madiane, qui sont imprimés et ceux de Gaches, si répandus, bien que manuscrits, si dramatiques et indispensables à l'étude des guerres de religion dans nos contrées.

Une courte esquisse des *Annales de Toulouse* par Lafaille relie Catel à dom Claude Devic et à dom Vaissete. Les pages consacrées aux deux illustres bénédictins sont les meilleures, bien qu'on regrette l'absence de tout renseignement biographique et de quelque chose d'achevé, de nouveau, de personnel dans les jugements.

L'immortelle d'or avait récompensé jusqu'ici des ouvrages remplis d'érudition, riches de faits, d'aperçus ingénieux et nouveaux. L'Académie n'a pas cru devoir la décerner à une œuvre dont elle n'a pas méconnu les mérites modestes : la sagesse de la composition, l'honnêteté de la pensée, la convenance d'un style qui, s'il ne s'élève pas beaucoup, ne descend jamais au-dessous d'un niveau moyen. Ces qualités ne pouvaient suffire pour obtenir un de nos plus grands prix, et nous avons cru devoir le réserver en donnant à nos critiques un caractère général qui, sans décourager l'auteur, pût montrer la voie que les concurrents auraient dû suivre.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1878.

Pages.

LISTE ACADÉMIQUE v

Programme pour le Concours de 1879.............. ix

PREMIÈRE PARTIE.

Ouvrages couronnés, ou distingués dans le Concours.

Roncevaux, *Ode qui a obtenu une Violette;* par M. Emmanuel BESSON.......................... 3

André Chénier, *Ode qui a obtenu un Souci;* par M. Pierre MIEUSSET.......................... 10

Roncevaux, *Ode présentée au Concours;* par M. Armand DUPEYRON.......................... 19

Vercingétorix, *Ode présentée au Concours;* par M. Alexandre ROCOFFORT.......................... 31

La Cathédrale, *Ode présentée au Concours;* par M. Henri MÉRIOT.......................... 37

Reichshoffen, *Ode présentée au Concours;* par M. BELLOC.......................... 41

Le Mal du Pays, *Poème qui a remporté le Prix;* par M. Léon ADVIER.......................... 46

Sœur Simplice, *Poème qui a obtenu un Souci;* par Mme Raoul DE NAVERY.......................... 52

Le Mécanicien, *Poème qui a concouru pour le Prix;* par Mme Raoul DE NAVERY.......................... 57

Le Turco-Noir, *Poème qui a concouru pour le Prix;* par M. Joseph COMBES.......................... 62

Noménoé, *Poème présenté au Concours;* par M. Louis LE LASSEUX DE RANZAY........................ 67

Clémence Isaure à M. le Modérateur du trimestre, *Épître qui a concouru pour le Prix;* par M. Camille REY.. 80

Provence et Bretagne, *Épître présentée au Concours;* par Mme la Baronne DE PAGES.................... 90

Promenade au Matin, *Idylle qui a remporté le Prix;* par M. Amédée BÉESAU.......... 93

Vieux Printemps, *Idylle qui a obtenu un Œillet;* par par Mlle Rosa DE BRUANT........................ 96

La Source, *Idylle qui a obtenu un Œillet;* par M. Armand TIFFON............................ 102

Délos, *Élégie antique qui a obtenu un Souci;* par par M. Léonce FABRE DES ESSARTS............... 107

La Jeune Émigrée, *Élégie qui a concouru pour le Prix;* par M. Pierre MIEUSSET.................. 111

La République des Lapins, *Fable qui a concouru pour le prix;* par M. Emmanuel BESSON............. .. 115

La Mule et le Meunier, *Fable qui a coucouru pour le Prix;* par M. Auguste ROUSSEL................ 119

Notre-Dame de l'Enluminure, *Sonnet en l'honneur de la Vierge présenté au Concours;* par M. Marzale JOBERT.. 122

Sonnet à la Vierge, *Présenté au Concours;* par M. le Marquis DE LAGARDE. 123

La Vierge du Vieux Missel, *Sonnet à la Vierge présenté au Concours;* par Mlle Anna ROBERJOT....... 124

L'Assomption, *Hymne à la Vierge présenté au Concours;* par M. Pierre MIEUSSET.................. 125

Voyage fantastique aux Grandes Indes, *Pièce qui a obtenu une Violette;* par M. Louis TRONCHE....... 130

Le Vieux Faune, *Sonnet antique qui a obtenu un Œillet;* par M. Alexandre ROCOFFORT...... 136

A la Vénus de Milo, *Sonnet antique qui a concouru pour le Prix;* par M. Alexandre ROCOFFORT....... 137

La Vérité, *Pièce qui a concouru pour le Prix;* par M. RICHARDOT.................................. 138

Le Régiment qui passe, *Pièce présentée au Concours;* par M. Henri FAYE............................ 143

Un Coup de Vent, *Pièce présentée au Concours ;* par Mlle Rosa de Bruant.......................... 148
Les Martyrs, *Pièce présentée au Concours;* par M. l'abbé Justin Bessou......... 154
Travail, *Pièce présentée au Concours ;* par M. Charles Frigoult.................... 160
La Chanson des Eaux, *Pièce présentée au Concours;* par M. Toussaint.... 168

SECONDE PARTIE (1).

Discours, Rapports et Travaux divers des Mainteneurs et Maîtres

Éloge de M. Charles de Rémusat, par M. Gatien-Arnoult....................................... 3
Remerciement de M. le Marquis d'Aragon.......... 57
Réponse au Remerciement de M. le Marquis d'Aragon, par M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet............ 86
Éloge de M. le Président Legagneur, par M. Caussé. 104
Remerciement de M. le Comte de Cambolas......... 119
Réponse au Remerciement de M. le Comte de Cambolas, par M. d'Hugues.......................... 149
Le Théâtre réaliste, Épître à Molière; par M. Emile Vaïsse-Cibiel.................................. 166
Sonnets; par M. Emile Vaïsse-Cibiel :
Noël. 173
Sonnet platonique...................... 174
Contre le Printemps.................... 175
Amende honorable...................... 176
Le Vent d'Autan...... 177
Retour d'idéal.......................... 178
La Dame de Sabran; par M. Albert Villeneuve..... 179
Nous ne faisons plus qu'un, Llied; par M. Albert Villeneuve.................... 182
Ma Voisine, Llied; par M. Albert Villeneuve....... 184

(1) Chacune des deux parties a une pagination distincte : *Première partie* de 1 à 169; *seconde partie*, de 1 à 264.

Chute du Soleil, Fable; par M. Albert Villeneuve. . 186
Le Poirier et le Buisson, Fable; par M. Albert VILLENEUVE. 188
Le Hibou et le Renard, Fable; par M. Albert VILLENEUVE. 190
Purgatoire du Dante; par M. DE MARION BRÉSILLAC.. 194
Echo des Fleurettes de Saint-François; par M. DE MARION BRÉSILLAC.............................. 200
Charitas! Iambes; par M. DE MARION BRÉSILLAC..... 208
Les Deux Prières, par M. Cyrille FISTON........... 210
Eloge de Clémence Isaure; par M. DE MARION BRÉSILLAC................ 217
Rapport sur le Concours; par M. le Comte Fernand DE RESSÉGUIER.............................. 229
Rapport sur le Prix du Conseil général (1878); par M. le Comte DE TOULOUSE-LAUTREC................ 262

FIN DE LA TABLE.

Toulouse, impr. Douladoure, rue Saint-Rome, 39.

RECUEILS

DES JEUX FLORAUX

Depuis 1808

Années.	Prix.	Par la Poste.	Années.	Prix.	Par la Poste.
1808.......	1 50	1 70	1848.......	1 75	3 10
1810.......	2 »	2 30	1849.......	1 75	3 20
1814-15-16.	4 »	4 25	1850.......	2 »	2 60
1818-19....	3 »	3 25	1851.......	2 »	2 40
1820.......	1 50	1 70	1852.......	2 »	2 60
1821.......	2 »	2 30	1854.......	1 75	2 20
1826.......	2 50	2 90	1855	1 75	2 25
1827.......	2 »	2 40	1859.......	2 50	3 10
1828.......	2 »	2 35	1860.......	3 »	2 55
1830.......	2 50	3 »	1861.......	3 »	3 70
1831.......	2 »	2 40	1862.......	3 »	3 60
1832.......	1 50	1 80	1863	3 »	3 60
1833.......	2 »	2 45	1864.......	3 50	4 25
1834.......	1 75	2 10	1865.......	3 50	4 25
1835.......	1 75	2 10	1866.......	3 50	4 25
1836.......	1 75	2 10	1867.......	3 »	3 50
1837.......	1 75	2 10	1868.......	3 50	4 20
1838	2 »	2 40	1869	3 50	4 20
1839.......	2 50	3 10	1870.......	3 50	4 30
1840.......	2 »	2 35	1871-72....	3 50	4 20
1841.......	2 »	2 35	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1842.......	2 50	3 10	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1843.......	2 50	3 10	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1844.......	2 »	2 35	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1845.......	2 50	3 »	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1846.......	2 »	2 25	1878.......	3 50	4 25
1847.	2 50	3 15			

Nota. — Toute demande doit être adressée par lettre affranchie à MM. Douladoure, imprimeurs, rue Saint-Rome, 39, à Toulouse, et doit être accompagnée du montant des volumes demandés en un mandat-poste ou en timbres-poste **de quinze centimes ou au-dessous.**

